

NOUVELLE TRADUCTION

DE

ROLAND L'AMOUREUX,

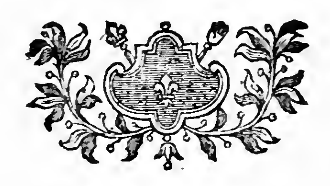
DE

MATHEO MARIA BOYARDO,
COMTE DI SCANDIANO.

Deux volumes in douze, ornés de Figures.

TOME PREMIER.

TROISIEME EDITION.

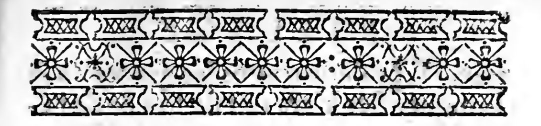


A PARIS,

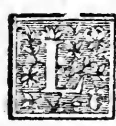
Chez { VALLEYRE, rue saint Severin, à l'Annonciation.
CLOUSIER, rue saint Jacques, à l'Ecu de France. }

M. DCC XLII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



PREFACE
DU
TRADUCTEUR.



E Boyard & l'Ariofte, fameux Poëtes Italiens, ont fait dans leur tems trop de bruit par leurs Ouvrages, pour n'être pas connus de tous les gens de Lettres. Ils ont écrit tous deux en vers l'Hiftoire fabuleufe de Roland : Le premier l'a commencée fous le Titre de *Roland l' Amoureux*, & le dernier l'a continuée fous celui de *Roland le Furieux*.

Ces Auteurs ont donné carriere à leur imagination. Ils l'avoient également noble & vive ; mais fi l'un a le merite de l'invention, l'autre en récompenfe l'emporte pour le ftile, & la copie fans doute a beaucoup d'avantage fur l'original. En effet, l'Ariofte a plus de politeffe. Sa diction eft pure & châ-

tiée. Il poſſede toutes les graces de ſa Langue. Ses Vers ont du ſon & de l'énergie. Ses deſcriptions ſont admirables & ſouvent pompeuſes. Le Boyard au contraire, eſt toujours bas, rude & languiſſant. L'Arioſte, ſoit qu'il garde ſon ſérieux, ſoit qu'il plaiſante, n'a ni langueur ni baſſeſſe. Il divertit partout & conſerve de la majeſté juſques dans ſon badinage. C'eſt le ſeul Auteur qui a ſçu marier le ſérieux avec le comique, & l'heroïque avec le galant & le naïf. Par-là il eſt original lui-même, mais on peut dire que c'eſt un original que perſonne juſqu'ici n'a pû imiter heureuſement. Il n'y a point de Lecteur, pour peu qu'il ait le goût délicat, qui ne ſente dans la lecture de *Roland le Furieux*, ce que je viens de remarquer

Il y a long-tems que j'ai deſſein de traduire ce Poëme admirable, quelque difficile qu'il me paroiſſe d'en conſerver dans une Traduction en Proſe toutes les graces & la force; mais comme ce ſeroit commencer par la fin, & qu'il eſt abſolument neceſſaire de ſçavoir l'Hiſtoire de Roland pour bien entendre les avantures qui ſont dans l'Arioſte, j'ai crû devoir débuter par l'ou-

TABLE DES CHAPITRES du premier Tome.

LIVRE PREMIER.

CHAP. I. DE *l'entreprise du Roy Gradasse, du Tournoy de l'Empereur Charles, & de l'avanture surprenante qui arriva dans sa Cour.* pag. 1

CHAP. II. *Qui étoit cette dangereuse beauté qui produisoit des effets si surprenans. Du projet que forma Maugis d'Aigremont, & quel en fut le succès.* 10

CHAP. III. *Du combat d'Astolphe & de l'Argail.* 20

CHAP. IV. *De ce qui se passa entre l'Argail & l'orgueilleux Ferragus, second Assaillant.* 24

CHAP. V. *Combat de Ferragus & de l'Argail.* 31

CHAP. VI. Des *differens partis que prirent Astolphe & Ferragus après la mort de*

l'Argail. Renaud & Roland quittent la Cour. 42
CHAP. VII. *Commencement des Jouſtes.* 46
CHAP. VIII. *Continuation des Jouſtes, & de quelle maniere elles finirent.* 55
CHAP. IX. *De la rencontre qu'Angelique fit de Renaud dans la Forêt des Ardennes, & de ce qu'il en arriva.* 68
CHAP. X. *De l'arrivée de Roland aux Ardennes, & de la joye qu'il eut de trouver Angelique endormie.* 78
CHAP. XI. *Combat de Ferragus & de Roland, & pourquoi ils furent obligés de ſuſpendre leurs coups.* 83
CHAP. XII. *De ce que fit l'Empereur Charles, lorſqu'il apprit le deſſein du Roy Gradaſſe, & de l'état où l'Eſpagne ſe trouvoit alors.* 89
CHAP. XIII. *Bataille entre les Rois Gradaſſe & Marſille.* 94
CHAP. XIV. *De ce que fit Angelique, après s'être éloignée de Roland & de Ferragus.* 100
CHAP. XV. *De la négociation de Maugis, & quel en fut le ſuccès.* 107
CHAP. XVI. *Quelle fut la ſuite du déguiſement de Falſette.* 113
CHAP. XVII. *Avanture merveilleuſe du Comte d'Angers.* 118

vrage du Boyard avant que d'entreprendre l'autre qui n'en eſt que la continuation. D'ailleurs, il m'a ſemblé qu'en cela je ferois d'autant plus de plaiſir au Public, que *Roland l'Amoureux* n'eſt preſque connu que des gens de Lettres. Nous en avons pourtant une Traduction par le ſieur du Roſſet. Elle ne vaut pas celle qu'il a faite de *Roland le Furieux*. Auſſi a-t'on négligé de la réimprimer, & les Exemplaires en ſont devenus ſi rares, qu'on les vend fort chers; encore n'en voit-on pas un qui ne ſoit défectueux.

Ces raiſons m'ont déterminé à traduire le Boyard, mais j'avouerai que je ne l'ai pas toujours ſuivi. Comme ce n'eſt pas un Auteur Grec, je ne crois pas qu'on me chicanne là-deſſus. Je n'ai pû ſouffrir, par exemple, qu'il confondit des Pays véritables & connus, tels que la Norvege, la Suede, la Ruſſie & l'Armenie, avec d'autres Pays qui ne furent jamais, comme la Mongalie, la Normane & la Roaze. Il ne ſe contente pas même de cette confuſion : Sans avoir égard à la carte, il place les Pays réels à la boule-vûe. Il rapproche les Etats les plus éloignés.

Il rend les Rois de Danemarc, de Suede & de Norvege, Vaiſſaux de la Tartarie Orientale, & pour obéir à l'Empereur Agrican, il les fait aller tous trois par terre avec de nombreuſes Armées pour l'aider à faire le Siége du Château d'Albraque, ſitué au milieu de la Chine. Je voudrois qu'il n'eût choiſi que des Royaumes fabuleux pour être en droit de les placer à ſa fantaiſie; car il y a dans ce mélange du vrai & du faux, & dans ce renverſement du Globe de la Terre quelque choſe d'extravagant & de monſtrueux. J'ai ſubſtitué à ces Pays imaginaires des Royaumes marqués ſur la Carte, & les Rois qui ſe trouvent devant Albraque, n'y ſont point en dépit du bon ſens ni de la Géographie.

Je me ſuis encore quelquefois écarté de mon original, pour lier les avantures l'une à l'autre, & ôter la contrarieté qu'il y a ſouvent entre elles. Pour les hauts faits d'armes & les enchantemens qui ne ſe peuvent changer ſans défigurer mon Auteur, je les ai conſervé religieuſement, de même que les caracteres. Ainſi l'on reconnoîtra le Boyard dans mon ouvrage, qui aura par ce moyen tout le merite d'une Traduction litterale.

AP. XVIII. *Combat de Roland contre le éant du Pont de la mort, & du grand ril où ce Chevalier se trouva.* 127
AP. XIX. *Roland apprend des nouvelles Angelique, & perd la mémoire.* 140
AP. XX. *De l'accord des Rois Gradasse Marsille.* 147
AP. XXI. *Commment Charlemagne & s Paladins furent délivrés.* 155

LIVRE SECOND.

AP. I. DEs agitations de Renaud, & du grand péril qu'il courut. pag. 172
AP. II. *Histoire de Marquin.* 181
AP. III. *Quelle fut la fin d'une avanure si périlleuse pour Renaud.* 199
AP. IV. *De l'arrivée du Prince Astole en Circassie, & de la rencontre qu'il fit.* 211
AP. V. *Le Prince Astolphe arrive au thay. Comment il s'introduisit dans Château d'Albraque, & de quelle aniere il y fut reçu par la belle Anlique.* 223
AP. VI. *Témerité d'Astolphe. Bataille s Tartares & des Circassiens.* 232
AP. VII. *Suite de la Bataille. Courage*

de Sacripant. 2

CHAP. VIII. *Rencontre de Renaud. Histoire de Prasilde & d'Irolde.* 2

CHAP. IX. *Quelle avanture obligea Fleu de Lys d'interrompre son recit. Continuation de l'Histoire de Prasilde & d'Irolde* 2

LIVRE TROISIE'ME.

CHAP. I. *DU bruit que Renaud Fleur-de-Lys entendiren leur réveil. Combat dangereux de ce Paladin. Comment il perdit le cheval qu avoit gagné, & de quelle façon il en gagna un meilleur. Histoire de Polin & d'Albarose.* 3

CHAP. II. *Enlevement de la belle Fleu de-Lys. Prise de la Ville d'Albraqu & comment Angelique en sortit po aller chercher du secours.* 3

CHAP. III. *Retour d'Angelique à Albr que, & quel changement elle y trouva.* 3

CHAP. IV. *Arrivée de Galafron au cours d'Albraque, & de la Batai qu'il livra à l'Empereur Agrican.* 3

CHAP. V. *Arrivée de Renaud dans Royaume d'Altin, & de la rencont qu'il y fit d'un Chevalier affligé.* 3

CHAP. VI. *Renaud & Fleur-de-Lys appre*

nt des nouvelles d'Albraque, 360
AP. VII. *Suite de la Bataille entre les* *ois Agrican & Galafron.* 366
AP. VIII. *Combat de Marphise & de* *enaud, & comment il fut interrompu.* 373
AP. IX. *De quelle maniere Fleur-de-* *ys fut séparée de Brandimart. Combat* *Agrican & du Comte d'Angers, &* *uel en fut l'évenement.* 381
AP. X. *Roland rencontre Brandimart,* *le tire de péril.* 388
AP. XI. *Histoire de Leodile.* 394
AP. XII. *De l'avanture du Cor enchan-* *., & des exploits inouis du Comte Ro-* *nd.* 402
AP. XIII. *Suite de l'avanture du Cor* *chanté.* 410
AP. XIV. *La Reine Marphise met le* *ge devant la Ville d'Albraque, &* *enaud défie Trufaldin sur la mort* *Albarose.* 416
AP. XV. *Combat de Renaud contre* *Défenseurs de Trufaldin, & de quel-* *maniere il fut interrompu.* 425
AP. XVI. *Retour de Roland à Albra-* *ue, & des mouvemens qui l'agiterent* *uand il apprit que Renaud étoit au Ca-* *ay.* 433

CHAP. XVII. *Second Combat au ſujet a Trufaldin.* 43

CHAP. XVIII. *Suite du Combat préce-dent, & comment Renaud punit Tru-faldin.* 44

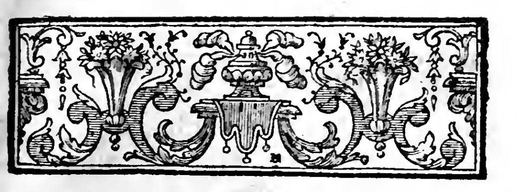
CHAP. XIX. *Fin du Combat. Départ d Renaud.* 45

Fin de la Table des Chapitres du premier Tome.

tom : p. I



[illegible]



NOUVELLE TRADUCTION DE ROLAND L'AMOUREUX.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

De l'entreprise du Roi Gradasse, du Tournoy de l'Empereur Charles, & de l'avanture surprenante qui arriva dans sa Cour.



E Roi Gradasse étoit le plus vaillant Prince de son siecle. Il est dit de lui dans l'Histoire, qu'il portoit un cœur de Dragon dans un corps de Géant; il étoit maître de la grande Serique qui contenoit

toute la Chine & les Royaumes voiſins, & il voyoit ſous ſa puiſſance la meilleure partie de l'Aſie. Cependant ce Roy trop avide de gloire n'étoit pas content d'avoir acquis par ſa valeur des armes enchantées qu'aucun acier ne pouvoit briſer ; ſon ambition n'étoit pas ſatisfaite : il vouloit avoir la fameuſe Epée du Comte Roland, & l'admirable Courſier du Paladin Renaud de Montauban.

Durandal & Bayard occupoient tous ſes deſirs ; mais il n'étoit pas aiſé de faire de telles conquêtes. Il falloit pour cela vaincre deux Paladins qui avoient vaincu mille Guerriers de la plus haute réputation. Ce Heros n'ignoroit pas qu'il ne pouvoit entreprendre rien de plus difficile. Il forma toutefois cette pénible entrepriſe, & pour en commencer l'exécution, il fit faire des levées dans toute l'étendue de ſes Etats.

Ce Roi trop ambitieux forma le deſſein de compoſer une armée qui fût capable de conquerir la France & tout l'Empire Romain. On y apporta tanr de diligence, qu'en peu de tems elle ſe trouva prête à partir. Elle étoit de cent cinquante mille Combattans. Armée d'autant plus formidable qu'elle étoit commandée par

un grand nombre de Princes & de Géants dont la valeur avoit déja fait du bruit dans l'univers.

Il ne falloit pas moins qu'une puiſſance ſi redoutable pour cauſer quelques allarmes aux Chrétiens. La fleur de tous les Guerriers du monde étoit ordinairement à la Cour de l'Empereur Charles le Grand, qui dans les deux couſins Roland & Renaud avoit un boulevard capable de réſiſter à tous les efforts du Paganiſme.

Cependant le courageux Gradaſſe comptoit moins ſur ſa nombreuſe armée que ſur la force de ſon bras. Il auroit lui ſeul affronté toutes les forces de l'Empereur & les Paladins de ſa Cour enſemble. Il fit monter ſes troupes ſur une flotte compoſée d'un nombre infini de vaiſſeaux plats & d'autres bâtimens convenables ; & après une fort longue navigation entre-mêlée d'orages & de calmes, ils arriverent enfin ſur les côtes d'Eſpagne.

Comme ils n'y étoient pas attendus, ils jetterent la conſternation dans toutes les Provinces. Ils y firent des ravages effroyables. Ils prirent pluſieurs Villes dont ils brûlerent celles qu'ils ne vouloient pas garder. Tous les Rois Eſpa-

gnols se liguérent contre cette formidable puissance ; mais leur ligue fut inutile. Ils n'eurent pas le tems d'opposer une digue à la rapidité du torrent qui innondoit leurs Etats. Le dessein du Roi de Sericane en s'emparant de ces Royaumes, étoit de se jetter sur celui de l'Empereur. La France étoit puissante, & pour la réduire, il lui falloit un nombre de Villes où il pût établir des magasins pour la subsistance de son armée.

Pendant que ce Prince prenoit des mesures pour assurer son entreprise, Charles le Grand fort éloigné de penser à l'orage qui se formoit contre lui, vivoit tranquille dans sa Cour. Tout Paris retentissoit du son des trompettes ; mais la guerre avoit peu de part à ce bruit éclatant. Le dessein de perfectionner la Chevalerie en étoit l'unique motif. L'Empereur tenoit Cour pléniere avec ses Barons à l'occasion de certaines joûtes qu'il avoit assignées aux Fêtes de la Pentecôte, tems ordinairement destiné aux réjouissances publiques ; les Princes, les Grands Seigneurs, les simples Chevaliers étrangers ou naturels, tout le monde étoit fort bien reçu de ce bon Prince, pourvû qu'on ne fût ni traître ni renégat.

A mesure que le tems des joûtes approchoit, on voyoit augmenter la magnificence dans la Ville de Paris. Riches caparaçons, superbes livrées, devises galantes, tout y étoit spectacle. Un grand nombre de Princes & de Seigneurs Sarrasins, les Rois Balugant & Grandonio, l'orgueilleux & indomptable Ferragus, Isolier, Serpentin & plusieurs autres y étoient accourus d'Espagne avant l'invasion du Roi Gradasse.

La surveille du jour des Joûtes, l'Empereur donna un festin magnifique à toute sa Chevalerie. Les Rois y occupoient la place la plus honorable; ensuite les Barons & les Chevaliers y tinrent le rang que chacun méritoit par son courage ou par sa qualité: Othon d'Angleterre, Didier le Lombard & Salomon de Bretagne se placerent parmi les Rois, bien qu'ils tinssent leurs Etats en Fief de l'Empereur. Le Comte Ganes de Poitiers y brilloit avec tous ceux de sa maison, & parce que le Paladin Renaud qu'ils regardoient comme leur ennemi, étoit assez simplement vêtu, la médiocrité de ses biens ne lui permettant pas de paroître avec autant de magnificence qu'eux, ils affectoient de le railler sur la simplicité

de ſon équipage. Jaloux de la gloire qu'il s'étoit acquiſe par ſes hauts faits, ils ſoulageoient par leurs railleries l'envie ſecrette qui dévoroit leurs cœurs. Le généreux fils d'Aimon, peu patient de ſon naturel, ne pouvoit entendre leurs diſcours ſans être enflâmé de colere. Il eut beſoin de tout le reſpect qu'il avoit pour ſon Roi, & d'un reſte de raiſon pour ne pas troubler par une querelle la ſolemnité de cette Fête. Mais s'il eut aſſés de pouvoir ſur lui pour retenir ſon reſſentiment, il ne laiſſa pas de faire connoître par un ſilence où tous les mouvemens de ſon ame étoient peints, qu'il n'oublieroit pas l'inſulte qu'on lui faiſoit.

Sur la fin du repas qui fut digne du grand Empereur qui le donnoit, les yeux furent agréablement frappés d'un ſpectacle qui attira l'attention de toute l'aſſemblée. Au ſon de pluſieurs inſtrumens dont la figure & l'harmonie étoient inconnues aux François & aux Eſpagnols, mais qui charmerent les oreilles par leur douceur, on vit entrer dans la Salle quatre Géants d'une mine fiere & d'une ſtature prodigieuſe. Ils s'ouvrirent pour laiſſer voir au milieu d'eux une Dame & un Chevalier tous deux parfaits dans leur ſexe. La Dame

ſur-tout étoit au-deſſus de tout ce que l'imagination la plus vive peut ſe repreſenter de plus beau. Ses yeux brilloient plus que l'étoile du matin, & ſes joues avoient tout le coloris du lis & de la roſe. Alde Armeline & Clarice, les plus fameuſes beautés de l'Empire, virent obſcurcir tout leur éclat à l'apparition de cette Etrangere. Un murmure général ſe fit entendre dans la ſalle. Chacun frappé d'étonnement & d'admiration n'avoit des yeux que pour cette merveilleuſe Dame. On en fut encore plus charmé, lorſque s'approchant de l'Empereur, elle ouvrit ſes levres de corail. Il en ſortit une voix argentine accompagnée d'un doux ſourire capable de donner l'ame aux choſes les plus inſenſibles.

Magnanime Empereur, lui dit-elle, le bruit de vos vertus & du courage de vos Paladins eſt venu juſqu'à nous. Il nous attire ici des extrémités de la terre. Daignez recevoir nos hommages. Mais comme nous ne pouvons être ſatisfaits mon frere & moi de la gloire ſtérile de vous admirer, permettez-lui de faire voir qu'il n'eſt pas indigne de l'honneur de paroître devant vous. Conſentez qu'il appelle à la joûte les Chevaliers de votre

Cour, à condition que ceux qui ſeront abattus à la lance ne pourront demander le combat de l'Epée, & demeureront nos priſonniers; que ſi au contraire mon frere ſuccombe ſous l'effort de quelque Guerrier plus heureux ou plus puiſſant que lui, ſa perſonne & la mienne ſeront le prix du vainqueur.

Pendant que l'Etrangere tenoit ce diſcours, un profond ſilence regnoit dans l'aſſemblée, & ſi-tôt qu'elle eut achevé de parler, les applaudiſſemens, les témoignages d'admiration ſe renouvellerent avec plus de vivacité. L'eſperance que chacun concevoit de remporter le prix charmant qu'on propoſoit à ſa valeur, les anima tous des deſirs les plus ardens. L'Empereur lui-même fut émû de tant d'attraits: il fit à la Dame un gracieux acueil; & en lui accordant le ſauf-conduit qu'elle demandoit, il lui en demanda un pour ſon cœur contre les inſultes de ſes charmes. Il cherchoit à faire durer l'entretien, pour prolonger le plaiſir qu'il prenoit à la regarder, & il ne la vit qu'avec peine s'éloigner de lui. Le Sage Duc Naime de Baviere, quoique chargé d'années, ne la put voir impunément. Il ne lui ſervit de rien de s'être garanti juſques-

là des foibleſſes de l'amour ; la beauté, les graces de cette redoutable Etrangere confondirent ſa ſageſſe, & embrâſerent tous les cœurs.

Roland même qui juſqu'à ce fatal moment n'avoit ſoupiré que pour la gloire, ſe troubla. Un regard, un ſoûris enchanteur triomphe de ſa fermeté. Quel trouble m'agite, dit-il en lui-même ? Dans quel déſordre nouveau ſe trouvent mes ſens ? Quelle eſt donc cette puiſſance qui m'entraîne ? Moi qui n'auroit pas craint des armées conjurées contre mes jours, je me laiſſe vaincre ſans réſiſtance par une ſimple fille qui n'a d'autres armes que ſes yeux ! Roland ſe reprochoit ſes ſentimens. La honte qu'il avoit de ſa foibleſſe lui faiſoit baiſſer les yeux ; mais l'amour l'obligeoit quelquefois à les lever. Il ne pouvoit ſe défendre de regarder l'inconnue, & il ſe ſentoit dévorer de mille feux.

Pour Renaud & le hardi Ferragus, qui n'étoient naturellement que trop ſenſibles à la beauté des Dames, à peine pouvoient-ils contenir l'ardeur qui les tranſportoit. Le dernier ſur-tout n'étoit qu'une flâme. Il penſa plus d'une fois dans l'impétuoſité de ſes deſirs, arracher cette nou-

velle Hélene à ſon frere, en dépit des quatre Géants & de tous ceux qui voudroient s'y oppoſer. Il ſe contraignit toutefois pour ne pas bleſſer la majeſté de l'Empereur, & violer les droits de l'hoſpitalité. Cependant la Dame & ſon frere prirent congé de Charles, marquerent aux Chevaliers de ſa Cour qu'on les attendroit pour combattre à la fontaine du Perron de Merlin, & ils ſortirent de la ſalle de la même maniere qu'ils y étoient entrés.

CHAPITRE II.

Qui étoit cette dangereuſe beauté qui produiſoit des effets ſi ſurprenans. Du projet que forma Maugis d'Aigremont, & quel en fût le ſuccès.

APrès leur départ, tous les Guerriers de l'aſſemblée témoignerent à l'envi qu'ils brûloient d'impatience de combattre pour un ſi beau prix. L'Amoureux Roland ſur-tout aſpiroit au premier combat, & ſouffroit avec peine que quelqu'un osât entrer en concurrence avec lui. Il craignoit que le défenſeur de cette

beauté ne fût vaincu par le premier assaillant. Il veut voler à la fontaine du Perron de Merlin, mais aucun de ses Rivaux ne lui cede cet avantage. Ils prétendent tous l'obtenir, ce qui fit naître un different qui auroit rempli de sang & de carnage cette Cour, si l'Empereur pour en prévenir les funestes suites, n'eut fait assembler son Conseil. L'avis des plus sages fut que le sort en décideroit. Aussitôt les noms des concurrens Chrétiens & Sarrasins furent écrits sur des billets, & ces billets jettés dans une urne d'or. Un jeune enfant les tira au hazard l'un après l'autre.

Le premier de ces noms qui s'offrit aux yeux, fut celui d'Astolphe, Prince d'Angleterre. Ferragus vint le second. Renaud le troisiéme. Dudon le suivit. Puis le Roi Grandonio ce fort Géant Sarrasin. Othon & Berranger sortirent ensuite de l'urne, & l'Empereur lui-même; car ce Monarque par un motif de gloire ou d'amour avoit voulu se mettre aussi sur les rangs. Mais ce qui fait bien voir la bizarrerie du sort, c'est que le nom du fameux Roland ne fut tiré que le dernier. Quelle épreuve pour sa patience!

Tandis que ces choses se passoient dans la Salle du festin. * Maugis en sortit & se retira chez lui pour s'éclaircir de ce qu'il vouloit sçavoir. Il avoit été frappé comme les autres de la beauté de l'Inconnue ; mais au lieu de s'en laisser charmer, il en conçût un présage funeste. Cette Etrangere, dit-il, m'est suspecte. Son voyage renferme sans doute quelque mystere important. Il faut que je sçache ce qui l'amene, & quelle est sa véritable condition. Pour s'en instruire, il eut recours au Grimoire. C'étoit le Livre dont il se servoit pour conjurer les Esprits infernaux. Il ne l'eût pas ouvert, & proferé quelques paroles, que quatre Démons accoururent à sa voix. Astaroth, dit-il à un d'entr'eux, je soupçonne la belle Inconnue qui vient de se presenter devant l'Empereur de n'avoir pas de trop bonnes intentions pour les Chrétiens. Apprenez-moi si je me trompe.

Vous ne vous trompez point, répondit le Démon. La sœur & le frere ne respirent que la destruction de l'Empire.

* Maugis étoit fils du Duc d'Aigremont, & cousin de Renaud de Montauban. Il s'attachoit aux Sciences Magiques.

Romain. Ils ſont enfans de Galafron, Roi du Cathay. Ce Prince haït mortellement tous les Chrétiens, & c'eſt un ennemi d'autant plus dangereux, qu'il a emprunté le ſecours de l'Art magique qui lui a fourni des moyens infaillibles de leur nuire. Comme l'éloignement de ſon Royaume, ſitué ſur les confins de la Tartarie Orientale, ne lui permettoit pas de faire paſſer une Armée juſques dans les Etats de Charles; & que d'ailleurs il n'étoit pas aſſez puiſſant pour aſſembler une Armée capable de vous accabler, il a eu recours à la voye des charmes. Il a fait faire par un Magicien de ſes amis des Armes enchantées pour ſon fils qui ſe nomme l'Argail, & particulierement une Lance d'or qui a la vertu d'abattre les plus fermes Chevaliers. Dès qu'ils en ſont touchés, ils perdent les arçons & tombent à terre, comme s'ils étoient frappés de la foudre.

Ce n'eſt pas tout, ſage Maugis, pourſuivit Aſtaroth, l'Argail, outre cette merveilleuſe Lance, a reçu de ſon pere un Cheval infatigable, & dont la vîteſſe ſurpaſſe celle des vents les plus impétueux. Cette admirable Courſier s'appelle Rabican. Il ſemble que ſes yeux ſoient

deux charbons allumés, & ſon poil a toute la noirceur du jais le plus éclatant. Galafron ne doutant point que ſon fils, qui avoit déja la réputation d'être le plus redoutable Guerrier de l'Orient, ne fut invincible avec de pareilles armes, lui dit un jour : L'Argail, il faut ſervir tes Dieux & perdre celui des Chrétiens. Cette gloire t'eſt réſervée ; parts pour la France. Ta ſœur Angelique t'y accompagnera. Sa beauté ſera funeſte aux Paladins de l'Empereur Charles. L'eſperance d'en faire la conquête ne manquera pas de les attirer au combat. Tu les vaincras tous, & me les ameneras priſonniers. Ainſi la Religion Chrétienne, privée de ſes plus vaillans Défenſeurs, verra bientôt ſes Autels renverſées & détruites par nos Payens. Le Roi du Cathay, ajoûta le Démon, après avoir tenu ce diſcours, inſtruiſit l'Argail & Angelique de la maniere dont ils devoient ſe conduire. Enſuite il les fit partir.

D'abord que Maugis ſçût le motif du voyage de l'Etrangere, il en fremit : O perfide Princeſſe, s'écria-t-il, n'as-tu reçu du Ciel tant d'attraits que pour en faire un ſi mauvais uſage ? Tu médites la ruine du plus bel Empire du monde !

C'eſt donc là ce qui t'amene à la Cour de Charles ? Ah cruelle, n'eſpete pas que je t'en laiſſe ſaper les fondemens. Je ne ſouffrirai point que ton frere triomphe par ſupercherie du courage de nos Chevaliers. Le ſalut de mon païs, l'interêt de nos ſaints Autels, tout m'ordonne de prévenir ta pernicieuſe entrepriſe. Je veux te la rendre fatale à toi-même. Cette nuit je t'ôterai la vie. Ta beauté ne cauſera point les malheurs qu'en attend le barbare Galafron, & ma main d'un ſeul coup va remettte la tranquillité dans les cœurs.

Le fils du Duc d'Aigremont ayant formé ce grand projet, brûloit d'impatience de l'exécuter. Dès que la nuit fut venue, il ſe fit tranſporter par ſes Démons auprès de la Fontaine du Perron de Merlin. Il apperçût deux Pavillons tendus dans la prairie. L'un étoit celui de l'Argail, & l'autre celui d'Angelique. Déja le fils de Galafron fatigué de l'agitation du jour, goûtoit la douceur diu repos, & ſa ſœur, à ſon exemple, dormoit ſous la garde des quatre Géants qui veilloient à ſa ſureté. Maugis ne vit pas plûtôt ces Coloſſes qui lui fermoient l'entrée du Pavillon de la Princeſſe, qu'il fit

des conjurations pour les endormir. Le charme opere. Les Géants tombent dans l'assoupissement le plus profond. Alors il entre sous la tente. Il tire son épée & s'avance vers Angelique pour lui couper la tête. O Ciel ! permettrez-vous que votre plus parfait ouvrage soit détruit ? Arrête, Maugis, que vas-tu faire ? Toute la nature frémit de ton dessein. L'enchanteur entraîné par son zele pour la patrie s'approche de la Princesse. Le sommeil qui fermoit ses beaux yeux ne lui faisoit rien perdre de ses graces. On l'eût prise pour une de ces substances parfaites dont elle portoit le nom. Il prend d'une main ses blonds cheveux, & de l'autre il alloit lui porter le coup mortel ; mais il la trouva si belle en ce moment à la clarté d'une Lampe de cristal qui lui laissoit voir son visage, qu'il ne pût se résoudre à priver le monde d'une si charmante créature. Non, dit-il en lui-même, je ne puis être assez barbare pour ôter le jour à une si aimable Princesse. Je sçaurai bien m'assurer d'elle & de son frere. Mon art m'en fournira des moyens plus doux. Ne vaut-il pas mieux que je profite d'une si belle occasion ?

Les momens étoient chers ; ses desirs ardens ;

ardens; il r'ouvrit son Livre, & fit de nouvelles conjurations pour augmenter l'assoupissement d'Angelique. Quand il crut n'y avoir rien oublié, & qu'il pouvoit s'abandonner à ses transports, il saisit la Princesse, & se mit à la presser entre ses bras : mais quel fut leur étonnement mutuel, lorsque la fille de Galafron se réveillant en sursaut à des caresses si vives, se vit à la merci d'un inconnu. Elle remplit l'air de cris en appellant son frere à son secours ; & cependant elle repoussoit de toute sa force le témeraire dont l'emportement lui faisoit tout craindre.

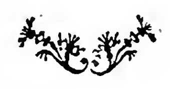
Aux cris d'Angelique, l'Argail fut aussi-tôt sur pied ; il court, il vole auprès d'elle sans armes & encore endormi. Le ressentiment qu'il a du péril où il la trouve, acheve de dissiper son sommeil. Il entre en fureur. Il se jette sur Maugis, & le liant de ses bras nerveux : Traître, lui crie-t'il, ne crois pas que ton insolence demeure impunie. Ne le laissez point échapper, mon frere, disoit la Princesse de son côté, c'est un Magicien ; sans la vertu de ma bague, je serois devenue la proye de cet audacieux. Le Prince à ses paroles terrassa le fils du

Duc d'Aigremont pour s'en rendre maître plus aiſément ; & pendant qu'il le tenoit ſous lui, Angelique ſe mit à le fouiller ; elle lui trouva le Grimoire, elle s'en ſaiſit bruſquement. Cette Princeſſe avoit quelques teintures des ſciences Magiques, & n'ignoroit pas l'uſage qu'on pouvoit faire de ces ſortes de Livres. Elle l'ouvrit. Il étoit rempli de caracteres biſarrement tracés, de cercle, de figures, & de mots barbares. A peine en eut-elle prononcé quelques-uns, qu'elle ſe vit entourée d'un grand nombre d'Eſprits & de voix qui lui crierent tous enſemble : Que voulez-vous nous commander ? Je vous ordonne, leur dit-elle, d'aller porter ce priſonnier dans la Ville du Cathay. Préſentez-le de ma part au Sage Galafron mon pere ; vous lui direz que je lui envoye le ſeul homme de la Cour de l'Empereur Charles qui pouvoit mettre obſtacle à notre entrepriſe.

Cet ordre n'eut pas ſi-tôt été donné, que Maugis ſe ſentit emporter en l'air, & malgré la diſtance exceſſive des lieux qui ſembloit devoir rendre le voyage des plus longs, les eſprits tranſporterent au Cathay dans un moment ce malheureux Paladin, qui pour prix de ſon em-

portement fut aussi-tôt confiné sur la pointe d'un écueil situé entre les Mers de la Chine & du Japon. Il eut là tout le temps de se plaindre de son malheur, ou plutôt de maudire ses Démons de ne l'avoir pas averti que le Roi du Cathay eut fait don à sa fille d'une bague qui avoit la vertu de rompre les plus forts enchantemens, lorsqu'on la portoit au doigt, & de rendre invisibles les personnes qui la mettoient dans leur bouche. Galafron étoit persuadé que la Princesse pourroit avec cette bague éviter tous les périls que sa beauté lui susciteroient dans le cours d'un aussi long voyage.

Angelique s'étant ainsi débarrassée de ce dangereux Magicien, alla retirer ses Géants de la profonde Léthargie où les retenoit la force du charme. Elle ne fit que les toucher de sa bague, ils reprirent l'usage de leurs sens, & furent effrayés du péril qu'ils avoient couru.



CHAPITRE III.

Du Combat d'Aſtolphe & de l'Argail.

LE lendemain le Prince Aſtolphe, fier de la préference que le ſort lui avoit donné ſur ces concurrens, partit dès la pointe du jour, & prit le chemin de la Fontaine du Perron de Merlin. La bonne opinion qu'il avoit de lui-même le rempliſſoit de confiance, & lui perſuadoit qu'il mettroit glorieuſement à fin l'avanture. Il étoit un de ceux qui ne ſe mépriſent point, & l'on peut juger par le portrait que nous en fait l'Archevêque Turpin, ſi ſon amour propre étoit mal fondé.

Aſtolphe, dit ce Prélat, le plus Grand Chroniqueur de ſon tems, étoit parfaitement beau, magnifique, courtois & galant. Les Dames aimoient ſa compagnie, parce qu'il avoit des ſaillies vives & plaiſantes qui le rendoient très-agréable dans la converſation. Il entendoit bien à railler. Il ne manquoit pas de courage; & s'il paroiſſoit vain dans ſes diſcours, il ſçavoit du moins les ſoû-



Tom. I p. I



tenir par ses actions. Il étoit prompt à s'offrir au péril, & c'étoit dommage que sa force ne répondit pas à l'estime qu'il en faisoit. S'il lui arrivoit de tomber de cheval, ce n'étoit jamais sa faute. Il s'en prenoit à son Coursier. Il s'en faisoit donner un autre sur lequel il se remettoit volontiers au hazard d'être renversé de nouveau.

Tel qu'on vient de le représenter, le gentil Astolphe, revêtu de riches armes, & plein des plus belles esperances, s'avançoit vers la Fontaine. Il montoit un vigoureux Coursier, dont le harnois parsemé de * Leopards en broderie d'or assortissoit merveilleusement la magnificence de ses armes. La confiance & la joie étincelоient dans ses yeux : & comme il avoit la meilleure intention du monde, il se peignoit déja le Défenseur de la belle inconnue, abattu à ses pieds par l'effort de sa Lance. Dès qu'il apperçut les Tentes, il sonna de son Cor, & fit retentir tout le Vallon. Le vaillant frere d'Angelique étoit alors couché sur le bord de la Fontaine. Il se releva voyant que c'étoit un Chevalier qui le défioit au Combat. Il se revêtit aussi-tôt de ses

* Les Leopards sont les Armes d'Angleterre.

armes, ſauta legerement ſur Rabican, & alla au-devant du Prince d'Angleterre, le bras muni d'un luiſant Bouclier. Il portoit en main cete Lance d'or qui devoit être ſi funeſte à tant de Guerriers.

Ils ſe ſaluerent forr civilement, & après être convenus des conditions du Combat arrêtées devant l'Empereur en préſence d'Angelique, ils prirent tous deux du champ, & la Lance en arrêt pouſſant leurs chevaux l'un contre l'autre, bien couverts de leurs écus, ils ſe rencontrerent furieuſement au milieu de la Carriere. A peine le Prince Anglois fut-il touché de la Lance enchantée, qu'il ſentit évanouir ſa force & ſa confiance. Dans quelle ſurpriſe ſe trouva-t-il, lorſqu'après une chûte aſſez deſagréable, il ſe vit à terre étendu tout de ſon long dans la Prairie. O fortune ennemie! s'écria-t-il, tu n'as pas voulu que je demeuraſſe ferme dans les arçons pour me faire perdre cette incomparable beauté que tu gardes ſans doute pour quelque Chevalier Payen à mon préjudice! Pourquoi m'as-tu fait cette injure? Ai-je moins de valeur qu'un autre? Il alloit continuer ſes plaintes, quand les Géants de l'Argail vinrent impoliment le faire

ſouvenir que, ſuivant les conventions, il étoit priſonnier de leur Maître, & eux par conſéquent chargés de ſa garde. Votre Maître, leur dit-il, entend trop bien les interêts de ſa gloire, pour vouloir profiter du malheur de ſon ennemi. Si je ſuis tombé de cheval, c'eſt que les ſangles de ma ſelle étoient trop lâches ; ſans cela je n'aurois point été abattu. C'eſt pourquoi j'eſpere qu'on ne me fera pas l'injuſtice de me refuſer un ſecond combat.

On le lui refuſa pourtant, quoique ſon ennemi pût impunément le lui accorder. Ainſi les Géants par ordre de l'Argail menerent Aſtolphe ſous un des pavillons où ils eurent ſoin de le déſarmer. La Princeſſe ne put le voir ſans être touchée de ſon ſort. Elle eut pitié de ſa jeuneſſe & de ſa beauté, & jugeant à ſon air qu'il ne pouvoit être que d'une naiſſance illuſtre, elle ordonna ſur la fin de la journée aux Géants de le conduire aux bords de la fontaine, afin qu'il y pût prendre le frais, leur défendant ſous de rigoureuſes peines de lui faire la moindre violence. Le Prince Anglois occupé de ſa diſgrace paſſa la nuit dans cet endroit.

CHAPITRE IV.

De ce qui se passa entre l'Argail & l'orgueilleux Ferragus, second Assaillant.

COmme on ne vit point revenir Astolphe à la Cour, on jugea bien qu'il avoit été vaincu. Ferragus en triomphe & se flatte que la Dame ne sçauroit lui échapper. Il avoit tant d'impatience de combattre, qu'il n'attendit pas le jour pour sortir de la Ville. Armé de toutes pieces, monté sur un des meilleurs chevaux que les prairies de Cordoüe ayent jamais nourris de leurs herbages, il prend la route de la Fontaine. Il y arrive au lever de l'aurore. Tous les lieux d'alentour retentissent d'abord du bruit de son arrivée. Il sonna de son Cor si horriblement, que toute la nature en trembla. Les animaux qui étoient déja sortis de leurs tanieres, y rentrerent avec précipitation, & les oiseaux qui commençoient à célebrer par leurs chants l'approche du Soleil, se laisserent tomber à terre, saisis d'effroy.

Ange-

n·I·p·24·





Angelique même en fut épouvantée, la vertu de la lance pût à peine la rassurer. Le seul l'Argail inaccessible à la peur, se leve à ce bruit terrible. Il écarte de ses yeux le sommeil qui les tenoit encore fermés. Il s'arme à la hâte pour défendre sa charmante sœur contre un ennemi qu'il juge plus redoutable que le premier. L'impatience & l'orgueil de l'Espagnol ne leur permirent pas de tenir de longs discours. Ils pousserent leurs chevaux l'un contre l'autre; si celui de Ferragus étoit tel que Bayard seul pouvoit avoir la préference sur lui, Rabican couroit avec tant de vîtesse & de legereté, que l'œil du Linx n'auroit pû démêler sur la terre la trace de ses pas. La lance du Sarrasin, quoique des plus grosses & faite d'un dur frêne, se rompit sur le bouclier de l'Argail. Ce Prince ne fut que médiocrement ébranlé d'un choc si furieux, & sa lance d'or produisit son effet. De qoelque force que fut doué Ferragus, il se sentit enlever des arçons, comme un enfant qui n'eût pû faire la moindre résistance.

L'étonnement & le dépit qu'eut le fier Espagnol de se voir renversé par un seul Chevalier, ce qui ne lui étoit jamais

encore arrivé, lui causerent moins de confusion que de fureur. Bien-loin d'en perdre le courage, il en devint plus redoutable pour son ennemi. Il étoit naturellement si violent, qu'il y avoit du péril à l'oser même fréquenter. Ce nouvel Anthée n'eût pas si-tôt touché la terre, qu'il reprit ses forces étonnante que le charme de la lance lui avoit ôtées. La honte, la bouillante ardeur de la jeunesse, & l'amour augmentant alors sa violence naturelle, le transporterent de telle sorte, que grinçant les dents de colere, & serrant en main son épée, il s'avança sur l'Argail, qui lui dit : Que veux-tu faire ? N'es-tu pas mon prisonnier ? C'est sans raison que tu t'apprêtes à me combattre, après avoir été abattu à la lance. Ferragus qui n'avoit point d'oreilles pour ce qu'il ne vouloit pas entendre, continuoit toujours son action menaçante.

Les Géants jugeant par son obstination & par la fureur qui le dominoit, que ce n'étoit pas un homme aussi docile que le gentil Astolphe, se mirent de la partie, & se préparerent à l'attaquer. Celui qui se presenta le premier, & qu'on appelloit Urgan-le-Dardeur, lui lança

ſon dard d'une telle roideur, que le Chevalier en auroit perdu la vie, s'il n'eût pas été Fée. Le dard perça la viſiere de ſon caſque, mais il ſe briſa contre ſon œil qui ſe trouva plus dur que le diamant. L'indomptable Ferragus ne tarda gueres à ſe vanger; il ſe lança ſur le Géant avec autant d'avidité qu'un Vautour ſur ſa proye, & lui coupa d'un horrible fendant, le bras qui avoit jetté le dard, comme il auroit coupé la branche d'un jeune arbriſſeau. Ce ne fut pas tout, ſon épée rencontrant au retour l'autre bras du Géant qui venoit de ſuppléer au défaut de celui qui ne pouvoit plus agir, il le coupa d'un revers avec la même facilité.

Argeſte le Démeſuré s'avança pour tirer vengeance de la mort de ſon compagnon; mais le Prince Sarraſin plus leger qu'un oiſeau, le prévint, & lui déchargea un ſi grand coup ſur le côté, que malgré les plaques d'acier qui le couvroient, il lui coupa la ratte par le milieu avec une partie du foye. Ce corps monſtrueux fit en tombant plus de bruit qu'un gros chêne qui cede à la violence des vents. Peu s'en fallut même que Ferragus n'en fut écraſé.

Le farouche Turlon le plus fort des quatre Géants, fondit auſſi-tôt ſur l'Eſpagnol. Il le joignit, & le frappa d'un ſi furieux coup ſur ſon caſque, qu'il lui en fendit tout un côté, bien qu'il fut de la plus fine trempe de Tolede. La tête du fils de Marſille en fut deſarmée, & le cimeterre du Géant l'auroit fendue, ſi elle n'eût pas été à l'épreuve de l'acier. Mais ſi la force du charme préſerva de ce danger le Prince Eſpagnol, il ne laiſſa pas d'être étourdi de la peſanteur du coup. Il chancela plus d'une fois, & peut-être ſeroit-il tombé, s'il ne ſe fut pas appuyé contre un pin qui par bonheur ſe trouva près de lui ? Il ſe remit bien-tôt de ſon déſordre & le vendit bien cher à Turlon ; car il revint ſur lui, & d'un ſeul coup lui trancha les deux Jambes. Cependant ces trois prodiges de valeur ne le tiroient pas entierement de péril.

Lampourde le Velu reſtoit encore, & avoit déja levé une peſante maſſue garnie de pointes de fer, capable d'écraſer un rocher. Tout ce que put faire le Sarraſin fut de ſe couvrir de ſon bouclier & de ſon épée, qui rompirent en quelque ſorte la force du coup, mais

qui en furent brisés l'un & l'autre en mille pieces.

Le généreux frere d'Angelique avoit jusques-là regardé ce combat sans vouloir y prendre part. Il admiroit le courage & la vigueur de ce Chevalier qui se défendoit seul contre quatre Géants des plus terribles. Mais le voyant sans défense, il craignit pour sa vie, & il s'approchoit de Lampourde dans l'intention de faire cesser le combat, lorsqu'il s'apperçut avec surprise que Ferragus au lieu de fuir l'approche du Géant, se lança sur lui avec impétuosité, & lui donna dans le bas ventre, au défaut de ses armes, un si furieux coup de pied, qu'il lui creva les entrailles & le jetta roide mort sur ses compagnons : Ensuite le Prince Sarrasin ramassa le cimeterre d'un des Géants, & s'adressant à l'Argail, il lui dit : Brave Chevalier, c'est à present que nous pouvons continuer notre combat.

Le Prince du Cathay ne put s'empêcher de soûrire à ces paroles. Vous me parlez de combattre, lui répondit-il, comme si le combat n'étoit pas déja fini entre nous. Si vous le croyez fini, reprit Ferragus, je vous avertis que vous vous trompez. Pour avoir été battu à la lance,

je n'en ſuis pas moins en état de vous réſiſter ; & j'eſpere vous faire bien-tôt la loi au lieu de la recevoir de vous. Ne demeurez-vous pas d'accord, repliqua l'Argail, que j'ai parole de l'Empereur que tous les Chevaliers de ſa Cour qui ſeront vaincus à la lance, ne pourront demander le combat de l'épée? Je conviens de cela, repartit l'Eſpagnol ; mais que m'importe que l'Empereur s'y ſoit engagé par ſerment? Je ne dépends pas de lui. Je ne ſuis ni de ſes Sujets, ni de ſa Cour. Je viens vous combattre pour conquerir votre ſœur. Je veux la poſſeder ou mourir. Vous oubliez, dit le Prince Oriental, que votre tête eſt deſarmée; ſans caſque & ſans écu, pourrez-vous long-temps vous défendre de mes coups? Une raiſon ſi frivole, répondit Ferragus, ne me fera pas changer de réſolution. La beauté de votre ſœur m'enflâme ; je ne reſpire que ſa poſſeſſion. Pour l'obtenir, je vous combattrois même ſans cuiraſſe & ſans épée.

A ce diſcours plein d'audace, l'Argail ne pût garder ſa modération : Chevalier, lui dit-il avec aigreur, vous cherchez votre perte ; je vais vous traitter comme vous le méritez. Vous avez,

je l'avoue, beaucoup de valeur ; mais puiſque vous faites paroître ſi peu d'eſtime pour moi, n'eſperez pas que j'épargne votre tête nue. Songez à vous défendre. Voyons ſi vous ſoutiendrez avec ſuccès par vos actions l'orgueil que vous faites voir dans vos diſcours. Le ſuperbe Eſpagnol mépriſa ſes menaces. L'Argail en fut plus irrité. Ils ſont tous deux animés d'un ardent courroux. L'un tire ſon épée, l'autre leve ſon cimeterre. Nous verrons dans le Chapitre ſuivant le ſuccès de leut combat.

CHAPITRE V.

Combat de Ferragus & de l'Argail.

CEs deux Princes qui ne cedoient en force & en valeur, ni au Seigneur de Montauban, ni au Comte d'Angers même, ſe joignirent à pied comme ils étoient. La fureur éclatoit dans leurs mouvemens. Jamais deux fiers lions dans les forêts d'Hircanie ne fondirent l'un ſur l'autre avec plus d'impétuoſité. Ils ſe frappent ſans meſure & ſans relâche.

L'air autour d'eux paroît tout en feu par les étincelles que leurs coups pesans & redoublés excitent & font sortir de leurs armes. Les échos des environs en raisonnent. On entendoit le même bruit que font deux nuées grosses de foudres & de tempêtes en se choquant avec fracas.

Le Prince du Cathay qui voit encore sur pied son orgueilleux ennemi qui le brave, en frémit de courroux. Il décharge de toute sa force un coup d'épée sur sa tête nue, & croit avoir terminé sa querelle; mais il fut bien surpris de s'appercevoir que son épée, au lieu d'être teinte du sang dont il se sentoit si alteré, étoit encore claire & luisante, & qu'elle trouvoit même une résistance qui la faisoit bondir en l'air. De son côté Ferragus s'étoit abandonné sur l'Argail, & ne doutant pas qu'il n'allât le fendre en deux : Chevalier, lui dit-il, je te recommande à notre saint Prophete devant qni je vais t'envoyer. En parlant de cette sorte, il le frappa si rudement sur la crête de son casque, qu'il l'auroit brisé comme du verre s'il n'eut pas été enchanté; mais les armes du fils deGalafron avoient la vertu d'émousser le fil du plus tranchant acier.

Si l'Argail avoit été mécontent du peu d'effet de ſes coups ſur un ennemi preſque déſarmé, l'audacieux fils de Marſille ne fut pas plus ſatisfait de la foibleſſe de ſon bras. La ſurpriſe où ils étoient l'un & l'autre de n'avoir encore aucun avantage après de ſi grands efforts, ſuſpendit leurs coups. Ils demeurent quelque temps à ſe regarder ſans parler, & à ſe parcourir des yeux du haut juſques en bas : Enfin l'Argail rompit le ſilence dans ces termes.

Ceſſez, brave Chevalier, ceſſez de vous étonner de ce que vous venez d'éprouver. Je veux bien vous apprendre que toutes mes armes ſont enchantées. Ainſi vous finirez, ſi vous m'en voulez croire, un combat qui ne peut tourner qu'à votre deſavantage. C'eſt plutôt vous, interrompit le Sarraſin, qui n'en pouvez recueillir que de la confuſion : Car afin que ma franchiſe égale la vôtre, je vous dirai que je ne porte une cuiraſſe & des armes que pour l'ornement, puiſque j'ai obtenu dès ma naiſſance le don d'être invulnérable dans toutes les parties de mon corps, à la réſerve d'une ſeule où je porte pour plaſtron ſept plaques du plus dur acier. Suivez donc vous-même

le conſeil que vous me donnez. Laiſſez-moi la libre poſſeſſion de votre ſœur. C'eſt l'unique moyen qui vous reſte d'échapper de mes mains. Le parti que je vous propoſe, ajouta-t-il, ne vous fait point de deshonneur. Je ne vous demande cette beauté que pour lui offrir une Couronne qui me doit appartenir après la mort du Roi Marſille mon pere. Ainſi je vous conſeille de me l'accorder de bonne grace.

Prince, lui dit le fils de Galafron, puiſque vous n'êtes pas Chrétien ni des amis de l'Empereur Charles, j'accepte le parti que vous m'offrez, à condition que ma ſœur y ſouſcrira. Je le ſouhaite, j'en aurai de la joye, parce que j'eſtime votre valeur; mais je vous déclare que ſi elle me fait voir quelque répugnance pour votre perſonne, il n'en faudra plus parler. L'amitié me lie encore plus que le ſang à ma ſœur. Je ne veux pas contraindre ſes inclinations. Hé bien, dit l'Eſpagnol, parlez-lui donc tout à l'heure, je ſuis trop impatient pour demeurer long-temps dans l'incertitude. Le Prince Oriental pour le ſervir avec toute la diligence qu'il deſiroit, le propoſa ſur le champ à la Princeſſe.

Quoique le Sarrasin fut jeune, il n'en étoit pas plus aimable. Son visage rouge & bazané ressembloit à celui d'un Cyclope. Toujours dans les combats, couvert de sang & de poussiere, il étoit peu soigneux de se laver. Ses cheveux courts & plus noirs que l'encre, paroissoient gresillés comme ceux des Negres; des yeux étincelans lui rouloient dans la tête, & sembloient vouloir sortir de leur place naturelle, pout aller percer le cœur de ceux qui le regardoient. Il avoit la parole rude & brusque, la voix élevée, l'esprit impérieux. Tel qu'on vient de le peindre, il n'étoit gueres propre à faire une tendre impression sur Angelique. Aussi, dit-elle à l'Argail avec douleur: Ah mon frere! quel parti me proposez-vous? Voyez de grace à quel mortel vous voulez me sacrifier. Je ne me serois donc conservée jusqu'à ce jour que pour être la proye d'un furieux. Jettez, précipitez-moi plutôt dans cette fontaine; j'aime mieux y perdre la vie que d'approuver une union si cruelle pour moi.

L'Argail reprit alors la parole, & se mit à vanter sur nouveaux frais le merite du Prince Sarrasin. Il s'étendit particulie-

rement ſur ſa naiſſance, & ne manqua pas de faire briller aux yeux d'Angelique la Couronne qu'il devoit un jour poſſeder; mais elle l'interrompit : Non, mon frere, lui dit-elle, vous perdez le temps à me vouloir perſuader. Toutes les Couronnes du monde ne ſçauroient à ce prix me tenter. Faiſons mieux, pourſuivit-elle, quittons ce ſéjour qui ne peut nous être que funeſte, malgré toute la prudence du Roi notre pere. Il ſemble que le Ciel veille ſur les Chrétiens, & qu'il les ait pris ſous ſa protection. Jugez-en par le péril que m'a fait courir l'Enchanteur François. Quoique j'en ſois heureuſement ſortie, je n'en puis tirer un bon augure. Encore une fois, mon frere, éloignons-nous d'ici promptement. Ah ma ſœur, s'écria le Prince ! mon courage peut-il conſentir à ce que vous me propoſez ? Puis-je quitter avec honneur un combat commencé, & me pardonneroit-on d'avoir cedé à un ſeul ennemi ? Demeurez donc, dit Angelique, mais diſpenſez-moi de vous tenir compagnie. La preſence de ce Chevalier me fait frémir ; & pour m'épargner l'horrear de le voir, ſouffrez que je vous laiſſe. Je vais aux Ardennes. Je vous

attendrai cinq jours dans cette Forêt. Si vous ne pouvez vous y rendre dans ce temps-là, je me servirai du Livre de ce Magicien qui me vouloit outrager. Je me ferai porter par ses Démons auprès du Roi mon pere. Adieu, je ne veux pas être la victime d'un combat, où la douleur de vous voir vaincu ne feroit peut-être pas ma plus grande peine. En achevant ces mots, elle courut se jetter sur son cheval, & le poussant à toutes brides, elle s'éloigna bientôt des Combattans.

Ferragus qui la vit partir, comprit par cette fuite si précipitée la réponse que l'Argail avoit à lui rapporter. Une nouvelle fureur trouble ses sens. Il se prépare à recommencer le combat, & de peur que son ennemi ne lui échappe pour courir après sa sœur, il va détacher Rabican qu'il voyoit attaché à l'un des pavillons. Il le chasse dans la prairie. Ce bon cheval se sentant libre part aussi-tôt comme un trait, il disparoît dans le moment, & délivre le Sarrasin de sa crainte. Quand l'Argail, qui revenoit d'un air triste annoncer à ce Prince les refus d'Angelique, se vit ainsi démonté, il fut piqué de cette

action : Chevalier, lui dit-il, quel procedé est le vôtre ? Lorsque je m'employe pour vous avec ardeur, & que je viens vous éclaircir....... Oh, je vous tiens quitte de cet éclaircissement, interrompit l'Espagnol. Je n'en ai que trop vû, & je ne songe qu'à me venger. Si j'ai détaché votre Cheval, je ne veux ni ne dois vous en faire des excuses; comme il faut qu'un de nous deux laisse ici la vie, un seul cheval nous suffit.

Avec un homme aussi extraordinaire que toi, reprit fierement le frere d'Angelique, la raison & l'honnêteté sont inutiles, & puisque tu sçais mieux combattre que parler, il est juste de t'employer à ce qui te convient davantage. Alors ils commencerent à se charger plus furieusement qu'auparavant.

Après qu'ils se furent long-temps tâtés avec àutant d'adresse que de force, & qu'ils eurent mis en usage tout ce que leur experience leur avoit enseigné, le Prince du Cathay leva son épée pour en frapper sur la tête de son ennemi, pour l'étourdir du moins s'il ne pouvoit le blesser, & il s'y prit d'une telle viguenr qu'il en seroit venu à bout, si l'adroit Sarrasin ne se fut glissé sous le coup pour

le rendre inutile. L'Argail ne réussit donc pas dans son dessein ; au contraire, il donna moyen à l'Espagnol de le joindre, & ils commencerent à combattre corps à corps.

Dans ce combat périlleux, ils firent cent efforts pour se terrasser : ils y réussirent enfin. Mais il eût été difficile de décider qui des deux tomba dessous ; car pendant quelque tems, ils ne firent que rouler l'un sur l'autre. Si Ferragus eût le dessus, l'Argail doué d'une vigueur extrême, l'eût à son tour. Il sçut même le conserver, & se servant de son avantage,il ne laissoit pas, quoique son ennemi fut invulnérable, de lui meurtrir la tête & le visage avec son gantelet de fer. Cependant l'Espagnol désesperant de revenir dessus, ne songea plus qu'à profiter de sa desagréable situation. D'un bras qu'il avoit libre, il tira son poignard, & cherchant de la pointe les endroits par où il pourroit percer son homme, il le lui plongea dans le côté sous les armes jusqu'à la garde.

L'Argail se sentant mortellement blessé, attacha ses regards mourans sur le Sarrasin, & lui dit d'une voix foible : Brave Chevalier, puisque tu me donne la mort,

je te conjure par ce que tu dois à l'Ordre de Chevallerie que tu professes avec tant de courage, de jetter dans cette Fontaine mon corps tout armé, aussi-tôt que j'aurai rendu le dernier soupir. Le soin de mon honneur m'engage à te faire cette priere. Je crains qu'après ma mort, on ne m'accuse d'avoir eu peu de valeur, puisque je me suis laissé vaincre avec de si fortes armes. Je voudrois sauver ma mémoire de ce honteux reproche.

A ces paroles touchantes du frere d'Angelique, Ferragus, quoiqu'il fut le moins compatissant de tous les hommes, perdit son ressentiment. Vaillant Chevalier, lui répondit-il tout attendri, je suis touché de votre infortune. La crainte que vous faites paroître, ne peut partir que d'un grand cœur; vous avez tort toutesfois de l'écouter, votre mémoire est en sûreté. Hé, que peut vous reprocher l'envie? Ne meritez-vous pas plutôt une gloire immortelle pour avoir mis mes jours en peril? Mais puisque vous exigez de moi que je vous satisfasse, je promets d'accomplir ce que vous demandez, à la réserve d'une chose. Comme je suis dans un pays de Chrétiens,

tiens, où j'ai quelque interêt de n'être pas connu, vous me permettrez de garder votre casque jusqu'à ce que j'en aye un autre. L'Argail ne put repliquer, déja les pâles ombres de la mort l'avoient environné. Il parut seulement approuver par un signe de tête ce qu'on proposoit, & il expira dans le moment.

Telle fut la fin du vaillant l'Argail, l'un des meilleurs Chevaliers de son temps. Il avoit une valleur extrême, des sentimens nobles & généreux; il ne lui manquoit que de faire profession du Christianisme pour être un Prince accompli.

Lorsque Ferragus fut assuré que l'infortuné fils de Galafron n'avoit plus de part à la vie, il lui délaça son casque pour s'en couvrir; ensuite il prit son corps, suivant sa promesse, & l'alla jetter avec le reste de ses armes dans l'endroit de la Fontaine qu'il jugea le plus profond, dans une espece de gouffre qui n'étoitque trop capable de le contenir, & d'ôter la connoissance de son sort à ceux qui voudroient s'en éclaircir.

CHAPITRE VI.

Des differens partis que prirent Astolphe & Ferragus après la mort de l'Argail. Renaud & Roland quittent la Cour.

LE Sarrasin après avoir rendu au Prince du Cathay un si triste devoir, se mit à rêver au bord de la Fontaine. Il fit quelques réflexions tristes sur l'instabilité des choses de la vie, mais il s'ennuya bien-tôt de déplorer la condition des humains. Sa passion pour Angelique se réveilla, il commence à se reprocher comme un crime le sejour inutile qu'il fait dans ce lieu. Il se leve, va se jetter brusquement en selle; & embrâsé de la plus vive ardeur, il court à bride abattue sur le chemin qu'il a vû prendre à la fiere beauté qui le fuit.

Le Prince Astolphe seul avoit vû ce qui s'étoit passé entre les deux Guerriers. L'interêt que leur valeur lui faisoit prendre à leur sort, le retenoit encore dans cet endroit; il avoit négligé jusqu'alors le soin de sa liberté, qu'il ne tenoit

qu'à lui de se procurer depuis la mort des quatre Géants. Quand il vit l'Argail mort, & Ferragus sur les traces de la Princesse; il pensa qu'il n'avoit point d'autre parti à prendre, que de s'en retourner à la Cour. Il reprit ses armes, & ayant apperçu de loin son cheval qui passoit tranquillement sur une petite hauteur qui s'élevoit dans le vallon, il se hâta de le joindre. L'animal soit qu'il reconnut son Maître, soit que la faim l'arrêtât, se laissa docilement approcher.

Il ne manquoit plus au Prince Anglois qu'une lance, la sienne s'étant rompue contre l'Argail. Pendant qu'il cherchoit de l'œil dans la campagne quelque arbre dont il pût s'en fabriquer une, il vit briller aux rayons du Soleil contre le Pin de la Fontaine, la lance d'or devenue vacante par la mort du frere d'Angelique; bien qu'il n'en connût pas tout le prix, ce surcroît de bonheur le satisfit extrêmement. Il s'appropria cette précieuse lance, & le cœur détaché de l'Etrangere par le peu d'esperance qu'il avoit de la posseder, il retourna vers Paris plus tranquille qu'il n'en étoit sorti.

Il n'avoit pas encore fait beaucoup de chemin, qu'il rencontra le Paladin Re-

naud qui venoit au Perron pour ſucceder à Ferragus. Comme Aſtolphe étoit parent & ami du fils d'Aimon, & que d'ailleurs il diſoit volontiers ce qu'il ſçavoit, il ne cacha aucune circonſtance du dernier combat, ni du tragique évenement dont il avoit été témoin. Le Sire de Montauban qui n'étoit pas un des moins épris de la beauté d'Angelique, ne ſçût pas plutôt la mort de l'Argail & la fuite de la Princeſſe, qu'il ceſſa d'écouter l'Anglois qui n'étoit pas encore à la fin de ſon recit. Il craignoit qu'un plus long retardement ne le mît hors d'état de pouvoir joindre la Dame; il pouſſa ſon cheval du côté qu'Aſtolphe lui dit qu'elle fuyoit. Bayard prend ſa courſe, l'œil ne le peut ſuivre. Une fleche décochée avec violence n'auroit pû l'atteindre, & toutefois Renaud l'accuſoit encore de lenteur.

Tandis que ce Paladin s'abandonnoit ainſi tout entier aux mouvemens impétueux de ſa paſſion, le Comte d'Angers n'étoit pas moins agité. Il apprit d'Aſtolphe l'avanture du Perron de Merlin, & avec quelle vivacité le Seigneur de Montauban marchoit ſur les pas de la belle Etrangere. O malheureux Roland, s'é-

cria-t-il, quels maux égalent les tiens? Je connois Renaud, il est aimable, amoureux, pressant, hardi. S'il rencontre l'inconnue..... Ah, je n'y puis penser sans mourir! Helas, peut-être est-il prêt de la joindre, pendant que je me laisse ici déchirer par des soupçons jaloux! Pourquoi faut-il que je languisse dans les larmes, sans faire un pas pour découvrir aussi ma passion à l'objet que j'aime? Attendrai-je que l'amour vienne combler mes desirs? Songe, Roland, songe à te satisfaire comme tes rivaux, & quand ce ne seroit que pour leur arracher la proye qu'ils poursuivent, sors d'une honteuse léthargie, & vole après cette aimable Etrangere; ton repos, ta vie, ta gloire même y est interessée.

Après avoir fait ces réflexions, il se revêtit d'armes simples pour n'être pas connu; on lui amena son cheval Bride-d'or, sur lequel il monta plein de trouble & d'agitation. Il sortit de Paris le jour même des Joûtes, & marcha sur les pas de Renaud.



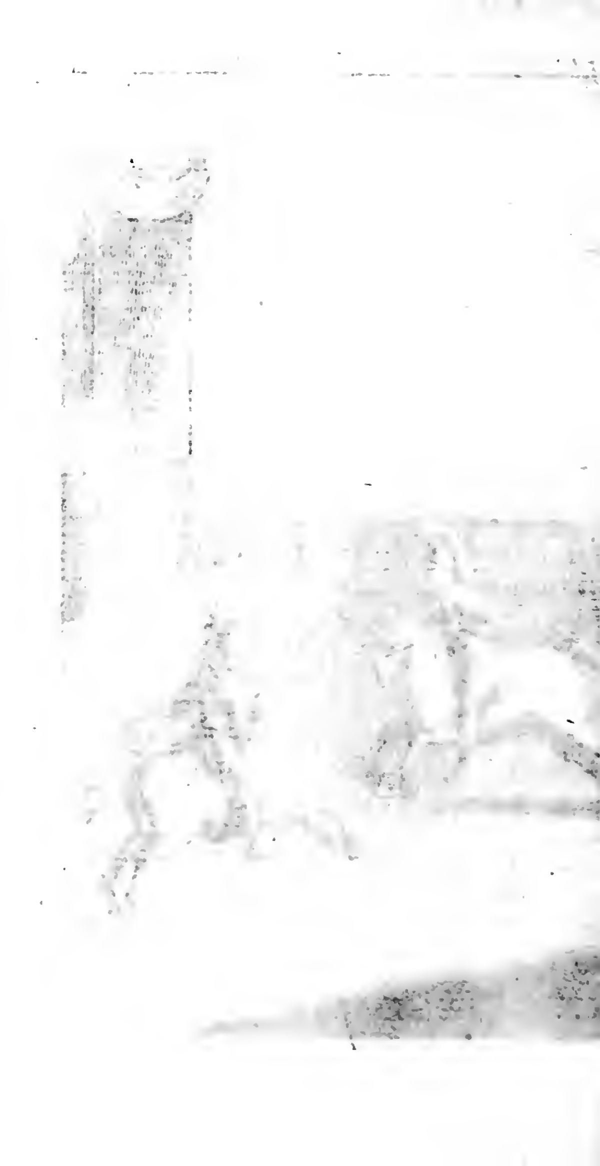
CHAPITRE VII.

Commencement des Joûtes.

PEndant que les trois plus grands Guerriers de la Terre s'empressoient de suivre la Princesse du Cathay, les Chevaliers du Tournoy se préparoient à commencer les Joûtes. L'Empereur en avoit reglé les conditions ; il avoit été décidé que celui qui se presenteroit le premier sur les rangs seroit regardé comme le Tenant ; que le Chevalier qui l'abattroit le deviendroit à son tour, jusqu'à ce qu'un autre lui sît aussi perdre les arçons ; & qu'enfin le Tenant qui demeureroit le dernier remporteroit le prix & la gloire du Tournoy.

Le courageux Serpentin fils du Roi Balugant, parût le premier sur la lice. Il s'y presenta de la meilleure grace du monde. Son air étoit noble & fier, & ses armes si riches qu'elles attirerent les regards de tout le peuple. Il portoit au milieu de son écu une étoille d'or en champ d'azur. Il montoit le plus beau cheval





que l'on pût voir. C'étoit un Andalouz-bai-brun à crins noirs, qui montroit tant d'ardeur & d'action dans ses allures, qu'on eût dit que toute la carriere n'étoit que pour lui. Ses yeux paroissoient tout de feu, & ses nazeaux grands & ouverts jettoient une épaisse fumée. Il frappoit la terre d'un pied superbe, & son mord étoit tout blanc d'écume.

Un Chevalier de la Cour assez fameux, Angelin de Bordeaux qui portoit pour devise une Lune en champ de gueule, fut le premier assaillant. Serpentin & lui fondirent l'un sur l'autre avec beaucoup de vigueur. Le François brisa sa Lance contre le Sarrasin sans l'ébranler; mais Serpentin lui donna un si rude coup qu'il lui fit perdre les étriers. Richard Duc de Normandie se mit aussi-tôt sur les rangs pour venger Angelin. Ce qui ne lui réussit pas. Le fils du Roi Balugant l'envoya tenir compagnie au Bordelois. Salomon Roi de Bretagne, un des principaux Pairs du Royaume entra ensuite dans la carriere, & augmenta le nombre des malheureux.

Le jeune Serpentin s'acquit de la gloire par ces exploits. Les Sarrasins qui se trouvoient alors en grand nombre à la Cour

de Charles, en firent trophée. Balugant ſur-tout ne pouvoit contenir la joye qu'il en reſſentoit. Le Prince Aſtolphe piqué de l'oſtentation avec laquelle ces ennemis du nom Chrétien faiſoient éclater leur avantage, ne pût ſouffrir plus longtemps leur fierté. Il ſe hâta d'entrer dans la Lice. Il tenoit en arrêt la riche lance de l'Argail, & il ſe promettoit bien de rétablir l'honneur de l'Empire. Il alloit en effet moiſſonner tous les lauriers du brave Serpentin, ſi la fortune qui ſe joue de nos projets, n'eut déconcerté le ſien par un accident auquel il ne ſe feroit jamais attendu. Son cheval avoit déja fourni la moitié de ſa carriere avec beaucoup de viteſſe, lorſque le mauvais deſtin de ſon Maître lui fit rencontrer un tronçon de lance qui roula ſous ſon pied. L'animal bronche, tombe & entraîne dans ſa chûte le Prince Anglois, qui s'évanouit de la force du coup. Il ne reprit l'uſage de ces ſens que chez lui où l'on fut obligé de le porter. Certes ces bonnes intentions méritoient une autre récompenſe! Auſſi fut-il plaint de tout le monde. Serpentin même ſe montra ſenſible à ſon malheur, quoiqu'il eut très-grand ſujet de s'en réjouir. Il comptoit d'ajouter

cette

cette palme à celles qu'il avoit déja cueillies.

Ce vaillant Prince, après qu'on eût emporté Aſtolphe, mit encore par terre cinq ou ſix Chevaliers Chrétiens. On commençoit à croire qu'il remporteroit l'honneur de la Fête, lorſqu'on vit paroître Oger le Danois. A la vûe de ce nouveau Paladin, le peuple de Paris ſentit ranimer ſon eſperance. Les deux Chevaliers pouſſerent leurs chevaux avec furie. Oger fut ébranlé. Il chancela dans les arçons, & peu s'en fallut qu'il ne tombât; mais le Tenant ne pût ſoûtenir la violence du coup qui lui fut porté; il alla trouver ceux qu'il venoit de renverſer. A cet heureux changement, les Chrétiens pouſſerent des cris de joye, & les Sarraſins en marquerent du dépit ſur leurs viſages.

Le brave Danois demeuré vainqueur devint à ſon tour le Tenant, & fit eſperer à toute la Cour qu'il ne ceſſeroit pas ſi-tôt de l'être. Le Roi Balugant tranſporté de colere ſe preſenta pour venger l'affront de ſon fils, mais Oger l'abattit lui-même, & après lui les courageux Iſolier & Mataliſte, jeunes freres de Ferragus. Gaultier de Montleon leur ſuc-

ceda, & ne fut pas plus heureux. Comme il étoit Chrétien, le Tenant parut touché de ſon malheur, & dit à ceux de ſa Religion : Seigneurs Chevaliers, ne nous empreſſons point de nous combattre les uns les autres. Laiſſez le champ libre aux Sarraſins. Quand nous les aurons tous vaincus, nous nous diſputerons bien alors le prix du Tournois.

Spinelle d'Altamont Sarraſin ayant entendu le diſcours du Danois, crut qu'il y alloit de ſa gloire d'en tirer raiſon ; néanmoins il n'eut que l'honneur d'en avoir formé le projet. Oger lui porta un ſi furieux coup de lance, qu'il l'étendit tout de ſon long ſur la pouſſiere. Tel fut juſques-là le ſuccès des Joûtes. O Ciel ! n'abandonnez point le bon Danois, il a plus que jamais beſoin de votre ſecours, un Géant terrible va l'aſſaillir.

Le Roi Grandonio irrité de voir les Sarraſins ſi maltraités, ne put demeurer plus long-temps dans l'inaction. Il s'étoit propoſé, je ne ſçai pourquoi, de ne combattre que des derniers, mais un mouvement de fureur, dont il ne fut pas maître, l'entraîna dans la carriere : C'étoit le plus fort des Sarraſins après Ferragus. Il avoit une ſtature gigantesque,

avec un air à inſpirer de l'effroi. Il montoit un cheval d'une grandeur démeſurée, & portoit pour deviſe un Mahomet d'or ſur un champ noir. Tous les Chrétiens en le voyant s'apprêter au combat furent ſaiſis de crainte. Ganes de Poitiers, autrement le Comte Ganelon, en eut entr'autres tant de peur, qu'il abandonna furtivement le Camp pour n'avoir pas à ſoûtenir le choc d'un ſi rude champion, & un moment après lui Macaire de Lozane ſon neveu, Anſelme de Hautefeuille, Pinabel & tous les autres Mayençois, excepté Hugues de Melun, ſe retirerent ſecrettement, comme ſi la lâcheté eut été héréditaire dans cette perfide Maiſon.

Le Roi Sarraſin avoit une lance auſſi groſſe qu'une Antenne, & ſon cheval ne cauſoit pas moins de frayeur que lui. L'épouvantable animal faiſoit d'horribles henniſſemens en courant dans la carriere. Il briſoit les cailloux qui ſe trouvoient ſous ſes pieds, & la terre en trembloit. Le Danois malgré les lauriers qui ombrageoient ſon front victorieux, ne put s'empêcher de fremir en conſidérant l'énorme grandeur de ſon ennemi. Il rappella toutefois ſon courage, & le

mesurant au péril qui le menaçoit, il fondit comme un lion sur Grandonio qu'il ébranla si bien de son coup, qu'on vit le corps de ce Géant pencher presque jusqu'à l'étrier. On crut que la Lice alloit retentir du bruit de sa chûte ; cependant il ne tomba point, & le vaillant Oger eut beau se couvrir tout entier de son écu, il ne pût tenir contre l'énorme lance de son ennemi, qui le renversa sous son cheval.

Alors un cri de joye s'éleva parmi les Sarrasins, qui ne douterent plus que le prix des Joûtes ne fut pour eux. Ils commencerent même à insulter les Chrétiens, dont la contenance changée rendoit témoignage des peines du cœur. Le Duc Naime de Baviere & le fameux Turpin de Rheims choqués de l'insolence des Espagnols, voulurent abattre leur orgueil. Ils se presenterent l'un après l'autre contre le Tenant, qui par malheur leur fit vuider les arçons. Le Bavarois fut dangereusement blessé au côté, & le bon Archevêque eût le bras gauche démis de sa chûte. Guy de Bourgogne qui portoit pour devise un lion noir en champ d'or, eût aussi la même destinée. Ce qui donna tant de fierté au Vainqueur, qui

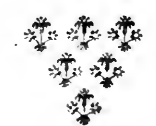
de ſon naturel n'étoit déja que trop inſolent, qu'il outragea tous les Chevaliers de la Cour en les apoſtrophant ſans ménager les termes.

Yvon Angelier, Avaric & Berenger ne purent ſouffrir ſes bravades & ſon orgueil ; ils ſe mirent ſur les rangs. Mais hélas ! leurs forces ne répondirent pas à leur bonne volonté : le Géant les abattit, & après eux Hugues de Melun, dont la chûte fut le moindre deshonneur que reçut ce jour-là ſa Maiſon. Il en coûta la vie au malheureux Ugolin de Marſeille, qui ſans conſiderer ſa foibleſſe, oſa tenter enſuite la fortune des armes. Le terrible Grandonio le perça d'outre en outre de ſa cruelle lance. Le fort Alard & le jeune Richardet, dignes freres du Seigneer de Montauban, donnerent plus d'occupation au Sarraſin. Il les terraſſa toutesfois l'un & l'autre, & leur défaite acheva de réfroidir la valeur des Chevaliers de la Cour.

Il ne paroiſſoit plus d'aſſaillans ſur la Lice, & l'orgueilleux Eſpagnol recommençoit à inſulter les Chrétiens avec mépris, lorſqu'on vit ouvrir les Barrieres du Camp à l'arrivée du célebre Olivier de Bourgogne. Il revenoit de s'acquitter d'une commiſſion importante dont l'Em-

pereur l'avoit chargé, & il avoit cru ne pouvoir mieux ſignaler ſon retour qu'en paroiſſant au Tournois.

Quand les François apperçurent ce généreux Paladin, ils pouſſerent à leur tour des cris de joye. La confiance ſe rétablit dans leurs cœurs. Après Roland & Renaud, dont il étoit parent, il paſſoit pour le plus fort Guerrier de tout l'Empire. Il ſçavoit ſi bien manier un cheval, & il avoit l'air ſi noble, qu'il effaçoit tous les Chevaliers qui s'étoient mis juſqu'alors ſur les rangs : il montoit un vigoureux Courſier, dont la fierté répondoir à la ſienne. Dès qu'il parut prêt à partir, les Peuples s'écrierent, vive le bon Marquis de Vienne, l'honneur du nom François ! A ce cri, il ſe ſent encore plus animé à ſoûtenir l'attente qu'on a de lui. Mais le ſuperbe Roi Sarraſin en rioit d'un ris mocqueur, & ſe promettoit bien de faire bientôt évanouir ces flatteuſes eſperances.



CHAPITRE VIII.

Continuation des Joûtes, & de quelle maniere elles finirent.

LEs deux Guerriers après avoir fait la demi-volte, partirent tout d'un temps. La terre tremble ſous les pieds de leurs chevaux, tout le monde attentif au choc terrible de ces combattans, garde un profond ſilence. Le Marquis de Vienne adreſſe ſa lance au milieu du bouclier de ſon ennemi, & perce l'écu de part en part, malgré trois fortes plaques d'acier qui le couvroient : le fer de la lance paſſa même à la cuiraſſe, la traverſa & bleſſa le Géant au côté, mais le Marquis par malheur fut atteint ſi rudement de ſon Antenne, que les ſangles de ſon cheval venant à crever de la force du coup, on vit l'infortuné Paladin voler à terre avec la ſelle entre les jambes. Ce malheureux évenement acheva d'écarter de la Lice tous les aſſaillans Chrétiens. La honte & la conſternation étoient peintes ſur leurs viſages, tandis que les

Sarrasins triomphoient & poussoient au Ciel mille cris de joye.

Si le Roi Grandonio avoit auparavant tenu des discours pleins d'insolence, ce fut bien autre chose après la chûte du brave Olivier. C'est peu de dire qu'il continua d'accabler de paroles outrageuses les Paladins ; il en dit à l'Empereur même, & il perdit toute retenue. O Chrétiens ! s'écria-t-il, êtes-vous donc si lâches, qu'il n'y ait plus personne parmi vous qui ose se présenter devant moi ? Fuyez, fuyez, poltrons, retirez-vous dans les ruelles, vous n'êtes propres qu'à divertir les femmes : quittez vos armes, vous ne meritez pas d'en être revêtus ; contentez-vous de vous signaler dans les Bals & dans les Festins.

L'Empereur sensible, autant qu'il le devoit être à de pareils discours, les écoutoit impatiemment. Où est Roland, disoit-il ? Qu'est devenu Renaud ? Ne devrois-je pas être déja vengé ? Il demanda aussi le Comte Ganelon, & comme on ne lui pouvoit apprendre des nouvelles certaines de ces Guerriers : quoi donc, s'écria-t-il d'un ton mêlé de colere & de douleur, tout m'abandonne ? Ceux qui devroient être le soûtien de l'Empire

le trahiſſent & me laiſſent couvert de honte.

Le gentil Aſtolphe ne put entendre ainſi parler ſon Roi, ſans entrer dans ſes peines. Après avoir fait panſer ſes meurtriſſures, il étoit venu en habit de Courtiſan ſe placer parmi les Dames qui voyoient les Joûtes avec l'Empereur. Il ſe retira ſecrettement de l'aſſemblée, & quoiqu'encore tout froiſſé de ſa chûte, il ſe fit revêtir de ſes armes. Il fut bientôt en état d'entrer dans la carriere; mais il ſe rendit auparavant au bas de l'échafaut de l'Empereur. Il leva la viſiere de ſon caſque, & dit de fort bonne grace: Puiſſant Prince, permettez-moi d'aller confondre l'orgueil de cet inſolent qui manque de reſpect pour vous.

Charles ſoupira de ſe voir réduit à ſe ſervir d'un tel défenſeur. Occupé d'une penſée ſi mortifiante, il accorda au Prince Anglois la permiſſion qu'il demandoit; il loua ſes bonnes intentions, il l'exhorta même à ſe porter vaillamment, & cependant il prioit le ciel dans le fond de ſon ame de lui envoyer quelque ſecours plus ſalutaire.

Aſtolphe après avoir quitté l'Empereur, alloit ſe poſter au bout de la lice

pour ſe préparer au combat, l'orſqu'il rencontra ſur ſon paſſage le Géant qui continuoit ſes bravades en ſe promenant le long du camp. Ce Sarraſin entreprit de railler l'Anglois : Gentil Aſtolphe, lui dit-il, je vous conſeille d'éviter mon Antenne. Vous trouverez mieux votre compte avec des Dames délicates qu'avec des ennemis de ma taille. Croyez-moi, conſacrez-vous tout entier au ſervice du beau ſexe, c'eſt le ſeul emploi qui vous convient. Je vous en deſtine un autre, répondit le Prince d'Angleterre, pour lequel vous me paroiſſez fait exprès. Notre Empereur a beſoin d'hommes nerveux pour l'armement de ſes Galeres de Marſeille. Je me fais fort d'obtenir de lui pour vous l'honneur d'être le premier Officier de ſa Capitane. La grande opinion que j'ai de vous, me fait préſumer que vous ferez tout l'ornement d'une Chiourme.

Grandonio plus accoutumé à prononcer des paroles piquantes qu'à s'en entendre dire, ne repartit au Paladin que par un regard furieux qu'il lui lança en le quittant bruſquement. Son cœur devint plus agité que la mer, lorſqu'elle épouvante les matelots. Il écume de rage, grin-

ce les dents, & il ſort de ſa bouche & de ſes narines une épaiſſe fumée avec un ſifflement ſemblable à celui que fait un ſerpent qui veut s'élancer ſur un voyageur.

Tel & plus terrible encore, le Géant Sarraſin courut prendre du champ pour fondre ſur l'officieux Anglois qui lui deſtinoit des emplois ſi honorables. Il pouſſe ſon énorme cheval contre lui, & ſe promet non-ſeulement de l'étendre mort ſur la pouſſiere, mais même de le porter par tout le camp au bout de ſa lance. Enfin la fureur qui le tranſportoit étoit telle, que tous les Chrétiens en fremirent pour Aſtolphe, & particulierement ceux qui connoiſſoient ce Paladin. Ah ! Prince téméraire, diſoient-ils, quel mauvais génie te pouſſe à meſurer tes forces avec celles de ce furieux ? Tu vas nous faire recevoir un nouvel affront ; c'eſt tout ce que nous attendons de ton audace & de ta témérité. Cependant le Prince Anglois ne perdit point courage ; le cas qu'il faiſoit de ſa valeur lui cachoit la moitié du péril. Il s'apprête avec autant de confiance que d'ardeur à fondre ſur ſon redoutable ennemi : Veuille le Ciel préſerver ce Paladin, ou pour mieux dire ſon cheval,

d'un accident pareil au premier.

Les deux Champions partirent & se rencontrerent au milieu de la carriere. Le Prince d'Angleterre n'eut pas si-tôt touché de sa lance d'or le fort Grandonio, que le Géant se vit à terre sans sçavoir pourquoi ni comment. On peut juger du bruit que fit ce Colosse en tombant. La ruine d'une tour fait moins de fracas. Il tomba même si lourdement, que la playe qu'Olivier de Bourgogne lui avoit faite au côté s'irrita ; il en sortit tant de sang qu'il lui prit une foiblesse ; ses amis accoururent à son secours, & n'eurent pas peu de peine à l'emporter pour lui faire prendre ses esprits.

A la chûte de ce monstre, les spectateurs Chrétiens remplirent l'air de cris de joye, & les Sarrasins parurent consternés à leur tour. Tous ceux qui étoient assis sur les échafauts se leverent sur leurs pieds pour mieux voir un évenement si peu attendu. L'Empereur, quoiqu'il en fut témoin, se défioit du rapport de ses yeux. Est-il bien possible, s'écrioit-il, qu'Astolphe ait fait un si beau coup de lance ? Chacun émerveillé de cette avanture en faisoit honneur au Heros. Tout le monde élevoit jusqu'aux nuës ses for-

ces & sa valeur. Personne n'étoit au fait. Le Vainqueur même au milieu des transports que lui causoit sa victoire, pouvoit à peine la croire véritable, malgré toute la fausse opinion qu'il avoit de lui-même.

Le triomphe de ce Prince ouvrit un nouveau champ aux Assaillans. Les Sarrasins qui n'avoient pas combattus se crurent obligés de venger leur nation, & les Chrétiens que la crainte avoit écartés du Camp à la vûe de Grandonio y revinrent d'un air empressé comme si quelque affaire importante les eût retenus jusqu'alors. Pisias le Blond & Giafard le Brun, tous deux Sarrasins & Chevaliers de haut renom, se presenterent les premiers. Quoique celui-ci fût fils d'un Guerrier qui s'étoit rendu maître de toute l'Arabie, & que le pere de l'autre eût conquis toute la Russie blanche depuis l'embouchure du Borysthêne jusqu'à celle du Tanaïs, Giafard, & Pisias le Brun & le Blond cederent au charme de la lance d'or.

Le Comte Ganelon à qui l'on avoit fait un rapport fidele de tout ce qui s'étoit passé au Camp, depuis qu'il l'avoit si lâchement quitté, ne pouvoit revenir

de sa surprise. Connoissant les forces d'Astolphe pour les avoir souvent éprouvées, il jugea en homme d'esprit qu'elles n'avoient pû suffire à terrasser le puissant Grandonio, que sa peur, qui duroit encore, lui peignoit plus fort que Sanson. Il imputa donc ce merveilleux évenement à quelque autre cause qu'il ne pouvois imaginer, & il se flatta qu'en renversant lui-même le vainqueur du Géant, il remporteroit l'honneur des Joûtes.

Cette douce esperance le ramena au Tournois. Pour y paroître avec plus grande pompe, il se fit accompagner par onze Comtes, la fleur & l'élite des Mayençois. L'on n'a pu sçavoir de quelles raisons il se servit pour s'excuser auprès de l'Empereur de ce qu'il n'avoit pas paru plutôt sur les rangs. Tout ce que le bon Croniqueur Turpin rapporte, c'est que Ganes envoya proposer par un Heraut au Prince Anglois de finir entr'eux les Joûtes, puisqu'aucun Sarrasin ne se presentoit plus pour combattre. Astolphe répondit au Heraut : Mon ami, retourne vers Ganelon : Dis-lui que je l'estime encore moins qu'un Sarrasin ; qu'il vienne seulement, je le traiterai comme un hérétique, comme un traître, comme un lâche qu'il est.

Le Comte Ganes fut piqué de cette réponſe incivile ; il pouſſa ſon cheval avec furie contre l'Anglois, en diſant entre ſes dents : Mauvais bouffon, je vais te faire rentrer dans le corps les paroles qui te ſont échapées à mon deshonneur. Effectivement il eſperoit abattre Aſtolphe, qu'il avoit plus d'une fois vaincu à la Joûte ; mais la lance de l'Argail l'enleva des arçons, & après lui ſon neveu Macaire de Lozane, Pinabel ſecond fils du Comte d'Hautefeuille, Ranulphe & Griffin ; les autres Mayençois qui avoient parus ſi empreſſés à retourner au Camp, ſe ſçurent alors fort mauvais gré d'en être revenus. Comme ils n'avoient pas plus de force que ceux qu'ils venoient de voir abattre, ils ne ſe ſentoient pas puiſſamment excités à mériter le prix du Tournois. Tandis qu'ils paroiſſoient comme incertains s'ils entreroient dans la carriere, ou s'ils prendroient la fuite une ſeconde fois, le Tenant plein de joye de rabaiſſer ſi bien l'orgueil de ces cœurs envieux, les défioit au combat. Venez, race maudite, leur diſoit-il, venez, je vous étendrai tous à la file ſur la pouſſiere, qui eſt votre lieu naturel.

Le Comte Emeri choqué de ces paro-

les ſuperbes & outrageuſes, ſe fit donner une forte lance. Enſuite il fondit ſur Aſtolphe, mais il n'eût pas meilleure deſtinée que les autres. O fortune cruelle! s'écria le perfide Faucon de Hauterive, en le voyant étendu ſur la lice, favoriſerez-vous toujours l'ennemi qui nous brave? Faut-il que ce Charlatan déshonore ainſi la noble Maiſon de Mayence? Je veux réparer notre honneur.

En achevant ces mots, il part, il va ſecrettement ſe faire lier à ſa ſelle avec de fortes courroyes, & revient bien-tôt garotté, attaquer le Prince d'Angleterre. La précaution étoit d'un homme d'eſprit, néanmoins elle ne ſervit de rien; car par malheur ayant été atteint à la viſiere de ſon armet par la lance enchantée, ce nouveau reſtaurateur de la gloire des Mayençois en perdit le ſentiment. Sa tête malgré les courroyes alla frapper la croupe de ſon cheval, puis gliſſa ſur les flancs juſqu'à l'étrier, où elle demeura ſuſpendue au grand étonnement des ſpectateurs, qui ne pouvoient comprendre ce qui empêchoit le Chevalier malencontreux de tomber par terre; mais ils en furent bien-tôt éclaircis. Un de ceux qui l'allerent ſecourir, s'étant apperçu de l'artifice, ne crut

pas

pas devoir s'en taire. Ainsi la chose se répandit dans un moment, & toute la place retentit de huées aux dépens de Faucon, que ses parens, consternés de cette découverte, tirerent au plutôt de la lice, pendant qu'Astolphe crioit en les insultant : Qu'ils viennent, qu'ils viennent ? on en châtie mieux les fous quand ils sont liés.

Le mauvais succès du stratagême de Hauterive irrita l'ardeur que les Mayençois avoient de se venger. Le Comte Anselme, le plus traître de tous, dit à Rainier son frere : Je sçais un moyen de venir à bout de ce fanfaron. Entrons tous deux ensemble dans la carriere, & presente-toi devant lui. Pendant que tu l'attendras de droit fil, je le prendrai en flanc, & le renverserai avant qu'il puisse se mettre en défense. Rainier fit donc face au Prince Astolphe qui l'envoya mesurer la terre tout de son long ; & dans le même instant, le perfide Anselme executa son dessein. Il fondit sur l'Anglois qui ne prenoit pas garde à sa trahison, & l'attaquant de côté dans le tems qu'il n'étoit pas encore bien raffermi du coup qu'il avoit donné, il le jetta sans peine hors des arçons.

Ce lâche projet s'executa si finement,

que les ſpectateurs ne purent juger ſi c'étoit perfidie de la part d'Anſelme ou negligence du côté d'Aſtolphe. Mais ce Prince, qui ſçavoit mieux que perſonne ce qu'il en falloit penſer, ne pût retenir ſon reſſentiment. A peine fut-il à terre, qu'indigné de la ſupercherie qu'on lui avoit faite, il ſe releva plein de fureur, tira ſon épée, & ſe jetta ſur les Mayençois. Le premier qu'il frappa fut Griffin, qui ſans la bonté de ſon caſque en auroit perdu la vie. Heureuſement le coup trouvant de la réſiſtance, gliſſa ſur l'épaule, & ne lui fit qu'une legere bleſſure. On vit alors entr'eux un grand combat. Tous les parens du bleſſé commencerent à charger l'Anglois, au ſecours duquel accoururent auſſi-tôt les Ducs de Baviere & de Normandie, l'Archevêque Turpin malgré ſon bras démis & les freres de Renaud.

On s'attendoir à un horrible carnage, & des flots de ſang alloient en effet inonder la lice, ſi l'Empereur offenſé de voir troubler la fête au mépris de ſon autorité, ne ſe fut levé de ſon ſiege pour aller ſéparer les Combattans. Eſt-ce ainſi, leur dit-il avec colere, que vous me gardez le reſpect qui m'eſt dû. A la voix du Mo-

narque, ils s'arrêterent tous ; & Griffin se jettant à ses pieds, lui dit : Seigneur, j'implore votre justice, Astolphe m'a blessé par surprise. A ces mots, le Prince Anglois sans avoir égard à la presence de l'Empereur, regarda Griffin d'un air furieux, & lui dit avec emportement : Tu fais bien voir, traître, que tu es un Mayençois ; tu ne démens point ton indigne race.

Sur ces entrefaites, l'artificieux Anselme se presenta devant Charles pour soûtenir son parent, & donner de belles couleurs à sa propre trahison. A cette odieuse vûe, le Prince Anglois qui ne retenoit déja qu'avec peine les transports qui l'agitoient, n'en fut plus le maître ; il se précipita sur le Comte l'épée haute, & le frappa. L'Empereur irrité d'une action si violente, fit arrêter sur le champ l'Anglois. Il jura même qu'il l'auroit fait mourir pour lui avoir manqué de respect, sans le service qu'il venoit de lui rendre en abaissant l'orgueil de Grandonio.



CHAPITRE IX.

De la rencontre qu'Angelique fit de Renaud dans la Forêt des Ardennes, & de ce qu'il en arriva.

DEs trois Guerriers qui couroient après Angelique, le fils d'Aimon arriva le premier aux Ardennes. Le chemin qu'il ſuivoit le conduiſit à un endroit de la Forêt que l'épais feuillage de pluſieurs gros chênes rendoit très-frais & très-ſombre. Un ruiſſeau d'une eau plus froide que la glace lavoit en ſerpentant le pied de ces arbres. Il ſortoit d'une Fontaine qu'on voyoit à quelques pas de-là, & dont rien n'égaloit la magnificence; auſſi n'étoit-elle point un ouvrage de la nature ni de l'induſtrie des hommes.

Le fameux Merlin, ce Prophete Anglois, avoit employé tout ſon art magique à conſtruire ce ſuperbe édifice pour guérir le célebre Triſtan de Leonois ſon ami, de l'amour qui fut cauſe de ſa perte. Si ce malheureux Chevalier eut bû ſeulement

une goutte d'eau de cette Fontaine, il auroit cessé d'aimer la belle Reine qu'il adoroit : mais son étoille ne l'amena jamais à cette source si salutaire, quoiqu'il eût parcouru plus d'une fois la Forêt des Ardennes. Enfin l'eau étoit telle, que les amans qui venoient s'y desalterer, sentoient aussi-tôt changer en haine l'ardeur qui les enflammoit pour leurs maîtresses.

La chaleur du jour étoit à son plus haut degré, lorsque Renaud découvrit cette Fontaine. Echauffé d'une course aussi rapide que longue, & pressé d'une ardente soif, il descendit de cheval ; il approcha de la source, & à peine eut-il bû quelques gouttes de cette froide liqueur, qu'il se sentit tout changé. Il commence à se repentir d'être sorti de Paris. Il se représente le tort qu'il a fait à sa gloire en courant après l'Inconnue qui ne lui paroît plus meriter son attachement. Que viens-tu faire ici, Renaud, s'écria-t-il ? Te sied-il d'être le joüet de l'amour ? N'as-tu pas honte d'en avoir été l'esclave ? Ah ! je rougis de ma foiblesse, & ma vertu va reprendre sur moi tout son pouvoir. Que dis-je, va reprendre ? C'en est fait, l'Etrangere ne regne plus dans

mon cœur. Je ſens même naître pour elle des ſentimens de haine. Oüi malgré tous ſes charmes, je ne rappelle ſon image qu'avec horreur. Que j'étois inſenſé, ajoûta-t-il, de préferer la vaine ſatisfaction de ſuivre une femme au ſolide honneur que je pouvois acquerir dans les Joûtes ! O Ciel, ſi les Sarraſins en ont remporté le prix, quels reproches l'Empereur & l'Empire ne ſont-ils pas en droit de me faire ?

Plein de ces réflexions, il remonta ſur Bayard, & reprit le chemin de Paris. Il avoit un air fier & dédaigneux, qui marquoit aſſez qu'il n'étoit plus dans les fers de la Princeſſe du Cathay. Il ne ſongeoit qu'à s'en retourner à la Cour, lorſqu'arrivant à un endroit où pluſieurs routes formoient une eſpece d'étoille, il ne pût démêler le chemin qu'il devoit prendre. Il en ſuivit un qui l'engagea plus avant dans la Forêt. Inſenſiblement il ſe trouva ſur les bords d'un ruiſſeau qui rouloit en replis tortueux ſon onde pure & tranſparente le long d'un gazon émaillé des plus belles fleurs du Printems. Il ne pût voir un lieu ſi délicieux ſans avoir envie de s'y repoſer. Il s'aſſit au pied d'un orme, après qu'il eût ôté la bride de ſon

cheval pour le laisser paître sur cette herbe fleurie. Le Chevalier se sentit bien-tôt assoupir. Sa lassitude y contribua peut-être moins que la proprieté du lieu.

Pendant qu'il goûtoit la douceur du sommeil, la fortune par un de ses caprices ordinaires conduisit à cet endroit la fille du Roi Galafron. Une pressante soif obligea cette Princesse à descendre de son Palefroy. Elle but de l'eau qui couloit le long du gazon, puis appercevant au pied de l'orme le Paladin qui dormoit au frais, elle conçut pour lui dans le moment le plus violent amour qu'un cœur puisse ressentir. O changement merveilleux ! O prodige étonnant ! Cette orgueilleuse beauté, qui jusques-là n'avoit payé que de mépris les hommages des plus grands Princes, se rend sans résistance à la vûe d'un Chevalier qu'elle ne connoît point. Dans un instant l'amour l'embrâsa de tous ses feux, comme si ce Dieu puissant eût voulu donner un exemple aux mortels qui prétendent se soustraire à ses loix. Pour réduire la rebelle Angelique, il l'attira sans doute sur les bords dangereux de cette source appellée par ceux qui la connoissoient, la Fontaine de l'Amour.

Elle n'étoit point enchantée comme celle de Merlin. Son onde avoit naturellement la vertu d'inſpirer de la tendreſſe aux perſonnes qui en buvoient, ou plutôt d'allumer dans leurs ames une amoureuſe fureur que l'eau de l'autre Fontaine pouvoit ſeule éteindre. Pluſieurs Chevaliers en bûrent ſans en connoître la proprieté, & conſerverent toute leur vie une paſſion qui fit tout leur bonheur ou toute leur infortune.

La Princeſſe du Cathay, dans le trouble qui agite ſes eſprits, s'approche du fils d'Aimon pour le conſiderer à ſon aiſe, & plus elle le regarde, plus elle enfonce dans ſon cœur le trait qui la bleſſe. Cette tendre amante ne ſçait à quoi ſe réſoudre. Elle rougit, elle pâlit, tout marque le deſordre de ſes ſens ; elle craint de le perdre, ſi elle le réveille, & toutefois elle voudroit trouver dans ſes regards le même plaiſir qu'elle prend à le voir. Dans cette confuſion de ſentimens, elle cueillit de ſa main délicate les plus belles fleurs de la prairie, & les jettant l'une après l'autre ſur le viſage de Renaud : Dors, dit-elle, dors charmant Chevalier, goûte le repos que tu me ravis pour jamais.

Le

Le Paladin à l'attouchement des fleurs ſe réveilla. Il jetta les yeux ſur la Princeſſe, qui le ſalua d'un air à lui faire aſſez connoître ce qu'elle ſentoit pour lui; mais le cruel fils d'Aimon ne l'enviſagea qu'avec peine. Il ſentit même pour elle dès qu'il la reconnut, autant d'averſion qu'il s'étoit ſenti d'amour en la voyant pour la premiere fois. Elle lui tient envain des diſcours capables d'attendrir les cœurs les plus barbares; il porte la cruauté juſqu'à la quitter bruſquement ſans daigner lui répondre une ſeule parole. Pour s'éloigner même au plutôt d'un endroit que ſa vûe lui rend odieux, il va reprendre Bayard qui s'étoit un peu écarté. Angelique le ſuit; arrête, lui dit-elle, trop aimable Chevalier, pourquoi me fuis-tu? Hélas! je t'aime plus que moi-même, & pour prix de tant d'amour, faut-il que tu me faſſes mourir? Regarde-moi; mon viſage doit-il te faire horreur? Combien de fois ai-je vû les plus grands Princes de la terre s'efforcer vainement par leurs ſoins de s'attirer un des regards que je prodigue pour toi? ils gémiſſoient, ils ſe déſeſperoient de voir mes yeux armés de rigueur, & tu ne peux les ſouffrir

quand ils te ſont favorables. Ingrat, ne ſont-ils plus les mêmes ? En changeant de climat, ont-ils perdu le privilege qu'il avoient de tout charmer ? Ne peuvent-ils inſpirer ici que du mépris ? Ou la paſſion que tu y remarques pour toi en auroit-elle détruit tous les charmes ?

Tandis que l'amoureuſe fille de Galafron prononçoit ces paroles de la maniere du monde la plus propre à toucher le Paladin, il ſe preſſoit de brider ſon cheval pour s'en aller, & ne point entendre des plaintes qui le fatiguoient. La Princeſſe qui connut ſon intention en fut pénétrée de douleur, & réduite à prier un homme qu'elle auroit vû avec indifference à ſes pieds un moment auparavant ; elle n'épargna rien pour le retenir. Ce n'eſt pas qu'au milieu de ces mouvemens impétueux qui l'emportoient au-delà des bornes de la bienſéance & de la raiſon, elle ne ſentît gémir ſa fierté naturelle ; mais il ne lui étoit pas poſſible de réſiſter à la force du charme qui l'entraînoit.

Cependant Renaud ſe jette legerement en ſelle, & fuit la charmante Angelique, qui courant après lui de toute la force de ſon Palefroy, lui crioit autant que ſa voix

pouvoit s'étendre : Ah beau Chevalier! cesſe de t'éloigner de moi ; modere du moins la rapidité de ta courſe. J'aurai le plaiſir de te voir un peu plus long-temps. J'aime mieux te ſuivre plus lentement, ſi ma pourſuite te fais tant de peine. Hélas, ſi par malheur, il arrivoit que ton courſier fît un faux pas, ſi tu tombois, ſi tu te bleſſois, ſois aſſuré que ma mort ſuivroit de près ce triſte accident. Tels étoient les diſcours de cette amante trop paſſionnée ; mais bien-tôt le Seigneur de Montauban fut en état de ne les plus entendre. Bayard auſſi cruel que ſon maître, partit comme une éclair. La fille de Galafron les perdit tous deux de vûe dans un moment.

Qui pourroit peindre la vive douleur que reſſentit cette Princeſſe, lorſqu'elle ne vit plus ſon inſenſible Chevalier. Elle arracha ſes beaux cheveux, meurtrit de ſes propres mains ſon ſein d'albâtre, rabaiſſa ſes attraits en leur reprochant de n'avoir pû réduire ſous ſa puiſſance le ſeul cœur qu'elle vouloit captivet. Enſuite elle s'en prit au Ciel, à la fortune, & enfin au Paladin qui avoit ſi mal répondu à ſes bontés. O Dieux ! s'écria-t-elle, qui pourroit croire qu'un ſi beau

Chevalier eût une ame ingrate & inhumaine ? De quel ſang eſt donc formé ce barbare, & chez quels peuples ſauvages a-t-il reçu le jour ? C'eſt ce que je veux ſçavoir, & je puis en ce moment ſatisfaire ma curioſité.

En achevant ces mots, elle eût recours au Livre de Maugis. D'abord qu'elle apprit des Démons que le Chevalier dont elle ſe plaignoit, ſe nommoit Renaud de Montauban : Ah malheureuſe, dit-elle avec autant de douleur que de ſurpriſe, quel nom vient de frapper ton oreille ; il redouble ma confuſion. J'ai mille fois entendu parler de ce Paladin à la Cour de mon pere. Charmée du recit de ſes faits immortels, n'ai-je pas ſouvent envié à la France un ſi fameux Guerrier, & ſouhaité qu'il fût Payen ? Meurs Angelique, meurs de dépit & de honte d'avoir vainement eſſayé ſur lui tes regards & même tes bontés. Bien-loin de ſe montrer ſenſible à toute l'ardeur que je lui témoignois, paroiſſoit-il ſeulement en avoir quelque pitié ? On dit pourtant, & c'eſt pour achever de me déſeſperer, on dit que ce Heros n'a pas dédaigné de ſoupirer pour des beautez aſſez communes. Quoi ! tout ſuſceptible de tendreſſe,

tout volage qu'il eſt, je n'ai pû faire que d'inutiles efforts pour m'attirer ſon attention. Ah quel affront ! quelle ignominie ! ô mon pere que je remplis mal votre attente ! ne comptez plus ſur le pouvoir de mes yeux. Si vous voulez vaincre les Paladins, il vous faut de plus fortes armes... Mais ceſſons de déplorer la foibleſſe de mes traits ; c'eſt accorder un nouveau triomphe à la fierté de Renaud : rendons-lui plutôt mépris pour mépris, la raiſon & l'honneur de mon ſexe me l'ordonnent... Vaine réſolution, ajoûta-t-elle, en pleurant ? Que me ſert-il de trouver ce Paladin digne de ma haine ? Je ſens que je ne puis le haïr.

Ainſi la fille du Roi Galafron cedant malgré elle à ſon amour, s'approcha de l'endroit où elle avoit vû le fils d'Aimon endormi. Elle tient long-temps ſes regards attachés ſur les fleurs qu'il a foulées. Belles fleurs, dit-elle, qui avez eu aſſez de charmes pour arrêter ici le barbare qui me fuit, que votre ſort eſt heureux ! A ces mots, elle deſcend de cheval, ſe couche ſur ces mêmes fleurs, & les baiſe mille fois en les arroſant de ſes larmes ; elle eſperoit par-là pouvoir ſoulager ſes peines, mais elle ne fit que

les irriter. Un mélange d'amour, de douleur & de plaisir la jetta dans un accablement qui fut peu à peu suivi d'un profond sommeil.

CHAPITRE X.

De l'arrivée de Roland aux Ardennes, & de la joye qu'il eut de trouver Angelique endormie.

D'Un autre côté, le Comte d'Angers avoit si bien pressé les flancs du vigoureux Bridedor, qu'il arriva dans ce temps-là aux Ardennes. Impatient de rencontrer Angelique, il commence à parcourir cette Forêt si fertile en avantures, & son destin le mene à l'endroit où le sommeil par ses douces vapeurs suspendoit les ennuis de la Princesse. Ciel! quelle fut la joye de ce Paladin, lorsqu'il apperçût l'objet qui regnoit si souverainement dans son cœur? Quand il auroit bû toutes les eaux de la Fontaine de l'amour, il n'auroit pas pris plus de plaisir à regarder la fille de Galafron; il sembloit n'avoir l'usage de ses sens que pour l'admirer.

Il eſt vrai qu'on ne pouvoit la conſiderer tranquillement. On ne voyoit ſur ſon viſage aucune impreſſion des cruelles peines de ſon cœur. Son teint conſervoit toute ſa vivacité, & paroiſſoit même en recevoir une nouvelle de l'aſſoupiſſement de ſes ſens. On eût dit qu'il naiſſoit des fleurs autour d'elle, & le ruiſſeau qui couloit dans la prairie ſembloit dire par ſon murmure qu'il repoſoit ſur ſes bords une beauté encore plus redoutable que ſon eau.

L'Amoureux Paladin dans l'excès de ſon raviſſement n'oſoit en croire ſes yeux, il apprehendoit que ce ne fût une illuſion; il ne ſçavoit quel parti prendre. Que ferai-je, dit-il, en lui-même? *Si* je réveille ma belle Inconnue, je vais l'effrayer. Un trouble mortel va ſaiſir ſes timides eſprits, ou bien je verrai ſes yeux pleins de colere me lancer des regards que je crains plus que la foudre. Mais, pourſuivit-il, dois-je negliger une occaſion ſi favorable? Pourquoi perdre des momens ſi chers à me conſulter mal-à-propos? Il faut que je déclare mon amour : ſi l'Etrangere eſt irritée de ma hardieſſe, je l'appaiſerai par des paroles pleines de ſoumiſſion & de reſpect.

J'eſpere même que touchée de la tendreſſe & de la vivacité de mes ſentimens, elle me permettra de la conduire, & de lui conſacrer mes ſervices. Que rien ne m'arrête donc plus; je ne puis trop-tôt diſſiper un ſommeil qui retarde peut-être mon bonheur.

Il alloit effectivement réveiller Angelique pour l'entretenir de ſa paſſion, lorſqu'un nouvel obſtacle vint s'oppoſer à ſon deſſein. Ferragus arriva; il ne reconnut point Roland, mais il ne pût méconnoître la Dame. S'il eût de la joie de la revoir, il ne vit pas ſans fureur auprès d'elle le Paladin dont il jugea que les intentions n'étoient pas differentes des ſiennes. Chevalier, lui dit-il d'un air impérieux, choiſis tout à l'heure de me ceder la conduite de cette beauté, ou de combattre pour l'avoir.

Quoique le Comte d'Angers fût déja fort mécontent de la fâcheuſe arrivée du Sarraſin, il ne laiſſa pas de répondre avec beaucoup de modération. Paſſez Chevalier, lui dit-il, continuez votre chemin, ne cherchez point votre malheur; éloignez-vous de grace, votre preſence m'eſt ici très-nuiſible. Et la tienne m'eſt inſupportable, repliqua l'Eſpagnol avec un

extrême emportement. Crois-moi, malheureux, n'éprouve point mes coups; fuis plutôt, & tu éviteras le plus grand peril où tu te sois jamais trouvé. Le Paladin perdit alors patience. Témeraire, lui dit-il, sçais-tu bien que tu parles à Roland? Tout Roland que tu es, repartit le Sarrasin, il faudra que tu m'abandonnes cette Dame: Ferragus sçaura t'y contraindre. En achevant ces paroles, il descendit de cheval, & ces deux Guerriers commencerent un des plus horribles combats qu'on vit jamais. Leurs épées trenchantes faisoient voler autour d'eux les mailles & les plastrons d'acier.

Pendant qu'ils faisoient des efforts plus qu'humains pour se vaincre & s'abattre l'un l'autre, Angelique se réveilla. Elle crut entendre le tonnerre. Le bruit épouvantable des coups que ces deux fiers rivaux se portoient la remplit de frayeur, & elle vit avec étonnement autour d'eux la terre toute couverte des pieces de leurs armes. Elle cherche des yeux son Palefroy, court le joindre, monte dessus à la hâte, & s'enfonce dans le plus épais de la Forêt. Elle étoit si troublée, qu'elle ne songea ni à sa bague, ni au Livre de Maugis qui auroient pû lui épargner

tant de peine & d'agitation si elle se fut avisée de s'en servir.

Le Comte s'apperçût le premier de la fuite de cette Princesse ; il cessa de frapper sur le Sarrasin. Remettons notre combat, lui dit-il, c'est une folie de combattre sans fruit ; nous terminerons une autrefois notre querelle. La Dame qui en fait le juste sujet, vient de prendre la fuite ; souffrez que ja la suive, je vous en aurai une éternelle obligation. Non, non, répondit l'Espagnol en branlant la têre, c'est à toi de m'en ceder la poursuite, autrement tu n'échapperas jamais de mes mains. Un de nous deux doit faire la conquête de cette Dame, je la poursuivrai jusqu'au bout de la terre habitable, si je te tue, ou bien tu tâcheras de la rejoindre, si tu m'ôtes la vie.

Cette réponse irrita Roland. Comme il ne faut pas, dit-il au Sarrasin, attendre un procedé généreux d'un homme aussi grossier qne toi, je ne dois plus perdre de temps à te demander ce qu'un autre Chevalier m'accorderoit sans peine; ainsi donc n'espere point que je te cede ni cette Dame, ni la victoire ; songe à te défendre, & sois assuré que le succès

de ce combat ſera moins avantageux que tu ne penſes pour ta gloire & pour ton amour. Alors le Paladin & Ferragus tous deux animés d'une égale fureur continuerent le combat. Nous allons voir quel en fut l'évenement.

CHAPITRE XI.

Combat de Ferragus & de Roland, & pourquoi ils furent obligés de ſuſpendre leurs coups.

ILs recommencerent à ſe frapper d'une maniere à cauſer de l'épouvante à ceux qui en auroient été témoins. Le Comte d'Angers ne croyoit pas qu'il y eût au monde un Chevalier capable de lui réſiſter, & le fils de Marſille ſe regardoit comme le premier de tous les Guerriers de la terre ; mais quand ils ſe furent éprouvés quelque temps, ils reconnurent bien que l'un n'avoit gueres d'avantage ſur l'autre.

Ils ne ſe contenterent pas de ſe porter les plus horribles coups, ils ſe lançoient des regards épouvantables, com-

me pour s'ôter l'un à l'autre toute assurance. Néanmoins voyant qu'ils étoient encore sur pied malgré tout ce qu'ils avoient déja fait pour s'abattre & s'arracher la vie, chacun s'étonne de la valeur de son ennemi : leurs écus, leurs cuirasses & leurs épaulieres sont en pieces, & si leurs bras nuds ne pouvoient être coupés, parce que les Chevaliers étoient Fées, ils paroissoient du moins meurtris & plus noirs que du charbon.

Dans le temps qu'ils employoient tous leurs efforts à se détruire, il arriva dans la prairie une Dame montée sur une blanche haquenée, & suivie d'un vieil Ecuyer. Infortunée que je suis, disoit-elle à haute voix, ne pourrois-je trouver ce que je cherche depuis si longtemps ? Ne rencontrerai-je personne qui puisse m'apprendre des nouvelles de Ferragus ? En disant ces paroles, elle jetta les yeux sur les Combattans, & reconnut le Sarrasin. La surprise & la joye qu'elle eut de le voir, fit que sans faire attention au peril où elle alloit se mettre, elle poussa sa haquenée au milieu des deux Guerriers. Quelques acharnés qu'ils fussent l'un contre l'autre, ils s'arrêterent dans le moment de peur de blesser

la Dame. Elle les salua, puis s'adressant à Roland, elle lui tint ce discours : Noble Chavalier, je vous conjure par la Dame que vous aimez de m'accorder un don ; c'est de cesser votre combat avec Ferragus. Notre famille que le malheur poursuit a besoin de votre secours, si la fortune nous regarde jamais d'un œil plus riant, je vous assure que je reconnoîtrai par d'éclatans services cette insigne faveur.

Belle Dame, répondit le généreux Comte d'Angers, je ne puis vous refuser ce que vous me demandez, quelque sujet que j'aye de me plaindre de Ferragus, & malgré l'envie que j'ai de me venger du tort qu'il m'a fait. Je veux bien même vous offrir mon bras, pour vous tirer de la peine où vous êtes, quoique celui de ce Chevalier suffise pour remplir pleinement votre attente.

La Dame remercia le Paladin, & se tournant vers le Prince Espagnol : fils de Marsille & de l'Ansuse, lui dit-elle, reconnois Fleur-d'Epine ta sœur. Que fais-tu dans cette forêt ? Tu t'arrêtes à de vains combats, tandis que ta Patrie est en proye aux fureurs d'une Armée que l'Occean a vomie pour notre perte. Déja

Valence eſt en cendres. Sarragoce a été ſaccagée, & Barcelonne aſſiegée ſe trouve en ce moment réduite à la derniere extrémité. Un puiſſant Roi nommé Gradaſſe qui conduit ſous ſes drapeaux cent peuples divers, ravage nos campagnes, enleve nos moiſſons, & brûle nos Villes. Il a pris terre avec ſes Troupes entre Cadix & le Détroit. Après avoir forcé les hauts remparts de Seville & de Cordoue, il s'eſt étendu dans toutes les Provinces de l'Eſpagne pour les déſoler. On dit qu'il a deſſein de faire la guerre à l'Empereur Charles, & de ſoûmettre à ſon Empire tous les Princes de l'Europe. Il en veut également aux Chrétiens & aux Sarraſins. Il ſemble qu'il ait juré à ſes Dieux d'en éteindre la race. O mon frere ! pourſuivit-elle, ſi les choſes que je viens de vous repreſenter ne ſont pas capables de vous attendrir, s'il faut vous faire un rapport encore plus touchant, apprenez que Marſille & Falciron ſont priſonniers. Oüi, votre pere & votre oncle gémiſſent dans les fers de Gradaſſe. J'ai vû le malheureux Marſille dans ſa douleur ſe déchirer le viſage, & arracher de ſes propres mains ſes cheveux blancs. Il prononce ſans ceſſe votre nom en dé-

plorant ſes peines & ſon infortune. Viens Ferragus, s'écrie-t-il, les yeux baignés de larmes, viens tirer ton pere de priſon, & dompter le ſuperbe ennemi qui le tient en ſa puiſſance. Tu ne remporteras jamais de victoire qui te faſſe plus d'honneur. Viens donc, mon fils, mon cher fils, accours, vole; mes chaînes ne te doivent pas moins peſer qu'à moi-même.

Fleur-d'Epine ceſſa de parler en cet endroit; un torrent de pleurs, qu'elle ne pût retenir, l'empêcha d'en dire davantage, ce qui ne produiſit pas un mauvais effet. Ferragus malgré ſa ferocité naturelle, écouta fort attentivement ſa ſœur, & ne vit pas avec tranquillité l'affliction dont elle parut ſaiſie; il fut un peu étourdi des nouvelles qu'on lui annonçoit. Il rêva quelques momens; puis s'adreſſant au Comte d'Angers: Roland, lui-dit-il, le rapport que ma ſœur vient de me faire excite dans mon cœur, comme tu peux penſer, un vif reſſentiment contre le Roi Gradaſſe. Il faut que j'aille en Eſpagne où m'appelle la voix de mon pere, & les cris de ſes mâlheureux Sujets. L'impatience que j'ai de délivrer ma Patrie des maux qui la preſſent ſuſpend les mouvemens de mon amour. Je te cede la pour-

ſuite de la Dame pour qui nous combattons, à condition que nous recommencerons notre combat, lorſque nous en retrouverons l'occaſion : donne-m'en ta parole, & je publierai par tout ta valeur & ta courtoiſie. Roland le modele des Chevaliers généreux, promit d'autant plus volontiers ce qu'on lui demandoit, qu'il ſe voyoit par-là en liberté de ſuivre Angelique. Ces deux Princes ſe ſéparerent. Le fils de Marſille prit le chemin des Pyrenées avec ſa ſœur, & le Comte d'Angers ſe mit ſur les traces de la Princeſſe du Cathay. Mais le Paladin a beau tourner ſes pas vers l'Orient, & courir de toute la vîteſſe de Bridedor, il a bien des traverſes à eſſuyer avant qu'il puiſſe joindre la fille de Galafron. C'eſt ce que nous verrons dans la ſuite. Nous avons d'autres choſes à raconter auparavant.



CHAP

CHAPITRE XII.

De ce que fit l'Empereur Charles lorſqu'il apprit le deſſein du Roi Gradaſſe, & de l'état où l'Eſpagne ſe trouvoit alors.

L'Empereur Charles apprit bien-tôt ce qui ſe paſſoit en Eſpagne, & l'importance de la conjoncture l'obligea d'aſſembler ſon Conſeil. Renaud de Montauban qui venoit d'arriver, y aſſiſta comme les autres Paladins. Mes amis, leur dit l'Empereur, j'ai toujours oüi dire qu'on doit craindre pour ſa maiſon, quand on voit en feu celle de ſon voiſin. Quoique le Roi Marſille ſoit Sarraſin, ſes Etats confinent aux miens. Je veux donc le ſecourir contre le Roi Gradaſſe, qui menace, dit-on, la France de la même invaſion. Comme j'ai ſouvent éprouvé le courage & la fidélité du Comte Renaud, j'ai réſolu de lui confier la conduite de l'Armée que j'ai deſſein d'envoyer en Eſpagne.

Le choix de l'Empereur fut généralement applaudi de tout le Conſeil, & à

la réserve du Comte Galenon, qui n'osa même rien témoigner des sentimens d'envie qui l'animoient contre l'illustre Maison de Clermont, tous ces Princes dirent à l'Empereur qu'il ne pouvoit confier son Armée à un Guerrier plus capable de lui en répondre.

Charles satisfait de leur témoignage, fit approcher Renaud, & après lui avoir fait prêter serment dans la forme ordinaire : Mon fils, lui dit-il, en l'embrassant, je remets entre tes mains l'interêt de mes Peuples. J'ignore où peut être le Comte d'Angers mon neveu. C'est à toi de remplir sa place. Songe que l'Empire & la Religion sont dans un extrême péril. Le Roi de Sericane ravage l'Espagne avec un monde d'infideles ; va contre eux ; purge l'Europe de ces barbares, & leur fais connoître que les Chevaliers sçavent confondre l'orgueil & l'injustice. Renaud fléchit le genou devant l'Empereur pour le remercier, & lui dit qu'il s'efforceroit de se rendre digne de l'honneur qu'on lui faisoit. C'est tout ce qu'il pût répondre, car les larmes qu'il répandoit de joye l'empêchoient de s'exprimer avec sa liberté ordinaire.

L'Armée qu'on destinoit à cette expé-

dition fut bien-tôt aſſemblée. Elle étoit de quarante mille hommes, & les plus vaillans Chevaliers de la Cour voulurent en augmenter le nombre, auſſi-tôt qu'ils ſçûrent que le Seigneur de Montauban en avoit la conduite ; le Géant Grandonio qui étoit alors guéri de ſa bleſſure, partit auſſi avec le Roi Balugant & tous les autres Sarraſins pour retournet en Eſpagne.

Les Troupes firent tant de vigilance, qu'elles eurent en peu de tems gagné les Monts Pyrenées, d'où elles commencerent à s'appercevoir de la déſolation qui regnoit en Arragon & dans la Catalogne ; elles paſſerent le Col de Pertuis avec aſſez de peine, & arriverent enfin à Gironne où elles trouverent le Roi Marſille. Ce Prince venoit de s'y rendre ; il avoit eu l'adreſſe de ſe ſauver de Cordoue où les Sericans le tenoient priſonnier. Outre la joye qu'il avoit de ſe voir libre, & d'avoir avec lui le Roi Morgant, l'Argalife & l'Amiral d'Eſpagne, il goûtoit celle d'être avec ſon cher fils Ferragus, que Fleur-d'Epine lui avoit ramené. Il paroiſſoit déja conſolé de ſon malheur, & le ſecours de France acheva de le raſſurer.

Le Roi Gradaſſe cependant faiſoit le ſiege de Barcelonne, & cette grande Ville réduite à l'extrémité étoit ſur le point de ſe rendre, lorſqu'un exploit vigoureux en retarda la réduction. Quelque reſſerrée que fut la Place, Grandonio trouva moyen de s'y jetter une nuit en forçant un quartier des Sericans. Gradaſſe n'en étoit donc point encore maître, quand le bon Roi Marſille fortifié du ſecours des François, & ayant raſſemblé tout ce qui lui reſtoit de Troupes, tint un Conſeil de Guerre. Il y fut réſolu qu'on marcheroit vers Barcelonne Enſeignes déployées pour en faire lever le ſiege.

Auſſi-tôt qu'on eût pris cette réſolution, l'Armée ſe mit en marche, elle étoit partagée en trois corps. Renaud & ſes freres conduiſoient le premier. Ferragus accompagné d'Iſolier, de Mataliſte & de Serpentin commandoit le ſecond, & le Roi Marſille étoit à la tête du troiſiéme avec les deux Rois Balugant & Morgant, Spinelle, l'Argaliſe & l'Amiral. Ces corps marchoient un peu ſéparés & en bonne contenance : on voyoit les Enſeignes briller aux rayons du Soleil, & flotter dans les airs au gré du vent.

Lorſque cette Armée fut arrivée dans

la plaine, ceux des ennemis qui étoient dans les postes les plus avancés l'apperçûrent, vinrent la reconnoître, & allerent faire leur rapport à Gradasse, qui fit appeller quatre des principaux Chefs, Cardon, Francard, Urnasse & Stracciabearre; ils étoient Rois tous quatre, & n'avoient pas moins d'experience que de valeur. Il leur commanda de demeurer au siege avec un certain nombre de Troupes, & de disposer toutes choses pour donner ce jour-là un assaut général. Faites en sorte, ajoûta-t-il, que cette Ville tombe sous ma puissance sans retardement. Que de tous ceux qui vous voudront resister, aucun n'échappe au trenchant du cimeterre, excepté cet audacieux Grandonio qui a eu l'insolence de m'envoyer dire qu'il prétendoit lui seul défendre la Place contre toute mon Armée. Gardez-vous bien de lui ôter la vie, qu'on se saisisse du téméraire, qu'on le charge de fers; pour le punir, je veux le faire combattre contre mes dogues après que j'aurai mis en déroute les Troupes Chrétiennes & Sarrasines qui viennent à nous.

CHAPITRE XIII.

Bataille entre les Rois Gradaſſe & Marſille.

LE ſuperbe Monarque de Sericane, après avoir donné ſes ordres, renvoya ces quatre Rois, & partagea ſon Armée en autant de corps differens que ſes ennemis en avoient. Mais avant que de marcher contre Marſille, il fit venir l'Alfrete & Orion, les deux plus forts & plus hauts Géants qu'il eut amené de ſes Etats. L'Alfrete portoit pour arme offenſive une longue barre de fer d'un demi-pied d'épaiſſeur, & Orion dont la peau étoit plus dure que la pierre, ſe ſervoit d'un gros arbre qu'il avoit déraciné, avec lequel il aſſommoit les hommes qu'il frappoit.

Ces deux monſtres ſe chargerent avec plaiſir d'une commiſſion que Gradaſſe leur donna, quoiqu'elle fut plus aiſée à donner qu'à executer. Il leur commanda de lui amener Ferragus & Renaud, & ſur-tout de ne point laiſſer échaper le bon

cheval Bayard qu'il vouloit mettre dans ses écuries avec l'Alfane sa forte jument ; ne doutant point que de ces excellens animaux, il ne sortit des Coursiers aussi vigoureux que ceux d'Achille.

Lorsque les deux armées se choquerent, on eût dit que le monde alloit s'abîmer. La bataille fut des plus cruelle ; il se fit de part & d'autres des exploits incroyables ; Gradasse, Renaud & Ferragus se firent particulierement remarquer. Ce dernier fondoit sur les Orientaux, tel qu'un loup affamé qui se lance sur un timide troupeau sans craindre le Pasteur ni son chien. Les casques & les têtes tomboient devant lui sur le sable ; il tua quatorze Rois ou Géants vassaux du Roi de Sericane, sans compter l'épouvantable Alfrete qu'il coupa par le milieu lui & sa barre de fer. Néanmoins ce généreux Sarrasin, malgré tout son courage, fut pris par quatre Géants des plus membrus, qui l'ayant vû mettre en fuite lui seul un assez gros corps de leur Armée, se jetterent tous ensemble sur lui. Ces colosses l'accablerent de leur poids, le renverserent, & après l'avoir fortement lié, le conduisirent à leur Camp.

Le vaillant Renaud fit aussi ce jour-là

des actions dignes d'une éternelle mémoire. Il faisoit un grand carnage des Sericans. Ils fuyoient envain devant lui, Bayard les atteignoit bien-tôt, & Flamberge les fendoit cruellement : on ne voyoit autour de ce Paladin que des têtes & des bras voler en l'air. Gradasse & lui se joignirent plus d'une fois dans la mêlée ; mais comme ces deux Guerriers étoient égaux en force & en courage, & que cette égalité faisoit durer le combat, ils furent toujours séparés. S'étant toutefois rejoints de nouveau, ils se chargerent l'un l'autre avec plus de fureur qu'auparavant. Si le Roi de Sericane étoit plus avantageusement armé, Renaud en récompense avoit plus de légereté ; il rendoit trois coups pour un qu'il recevoit, & il est à croire qu'il eût remporté l'honneur du combat, si toutes les armes de son ennemi n'eussent pas été enchantées, au-lieu qu'il n'avoit que son casque qui le fût.

Après s'être long-tems battu sans avantage ; enfin le fils d'Aimon prit Flamberge à deux mains & en déchargea un coup avec tant de force sur le casque de Gradasse, qu'il étourdi ce vaillant Roi, qui pour ne pas tomber fut obligé d'em-

d'embrasser le col de son Alfane. Le Paladin alloit redoubler, & peut-être achever de le renverser, si dans ce moment il n'eût pas vû passer auprès de lui le puissant Orion qui emportoit sous son bras, comme un enfant, le jeune Richardet. A ce spectacle malgré l'avantage qu'il avoit sur Gradasse, il quitta ce Roi pour voler au secours de son frere; il se jette sur le Géant, & lui coupe une cuisse d'un fendant terrible; le Monstre tombe, & sa douleur le contraignant d'abandonner sa proye, Richardet se sauve de ses mains, en benissant le Ciel d'avoir envoyé Renaud à son secours.

Le Roi de Sericane avoit remarqué cette action; charmé de la valeur du Paladin, il lui fit signe qu'il vouloit lui parler. Le Seigneur de Montauban s'approcha, & Gradasse lui tint ce discours: Brave Chevalier, ce seroit dommage que toute la valeur & la force que tu viens de faire paroître à ma vûe, fut accablée par le nombre. Tu vois bien que mes soldats t'enveloppent de toutes parts, & qu'il faut te résoudre à te rendre ou à mourir. Je ne permettrai pas toutefois que tu périsse, & je ne prétends point abuser de ta mauvaise fortune. Je ne veux devoir qu'à

moi ſeul l'honneur de te vaincre. Je vais faire retirer mon Armée, quoique la vôtre ſoit prête à me ceder le champ de Bataille ; & demain nous nous rejoindrons tous deux dans un endroit où nous pourrons achever notre combat ſans obſtacle & ſans témoins. Nous verrons qui de nous deux ſera le plus digne de la gloire que nous recherchons dans le mêtier des armes. Je ne ſuis point alteré de ton ſang, & je n'en veux pas à ta liberté ; ſi je ſuis aſſez vaillant pour te ſurmonter, je ne demande pour prix de ma victoire, que ton fameux courſier ; & ſi au contraire, j'ai le malheur d'être vaincu, je promets de rendre tous les priſonniers que j'ai faits. Je jure même qu'en ta conſideration, quel que ſoit l'évenement de notre combat, je m'en retournerai en Orient, & ceſſerai de troubler le repos des Chrétiens & des Sarraſins.

Roi Magnanime, répondit le Seigneur de Montauban, je ſuis touché de l'eſtime que vous me témoignez. Le combat que vous me propoſez ne peut que me faire honneur : vous avez tant de courage & de force, que pour peu qu'on vous reſiſte, il eſt glorieux même de ſuccomber ſous vos coups. Mais je dois vous

dire, grand Prince, que je ne puis vous remercier du dessein que vous avez de faire retirer votre Armée pour me dégager des combattans qui m'environnent. Ma gloire ne sçauroit consentir que je reçoive de pareilles graces, quand toutes vos Troupes seroient unies pour m'accablet, je n'ai pas encore perdu l'esperance, ou du moins la volonté de me faire un passage avec mon épée, & de regagner notre Camp.

Courageux fils d'Aimon, repartit Gradasse en souriant, j'estime les nobles mouvemens que vous faites éclater : mais réservez-les pour le combat que nous devons avoir demain ensemble, vous en aurez peut-être besoin. Après avoir ainsi parlé, ils convinrent du lieu où ils se battroient. C'étoit sur le rivage de la Mer à deux lieuës des Armées. Ils se séparerent ensuite; l'un pour aller donner le signal de la retraite, comme il l'avoit promis, & l'autre pour faire rentrer les Chrériens dans leur Camp.



CHAPITRE XIV.

De ce que fit Angelique après s'être éloignée de Roland & de Ferragus.

LA fille du Roi Galafron étoit déja loin des deux Guerriers qui combattoient pour elle, quand tout à coup elle se ressouvint de la vertu de sa bague. Aussi-tôt elle se rassure, s'arrête, & commence à rêver au parti qu'elle doit prendre. Elle perd l'esperance de toucher Renaud, & forme enfin la généreuse résolution de l'oublier & de retourner au Cathay. Comme elle avoit promis à l'Argail de l'attendre cinq jours dans la Forêt, elle voulut lui tenir parole : mais ne le voyant pas paroître après ce temps-là, elle en conçut un mauvais présage. Ah mon frere! s'écrit-elle, malgré tes armes enchantées, ton ennemi t'a sans doute vaincu, il t'a même peut-être ôté la vie, il faut que je m'éclaircisse de ton sort. En achevant ces paroles elle ouvrit le grimoire, & découvrit quel avoit été le succès du combat de l'Argail contre Ferragus,

Elle eût une extrême douleur d'un ſi triſte évenement, elle déplora la funeſte deſtinée de ſon frere. Ses beaux yeux qui n'avoient déja que trop répandu de larmes, en verſerent de nouvelles, & la Forét retentit de ſes regrets. O l'Argail, diſoit cette Princeſſe, infortuné l'Argail, eſt-ce-là cet honneur que vous deviez acquerir dans ces Terres étrangeres ? au-lieu d'une gloire immortelle que vons y êtes venu chercher, vous n'y avez trouvé que la mort. Hélas ! le Roi notre pere ne vous verra point arriver dans ſa Cour ſuivi d'une foule de Chevaliers vaincus ; il ſe repentira plutôt d'avoir eu trop de confiance en nous.

Angelique, après avoir pleuré la perte de ſon frere, ordonna aux Démons de la porter au Cathay dans le Palais du Roi ſon pere. Galafron fut fort étonné de la revoir ſeule. Où eſt l'Argail, lui dit-il ? Qu'eſt devenu votre frere ? Pourquoi revenez-vous ſans lui... Mais, ajoûta-t-il, en s'appercevant que la Princeſſe avoit les yeux baignés de larmes, vous pleurez. Ah, mon fils n'eſt plus ! je lis ſa mort dans vos regards. Il eſt vrai, Seigneur, dit Angelique, en s'abandonnant au tranſport qui la preſſoit, mon frere

a perdu le jour. A cette nouvelle, Galafron ſe couvrit le viſage de ſa robe, & demeura plongé dans un mortel accablement. Puis confondant ſes ſoupirs avec les pleurs de ſa fille, ils continuerent tous deux à s'affliger ſans modération. Cependant la violence de leur douleur diminua peu à peu, & faiſant réflexion qu'on ne pouvoit rappeller l'Argail à la vie, ils ne ſongerent plus qu'à rendre à la mémoire de ce jeune Prince, les honneurs funebres qu'ils lui devoient.

La Princeſſe du Cathay fut pendant quelque temps ſi occupée de la mort de ſon frere, qu'elle ſembloit avoir perdu le ſouvenir du Seigneur de Montauban. Mais ſi le ſang força l'amour à lui ceder, l'amour s'en dédommagea bien-tôt avec uſure. Angelique redevient la proye du feu qui la dévore, elle n'eſt pas plus tranquille au Cathay que dans les Ardennes. Comme une biche qui porte dans le flanc le trait qui l'a bleſſée, ne fait qu'augmenter ſon mal en redoublant la vîteſſe de ſa courſe, de même la fille de Galafron ne peut s'affranchir de ſon amoureuſe peine; l'image du Paladin cruel & mépriſant la ſuit par tout, & la tourmente ſans relâche.

Elle avoit ſans ceſſe le viſage tourné vers l'Occident, elle n'en pouvoit détouner ſes regards ni ſa penſée. Quelquefois elle prenoit plaiſir à ſe repréſenter Renaud qui recevoit avec dédain à la Cour de Charles les avances des plus belles Dames ; elle trouvoit dans cette idée de quoi ſe conſoler. Si mes yeux, diſoit-elle, n'ont pû faire une ſi précieuſe conquête, du moins je n'ai pas la honte d'avoir une rivale heureuſe. Le cœur que je n'ai pû toucher eſt inſenſible. Mais bien-tôt elle ſentoit ſucceder à cette penſée de jaloux mouvemens : Ah malheureuſe ! s'écrioit-elle, ceſſe de te flatter. Une autre que toi a ſçu plaire au fils d'Aimon, il ſoupire pour quelque beauté dont je n'égale pas les charmes.... Hélas ! tandis que je languis, que je me conſume en plaintes vaines, peut-être qu'en ce moment l'orgueilleuſe le voit à ſes pieds enflammé pour elle de toute l'ardeur que j'ai pour lui. Juſte Ciel ! m'avez-vous condamnée à aimer malgré moi un ingrat qui me mépriſe ? Ne puis-je vaincre ma cruelle paſſion ? Si pour me délivrer de ſa tyrannie, ma gloire & ma raiſon ne me prêtent qu'un foible ſecours, la natute à des ſecrets qui pour-

ront agir ſur moi plus puiſſamment. Employons juſqu'aux enchantemens.... Où mon eſprit va-t-il s'égarer ? Quelle erreur de prétendre éteindre ma flamme ? Quand j'irois cueillir des herbes puiſſantes au premier rayon d'une nouvelle Lune, quand j'arracherois les plus fortes racines pendant les plus obſcures nuits de la canicule, le ſuc des plantes, la vertu des pierres conſtellées, tout le pouvoir de la magie ne ſçauroit ôter Renaud de mon cœur.

En déplorant ainſi ſon infortune, cette Princeſſe ſe ſouvint de l'Enchanteur François ; elle penſa qu'il pouvoit lui être utile ; & dans cette penſée, elle conſulta le grimoire pour ſçavoir qui il étoit. Les Démons lui apprirent qu'il s'appelloit Maugis, qu'il étoit fils du Duc d'Aigremont, & parent fort proche du Seigneur de Montauban. Cette découverte lui donna quelque eſperance : elle ſe flatta que par l'entremiſe de ſon priſonnier, elle pourroit inſpirer à Renaud des ſentimens plus favorables. Prévenue d'une ſi agréable opinion, elle ſe fit à l'heure même tranſporter ſur le rocher où Maugis étoit retenu.

Ce malheureux Enchanteur occupé

de ſon mauvais ſort, & enchaîné ſur la pointe d'un écueil, regardoit alors la mer en rêvant. Dès qu'il apperçut Angelique dans les airs, & qu'il en pût diſtinguer les traits, il la reconnut : il eût quelque joye de ſon arrivée, bien qu'il n'eût pas lieu d'en concevoir un heureux préſage. Elle ne le laiſſa pas long-temps dans l'incertitude : Fils d'Aigremont, lui dit-elle, conſole-toi, je viens finir tes peines. En même-temps elle fit des conjurations, & les fers de Maugis tomberent.

Auſſi-tôt qu'il ſe vit libre, il voulut ſe jetter aux pieds de la Princeſſe pour la remercier, mais elle l'en empêcha, & lui dit : Je te donne la vie & la liberté, à condition que tu me rendras un ſervice d'où dépend mon repos. Je vais te découvrir mes plus ſecrets ſentimens, j'aime ton couſin Renaud. Puiſque j'oſe te faire cet aveu, juge de l'excès de mon amour ; il faut que tu t'engages par ſerment à me ſervir auprès de ce Paladin, à l'aller trouver & à l'amener au Cathay. Outre que je t'en aurai une éternelle obligation, je promets de te rendre ton Livre dont tu dois avoir ſenti vivement la perte.

Le fils du Duc d'Aigremont touché des bontez d'Angelique, lui répondit : N'exigez-vous que cela de ma reconnoiſſance ? Ah ! belle Princeſſe, commandez-moi quelque choſe de plus difficile. Quand l'heureux fils d'Aimon apprendra que vous avez du penchant pour lui, quand je lui ferai connoître tout ſon bonheur, quels tranſports ne fera-t-il point éclater? Avec quel empreſſement ... Allez, Maugis ; interrompit-elle en pouſſant un profond ſoupir, allez trouver Renaud. Peut-être ne vous paroîtra t-il pas ſi ſenſible à ce bonheur que vous vous l'imaginez. L'Enchanteur trop perſuadé du contraire, jura qu'il ameneroit au Cathay le Seigneur de Montauban, & qu'il ſerviroit la Princeſſe avec autant de zele que de fidélité. Sur la foi de ce ferment, elle lui rendit le grimoire. Le premier uſage qu'il en fit, fut d'appeller ſes Démons. Il ordonna aux uns de le porter où étoit Renaud, & aux autres, de remener Angelique à la Cour du Roi ſon pere.



CHAPITRE XV.

De la Négociation de Maugis, & quel en fut le ſuccès.

MAugis plein de zele pour ſa Liberatrice, voloit vers l'Eſpagne pour aller executer ſa promeſſe. Il étoit bien éloigné de penſer que ſon couſin qu'il connoiſſoit très-ſenſible à la beauté des Dames, dût faire le cruel envers une Princeſſe toute adorable. Ses Démons l'inſtruiſirent en chemin de l'entrepriſe du Roi Gradaſſe, & des principales particularitez de cette guerre. Ils arriverent auprès de Barcelonne au lever de l'aurore. Ils paſſerent par-deſſus le champ où la bataille ſanglante avoit été livrée la veille entre les Sericans & les Sarraſins. Les flots de ſang qui couloient encore le long des ſillons, & le nombre effroyable de morts dont la terre étoit jonchée, faiſoient un ſpectacle dont Maugis frémit, & qui ne pouvoit en effet être agréable qu'à ſes Démons, qui témoignerent aſſez par leur

joye qu'ils faiſoient leurs délices de ces objets horribles.

D'abord que le fils du Duc d'Aigremont fut dans le Camp des François, il ſe fit enſeigner le Pavillon de Renaud. Il entra, & réveilla ce Chevalier qui dormoit encore. Quelle fut la ſurpriſe du fils d'Aimon, lorſqu'il apperçut ſon couſin ? Il ſentit la joye la plus vive. Il ſe leve avec empreſſement, ſe jette à ſon cou, l'embraſſe mille fois, & lui dit : Qui t'amene ici, cher ami ? Ton interêt, lui répondit Maugis. Je viens t'annoncer la nouvelle du monde la plus agréable. Prépare ton cœur à tout ce que la poſſeſſion d'un bien inespéré & plein de charmes peut avoir de plus doux. Il ne faudra pas même pour l'acquerir que tu t'expoſes au moindre péril ; il ne t'en coûtera que la volonté d'en jouir, c'eſt tout ce qu'on exige de toi.

Pendant que Maugis parloit ainſi, le Paladin Renaud l'écoutoit avec une extrême attention. L'on voyoit peint ſur ſon viſage tous les mouvemens que l'eſperance d'un bonheur prochain peut exciter dans un cœur naturellement ſenſible ; mais l'impatience de ſçavoir de

quelle eſpece étoit ce bonheur qu'on lui promettoit, l'obligea d'interrompre ſon couſin: Mon cher Maugis, lui dit-il, ne me fais pas languir plus long-temps; apprens-moi quelle eſt cette félicité que tu me vantes, & que ton amitié ſemble partager. Hé bien, reprit le fils du Duc d'Aigremont, connoiſſez donc tout le prix de la fortune qui vous attend. Sçachez qu'une Princeſſe charmante, la premiere beauté de l'univers, en un mot l'incomparable Angelique brûle d'amour pour vous. Et qui eſt cette Angelique, repliqua Renaud? Dans quel païs a-t-elle pris naiſſance? Eſt-elle Payenne ou Sarraſine? Elle eſt fille de Galafron Roi du Cathay, dit Maugis. C'eſt cette belle Etrangere, qui deux jours devant les Joûtes parut à la Cour de l'Empereur Charles. Vous ſçavez quels applaudiſſemens reçut ſa beauté, ou plutôt quel trouble elle excita dans tous les cœurs. C'eſt cette Princeſſe qui vous aime, & qui mépriſant pour vous les plus grands Princes du monde, borne ſes charmes à vous plaire.

Si les premieres paroles de Maugis avoient répandu la joye ſur le viſage de Renaud, les dernieres la firent diſparoître,

& plongerent tout à coup ce Chevalier dans une profonde tristesse. On eût dit qu'on lui apprenoit une nouvelle fort affligeante; il soupira, leva les yeux au Ciel, puis les tournant languissamment vers le fils d'Aigremont : Est-ce-là, lui dit-il, cette félicité dont vous m'avez fait concevoir l'esperance? Ah Maugis! cessez de me parler de cette Princesse; je suis peu disposé à profiter de ses bontez.

Quoi donc, s'écria l'Enchanteur fort surpris! Angelique l'objet de l'admiration des hommes, le plus parfait ouvrage de la nature, n'a rien qui puisse vous tenter? A peine ajoûtai-je foi à ce que j'entends. Est-ce Renaud qui me parle? Ce même Renaud que j'ai vû épris de cent beautez communes, paroît mépriser la plus aimable personne du monde. Cependant ajoûta-t-il, quelques sentimens que vous ayez pour Angelique, apprenez que je suis son prisonnier, & que si vous ne répondez à la passion trop aveugle qu'elle a pour vous, il faudra que je retourne dans une prison affreuse, d'où je ne suis sorti que sur ma parole. Mon cher Maugis, repliqua le Seigneur de Montauban, il n'y a rien que je ne fisse pour toi. Faut-il pour te délivrer, renverser

des Empires, combattre mille monſtres, & paſſer au travers des flammes, tu n'as qu'à me dire les perils que je dois braver; j'affronterai pour toi ſans pâlir la mort la plus terrible; mais de grace ne me parle point d'Angelique. Je conviens qu'elle eſt charmante aux yeux des autres hommes, mais ſoit entêtement, ſoit caprice, je ſens quelque choſe en mon cœur qui me révolte contre elle, & me la fait haïr, ſans que je puiſſe m'en défendre. D'ailleurs, pourſuivit-il, il ne m'eſt pas permis de diſpoſer de moi avant le combat dont je ſuis convenu avec le Roi Gradaſſe, mon honneur & ma parole m'y engagent.

Le Paladin ceſſa de parler. Maugis employa prieres, careſſes, raiſons pour perſuader Renaud; mais voyant qu'il n'y pouvoit réuſſir, la patience lui échappa: Fils d'Aimon, lui dit-il en colere, puiſque de tous les ſervices que je t'ai rendus, je ne tire point d'autre fruit que celui de te voir inſenſible à ma diſgrace: Puiſque malgré le ſang qui nous lie, & l'amitié qui m'a juſqu'ici attaché à toi, tu conſens de me laiſſer mourir dans une affreuſe priſon, peut-être même dans les ſupplices, je me déclare ton

ennemi. Crains mon reſſentiment, crains que je ne nuiſe à tes deſſeins plus que tu ne penſe. Alors il diſparut à ſes yeux, & ſe fit porter ſous des arbres, où il pouvoit faire ſes conjurations ſans témoins.

Auſſi-tôt Draguinaſſe & Falſette, Eſprits dont il ſe ſervoit ordinairement, accoururent à ſa voix. Falſette ſe revêtit par ſon ordre de la figure & de l'habit d'un Heros du Roi Marſille. Il ſe rendit à la Tente du Roi de Sericane, & le pria de la part de Renaud de ſe trouver vers le milieu du jour au lieu marqué pour le combat. Gradaſſe eût tant de joye de ce meſſage, qu'il donna ſur le champ à Falſette une riche coupe d'or admirablement travaillée : preſent dont le Démon ne fit pas grand cas, mais qu'il accepta pourtant avec de grands remercimens, pour mieux s'acquitter de ſa commiſſion.



CHAP.

CHAPITRE XVI.

Quelle fut la ſuite du déguiſement de Falſette.

A Peine le Démon fut éloigné de Gradaſſe, qu'il prit la forme d'un affidé de ce Roi, ayant toujours la cotte-d'armes & le bâton. Une longue robe à la Perſienne bordée de franges d'or aux extrémitez couvroit ſon corps ; un turban à cent plis enveloppoit ſa tête, & l'on voyoit des anneaux brillans à ſes oreilles. Il ſe preſenta dans cet état devant le fils d'Aimon, & lui dit que le Roi de Sericane, ſuivant leur convention, l'attendoit alors ſur le bord de la mer. Renaud fâché d'apprendre que ſon ennemi l'avoit prévenu, ſe fit armer ſur le champ ; & prenant en particulier le jeune Richardet : Mon frere, lui dit-il, je te confie le ſoin de l'Armée, puiſque nos autres freres ſont dans les priſons de Gradaſſe. Je vais combattre ce Roi ſur le rivage de la mer où il m'a donné rendez-vous. Comme j'ignore quelle ſera ma deſtinée ; s'il

arrive que je perisse, remene les Troupes à l'Empereur à qui je te recommande d'être toujours fidel ; obéis à ses ordres aveuglément. Quelquefois la colere & de mauvais conseils m'ont fait manquer à ce que je lui devois, mais je m'en suis repenti, & tu ne dois pas suivre mon exemple.

Le généreux fils d'Aimon, après avoir fait cette courte exhortation à son jeune frere, & reçu son serment au nom de l'Empereur, l'embrassa tendrement, & prit le chemin de la mer, tout émû des pleurs que Richardet laissoit couler dans leurs adieux. Il arriva bien-tôt sur le rivage, où ne voyant qu'une petite barque arrêtée, & où il n'y avoit personne, il crut que son ennemi lassé & piqué de l'avoir attendu vainement, s'en étoit retourné dans son camp. Comme il s'abandonnoit à cette pensée, qui l'affligeoit d'autant plus qu'il s'imaginoit que son honneur y étoit interessé, il vit venir à lui Draguinasse sous la figure du Roi de Sericane. Les armes de ce Monarque sont riches & luisantes ; il porte un large cimeterre à son côté, & son casque, sur lequel flotte au gré du vent un grand nombre de plumes blanches, est entouré d'une couronne d'or.

Le Seigneur de Montauban séduit par le prestige, s'avance vers le faux Gradasse, & lui adresse ces paroles : Grand Prince, je viens dégager ma promesse : voici Bayard que j'amene pour être le prix du Vainqueur : je ne veux point avoir l'avantage de m'en servir contre vous, avant que le sort des armes ait décidé de sa possession, & nous allons voir en combattant à pied qui de nous deux est le plus digne de le monter. Alors le Paladin descendit de cheval. Le Démon ne répondit rien, & paroissant seulement descendre aussi de l'Alfane, comme s'il eut approuvé ce que disoit Renaud, il alla l'épée haute au-devant de lui. Ils se joignent l'un & l'autre, & commencent le combat. Draguinasse porte le premier coup, qui ne fit pas grand effet, parce que le fils d'Aimon y opposa son bouclier, & pour risposte frappa son ennemi sur l'épaule. Enfin ils redoublent leurs coups, & chacun paroît fort animé. L'impatient Renaud irrité d'une résistance qui lui semble trop longue, jette son Ecu à terre, prend sa Flamberge à deux mains, & la décharge avec fureur sur la crête du casque du Démon. La bonne épée fend en deux les plumes flottantes, la Couronne

& l'armet, & descend sur le bouclier dont elle coupe une partie. L'Esprit feignant d'être troublé d'un si furieux coup, prend son tems, tourne les épaules, & s'enfuit vers la mer. Le Paladin plein de joye, le suit : Attendez-moi, lui crioit-il, un Guerrier qui fuit ne sçauroit posseder Bayard. Ces paroles n'arrêterent point Draguinasse qui gagna promptement la barque qu'on voyoit au rivage. Renaud qui le poursuit toujours, se jette avec lui dedans. Le rusé Démon pour l'amuser, court de la poupe à la prouë, puis repasse de la prouë à la poupe, & se laisse enfin joindre ; mais lorsque le Seigneur de Montauban, après avoir ramassé toutes ses forces, croit par un dernier coup aller fendre son ennemi jusqu'à la ceinture, il voit ce feint ennemi disparoître à ses yeux. Surpris de ce prodige, il regarda par toute la barque pour découvrir ce qui l'avoit pû causer ; mais au-lieu de s'en éclaircir, il s'apperçût avec un nouvel étonnement que le petit Vaisseau étoit déja en pleine mer.

Quand le Chevalier se vit éloigné de la terre, & sans esperance de pouvoir la regagner, il leva les yeux vers le Ciel, & se plaignit ainsi de son mauvais sort :

Seigneur, quel crime ai-je commis pour éprouver un châtiment si rigoureux? Helas! je me vois perdu d'honneur, sans que je puisse rien comprendre à mon infortune. Après ce qui vient de m'arriver, je ne sçaurois croire que ce soit le Roi Gradasse contre qui j'ai combattu. C'est sans doute un fantôme qui a pris la figure de ce Prince pour me tromper. Que pensera de moi ce vaillant Roi qui m'attend peut-être à l'heure qu'il est dans quelqu'autre endroit de la Plage? Je vais devenir la fable de tout le Camp des Payens. Quel compte rendrai-je à l'Empereur de l'armée qu'il m'a confiée? Que lui dirai-je pour ma justification? Quand je lui raconterai mon avanture, voudra-t-il me croire? Ah! que n'ai-je perdu la vie dans la bataille? Du moins j'aurois conservé ma gloire, que le Comte Ganelon & tous mes autres ennemis ne manqueront pas d'attaquer.

C'est dans des termes si touchans que ce fidel Paladin se plaignoit de son avanture. Le desespoir de passer dans l'esprit de Gradasse pour un homme sans parole, l'agitoit de telle sorte, qu'il fut plus d'une fois prêt à se jetter tout armé dans la mer. Si la crainte de perdre son ame en se don-

nant lui-même la mort ne l'en eut détourné, il auroit cedé à sa funeste envie ; cependant le vent qui enfloit la voile augmentoit à chaque instant, & poussoit la barque de maniere qu'elle fut bien-tôt à plus de trois cens milles des côtes de l'Espagne, tirant vers l'Orient.

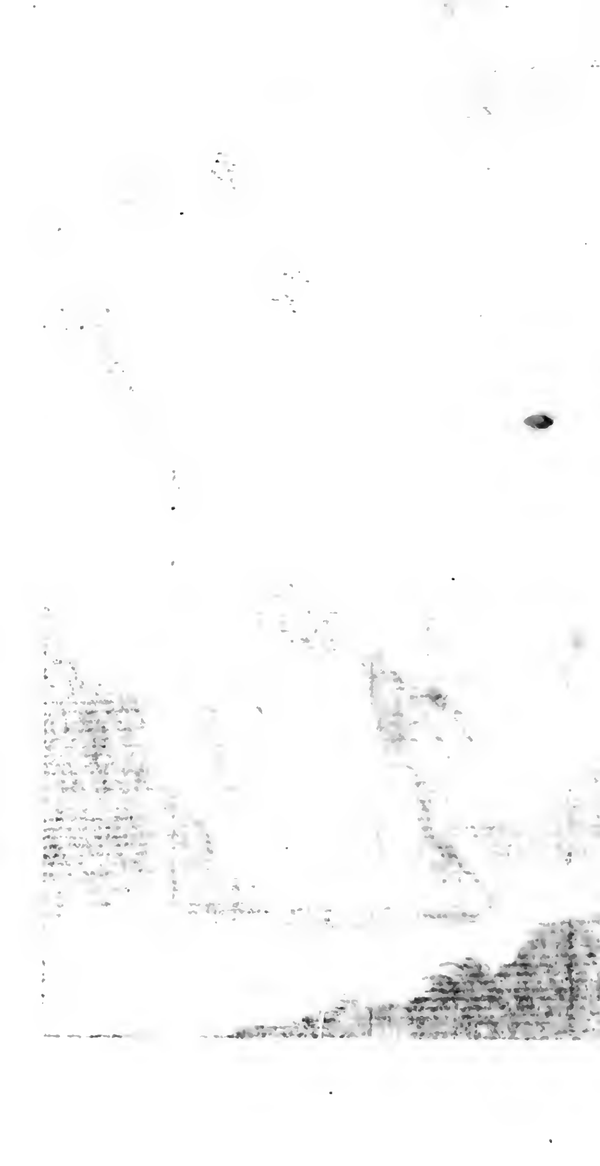
Quoiqu'il n'y eût personne dans le Bâtiment, il ne laissoit pas d'être pourvû de vivres ; ce qui ne fut pas inutile au Chevalier, quand il vit qu'il étoit dans la necessité de prendre patience. Au bout de quinze jours, il vit paroître un grand jardin que la mer entouroit presque de tous côtés, & un palais d'une structure magnifique qui s'élevoit au-dessus.

CHAPITRE XVII.

Avanture merveilleuse du Comte d'Angers.

LE Comte d'Angers pressé de son amoureuse inquiétude, continuoit toujours de marcher vers l'Orient. Il ne se reposoit ni le jour ni la nuit dans la recherche qu'il avoit entrepris de faire de sa belle Angelique, & s'il se relâchoit quel-





quefois de l'ardeur de ſa courſe, c'étoit ſeulement pour ſoulager ſon fidele Bridedor, qui ſans cette indulgence n'auroit pû ſoûtenir la fatigue d'un ſi long voyage. Il ne rencontroit perſonne dans ſon chemin qu'il ne queſtionnât ſur ſa Princeſſe, mais il n'en pût apprendre aucunes nouvelles.

Il étoit déja parvenu juſqu'aux rives du Tanaïs, lorſqu'il apperçût un vieillard chargé d'années, mais encore plus accablé d'affliction. Il pouſſoit des plaintes d'une maniere fort touchante. Roland en fut attendri, & lui en demanda le ſujet. Le bon homme lui dit : puiſque mon malheur vous touche aſſez pour vous faire ſouhaiter que je vous en inſtruiſe, ſçachez, généreux Chevalier, qu'à deux lieues d'ici eſt un rocher fort élevé, que vous pouvez découvrir aiſémant de cette côte. Du haut de cette roche une voix épouvantable ſe fait entendre; mais l'éloignement ne permet pas d'oüir diſtinctement ce qu'elle dit. Ce rocher eſt de la couleur des flâmes; une eau rapide le ceint en forme de couronne, & elle a ſur ſon courant un pont de marbre noir dont l'entrée eſt fermée par une porte auſſi claire & tranſparente que le diamant. Comme

je paſſois avec mon fils près de ce lieu ; un Géant d'une hauteur exceſſive qui garde ce pont, s'eſt jetté ſur nous, & m'a ravi ce jeune garçon que j'aime tendrement pour ſes bonnes qualitez. Le monſtre en ce moment le dévore. Voilà, Seigneur Chevalier, le ſujet de ma douleur, & ſi vous voulez ſuivre mon conſeil, vous retournerez ſur vos pas, de peur d'éprouver la même deſtinée que mon fils.

Roland après avoir fait ſes reflexions ſur ce qu'il venoit d'entendre, dit au vieillard qu'il alloit tenter cette avanture. Je vous recommande donc à Dieu, répondit le bon homme. Je vois bien que vous êtes las de vivre. Croyez-moi, malgré tout votre courage, vous n'aurez pas plutôt vû ce monſtrueux Géant que la frayeur ſaiſira vos eſprits. Le Guerrier ſoûrit de cet avertiſſement, & repliqua : Mon pere, je vous rends graces de la bonne intention que vous marquez ; mais ce que je dois à ma profeſſion ne me permet pas d'être ſi ſuſceptible de crainte, & m'engage à ſoulager les malheureux. Je vous rendrai votre fils, ſi je puis. Je ne vous preſſe pas de m'accompagner ; attendez-moi ſeulement ici quelque-

tems, & ſi je ne ſuis pas de retour dans une heure, vous pourrez continuer votre chemin. Le vieillard le remercia de ſa générosité; mais quelque bonne opinion qu'il eut de ſa valeur, il étoit aiſé de juger qu'il n'eſperoit pas de revoir le jeune homme qu'il avoit perdu.

Cependant le Paladin marche vers le rocher qui ſembloit jetter des flâmes par l'éclat ébloüiſſant qu'il répandoit aux environs. Lorſqu'il fut arrivé auprès du pont, il vit arriver au-devant de lui le Géant qui lui dit: Chevalier, ne cherche point ta perte; le Roi de Circaſſie m'a commis la garde de ce pont, pour en défendre le paſſage à tous ceux que le ſort conduit en ce lieu. Un monſtre dangereux qui raſſemble en un même corps pluſieurs natures differentes, fait ſa demeure ſur cette roche; il ſatisfait tous les paſſans ſur les demandes qu'on lui fait, mais il leur propoſe enſuite des énigmes, & il précipite du haut du roc en bas ceux qui ne ſçavent pas lui en donner l'explication. Roland ayant entendu ce diſcours, s'informa de ce qu'étoit devenu le fils du vieillard. Le Géant lui apprit qu'il l'avoit en ſon pouvoir, mais qu'il ne le rendroit pas. Il n'en falloit pas da-

vantage pour engager le Chevalier à combattre. Le Géant ſuccomba bien-tôt ſous l'effort de ſa valeur, tomba chargé de coups & de bleſſures, & fut obligé de rendre le jeune homme qu'il avoit enlevé.

Quand le bon vieillard vit revenir ſon fils avec le Paladin, il parut touché de la grandeur de ce ſervice, & tirant de ſon ſein un petit livre aſſez proprement relié, il le preſenta au Comte : Vaillant Chevalier, lui dit-il, à qui je ſerai redevable toute ma vie, daignez recevoir ce petit livre pour marque de ma reconnoiſſance : vous y trouverez l'explication de tout ce qu'on pourroit vous demander de difficile à deviner ; peut-être ne vous ſera-t-il pas inutile, & vous pourrez vous en ſervir dans l'occaſion.

Le Chevalier remercia le bon homme, & prit le chemin du rocher pour aller voir ce monſtre qui ſçavoit rendre raiſon de tout ce qu'on lui demandoit. Il brûloit du deſir d'apprendre de lui dans quel lieu il trouveroit ſa belle Inconnue. Il paſſe le pont ; le Géant qui en avoit la garde, ne pouvoit plus s'y oppoſer. Il arrive au pied du rocher qu'il regarde avec attention. Il remarque qu'il

eſt comme double, que les deux parties en ſont également eſcarpées, que les deux bazes ſe joignent par le pied, & que les deux pointes s'écartent vers la cime. De quelque hauteur qu'elles lui paruſſent, il entreprit de monter juſqu'au lieu où le monſtre rendoit ſes oracles. Comme il cherchoit de l'œil l'endroit qui pouvoit plus aiſément l'y conduire, il apperçut aſſez près de lui une voûte obſcure & profonde qui étoit taillée dans le roc en forme de vix. Il s'y engagea, ne doutant point qu'elle ne le conduiſit où il vouloit aller. En effet, après avoir tourné long-temps dans l'obſcurité avec beaucoup de peine & de laſſitude, il parvint au lieu où les deux pointes du double mont commençoient à ſe ſéparer, & c'étoit dans cet entre-deux que le monſtre faiſoit ſon ſéjour.

Ce prodige de nature avoit une tête de femme; les traits n'en étoient pas difformes, mais elle paſſoit en groſſeur celle du plus énorme Géant. Ses cheveux étoient dorés, ſa bouche extraordinairement fendue cachoit des dents ſemblables à celles d'un tigre. Ce Sphinx avoit le poitrail d'un lion, les bras d'un ours, les pattes d'un griffon, & tout le reſte du

corps avec sa queue & ses aîles dont il ne cessoit point de battre le roc, étoit celui d'un dragon furieux. Le monstre tel que je viens de le représenter, remplissoit tout l'entre-deux du rocher; aussitôt qu'il apperçut le Chevalier, il étendit ses aîles pour cacher son corps & sa queue; il ne montroit que son visage, qu'il affectoit d'avoir doux & riant: Dis-moi, lui dit le Comte, dans quel endroit du monde, je trouverai l'adorable beauté qui m'embrase de son amour, & comme elle se nomme. Le Sphinx lui répondit: Elle est au Royaume du Cathay dans la forte ville d'Albraque, & s'appelle la Princesse Angelique; mais puisque j'ai satisfait à ta question, il faut que tu répondes à la mienne. Dis-mois donc quel est l'animal qui *marche à quatre pieds le matin, avec deux sur le milieu du jour, & à trois vers le soir*. Roland chercha quelque tems dans son esprit le sens de cette énigme, mais ne le pouvant trouver, il tira Durandal, & s'avança sur le monstre, qui s'élevant en l'air se mit à voler sur sa tête. Le Chevalier se tient sur ses gardes, & prend si bien son tems, lorsque le Sphinx vient fondre sur lui, qu'il lui coupe d'un fendant une de ses aîles. Ce monstre

tomba ſur le Paladin, penſa l'écraſer du poids énorme de ſon corps, & tout bleſſé qu'il étoit, il l'enlaça ſi fortement de ſa queue & de ſes pattes, qu'il lui ôtoit preſque la reſpiration. Le Guerrier dans cet extrême péril fit un effort pour dégager Durandal, & y ayant enfin réuſſi, il le plongea juſqu'à la garde dans le poitrail du Sphinx. La cruelle bête perdit toute ſa force de ce coup, ſes membres énormes demeurerent ſans mouvement, & bien-tôt elle fut ſans vie.

Ce combat fini, le Comte jetta le monſtre du roc en bas, & deſcendit par le même chemin qu'il étoit monté; il rejoint Bridedor, ſaute légerement en ſelle, & reprend ſa premiere route, fort content de ſçavoir préciſément où étoit Angelique, bien qu'elle fut fort éloignée de lui. En marchant, il ſe reſſouvint du livre du vieillard; il l'ouvrit par curioſité; il y trouva cent choſes rares & inſtructives, & entr'autres l'explication de l'énigme du Sphinx; il y vit comme l'homme ſe traîne à qaatre pieds dans ſa premiere enfance, comme il ſe ſoutient ſur deux dans l'âge viril, & comme enfin dans ſa vieilleſſe, il a beſoin d'un bâton qui lui ſert de troiſiéme pied. J'aurois bien fait,

dit-il alors, de consulter ce Livre avant que de monter sur le rocher ; mais puisque le Ciel en a disposé autrement, il n'y faut plus penser.

Après quelques jours de marche, il arriva au bord d'une riviere, dont l'eau noire, rapide & profonde inspiroit par son affreux bouillonnement une secrette horreur. On ne la pouvoit passer à gué, la rive étoit escarpée des deux côtés, & nul batteau n'y paroissoit. Roland marcha le long de ses bords, & découvrit enfin un pont qui la traversoit, mais un horrible Géant en défendoit le passage. Cela ne l'empêcha point de s'en approcher. Chevalier, lui dit le monstre d'une voix rauque, c'est ta malheureuse destinée qui t'a conduis ici, tu vois le pont de la mort. De tous ceux qui viennent dans ce lieu, nul ne s'en retourne, ni ne peut s'en retourner, puisque les chemins des environs sont des labyrintes qui ramenent toujours à ce fleuve. Si les astres ennemis, répondit le Gnerrier, me font éprouver des traverses, ce n'est point dans cette occasion. Il m'importe peu que tous les chemins ramenent à cette riviere ; je la veux passer, & il me suffit pour cela qu'elle ait un pont. Toutes les

menaces que tu me fais de la part du destin & de la tienne, tous les obstacles du monde s'opposeroient inutilement à mon passage. C'est ce que nous allons voir, lui dit avec fureur l'effroyable Géant. Alors ils se joignirent, & commencerent le combat qu'on va décrire dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE XVIII.

Combat de Roland contre le Géant du Pont de la mort, & du grand péril où ce Chevalier se trouva.

LE Géant qui gardoit le pont se nommoit Zambard le fort. Il étoit si grand, que le Comte d'Angers à peine arrivoit à sa ceinture. Ses armes étoient composées d'écailles de serpent; un large Cimeterre pendoit à son côté, & il tenoit en sa main une pesante massuë, au bout de laquelle il y avoit cinq grosses boucles d'acier du poids de vingt livres chacune. Malgré tout cela, Roland marche à lui, Durandal à la main. Ils combatirent quelque-tems sans avantage. Le Géant dé-

chargea plusieurs fois sa lourde massue : Il croyoit écraser son ennemi ; mais le Paladin évitoit ses coups, soit par sa légereté, soit en y opposant sa bonne épée qui les rendoit inutiles. Pour son bouclier, il avoit été brisé dès les premiers coups ; ce que le Géant n'avoit pû faire de Durandal qui étoit d'une trempe plus forte.

Le courageux Guerrier de son côté frappoit avec plus de fruit & plus fréquemment, & quoique les écailles de serpent dont Zambard étoit couvert fussent plus dures que le plus dur acier, le bras qui conduisoit Durandal étoit si vigoureux, que la lame tranchoit & brisoit ces écailles comme si elles eussent été des armes ordinaires. Quoique la partie supérieure du Géant fût à couvert des coups du Chevalier, ce monstre ne s'en trouvoit gueres mieux, ses flancs étoient tailladés de telle sorte qu'il en sortoit beaucoup de sang.

Le défenseur du Pont plein de rage de se voir ainsi mal-mené, ramassa toutes ses forces, & leva sa massue dans l'esperance qu'il alloit se vanger d'un seul coup, mais le Comte frappa lui-même de son épée la massue qui descendoit sur lui, & la

coupa par le milieu. Zambard ſe voyant ainſi deſarmé, lança avec fureur contre Roland le morceau qui lui reſtoit dans la main, & l'atteignit à la poitrine d'une telle force, qu'il lui fit preſque perdre la reſpiration; ce qui donna le tems au Géant de tirer ſon Cimeterre, & de le décharger ſur le Comte qui chancela plus d'une fois, & fut prêt à tomber: mais cet indomptable Guerrier reprenant une nouvelle vigueur, le frappa ſur le bras d'un ſi furieux coup de Durandal, qu'il le lui coupa malgré les écailles dont il étoit armé. Alors le monſtre qui n'étoit plus en état de ſe défendre, chercha ſon ſalut dans la fuite. Roland le ſuivit pour l'achever: mais quel fut l'étonnement de ce Chevalier, lorſqu'il ſentit tout à coup la terre fondre ſous ſes pas. Il tomba, & dans le moment il ſe vit envelopper de toutes parts de chaînes de fer qui ſortirent de deſſous le ſable, & le lierent très-étroitement. O Ciel! s'écria-t-il, ne me laiſſez point ſans ſecours.

Ces paroles furent ſuivies de toutes les réflexions que le triſte état où il étoit lui pouvoit inſpirer. Effectivement il ne s'étoit jamais trouvé dans un ſi grand peril. Il ſe voyoit ſans eſperance d'être

ſecouru dans un lieu ſi ſolitaire. Il n'avoit pas lieu d'attendre que quelqu'un paſſeroit. D'ailleurs il étoit à croire que le Géant, ou quelque autre de ſon parti, viendroit dans peu le livrer à la mort, puiſqu'il ne pouvoit douter qu'un piege ſi dangereux ne fût l'ouvrage d'un ennemi qui vouloit le perdre. Ah perfide! diſoit le Comte, en ſe plaignant du Géant, que tu avois bien raiſon de nommer ce funeſte paſſage le Pont de la mort. Eh! qui pourroit ſe garder de ſemblables artifices? Que me ſervent contr'eux toutes mes forces, & le don que j'ai reçu du Ciel, s'il faut néceſſairement que je periſſe ici de faim, ou du déſeſpoir d'y être retenu.

C'eſt de cette maniere que ce fameux Guerrier déploroit ſon infortune. Il paſſa trois jours & trois nuits ſans manger ni dormir, & pendant tout ce tems-là, perſonne ne parut pour le délivrer ou pour hâter ſa mort. A l'égard du Géant, il n'étoit plus à craindre, puiſqu'il venoit de mourir de ſes bleſſures.

Le Chevalier n'attendoit plus de ſecours, & il avoit déja tourné toutes ſes penſées vers le Ciel, lorſqu'un Hermite à barbe-blanche paſſa fortuitement par

cet endroit. Le Paladin l'apperçut, l'appella d'une voix foible, & lui dit : O mon Pere, vous qui par votre ſainte Profeſſion vous conſacrez aux actions charitables, de grace, accourez à mon aide, autrement je touche au dernier moment de ma vie. L'Hermite s'approcha, & ne fut pas peu ſurpris de voir un Guerrier de haute apparence chargé de fers dans cette ſolitude. Il regardoit & manioit ces chaînes, mais il ne ſçavoit comment les défaire. Roland lui diſoit : Prenez mon épée, & coupez-les : A Dieu ne plaiſe ! répondoit le vieillard, je pourrois en les coupant vous donner la mort, & je ſerois irrégulier. Le Comte avoit beau lui repreſenter qu'il n'y avoit rien à craindre, ni pour l'un ni pour l'autre, le bon Pere eut bien de la peine à ſe réſoudre à ce qu'on exigeoit de lui : il s'y détermina pourtant. Il prit Durandal, qu'il pût à peine lever de terre, il le leva autant qu'il lui fut poſſible, & le laiſſa tomber ſur la chaîne, mais ſi foiblement, que bien-loin de la couper, il ne la marqua pas ſeulement. Quand il s'apperçut qu'il s'y employoit vainement, il jetta l'épée, & dit au Chevalier ; mon fils, je vois bien

que je ne puis te délivrer ; il faut te résoudre à mourir comme un bon Chrétien, & tu ne dois pas pour cela te desesperer : nous ne sommes en ce monde que pour souffrir. Mets ta confiance dans le Seigneur ; si tu meurs courageusement, il te fera Chevalier de sa Cour.

A ce discours, que le Paladin n'écouta qu'impatiemment, l'Hermite en ajouta d'autres encore ; mais le Comte l'interrompit. Je voudrois, lui dit-il, quelqu'un qui me secourût, & qui ne me prêchât point. Je reconnois à ces paroles les suggestions du Démon, repliqua le bon Pere ; ne vous révoltez point ainsi, mon enfant, contre la parole de Dieu. Roland perdit alors patience ; maudit soit le Moine, s'écria-t-il ? Je n'en ai jamais vû un plus ignorant. Hélas, noble Chevalier, reprit le vieillard, vous me faites compassion. Je m'apperçois que vous êtes desesperé, au lieu d'abandonner le soin de votre ame, recommandez-vous plutôt au Ciel, dont le pouvoir n'a point de bornes. Pour vous prouver cette verité, je vais vous conter l'avanture qui m'est arrivée depuis quelques jours.

Nous étions, continua-t-il, quatre Religieux ; nous venions de l'Armenie,

ſous l'avis qu'on nous avoit donné que le Roi d'Aſtracan ſongeoit à ſe faire inſtruire à la Religion Chrétienne. Nous nous égarâmes en chemin. Un de nous qui ſe piquoit de ſçavoir mieux le païs que les autres, s'avança pour le reconnoître; mais peu de tems après, nous le vîmes revenir vers nous avec précipitation; il étoit pâle comme un homme ſaiſi de frayeur, & il nous appelloit à ſon ſecours: Nous avions beau jetter les yeux de tous côtez, nous ne voyions encore rien; mais nous apperçûmes bien-tôt un Géant d'une grandeur démeſurée qui deſcendoit de la montagne, & couroit après le Frere. La frayeur de notre Compagnon paſſa juſqu'à nous. Nous voulûmes fuïr; mais nos jambes ſe roidirent, & ſe refuſerent à notre deſſein: de ſorte qu'en un inſtant, le monſtre nous joignit & nous lia de ſes bras nerveux; il n'avoit qu'un œil au milieu du front; il portoit dans ſes mains trois dards avec un grand bâton ferré: Il n'avoit ni armes ni habits; ſon corps étoit nud & tout couvert d'un poil fauve comme celui d'un ours. Il nous attacha tous quatre à ſon bâton qu'il mit enſuite ſur ſon épaule, & nous porta ainſi accolés enſemble juſqu'au lieu

qu'il avoit choisi pour son affreuse habitation. C'étoit sur le sommet d'un roc escarpé. Il nous fit entrer dans une obscure caverne où il y avoit déja d'autres prisonniers. Il ne nous y eut pas laissé quelque-tems, qu'il revint nous donner un spectacle bien cruel & bien sanglant, il dévora celui de nos Religieux qui avoit le plus d'embonpoint. Après l'avoir mangé, il me prit, & me retournant de tous côtés : Il faudroit, dit-il, avoir grand faim pour s'accommoder de ce fantôme qui n'a que la peau & les os. En achevant ces paroles, il me précipita d'un coup de pied du haut en bas du rocher. Cette roche avoit pour le moins trois cens toises de hauteur. Le Ciel me secourut en cette extrémité. Un assez grand nombre de pruniers sauvages sortoient des veines de terre qui se trouvoient dans le roc ; ces arbres étoient situés de distance en distance jusqu'en bas. Les premiers que je rencontrai en tombant rompirent le coup. L'un me rejetta sur l'autre. Enfin, je m'y attachai des pieds & des mains, & je fis si bien que je me glissai heureusement jusqu'au bas du roc.

Le bon Hermite alloit achever son recit, quand il vit venir du côté qu'il

étoit tourné le monstrueux Ciclope dont il parloit. A cette vûe, saisi d'effroi, il dit au Comte : Adieu, Chevalier, je vois paroître le monstre ; le Ciel veuille vous secourir. En disant ces paroles, il courut gagner un petit bois qui n'étoit pas éloigné, tandis que le Géant, la barbe & les mâchoires sanglantes, s'approchoit en regardant de tous côtés avec son grand œil. Lorsqu'il eut découvert le Guerrier, il s'avança pour le considerer de plus près. Il se mit à le tâter, & il fourroit ses doits sous ses armes pour mieux juger du nouveau mets que le hazard lui présentoit. Il le prit ensuite par le col, & le secoua de toute sa force pour le dégager de ses chaînes. Il lui faisoit craquer les os d'une étrange maniere ; quelques efforts pourtant qu'il employât, jamais il ne pût détacher le Paladin des liens de fer qui le retenoient. Il alloit l'en tirer par morceaux, & le déchirer avec ses dents & ses ongles crochus, s'il n'eut pas apperçu Durandal à terre. Il ramassa cette épée, & en déchargea un si furieux coup sur le dos de Roland, qu'il coupa les chaînes en deux ou trois endroits.

Quoique le Comte d'Angers ne put

être bleſſé, il ne laiſſa pas de reſſentir une extrême douleur de la peſanteur du coup; mais la joye de ſe voir délivré l'en conſola. Il ſe releva legerement, acheva de ſe dégager de ſes chaînes, & ſe ſaiſit du grand bâton ferré que le Sauvage avoit appuyé contre un cyprès pour prendre Durandal. Le Géant fut aſſez ſurpris quand il vit que le Chevalier s'avançoit ſur lui pour le combattre; il avoit compté qu'il ſe laiſſeroit emporter & manger auſſi docilement que les Hermites. Les voilà donc aux mains, chacun ayant les armes de ſon ennemi; le Paladin ſe preſſa de porter le premier coup; mais le Ciclope qui avoit le même deſſein, rencontra le grand bâton ferré du trenchant de Durandal, & le coupa par le milieu. La bonne épée ne s'arrêta pas là; elle deſcendit à plomb ſur le caſque de ſon maître, & en rompit la viſiere & les courroyes. Le caſque n'ayant plus de ſoutien, tomba; le Comte qui voyoit ſa tête & ſon bras déſarmés, s'élança ſur le Géant, le joignit, & s'attachant à ſon bras, s'efforça de lui arracher Durandal. L'antropofage, au lieu de ſe refuſer aux approches du Comte, s'y prêta; il jetta même loin

de

de lui l'épée, pour mieux satisfaire sa faim dévorante, & porta avec avidité ses dents & ses ongles sur la tête nue de Roland. Toutes les parties du visage de cet invincible Guerrier en furent meurtries; mais ces dents & ces griffes qui auroient écrasé la hure d'un sanglier ne pûrent entrer dans une telle fée.

Quelque surpris que fût le Ciclope de trouver tant de résistance dans une chair qu'il avoit jugé si délicate, il ne perdoit cependanr pas l'esperance de pouvoir enfin l'entamer par la force & par le tranchant de ses dents. Le Chevalier qui souffroit beaucoup de se voir ainsi mordre le nez, les joues & les oreilles par un monstre dont l'haleine l'infectoit, mettoit tout en usage pour se délivrer d'un pareil supplice. Enfin son bonheur voulut qu'il se débarassât des griffes qui le pressoient; & rencontrant sous son pied un des dards du Géant, il le ramassa pour s'en servir contre lui. Il s'en servit en effet utilement: car avant que le Ciclope le pût rejoindre, il le lui lança dans son grand œil avec tant de force & de justesse, qu'il lui perça le cerveau de part en part, & le renversa mort sur le sable.

Mais cette victoire ne le tiroit pas entierement de peril. La faim alloit lui ôter bien-tôt les forces qui lui restoient, & que son courage seul avoit soûtenues jusques-là. Il lui falloit un prompt secours, & ce lieu étoit si desert, qu'il ne pouvoit esperer d'y rencontrer de long-tems une habitation. Dans ce besoin pressant, il se ressouvint de l'Hermite, & d'une espece de bissac qu'il lui avoit vû porter sur son épaule. La difficulté étoit de joindre le bon Pere, qui très-soigneux de sa peau, quoique fort décharnée, s'étoit enfui dans le bois. Le Comte alla donc reprendre Bridedor qui passoit assez près de là, & le poussa vers le bois. Comme ce bois n'est pas d'une grande étendue ni fort épais, il l'eut en peu de tems parcouru; mais bien qu'il passât & repassât aux mêmes endroits en appellant l'Hermite à haute voix, jamais le vieillard, soit par malice, soit par frayeur, ne voulut lui répondre. Roland commençoit à se rebuter d'une infructueuse recherche, lorsqu'il vit remuer à quelques pas de lui un monceau de branches fraîchement rompues, que le dessein plus que le hasard sembloit avoir ramassées en cet endroit. Il s'en approcha, & faisant passer

Bridedor par-dessus ces branches, il entendit partir des cris perçans. Il descendit pour s'éclaircir de ce que ce pouvoit être, & il trouva que c'étoit l'Hermite qui se cachoit dans une espece de trou dont il s'étoit fait un azile dans la peur qui l'agitoit encore. Ce pauvre vieillard avoit l'esprit si troublé, qu'il ne vouloit pas sortir de-là, quoiqu'il fût découvert; & quand son Libérateur lui presenta la main pour se relever, peu s'en fallut que le Moine ne le prît pour le Ciclope.

Ce bon Pere se rassura pourtant, & il ne connut pas si-tôt le besoin que le Chevalier avoit de manger, qu'il lui offrit de bonne grace la moitié de ce qu'il y avoit dans son bissac, c'est-à-dire, d'un morceau de pain & de quelques noix. Ce frugal repas, dont il fut rendu graces aux Religieux, joint à quelques pommes sauvages que le Comte trouva dans le bois, suffit a Roland pour sortir de cet affreux desert, & le mit en état de gagner un pays plus habité.



CHAPITRE XIX.

Roland apprend des nouvelles d'Angelique, & perd la mémoire.

LE Comte d'Angers ayant atteint des routes fréquentes, fit tant de diligence, qu'en ſept ou huit jours de marche, il traverſa toute la Circaſſie. Il n'avoit point encore trouvé d'avanture qui merite d'être racontée, lorſqu'il arriva dans un endroit où le chemin ſe partageoit en trois autres. Comme il déliberoit en lui-même ſur celui qu'il prendroit, il apperçût un Courrier qui paſſoit. Il l'arrêta pour lui demander lequel de ces chemins conduiſoit au Cathay. Le Courrier le lui montra, & lui dit : Je viens de ce Royaume. Je vais executer les ordres de la charmante Princeſſe qui ne s'y fait que trop admirer. Apprenez-moi, reprit le Chevalier tout émû, quel eſt le nom de cette Princeſſe. C'eſt Angelique qu'on l'appelle, repartit le Courrier. Il n'y a point d'étoile au Firmament qui brille d'un éclat ſi vif. Il n'eſt


n. 1. p. 140.



rien dans toute la nature qu'on puisse mettre en comparaison avec elle. Hé peut-on sçavoir, repliqua Roland, ce qu'elle vous a ordonné? Seigneur, répondit le Courrier, elle m'envoye au Roi de Gradasse, pour implorer son secours à l'occasion d'une guerre injuste qu'on lui fait. Vous sçaurez noble Chevalier, continua-t-il, que le grand Empereur de Tartarie, Agrican, est devenu passionnément amoureux de ma maîtresse qui a pour lui une aversion mortelle, & qui s'est refugiée dans Albraque, Ville forte & bien munie, où elle croit être plus en sûreté que dans la grande Ville du Cathay.

L'Empereur en est transporté de courroux; il a juré sur ses Dieux qu'il rasera la Ville jusqu'aux fondemens, & forcera la Princesse à se livrer à ses desirs; & pour executer cette menace, il rassemble la plus formidable armée qui ait jamais paru dans l'Orient. Le Roi Galafron, pere d'Angelique, bien qu'allarmé de tous ces apprêts terribles, ne peut se résoudre à contraindre sa fille, qui m'envoye dans toutes les Cours voisines engager les Princes à la tirer d'oppression. J'en ai déja vû quelques-uns des plus

puiſſans qui m'ont promis un prompt ſecours. Vous me permettrez, Seigneur Chevalier, d'aller achever ma Commiſſion.

Le Courrier, après avoir ainſi parlé, pourſuivit ſa route, & laiſſa le Paladin dans une grande agitation. Ce que cet amoureux Guerrier venoit d'apprendre, le mettoit en fureur contre Agrican. La jalouſie lui repréſentoit, avec toutes ſes horreurs, la puiſſance de cet Empereur, & il craignoit de ne pouvoir arriver aſſez à tems pour mettre un frein aux deſirs impétueux d'un ſi dangereux rival. D'un autre côté, il ne pouvoit comprendre comment Angelique avoit pu être ſi-tôt de retour au Cathay. Une ſi prodigieuſe diligence lui paroiſſoit impoſſible, & lui donnoit lieu de penſer que peut-être l'Angelique, dont le Courrier venoit de lui parler, étoit une autre que celle qui regnoit ſi ſouverainement dans ſon ame. Mais faiſant reflexion à la guerre qui s'allumoit dans l'Orient, & à la réponſe du Sphinx, il ne pouvoit douter que ce fût ſon Inconnue.

Agité de toutes ces penſées, il ne donnoit aucun relâche à Bridedor. Un jour, le Soleil étoit encore au plus haut

point de ſa carriere, il ſe trouva dans un chemin creux, ſitué entre deux montagnes, & ce chemin aboutiſſoit à une riviere, au-de-là de laquelle on voyoit un Château magnifique. On y arrivoit par un grand pont qui traverſoit la riviere; & à l'entrée du pont étoit une Dame qui tenoit en ſa main une coupe de criſtal. Lorſque Roland ſe preſenta pour paſſer, la Dame lui dit d'un air gracieux: Chevalier, vous me paroiſſez trop galant pour refuſer de vous ſoumettre à la coûtume qui s'obſerve dans ce lieu. Tous les Chevaliers qui paſſent ce pont boivent dans cette coupe de l'eau de cette riviere. J'eſpere que vous voudrez bien la recevoir de ma main.

Le Paladin qui eſtimoit trop le beau ſexe, pour croire une belle Dame capable de tromperie, prit la coupe civilement, & la vuida toute entiere; mais à peine la liqueur qu'elle contenoit fut entrée dans ſon ſein, qu'il ſe ſentit tout changé. Il ne ſe ſouvient plus comment & pourquoi il eſt venu dans cet endroit. Il ignore même s'il eſt Roland; la paſſion violente qu'il reſſentoit pour Angelique fuit de ſa penſée. Il oublie juſqu'à l'Empereur Charles, & juſqu'à ſa patrie,

Il n'a l'eſprit rempli que de cette Dame qui lui a fait boire de l'eau dans la coupe de criſtal ; & il eſt tellement ſoûmis à ſes volontez , qu'il ne peut en avoir d'autres que les ſiennes. Enfin privé de jugement par la force du charme , il marcha vers le Château.

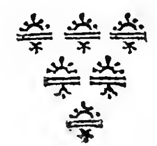
Quand il fut arrivé à la grande porte , il en admira la ſtructure ; il entra dans la cour : elle étoit vaſte & bornée des quatre côtés par une allée des plus beaux arbres ; & dans le milieu , il y avoit une grande place vuide d'une figure ovale , d'où l'on pouvoit voir toute l'étendue du bâtiment. Cet édifice raviſſoit la vûe par ſa magnificence & par la beauté de ſon architecture ; l'on y entroit par un riche portique ſoûtenu de quatre colonnes d'ambre , dont les baſes étoient d'or maſſif. Il conduiſoit dans un ſuperbe ſalon qui perçoit à l'oppoſite ſur un jardin délicieux où regnoit un éternel printems , & dont le ſeul zephire étoit le jardinier.

Le Comte charmé d'un ſi beau lieu , voulut le voir plus en détail. Il deſcendit de ſon cheval , qu'il attacha à un des arbres de la cour , & par douze degrés d'un marbre blanc & verd , il monta dans le

le salon, qui étoit enrichi des plus belles & des plus doctes peintures que la sçavante Grece ait jamais employées dans ses ouvrages les plus fameux. Mais celle qui attacha le plus ses regards, fut l'Histoire d'une jeune Nymphe d'une beauté touchante. Elle étoit peinte au bord de la Mer: elle invitoit d'un air gracieux tous ceux qui arrivoient sur cette plage à descendre dans son Isle. Ils se laissoient séduire à ses charmes; & lorsqu'ils étoient descendus à terre, elle leur présentoit un breuvage, dont ils avoient à peine bû qu'en les frappant d'une baguette, elle les transformoit en diverses sortes d'animaux. On y voyoit des loups, des sangliers, des cerfs, des lions & des oiseaux. Dans un autre endroit du Tableau, un Navire abordoit en ce lieu, & il en sortoit un Chevalier, qui par sa bonne mine, & par la force de son éloquence enflâmoit le cœur de la Nymphe; elle paroissoit de telle sorte aveuglée de son amour, qu'elle rendoit ce Chevalier maître de tout ce qui étoit en sa disposition. Son entêtement alloit jusqu'à lui mettre entre les mains la liqueur funeste qui faisoit tant de métamorphoses. Ici l'on remarquoit à table le Chevalier & la Dame, & devant eux tous les mets d'un

ſplendide feſtin. La joye éclatoit dans leurs yeux, & l'amour y brilloit encore plus que le vin. Là ces deux Amans aſſis à l'ombre des Aliſiers, ſoupiroient les peines & les plaiſirs de leurs cœurs. Le tout y étoit ſi vivement repréſenté, qu'on pouvoit aſſurer que l'Art paſſoit en quelque ſorte la nature par la force des expreſſions, & par la vivacité du pinceau.

Quoique cette Hiſtoire dût aſſez faire voir au Paladin le danger qu'il couroit dans ce Château, le breuvage qu'il avoit eu le malheur de prendre, ne lui permettoit pas de faire des réflexions ſalutaires. Tandis qu'il étoit fort attentif à ces peintures, il entendit un grand bruit qui venoit du côté du jardin. Mais mon ſujet m'appelle ailleurs, & l'ordre que je me ſuis propoſé de garder veut que je parle du vaillant Roi de Sericane.



CHAPITRE XX.

De l'accord des Rois Gradasse & Marsille.

LE Roi Gradasse armé de toute pieces se rendit au lieu que le feint Heraut lui avoit marqué. Il y attendit Renaud tout le reste de la journée, ensuite il reprit le chemin de son Camp, persuadé que le Paladin s'étoit joüé de lui.

Cependant Richardet, qui ne vit point revenir son frere, crut fermement qu'il étoit mort ou prisonnier. Rien n'est égal à la douleur qu'il en ressentit; mais ce qui le confirma plus que tout le reste dans la pensée que Renaud avoit perdu la vie, fut le retour de Bayard; ce fidele animal qui par un privilege particulier étoit doüé d'entendement humain, ne voyant pas revenir son maître, jugea bien qu'il l'attendroit inutilement dans ce lieu: il rompit sa bride pour se détacher de l'arbre auquel il étoit attaché, & reprit le chemin du Camp des François. Un Parti de Sericans qui battoit l'estrade le ren-

contra, & voulut l'arrêter ; mais Bayard chagrin de la perte de ſon maître, n'agréa pas leur deſſein ; il heurta ſi rudement de ſon poitrail le premier qui oſa mettre la main ſur lui, qu'il renverſa homme & cheval. Enſuite ſe jettant impétueuſement au milieu des autres, il en maſſacra la plus grande partie à coups de pied. Ceux qui reſtoient voulurent venger leurs camarades, & tuer Bayard ; mais ils eurent la confuſion de voir que leurs lances & leurs épées ne pouvoient le percer, parce qu'il étoit Fée. Le noble animal s'en émeut d'un nouveau couroux. Son ardeur & ſa force en redoublerent, & il s'acharna ſur eux avec tant de furie, qu'en peu de momens une prompte fuite fut leur ſeul recours.

Le généreux Courſier arriva donc au Camp tout couvert de ſang du carnage qu'il avoit fait ; comme il étoit connu de toute l'Armée, la nouvelle de ſon retour y fut auſſi-tôt répandue ; mais la conſternation fut générale, quand on ſçût qu'il étoit revenu ſeul. Richardet ſe voyant tout enſanglanté, ne douta point de la mort de Renaud, & Bayard contribua même à lui faire concevoir cette penſée, par l'air triſte avec lequel il ſe

presenta devant lui. Le tendre Richardet en répandit un torrent de larmes, & dans son affliction, il interrogeoit l'animal sur ce qui étoit arrivé. Bayard pour le lui faire comprendre, secoüoit la tête, dressoit les oreilles, battoit du pied la terre, y traçoit des figures; mais tout cela inutilement, puisque la nature lui avoit refusé l'usage de la parole.

Richardet désesperant de revoir son frere, songea aux ordres importans dont il l'avoit chargé. Il rassembla tous les Chrétiens qui étoient restés de la bataille, & leur déclara les intentions de Renaud. Ils décamperent dès la nuit même, ce qu'ils purent faire facilement sans que les Sericans ni même les Sarrasins s'en apperçussent, puisque le Camp des François étoit éloigné d'une lieue du Camp de ces derniers. Les Troupes de France firent tant de diligence les jours suivans, qu'elles furent bien-tôt sur leurs frontieres.

Le Roi Marsille étoit de son côté dans une étrange consternation; il voyoit Ferragus & Serpentin prisonniers, & Grandonio enfermé dans Barcelonne. Il ne restoit plus dans son Armée aucun Guerrier de considération qui osât faire

tête aux Sericans; pour comble de malheur, il apprit que les Chrétiens avoient pris la fuite avec leurs Chefs; ce qui le mettoit abſolument hors d'état de tenter de nouveau le ſort d'une bataille. Il réſolut d'aller trouver Gradaſſe, & il executa ſa réſolution. Le Monarque Serican s'occupoit à ranger ſes troupes dans le deſſein de pourſuivre ſes avantages, & de ſe vanger du Paladin qui ne s'étoit pas trouvé au rendez-vous. L'Eſpagnol ſe jette à ſes genoux, lui raconte l'affront que les Chrétiens lui ont fait, & promet de lui faire hommage de ſon Royaume, s'il veut ceſſer d'être ſon ennemi. Le magnanime Roi de Séricane qui de toutes ſes Conquêtes ne vouloit que la gloire de les avoir faites, accepta ſon offre. Marſille fit ſerment entre ſes mains avec toutes les formalitez requiſes, ſe reconnut ſon Vaſſal, & promit en cette qualité de tenir ſon Royaume de lui, en tout Fief & tout hommage; même de le ſuivre avec ſon Armée, & de ſe joindre à lui contre Charlemagne.

Cet accord conclu, les Sericans & les Sarraſins ſe réunirent; le ſiége de Barcelonne fut levé, Grandonio ſortit de cette Ville, Ferragus & Serpentin furent re-

lâchés avec les autres prisonniers. Le redoutable Gradasse jure hautement que si l'on ne lui remet entre les mains Bayard & Durandal, aussi-bien que le Paladin Renaud, il rasera Paris jusqu'aux fondemens, & brûlera toutes les Villes de France.

Tous les préparatifs étant faits pour le départ, les deux Armées se mirent en marche. Pendant qu'elles passoient les Monts, Richardet arriva à la Cour de Charles, & rendit compte des Troupes à l'Empereur. L'absence de Renaud y devient l'entretien des Courtisans: on en parle diversement. Les Mayençois ne font pas difficulté de publier que c'est un traître; mais ses amis les démentent, & de-là naissent mille dissentions parmi les Grands. Il y avoit à Paris une espece de Guerre Civile, quand le bruit y vint que les Rois Gradasse & Marsille marchoient avec toutes leurs forces vers cette Ville, comme un torrent auquel il étoit impossible de resister. L'Empereur à cette nouvelle dépêche des Couriers, fait assembler des Troupes, munit sa Capitale & ses Forteresses de tout ce qui est nécessaire pour soutenir un long siége. Il fait toute la diligence possible pour se mettre

en état de recevoir les ennemis puiſſans qui viennent l'attaquer ; & malgré tous ſes ſoins, il craint d'en être ſurpris & accablé.

En effet, ce nombre innombrable d'infideles parut bien-tôt dans les Campagnes voiſines de Paris. Ils rempliſſoient une prodigieuſe étendue de pays. Charlemagne qui avoit interêt de ne pas les y laiſſer long-temps, alla courageuſement leur préſenter la bataille à la tête de ſes Paladins & de ſes Troupes. La Victoire fut bien diſputée de part & d'autre ; mais enfin quelle que fut la valeur des Chrétiens, quelques actions d'éclat que purent faire les Pairs du Royaume, il leur fallut ceder au grand nombre des Sericans. L'Armée de l'Empereur fut miſe en déroute, & l'on fit priſonniers ſes principaux Chefs. Le Marquis Olivier fut abattu de la propre main de Gradaſſe, & les vaillans Dudon, Salomon de Bretagne, & Richard de Normandie furent pris par Ferragus.

Le Roi de Sericane venoit de livrer à ſes gens le malheureux Olivier, lorſqu'il rencontra l'Empereur Charles, qui montoit ce jour-là le cheval de Renaud. Il reconnut auſſi-tôt ce bon Courſier, &

Il se promit bien de ne pas laisser échapper cette fois-là l'occasion de l'avoir. Il mit en arrêt sa forte Lance, & piqua l'Alfane contre Charlemagne, qui de son côté ne refusa pas le choc, mais le bon Empereur n'avoit pas des forces suffisantes pour soûtenir une si puissante atteinte ; aussi fut-il abattu assez rudement. Il se vit dans le moment environné d'ennemis qui s'assurerent de sa personne ; mais comme si Bayard eût entrepris de le venger, il heurta de son poitrail l'Alfane avec tant d'impétuosité, qu'il la culbuta elle & son Maître l'un sur l'autre. Gradasse eut assez de peine à se tirer de dessous sa jument, & si-tôt qu'il fut sur pied, il s'avança vers Bayard pour le prendre par la bride ; mais le hardi Coursier lui fit lâcher prise d'un coup de tête, & lui tournant la croupe, lui lance au milieu de sa cuirasse une ruade qui le jetta sur un monceau de morts, dans un état peu different d'eux : après quoi traversant les deux Armées, il reprit le chemin de Paris, où il rentra, sans qu'aucun des Payens ni des Chrétiens osât mettre obstacle à son passage.

Cependant l'Armée Françoise poussée par tant de Chefs & de Peuples Sujets

de Gradaſſe, ſe mit à fuir à vauderoute. Guy de Bourgogne, le Duc Naimes, l'Archevêque Turpin & Galenon arrêterent pour quelque-tems leur fuite; mais ils furent entraînés eux-mêmes par le grand nombre de ceux qui fuyoient, & eurent le malheur d'être pris dans leur retraite par les Sericans. Ces infideles pourſuivirent ſi vivement leur Victoire juſqu'aux portes de Paris, qu'il en entra pluſieurs dans la Ville avec les Chrétiens. Il n'y avoit alors aucun Chevalier de marque parmi les François qui n'eût été fait priſonnier. Le ſeul Oger le Danois, qui ſe trouva par hazard à la porte où les Vainqueurs confondus avec les vaincus entroient pêle-mêle, ſoutint l'effort des Payens avec une Hache d'Armes qu'il tenoit en ſa main. Il écarta les plus empreſſés, pendant qu'il faiſoit couper le pont par derriere lui, & il arrêta lui ſeul toute l'Armée Payenne juſqu'à l'arrivée de Gradaſſe, auquel il fut obligé de ceder. Ce Monarque s'étoit fait remettre ſur ſon Alfane fort chagrin d'avoir manqué Bayard. Le Paladin ne fit pas difficulté de ſe rendre à lui, parce que la porte de la Ville étoit fermée, & le pont coupé quand ce Roi arriva.

CHAPITRE XXI.

Comment Charlemagne & ses Paladins furent délivrés.

COmme il n'y avoit plus dans la Ville aucune personne de distinction qui en pût prendre le gouvernement, tous les Habitans y étoient dans la consternation. Ils ouvrirent les Eglises, firent des Processions, & chacun demandoit au Ciel son assistance. Tout le monde y attendoit le jour suivant avec frayeur, ne doutant pas qu'ils ne fussent à la veille de voir leur entiere destruction.

Pendant qu'ils déliberoient sur le parti qu'ils prendroient, quelqu'un d'entre eux alla se souvenir de l'injuste prison où le Prince Astolphe étoit retenu depuis si long-temps, & dans laquelle tous les François sembloient l'avoir oublié : il proposa aux autres de l'en retirer & de se mettre sous sa conduite. L'avis fut approuvé de tous les Habitans. Il leur revint alors en mémoire de quelle façon il avoit confondu l'orgueil de Grando-

nio, & rétabli par ſa valeur l'honneur de la Cour de France. Ils ſe perſuaderent que ce Prince ſeul pouvoir en l'abſence de Roland & de Renaud, détourner l'orage qui alloit fondre ſur eux. Dans cette confiance, qui leur parut un mouvement inſpiré du Ciel, ils allerent le délivrer. Ils le ſupplierent de vouloir bien ſe charger de les conduire, & ils commencerent à lui rendre les mêmes honneurs qu'ils auroient rendus à l'Empereur lui-même.

Le courtois Aſtolphe les reçut de la maniere du monde la plus affable; comme il étoit plein de zele pour le bien de la Religion & de l'Empire, & pénetré des devoirs de la Chevalerie Errante, dont le principal ſoin eſt de proteger les malheureux, il leur promit d'embraſſer leur défenſe; il leur parla même de telle ſorte, qu'il les confirma merveilleuſement par ſes diſcours dans l'eſperance qu'ils avoient conçûe de lui: Oh que le Roi Gradaſſe! leur diſoit-il, a été heureux de ce que je n'ai pû le combattre: Si j'euſſe été libre, jamais Charlemagne n'auroit été pris; mais j'y mettrai bon ordre. Le jour ne ſera pas ſi-tôt venu demain, que j'irai enlever le Roi de

Sericane lui-même à la tête de son Armée. Vous en aurez le plaisir des Creneaux, & malheur à tous les Payens qui seront assez hardis pour m'attendre.

Pendant ce temps-là les Sericans célebroient leur Victoire dans leur Camp par des feux & des réjouissances publiques. Leur grand Monarque ne s'imaginant pas alors avoir à redouter aucun évenement sinistre de la part des Chrétiens, que la crainte de ses armes tenoit renfermés dans Paris, étoit assis sur un Trône magnifique. Il avoit autour de lui les Princes ses Vassaux & ses autres principaux Chefs; il s'entretenoit avec eux des expédiens les plus prompts pour réduire cette Capitale de l' mpire chrétien, & le résultat de la déliberation fut qu'il se fit amener Charlemagne & ses Paladins. Sage Empereur, dit-il à ce Prince, le desir d'acquerir de la gloire enflâme les cœurs généreux: pour être digne de commander aux autres, il faut avoir fait éclater sa valeur par de grands exploits. Je pouvois passer ma vie en Orient dans les délices, mais j'ai préferé au repos l'honneur d'étendre ma renommée. Je ne suis point venu dans ces climats pour conquerir ni la France, ni l'Espagne, ni

aucun autre Royaume de votre Europe. Je ſuis content des vaſtes Etats que je poſſede dans l'Aſie : je veux ſeulement faire voir à toute la Terre qu'il n'eſt point de Monarque au monde que je ne puiſſe ſoûmettre à ma puiſſance, quand j'en aurai la volonté. Ton exemple le prouve aſſez, puiſque malgré ta ſage conduite, malgré l'étendue de ton Empire, malgré le courage de tes Paladins, tu n'as pû reſiſter à mes armes. Ecoute donc ce que j'ordonne de ton ſort : je te rends ton Empire, & t'accorde mon amitié, mais à certaines conditions : tu ne demeureras dans mon Camp que le reſte du jour, ſi tu me livre Bayard, & ſi tu promets de m'envoyer en Sericane la fameuſe épée du Comte Roland, lorſqu'il ſera de retour. Je veux encore que tu me mettes entre les mains le Paladin Renaud qui m'a ſi lâchement manqué de parole, malgré toute l'eſtime que j'avois pour lui : voilà tout ce que j'exige de toi.

Charlemagne remercia Gradaſſe de ſa générosité. Il lui promit d'executer de point en point ce qu'il lui preſcrivoit, & pour commencer, il chargea le Comte Anſelme d'Hautefeuille d'aller à Paris

chercher Bayard & de lui amener. Le Mayençois partit; dès qu'il fut arrivé aux portes de la Ville, on le conduisit devant Astolphe. Ces Paladins qui avoient tant de sujet de se haïr l'un l'autre, ne se virent qu'en fronçant le sourcil. Anselme exposa son ordre avec les conditions de l'accord de Gradasse & de l'Empereur, & demanda en conséquence qu'on lui remît entre les mains Bayard pour le conduire au Camp des Sericans.

Le Prince Anglois n'étoit déja que trop aigri contre Charlemagne, de l'injustice de sa prison, & de la protection que ce Monarque avoit accordée à la Maison de Mayence, en autorisant une perfidie aussi averée que la leur. Cela joint à l'injure qu'il lui paroissoit que ce nouvel ordre faisoit aux Paladins Roland & Renaud ses amis, le transporta de colere. Il qualifia de Traître le Comte d'Hautefeuille, & sans avoir égard à tout ce qu'il alleguoit, ni même à l'ordre par écrit de l'Empereur qu'il montroit à tous ceux qui étoient presens, il le fit arrêter & mettre en prison, comme porteur d'un ordre supposé. Astolphe n'en demeura pas là. Dans les mouvemens

furieux qui l'agitoient, il envoya défier par un Heraut le Roi de Sericane, comme un imposteur qui se vantoit faussement d'avoir fait fuir Renaud, lui declarant qu'il l'en feroit dédire publiquement; qu'au reste Charlemagne n'avoit point droit de disposer de Bayard ni de Durandal; & que si Gradasse vouloit avoir ce cheval en sa possession, il falloit qu'il se préparât à le gagner par la voye des armes; que lui Astolphe d'Angleterre le lui meneroit le lendemain matin dans son Camp pour cet effet.

Lorsque le Heraut, conduit devant le Roi des Sericans, lui eût exposé le sujet de sa mission, ce Monarque demanda à l'Empereur ce que c'étoit que cet Astolphe qui lui parloit si fierement. Charlemagne choqué de l'audace de son Paladin, lui en fit le portrait en deux mots, à quoi le Comte Ganelon ajoûta: Sire, c'est un fanfaron qui réjouit quelquefois par ses saillies l'Empereur & toute sa Cour. Mais ne vous arrêtez pas à ses paroles; on tiendra la promesse qui vous a été faite. Le généreux Serpentin qui se trouva present à ce discours, ne put, quoique Sarrasin, souffrir l'injure que faisoit au Paladin François son pro-

pre

pre Compatriote, & dit au Roi de Sericane : Seigneur, le témoignage que je dois à la vérité m'oblige de vous avertir que le Prince Aſtolphe eſt fils du Roi d'Angleterre, qu'il n'eſt point tel qu'on vous le repréſente ; il eſt courageux, & je lui ai vû faire des actions dignes d'une immortelle gloire. C'eſt lui qui aux dernieres Joûtes de Paris abattit le fort Grandonio, & lui ravit l'honneur que ce Roi Sarraſin étoit prêt de remporter. Iſolier & Mataliſte dirent la même choſe au Monarque Indien ; deſorte que Ganelon ſe vit obligé de répondre aux diſcours de Serpentin, pour éviter le reproche d'impoſteur : Il eſt vrai, Seigneur, dit-il à Gradaſſe, que cet Aſtolphe s'eſt maintenu heureuſement dans les dernieres Joûtes de Paris, mais je l'ai vaincu moi-même en d'autres occaſions.

Après que Ganelon eût ainſi parlé, le judicieux Roi de Sericane qui avoit fort bien démêlé que ce Mayençois étoit naturellement envieux, qu'il n'avoit en vûe que ſa liberté, lui repliqua dans ces termes : Je veux croire ce que vous avancez ; mais enfin, ce Prince que vous me dépeignez comme un homme vain, pa-

roît avoit du courage. J'accepte le défi qu'il me fait, à condition qu'il m'amenera Bayard ; mais s'il y satisfait, & que je vienne à le vaincre, ne pensez pas votre Maître & vous, que je sois tenu de vous remettre en liberté, puisque je ne devrai qu'à ma valeur le fameux Coursier que je veux avoir. En achevant ces paroles, il fit remener l'Empereur & ses Paladins sous les tentes destinées pour les prisonniers de considération.

Oh que le bon Charlemagne étoit irrité contre Astolphe, de ce qu'il lui faisoit perdre par une bravoure mal-entenduë l'occasion de recouvrer son Empire & sa liberté ! mais l'Anglois qui n'étoit pas moins en colere contre lui, que contre les Mayençois, ne s'inquiétoit gueres du chagrin qu'il en pouvoit avoir.

D'abord que le jour parut, Astolphe revêtu de ses armes magnifiques, & monté sur Bayard, sortit de la Ville de Paris ; il portoit sur sa cuisse la merveilleuse lance de l'Argail. Le soleil montroit ses premiers rayons, lorsqu'il arriva aux barrieres du Camp des Infideles au bruit de son Cor, que le Pa-

ladin fit retentir à ſon arrivée ; on en porta la nouvelle au Roi de Sericane, qui ſe preſſa de ſe faire armer. Ce Monarque impatient de combattre s'étant rendu au lieu où ſon ennemi l'attendoit, vit avec joye qu'il étoit monté ſur Bayard; il le ſalua fort civilement, & lui dit d'un air riant : Brave Chevalier, quelque eſtime que la franchiſe de ton procedé me donne pour toi, je ne puis m'empêcher de te dire, que tu es plus homme de parole que celui dont tu ſoutiens ſi hautement les interêts. Roi magnanime, lui répondit du même ton le Prince Anglois, quelque déference que je veuille avoir pour vous, je ne puis convenir que le noble fils d'Aimon ſoit homme à manquer de parole; il m'avoit pourtant défié, reprit Gradaſſe, & promis de ſe trouver au bord de la mer, où nous devions combattre pour Bayard; je l'y attendis inutilement tout un jour. S'il ne s'y trouva pas, repartit Aſtolphe, il eût ſans doute de fortes raiſons qui l'empêcherent de s'y rendre; mais enfin, Seigneur, puiſque vous ne deviez tous deux combattre que pour Bayard, je vous amene ce bon Courſier, que je ſuis prêt à défendre contre vous. Le Comte Gane-

lon, lui dit le Roi, t'a voulu faire paſſer dans mon eſprit pour un bouffon, mais le courage que tu me fais remarquer dans tes diſcours, m'oblige à mieux penſer de toi. J'accepte ton défi ; ſi le ſort & ma valeur me donnent la victoire ſur toi, je n'en veux point d'autre prix que Bayard ; fais de ton côté tes conditions, & je jurerai de les obſerver.

Si j'ai l'honneur de vous vaincre, Seigneur, répondit le Prince d'Angleterre, j'exige premierement que vous reconnoîtrez Renaud de Montauban pour un Chevalier ſans peur & ſans reproche ; que vous mettrez en liberté l'Empereur & ſes Paladins, & que vous vous en retournerez dans vos Etats. J'accepte ces conditions, repliqua le Roi, & je jure par mes Dieux que je m'y ſoumettrai, ſi tu es mon vainqueur.

Alors ces deux Princes s'éloignerent pour prendre du champ. Gradaſſe empoigne ſa forte lance, & ſe ſent capable de renverſer une tour. Le Paladin de ſon côté s'affermit ſur ſes étriers ; & s'il n'a pas tant de force que ſon ennemi, il en a du moins tout le courage ; l'un monté ſur l'Alfane, & l'autre ſur

Bayard, ils viennent à ſe rencontrer furieuſement; mais à peine la lance d'or a-t-elle touché Gradaſſe, qu'il ſe ſent enlever hors des arçons, & ſi malheureuſement pour lui, qu'il ſe démit le bras en tombant.

Le Monarque Indien, quand il ſe vit à terre, fut plus ſurpris qu'il ne l'avoit été de ſa vie. La honte de ſe voir hors de combat d'un ſeul coup de lance, & de perdre ſes prétentions ſur Bayard, l'afflige plus que la douleur qu'il reſſent de ſon bras; il ſe leva, & marchant vers Aſtolphe qui venoit à lui: Brave Chevalier, lui dit-il, tu m'as vaincu. Viens donc, je vais te rendre les priſonniers, & j'obſerverai très-exactement les autres conditions de notre accord. Ces deux Guerriers prirent enſuite le chemin du Camp; ils marchent à côté l'un de l'autre, & le Roi rend au Prince Anglois tout l'honneur que meritoit le grand exploit qu'il venoit de faire. Aſtolphe le pria de ne pas apprendre d'abord à Charlemagne quel avoit été l'évenement du combat, parce qu'il vouloit ſe venger par quelque innocente raillerie du mauvais traitement qu'il en avoit reçu, & le Roi le lui promit.

Gradasse étant de retour dans son Camp, se fit remettre le bras par le plus expert de ses Chirurgiens ; après quoi sur les instances du Prince d'Angleterre, il donna ordre qu'on lui amena l'Empereur & ses Paladins. Quand ils furent arrivés, Astolphe regarda Charlemagne d'un air mécontent, & lui dit : Vois, Prince injuste où ton orgueil & ton imprudence t'ont conduit. Qu'est devenu ce puissant Empire qui te faisoit tant craindre & respecter ? Tes peuples sont opprimés, ta Religion n'a plus de Défenseur, tu es toi-même dans les fers avec tous les Paladins. Hé quel autre sort pouvois-tu attendre de ta mauvaise conduite ? puisque tu éloignes de toi tous ceux qui pourroient être l'appui de tes Etats. Cent fois je t'ai vû outrager les invincibles Renaud & Roland, & tu veux encore aujourd'hui disposer, sans leur aveu, de ce qu'ils ont de plus cher : Que ne m'as-tu point fait à moi-même, qui malgré le peu d'estime que tu as pour moi, t'aurois épargné par mon courage la douleur de te voir dans l'indigne état où tu te trouves réduit ? Si pour complaire à la perfide Maison de Mayence, tu ne m'avois tenu si long-temps dans

une dure prison, tu ne serois pas la proye du chagrin qui te dévore en ce moment. Que ton Comte Ganelon te procure, s'il le peut, la liberté, qu'il te conserve ton Royaume de France. Pour moi, j'ai pris mon parti; je renonce à ton service, puisqu'on n'en doit attendre que de l'ingratitude & de l'injustice; j'ai fait present de Bayard au Grand Roi de Sericane, & me suis donné à lui à titre de bouffon, car ton favori Ganelon m'a voulu faire passer dans l'esprit de ce Prince pour un homme fort propre à remplir cet emploi. Comme nous serons au même maître, je vous promets à tous mes bons offices auprès de lui.

Astolphe ne rioit nullement en leur tenant ce discours, il paroissoit vouloir insulter à leur douleur, & l'on eût cru qu'il étoit très-irrité contre l'Empereur même, ce qui mettoit le comble à leur affliction. Quoi! méchant, dit alors le bon Archevêque de Rheims au Prince Anglois, tu as donc quitté le vraye foy? Ouy, Messire Turpin, répondit Astolphe; comme je ne vous ai plus eû pour m'y maintenir, je me suis fait idolâtre pour plaire à mon nouveau maître, &

en cela je me crois encore moins mauvais que nos Mayençois qui ſont pires que des Hérétiques.

Tous ces illuſtres priſonniers étoient étrangement mortifiés de ſe voir, à ce qu'il leur ſembloit, tomber dans le malheur d'une longue captivité. L'un ſe plaignoit, l'autre ſoupiroit ; & quand le Prince d'Angleterre ſe fut donné pendant quelque-tems le plaiſir de jouir de leur peine, il alla ſe jetter aux genoux de Charlemagne : Seigneur, lui dit-il, je vous prie d'oublier les chagrins que j'ai pû vous cauſer. Vous êtes mon Empereur, & je ſuis toujours à vous : Quelque ſujet que j'aye de me plaindre du traitement que vous m'avez fait, mon cœur ne peut tenir contre vous ; apprenez que vous êtes libre, & que vous tenez de moi vos Etats & votre liberté ; mais ſçachez auſſi que je ne veux plus demeurer dans votre Cour, tant que vous ſerez obſedé de lâches flatteurs. Vous avez auprès de vous Ganes de Poitiers & toute ſa race, vous leur accordez l'honneur de votre confiance ; je vous les laiſſe tous pour ce qu'ils valent ; je vous abandonne même tout ce que je poſſede, & demain

main ſous votre bon plaiſir, je partirai d'ici. Je ne m'arrêterai dans aucun lieu du monde, que je n'aye trouvé le Comte d'Angers & le Seigneur de Montauban, en qui ſeuls je vois toute fleur de Chevalerie & de probité.

Le généreux Anglois finit ainſi ſon diſcours. Tous les Paladins qui l'avoient écouté fort attentivement, ne ſçavoient encore ce qu'ils en devoient penſer; ils ſe regardoient les uns les autres, comme pour demander ſi Aſtolphe continuoit de les inſulter, ou s'ils pouvoient ſe flatter qu'il leur eut dit vrai. Mais le Roi Gradaſſe les tira d'incertitude, en les aſſurant qu'ils n'étoient plus priſonniers.

Sur cette aſſurance, Ganelon fut le premier qui voulut ſortir, pour profiter de la liberté qu'on lui accordoit; mais Aſtolphe le retenant: Tout beau, Sire Chevalier, lui dit-il, les autres ſont libres, vous ſeul ne l'êtes pas, vous demeurez priſonnier. De qui, s'écria le Mayençois? d'Aſtolphe, répartit l'Anglois. Ganes ne ſçavoit que repliquer, & le Roi de Sericane augmenta ſa confuſion par le recit fidele qu'il fit de ſon combat avec le Prince d'Angleterre.

Lorſque Gradaſſe eut ceſſé de parler, Aſtolphe prit Ganelon par la main, puis fléchiſſant le genouil devant Charlemagne, il adreſſa ces paroles à cet Empereur:

Seigneur, je veux bien, pour l'amour de vous, accorder au Comte ſa liberté, à condition qu'il jurera tout-à-l'heure entre vos mains qu'il ſera deſormais fidele & loyal; & comme il ne lui eſt pas nouveau de ſe parjurer, ordonnez que s'il lui arrive de commettre quelque nouvelle perfidie, il me ſera permis de le faire lier & enfermer dans tel lieu que je voudrai choiſir. L'Empereur lui accorda ſa demande, & obligea Ganes de faire le ſerment requis.

Les priſonniers reprirent le chemin de Paris, où l'on ne ſçut pas plutôt ce qui s'étoit paſſé, que toute la Ville retentit du nom d'Aſtolphe. Dès qu'on le vit paroître, tout le peuple courut après lui; les Dames le careſſent, les Grands l'embraſſent, chacun publie ſes louanges; & l'Empereur pour l'obliger à demeurer dans ſa Cour, lui offrit toute l'Irlande; mais le Prince d'Angleterre ne ſe laiſſa point fléchir, il perſiſta toujours dans la réſolution d'aller chercher ſon couſin

Renaud & le Comte d'Angers. Pour Gradaſſe, il partit dès la nuit même avec les Sarraſins, il repaſſa par l'Eſpagne où il avoit laiſſé ſes vaiſſeaux, & où Marſille avec ſes Eſpagnols s'arrêta. Mais laiſſons l'un remonter ſur ſa grande flotte pour reprendre la route de ſes Royaumes, & l'autre rétablir ſes Etats des ravages affreux que l'invaſion des Orientaux y avoient cauſés. Retournons au Seigneur de Montauban.

Fin du premier Livre.

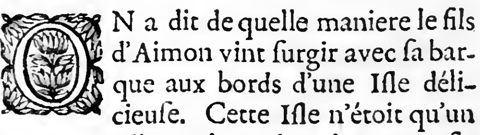


ROLAND L'AMOUREUX.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Des agitations de Renaud, & du grand péril qu'il courut.



ON a dit de quelle maniere le fils d'Aimon vint ſurgir avec ſa barque aux bords d'une Iſle délicieuſe. Cette Iſle n'étoit qu'un grand Jardin qui avoit cinq ou ſix lieuës de tour ; on le nommoit Plaiſance : aucuns murs ne le fermoient, les ſeuls bords de la mer en faiſoient la clôture. Du côté que le Paladin y étoit arrivé, on voyoit s'élever au-deſſus des ar-

bres un Palais ſuperbe, & composé d'un marbre ſi poli, que tous les objets du Jardin ſe peignoient dedans.

Renaud eut bien-tôt mis pied à terre. A peine avoit-il fait vingt pas, qu'une Dame ſortit d'entre les arbres & vint à lui : Noble Chevalier, lui dit-elle d'un air gracieux, ne penſez pas que vous ayez été conduit ſur ces bords ſans miſtere. Vous aurez trouvé l'avanture un peu triſte & fâcheuſe au commencement, mais la fin n'aura pour vous que des charmes, à moins que votre cœur ne ſoit plus inſenſible que celui des tygres & des lions. En achevant ces mots elle le prit par la main, & le conduiſit au Palais. La magnificence du dedans répondoit à celle du dehors ; ce n'étoit que riches ameublemens, peintures exquiſes, ſtatues excellentes, vaſes de criſtal d'or & d'agathe, où les perles & les diamans étoient à profuſion. Tous les appartemens par où la Dame faiſoit paſſer Renaud retentiſſoient de ſons harmonieux. Des troupes de chanteuſes & de joueuſes d'inſtrumens, toutes belles par excellence, & revêtues d'habits galans, chantoient les louanges de l'Amour, & formoient enſemble des concerts qui char-

moient le cœur & les oreilles.

D'autres filles qui ne cedoient en rien à celles dont on vient de parler, dansoient en rond au son des instrumens; elles avoient mis le Guerrier au milieu d'elles, & ces charmantes personnes l'enchaînoient en dansant avec des guirlandes de fleurs, comme pour lui faire comprendre par leurs mouvemens & par leurs gestes, qu'il devoit s'estimer heureux de se voir l'esclave de l'amour. Elles dansoient encore, lorsqu'une autre Dame vint avertir le Chevalier qu'il étoit temps de prendre quelque nourriture, & elle le pria de vouloir l'accompagner jusqu'au lieu préparé pour le repas.

Le Paladin qui ne connoissoit point encore le but d'une si galante réception, ne refusa pas le parti. Il donna la main à la Dame, & se laissa conduire sous des cabinets de verdure entre-mêlés de roses & de chevre-feuilles, où sur des tables placées autour d'une claire fontaine, il trouva tous les mets d'un festin splendide. Quatre des plus belles Dames s'assirent à une table, de maniere qu'elles mirent entr'elles le Paladin, dont la chaise étoit toute en broderie de perles & de diamans. De jeunes garçons vê-

tus comme on peint les Amours, les Jeux & les Ris, ſervoient dans des plats d'or tout ce qui pouvoit contenter le goût le plus rafiné dans la bonne chere; & trois Demoiſelles repréſentant les Graces verſoient des vins délicieux dans des coupes d'un prix ineſtimable.

Le ſouper achevé, les concerts d'inſtrumens recommencerent, & pendant qu'ils ſembloient diſpoſer le cœur à l'amour par les chants les plus tendres & les plus touchans, une de ces Dames s'approchant du Chevalier, lui dit tout bas ces paroles: Cette Iſle délicieuſe, ces richeſſes & tout ce que vous y voyez de rare eſt à vous; c'eſt pour vous ſeul que notre Reine a fait bâtir ce beau Palais. Que vous devez vous eſtimer heureux d'être aimé d'une ſi grande Princeſſe! Elle eſt plus blanche que le lys, & plus vermeille que la roſe. Cette jeune & merveilleuſe beauté ſe nomme Angelique, & c'eſt une fille de Roi.

Si-tôt que le cruel fils d'Aimon entendit prononcer le nom de la perſonne qu'il haïſſoit plus que la mort, ſon viſage changea de couleur. Tous ces plaiſirs qu'on lui procuroit lui devinrent odieux, & le ſéjour de cette Iſle

n'eût plus d'appas pour lui. La Dame qui lui parloit ne s'apperçut que trop de l'averſion qu'il avoit pour Angelique. Seigneur Chevalier, lui dit-elle avec étonnement, eſt-il poſſible que vous receviez avec répugnance une nouvelle ſi agréable ? Fut-il jamais pour un mortel une plus haute fortune que celle qui vous eſt preſentée ? Faites-y bien réflexion, & craignez de vous en repentir : ſongez que vous êtes notre priſonnier. La mer environne ce Jardin de tous côtez ; toute votre valeur, Flamberge, Bayard même, quand vous l'auriez, ne pourroit vous tirer d'ici. Faites donc de bonne grace ce que l'on vous demande. Notre Reine exige de vous ſeulement que vous la regardiez. Eſtes-vous ſi farouche, que vous ne vouliez pas jetter la vûe ſur une Princeſſe ſi charmante ?

La Dame tint encore d'autres diſcours qui ne furent pas moins inutiles que ceux-là. Le Chevalier quitta bruſquement la compagnie, & prit le chemin de la mer. Toutes les belles choſes qui ſe preſentoient à ſa vûe en s'en retournant, n'étoient plus agréables pour lui ; & quand il fut arrivé à l'endroit où il

avoit laiſſé ſa barque, il entra dedans avec précipitation, de peur de voir paroître la Princeſſe qu'il ne pouvoit aimer.

Il auroit ſouhaité que le petit bâtiment eût promptement quitté les bords de l'Iſle; mais la barque demeura immobile, ſoit qu'aucun vent n'agitât alors la mer, ſoit par la force d'un enchantement. Le Paladin ne pouvoit s'éloigner de cet odieux rivage; il en eſt au déſeſpoir, & plutôt que d'y reſter, il prend la funeſte réſolution de ſe précipiter dans les flots; il alloit executer ce deſſein, quand la barque partit d'elle-même, & ſe mit à voguer avec plus de rapidité qu'elle n'avoit jamais fait. Renaud en eut une joye inconcevable, & malgré le péril qu'il couroit ſur les eaux, il regarda comme un bien ſon éloignement d'un lieu où l'on ne parloit que d'Angelique.

Le jour ſuivant, il découvrit une grande forêt, & ce fut de ce côté-là que le petit bâtiment prit ſa route. A peine le Guerrier eut-il pris terre, qu'un homme tout blanc de vieilleſſe ſe préſenta devant lui, & les larmes aux yeux, lui adreſſa ces paroles: Brave Chevalier, ne me refuſez pas votre ſecours. Un bri-

gand vient de me ravir une fille belle & jeune que j'avois avec moi. Je ne crois pas qu'il ſoit encore à plus de deux cens pas d'ici.

Le fils d'Aimon fut touché de la douleur du vieillard, & ſe mit à ſuivre le voleur : mais le Brigand ne l'eût pas ſitôt découvert, que ne ſe jugeant pas capable de ſoûtenir l'effort d'un Chevalier de ſi haute apparence, il prit un Cor qu'il portoit, & en ſonna de toute ſa force pour ſe faire entendre d'un Château qu'on voyoit à cent pas de-là ſur une petite élevation qui s'avançoit en forme de cap dans la mer. Au ſon de ce Cor, il ſortit du Château un Géant dont l'exceſſive hauteur & la démarche fiere ne promettoient rien que de funeſte ; il portoit un datd à ſa main droite, & dans l'autre une chaîne au bout de laquelle étoit un crampon de fer. Quand le Géant fut près du Chevalier, il lui lança ſon dard d'une grande roideur ; le coup perça l'écu & le haubert, mais le Paladin n'en fut point bleſſé. Attends, dit-il au monſtre, tu vas voir ſi mes armes valent les tiennes. En diſant ces paroles, il leva ſa redoutable Flamberge ſur le Géant qui tourna le dos &

courut vers une riviere qui traverſoit un pont de pierre. Il y avoit à l'entrée de ce pont un gros anneau de fer, auquel le monſtre en fuyant accrocha le crampon de ſa chaîne. Renaud cependant le pourſuivoit, il étoit même déja ſur le pont & bien proche de ſon ennemi, quand ce dernier tira ſa chaîne: alors une grande pierre du pont, ſur laquelle étoit le Seigneur de Montauban, fondit ſous les pieds du Chevalier, qui ſe ſentant tomber dans la riviere, s'écria douloureuſement: O Ciel, eſt-ce donc ainſi que je dois périr?

Il avoit véritablement ſujet de faire cette exclamation, puiſqu'il ſe trouva tout-à-coup enveloppé de filets de Pêcheurs qui étoient attachés à une arche du pont; il ſe ſeroit indubitablement noyé, ſi le Géant ne ſe fût hâté de l'aller retirer de l'eau. Ce Coloſſe entra donc dans la riviere; bien qu'elle fût très-profonde, il n'en avoit que juſqu'à la ceinture; il détacha les filets du pont, & les jetta ſur ſon épaule avec Renaud qui étoit renfermé dedans, ſans pouvoir preſque ſe remuer. O fortune cruelle! diſoit l'infortuné Paladin, ne ſeras-tu jamais laſſe de me pourſuivre? Je ne ſuis pas

ſorti d'un malheur, que je tombe dans un plus grand, & je me vois ſans eſperance d'échapper des mains du monſtre qui s'eſt rendu maître de moi par ſurpriſe.

Pendant qu'il formoit ces triſtes plaintes, le Géant qui le portoit arriva près d'un Château dont les environs n'offroient aux yeux que de funeſtes marques de cruauté. On voyoit couler le ſang dès l'entrée; la cour étoit couverte de cadavres, & ce qu'il y avoit de plus horrible à voir c'étoient des corps démembrés, dont quelques-uns rendoient encore les derniers ſoupirs; ce ſpectacle affreux n'étoit que trop propre à confirmer Renaud dans ſa crainte.

Une vieille vêtue de noir, hideuſe & décharnée parut; le Géant jetta ſon fardeau à ſes pieds, enſuite la vieille appella pluſieurs domeſtiques, qui tirerent à l'aide du Géant le Guerrier des filets, après lui avoir lié les pieds & les mains très-étroitement. Cela étant fait, la vieille dit au fils d'Aimon: Malheureux Chevalier, la Renommée t'aura ſans doute appris la coûtume qui ſe pratique en ce lieu; mais ſi tu l'ignores, je vais t'en inſtruire, afin que tu la ſçaches du

moins avant que de mourir ; car il faudra demain que tu perdes la vie.

CHAPITRE II.

Histoire de Marquin.

APprens donc, poursuivit la vieille, qu'un Chevalier doué d'une valeur extrême, fut autrefois Seigneur de ce Château, qui se nommoit alors la Roche-Vermeille, & qui se nomme à present la Roche-Cruelle, à cause des choses que je vais te raconter. Sa maison étoit toujours ouverte aux personnes de merite, il traitoit magnifiquement tous les Chevaliers & les Dames qui arrivoient dans ce lieu. Il étoit chéri & consideré de ses voisins, qui le combloient chaque jour de louanges & de bénédictions. Ce génereux Chevalier se nommoit Lucidor ; il avoit épousé une Dame appellée Stelle, & à bon droit, puisque l'étoile du matin n'est pas si brillante qu'elle l'étoit. Lucidor alloit souvent chasser à une forêt qu'on peut voir d'ici sur le rivage de la mer. Un jour il y rencontra un

autre Chevalier qui chaſſoit comme lui. Après qu'ils eurent pris enſemble ce divertiſſement, Lucidor invita l'autre, nommé Marquin Seigneur d'Aronde, à venir ſouper à ſon Château. Marquin, qui étoit mon fils, accepta l'offre; il fut reçu à la Roche-Vermeille avec toute l'amitié & la conſideration poſſible; mais pour ſon malheur, il fut trop charmé de Stelle, dont la beauté verſa dans ſon cœur un poiſon qui en troubla la paix, & l'embrâſa d'un amour violent. Une fievre ardente s'empara de ſes veines, & le réduiſit en peu de jours à l'extrémité.

Lucidor qui l'aimoit tendrement, vint le viſiter à notre Château d'Aronde, & même il y amena ſa charmante épouſe; mais cette fatale vûe, bien-loin de ſoulager le malade, ne fit qu'augmenter ſon agitation. J'étois inconſolable de voir en cet état un fils qui m'étoit ſi cher; je ne le quittois point, & je lui donnois tous les ſecours que je jugeois lui être neceſſaires; cependant les remedes que j'imaginois ne faiſoient aucun effet, ce qui achevoit de me deſeſperer. Marquin touché de l'affliction qu'il remarquoit en moi, me dit un jour d'une voix languiſ-

ſante : Ma chere mere, ceſſez de vous tourmenter pour un malheureux qui n'a déja plus de part à la vie. Hé ! pourquoi lui repondis-je en fondant en larmes ? C'eſt, repartit-il, que je brûle d'un feu qui ne ſe peut éteindre. Stelle cauſe dans mon cœur un ambrâſement qui me conſume, ſa poſſeſſion ſeule pourroit me ſoulager ; mais comme l'eſperance d'un ſi grand bien m'eſt interdite, je n'ai point d'autre parti à prendre, que de me laiſſer mourir.

Ces paroles, quoiqu'elles me ſurpriſſent étrangement, me firent eſperer qu'en flattaut la paſſion de Marquin, je pourrois le rappeller à la vie. Quoi donc, mon fils, lui dis-je, vous vous abandonnez au deſeſpoir ſi facilement ! Vous que j'ai toujours connu pour un homme plus entreprenant qu'un autre, vous vous rendez à la premiere difficulté que vous enviſagez dans une amoureuſe pourſuite. Rappellez votre courage ; il eſt honteux à votre âge d'avoir une pareille défiance. Comment, ma mere, reprit Marquin d'un ton de voix plus ferme, je pourrois parvenir à ſatisfaire ma paſſion ? Pourquoi, lui dis-je, ne vous ſeroit-il pas permis de vous en flatter ? Stelle

n'eſt-elle pas femme ? En eſt-il qui ne ſoit capable de ſe rendre aux empreſſemens d'un homme de mérite ? Les ſervices, l'aſſiduité, la complaiſance & la ruſe ſont de bons moyens pour réduire une femme rebelle : & quand cela ne vous ſerviroit de rien, je vous pardonnerois plutôt de recourir à la force pour vous contenter, que de vouloir perir ainſi lâchement, faute de réſolution.

J'arrachai mon fils à la mort par de ſemblables diſcours ; l'eſperance que je lui donnai de plaire à Stelle lui rendit ſes forces, & diminua l'ardeur de ſa fievre. Il ſe porta mieux de jour en jour ; & ce qui avança ſa guériſon, Lucidor & Stelle venoient le voir très-ſouvent, & ſe réjouir avec lui de ſa convaleſcence. Mon fils étant enfin en état de ſortir, ne ſe donna pas le tems d'eſſayer ſi par les moyens que je lui avois enſeigné, il pourroit rendre Stelle favorable à ſon amour ; ſon impatience le porta tout d'un coup aux plus violens. Il paſſa quelques jours à méditer ſon projet ſans le communiquer à perſonne, pas même à moi, quoiqu'il eût lieu de penſer, par tout ce que je lui avois dit, que je ne déſaprouverois pas

ſon

ſon deſſein. Quand il eut réſolu de l'executer, il prit les plus déterminés de ſes domeſtiques, les fit armer à l'avantage, & ſortit avec eux d'Aronde. Il les mena dans la Forêt où Lucidor alloit chaſſer ordinairement ; puis les ayant poſtés dans l'endroit le plus couvert, il s'écarta d'eux & ſe mit à ſonner de ſon Cor le plus hautement qu'il lui fut poſſible, pour attirer en cet endroit Lucidor qu'il ſçavoit être ce jour-là dans le bois.

Effectivement le malheureux Epoux de Stelle vint à ce bruit éclatant. D'abord que Marquin l'apperçût : Cher ami, lui dit-il, j'ai perdu un chien que j'aime beaucoup. Je ne connois pas ſi bien que vous les avenues de ce bois, aidez-moi, je vous conjure, à le chercher. Le Seigneur de la Roche-Vermeille s'y offre de bonne grace ; ils commencent enſemble la recherche du chien : mais quand Marquin vit Lucidor dans le lieu où il le vouloit, il le fit inhumainement maſſacrer par ſes gens ; après quoi il ſe rendit avec eux à la Roche-Vermeille.

Comme on ne s'y défioit point d'eux, & qu'on les regardoit comme des amis, ces aſſaſſins s'emparerent aiſément du Château. Ils tuerent toutes les perſon-

nes qu'ils y trouverent, à l'exception de Stelle, à qui la vie qu'on lui laissa devint plus odieuse que la mort, quand elle connut les intentions de Marquin. Il tâcha vainement de la fléchir par ses prieres, elle ne le vit qu'avec horreur. Toutes les fois qu'il s'approcha d'elle pour lui peindre la violence de ses feux, elle le reçut avec fureur, l'accabla d'injures & de reproches; elle n'épargna rien pour l'exciter à lui ôter la vie. Peu s'en fallut qu'elle ne réussit dans son dessein. Mon fils outré des discours outrageans qu'elle lui tenoit, fut plus d'une fois tenté de s'en défaire dans son desespoit. Cependant l'excès de sa passion triompha toujours de sa colere, & le rendit capable de penser que la grandeur de son crime ne justifioit que trop les reproches qu'elle lui faisoit. L'envie qu'il avoit d'adoucir son esprit & de la disposer à souffrir son amour, lui fit prendre la résolution d'attendre que sa douleur fût devenue moins vive. Il se flattoit que le tems feroit son effet ordinaire, & que la Dame pour se procurer le repos & la liberté, se rendroit d'elle-même à ses soins. Au pis aller, il comptoit qu'il seroit toujours maître de recourir à la violence pour satisfaire ses

desirs, si la douceur & la persévérance devenoient inutiles. Il se trompa toutefois dans sa conjecture; ses respects, ses soumissions ne furent pas mieux reçûes que ses menaces & ses emportemens, & l'affliction de Stelle sembloit s'acroître de jour en jour.

Tandis que cela se passoit à la Roche-Vermeille, la Renommée ne manqua pas de publier dans les pays voisins le meurtre de Lucidor & la prison de Stelle. Tous leurs parens & leurs amis qui les chérissoient l'un & l'autre pour leurs belles qualitez, s'émûrent à cette nouvelle. Ils se crurent obligés de les venger : ils assemblerent dans ce dessein la meilleure partie de leurs Sujets & de leurs Vassaux. Un grand nombre de Seigneurs de ce Royaume qui ne connoissoient pas Lucidor, se joignirent à eux, les uns par estime pour sa mémoire, les autres par la seule horreur de l'action commise. Toutes ces troupes formoient un corps nombreux & plus que suffisant pour accabler Marquin; Arganthis bon Chevalier, & oncle de Lucidor, se montroit parmi les Vengeurs un des plus ardens, & ce fut à lui que tous les autres d'un commun accord défererent le commandement.

Le bruit de leur marche se répandit jusqu'à moi, & m'alarma. J'allai trouver Marquin pour l'obliger à prendre un parti convenable à la situation où il se trouvoit. Quoique je lui eusse fait concevoir l'esperance de plaire à Stelle, je n'avois pas approuvé les moyens cruels dont il s'étoit servi. Mon cœur même en avoit fremi; mais je n'avois pû prévenir une chose qui s'étoit faite à mon insçû. Je me rendis donc dans ce Château, & supprimant des reproches qui n'étoient plus de saison, je représentai à mon fils qu'il falloit au plutôt qu'il se refugiât chez le Roi d'Altin notre parent, & remit Stelle en liberté; mais quelque chose que je pusse lui dire sur ce dernier article, il declara qu'il aimoit mieux s'enterrer sous les ruines du Château, que de perdre le fruit de son crime en relâchant Stelle sans avoir auparavant contenté sa passion.

Pendant que je combattois inutilement la résolution de mon fils, les amis de Lucidor pressoient leur marche pour hâter les momens de leur vengeance. Ils étoient déja sur les terres de Marquin qu'ils ravageoient; & ils publioient hautement par-tout qu'ils préparoient à la

posterité un exemple mémorable dont le seul recit feroit fremir les traîtres. Tout ce que put faire Marquin dans le peu de tems que ses ennemis lui laisserent pour se reconnoître, fut de ramasser dans cette forteresse le plus de soldats & d'archers qu'il lui fut possible, & de la munir de vivres à proportion, se fiant du reste à sa situation avantageuse & à la hauteur de ses murs.

Arganthis étant arrivé avec sa petite armée, se saisit, en homme de guerre, des environs de la Place, y disposa ses differens quartiers, & pour réserver davantage son ennemi, fit planter tout autour des palissades que devoient défendre de bons Corps-de-Garde établis de distance en distance. Marquin, pour les troubler dans leurs dispositions, fit tirer sur eux des Creneaux, une grande quantité de traits & de fleches qui en tuerent quelques-uns à la verité, mais qui ne firent plus d'effet dès que les Assiegeans se furent mis à couvert sous des baraques qu'ils éleverent en peu de tems.

Les jours suivans, Arganthis fit fabriquer dans la Forêt prochaine un grand nombre d'échelles dont il se servit pour nous donner l'assaut. Heureusement la

garnison fut bien sur ses gardes, & les murs du Château sont si élevés, que les Assiegeans, qui n'avoient d'ailleurs ni beliers ni machines de guerre, ne purent jamais les escalader. Arganthis qui en reconnut toute la difficulté, prit le parti de nous soûmettre par famine. Pour cet effet, il redoubla les gardes & les sentinelles avec exactitude, & donna de si bons ordres pour nous fermer tous les passages, que toutes les fois que mon fils entreprit de se les ouvrir par des sorties, il fut repoussé avec perte. Le sage Arganthis ne s'arrêta pas à cette seule précaution : comme il ignoroit la quantité que nous avions de vivres, & qu'il pensoit qu'elle pouvoit être telle que nous ne serions pas si-tôt affamés ; il faisoit, à tout hasard, creuser à la sape un conduit soûterrain, qui devoit aboutir dans la Forteresse pour s'en rendre maître par surprise ; & ce travail qui avoit été commencé la nuit, le plus près de la Place qu'on l'avoit pû, se faisoit avec tant de circonspection & de secret, que nous n'en avions pû rien pénetrer.

Jusques-là Marquin avoit moins songé à sa défendre, qu'à faire agréer sa passion à l'impitoyable Stelle : mais voyant

que la Dame ne le regardoit que comme une furie attachée à ses pas, la rage s'empara de son ame. Il dit un jour à Stelle avec emportement qu'il étoit las d'attendre, & que de force ou de gré il prétendoit se satisfaire. En même-tems, il se mit à la presser entre ses bras. L'infortunée veuve de Lucidor épouvantée de la violence de mon fils & de sa résolution, se sert de ses pieds & de ses mains pour le repousser en remplissant l'air de ses cris. Inutiles efforts! Ses forces s'épuiserent, & le brutal Marquin venoit d'assouvir son amoureuse fureur, lorsque j'arrivai dans le lieu où cette étrange scene se passoit. J'eus beau lui représenter qu'il se perdoit par cette indignité, il ne se possedoit plus ; & sa rage n'en demeura point là : car après avoir surmonté la résistance de Stelle, il lui plongea un poignard dans le sein, en lui disant : Beauté ingrate, du moins tu ne joüiras pas du plaisir de te voir vengée. A peine eut-il retiré son poignard du corps de la Dame, qu'il s'en frappa lui-même l'estomac avant que je pusse prévenir son action.

Que devins-je à ce funeste spectacle ? Mes cris perçans se firent entendre dans

tout le Château, & attirerent quelques domestiques avec qui je tâchai d'arrêter le sang de mon fils & de sauver Stelle; mais nous nous apperçûmes que nos efforts étoient inutiles. Stelle avoit déja rendu les derniers soupirs, & Marquin se refusant à nos soins, s'obstinoit à vouloir mourir. Laissez, Madame, me dit-il, laissez perir un miserable qui s'est condamné lui-même à perdre une vie qu'il a noircie de crimes. Le seul témoignage qui me reste à vous demander de l'affection aveugle que vous avez toujours eûe pour moi, c'est que vous fassiez enfermer mon corps dans un même tombeau avec le corps de Stelle. Que mon ombre ait la satisfaction de l'empêcher de rejoindre son Lucidor, même dans les Enfers. A ces mots, Marquin me fit jurer que je lui accorderois ce qu'il exigeoit de moi, ensuite il expira.

Je demeurai dans un état qui avoit quelque chose d'affreux. Je blâmai ma fausse prudence qui avoit pour ainsi-dire conduit mon fils dans nn précipice en voulant le sauver: mais enfin, comme mes plaintes & mes regrets ne pouvoient me le rendre, je renfermai ma douleur en moi-même, & m'attachai à remplir

ſa derniere volonté. Je fis creuſer une foſſe profonde ſous une voûte qui étoit dans un lieu ſecret du Château : j'y fis inhumer Marquin & Stelle enſemble, ainſi que je m'y étois engagée par ſerment : puis j'ordonnai qu'on couvrit la foſſe d'une grande Table de marbre qui ſe trouva dans le Château. C'eſt tout ce que je pouvois faire alors à cauſe du ſiége ; mais je me propoſois de leur faire élever dans la ſuite un magnifique monument, ſi j'échappois des mains de nos ennemis.

Les Aſſiégeans n'apprirent point la mort de mon fils, ni celle de la veuve de Lucidor. Comme nous ignorions qu'Arganthis faiſoit faire un conduit ſoûterrain, & que ce travail ſe continuoit avec beaucoup de diligence, il fut achevé peu de jours après la ſépulture de mon fils ; il avoit été pouſſé juſqu'à la grande cour du Château. Ce fut par-là que nos Ennemis ſe gliſſerent à la file pendant une nuit fort obſcure ; & lorſqu'ils s'y virent en aſſez grand nombre pour nous faire la loi, ils remplirent d'épouvante tout le Château par leurs cris, en paſſant au fil de l'épée tout ce qui s'offrit à leur reſſentiment. Je me

réveillai au bruit du carnage & des gémissemens des mourans ; je me couvris à la hâte d'un des habits de Marquin, & me sauvai sous ce déguisement par une petite porte secrette du Château qui ouvroit dans un endroit écarté du jardin. Par bonheur, les amis de Lucidor ne se virent pas si-tôt maîtres de la Forteresse, qu'ils négligerent de faire garder leurs retranchemens. Cela favorisa ma fuite. Je pris le chemin du Royaume d'Altin où j'arrivai heureusement après plusieurs jours de marche.

Le Roi de ce pays me reçut en bon parent. Il plaignit le déplorable sort de Marquin sur le recit que je lui en fis ; & pour me donner le moyen de rentrer dans mes biens dont les parens de Lucidor s'étoient emparés, il me donna un corps nombreux de ses meilleurs troupes, commandé par trois Géants. Je revins en ce pays-ci, où nos ennemis possedoient déja non-seulement la Roche-Vermeille, mais d'Aronde même qu'ils avoient rasé jusqu'aux fondemens. Arganthis n'étoit plus dans ce Château-ci ; il s'étoit contenté d'en commettre la garde à des personnes qu'il y avoit établies : ainsi nous eûmes peu de peine a nous en rendre maîtres. Nous traitâ-

mes les gens d'Arganthis comme il avoit traité les nôtres ; pas un n'échappa de nos mains.

Quand je vis que personne dans la Province ne nous résistoit plus, je gardai seulement ce qu'il me falloit d'Officiers & de Soldats, avec deux Géants, pour conserver ce Château & mes autres biens d'Aronde, & je renvoyai au Roi d'Altin le reste de ses troupes sous la conduite du troisiéme Géant. Je repris après cela mon premier dessein : je voulus honorer d'un monument superbe la mémoire de mon cher Marquin.

L'on avoit déja commencé d'en jetter les premiers fondemens, lorsque les Ouvriers que j'y avois employés vinrent me rapporter qu'ils entendoient partir de dessous la tombe de mon fils des mugissemens épouvantables qui les glaçoient d'effroi. Un des Géants plus hardi que les autres voulut s'éclaircir de ce que ce pouvoit être, mais il n'eut pas plutôt levé la tombe, qu'il en sortit un monstre effroyable qui se jetta sur lui & le déchira. Tout ce qu'on put faire dans ce péril, fut de fermer & de barricader promptement la porte de la voûte pendant qu'il dévoroit le Géant. Je ne me reposai pas sur ce retranchement ;

je fis environner de hautes murailles la voûte où la tombe étoit renfermée ; & je ne me crus point en ſeureté, que ces murs ne fuſſent à telle hauteur que le monſtre ne put les franchir. Alors faiſant réflexion ſur la naiſſance de ce prodigieux animal, je jugeai que la fureur & l'emportement de Marquin, & le déſeſpoir de Stelle avoient donné lieu à la production de ce monſtre, qui pouvoit être appellé le fils de l'horreur & de l'effroi.

Cette réflexion m'inſpira un deſſein cruel, à la vérité, mais conforme à ma douleur ; ne pouvant plus élever de tombeau à mon fils, je pris le parti d'appaiſer du moins ſes mânes errans par un ſanglant ſacrifice. Le monſtre comme fils de la Divinité qu'on devoit honorer dans ce lieu, devoit en être le Sacrificateur, & les Etrangers qu'un ſort malheureux feroit aborder à la Roche-Vermeille en devoient être les victimes. Dès ce moment, je fis ouvrir la porte de la voûte, afin que le monſtre eut la liberté d'entrer dans l'enclos des murs que j'avois fait faire. Je ſongeai auſſi à lui fournir des alimens, juſqu'à ce que nous euſſions dans nos priſons aſſez d'Etrangers pour lui ſervir de pâture. Je lui faiſois jetter châque jour

par dessus les murs un quartier de bœuf ou de cheval, qui étoit englouti dans le moment. Je fus bien-tôt exempte de ce soin : Il arriva de tous côtez à ce Château un si grand nombre de gens que le monstre eut pour long-tems de la nourriture ; tous les Etrangers qui passent par ici sont pris par nos Soldats, & ceux qui veulent résister ont affaire à notre Géant. Quand il survient quelque Chevalier de renom que mes Soldats ou mon Géant même ne sçauroient vaincre qu'avec beaucoup de peine & de péril, nous avons imaginé l'artifice du pont pour nous en rendre maîtres. Personne ne peut donc nous échapper, lâches ou courageux, foibles ou forts, tous les passans sont dévorés par le monstre, qui les traîne auparavant sur la tombe de mon fils, ainsi que je l'ai remarqué d'un endroit du Château, d'où l'on voit dans l'enclos de murs qui renferme la voûte, ce qui me fait présumet que ces Sacrifices sont agréables à l'ombre de Marquin.

Je ne te parlerai point, Chevalier, de l'effroyable figure du monstre, tu ne le verras que trop, puisque tu dois en être dévoré. Nous lui jettons tous les matins un prisonnier pour son aliment ordinaire ;

mais nous prenons tant d'Etrangers, que nous ſommes obligés d'en faire pendre ou écarteler, parce que nos priſons ne peuvent les contenir tous.

La barbare vieille acheva de parler en cet endroit. Le Paladin ne pouvoit aſſez s'étonner d'une coûtume ſi cruelle. Cependant à quelque extrémité qu'il ſe vit réduit, il ne perdit point courage. Madame, dit-il à la vieille, je ne me plains point de l'arrêt que vous avez prononcé contre moi; j'ai ſeulement une grace à vous demander : ordonnez qu'on me livre armé comme je ſuis au monſtre. Comme je ſuis Chevalier, il ſeroit honteux pour moi de perdre la vie ſans me défendre. Je le veux bien, répondit la vieille, mais je t'avertis que tes armes ne te ſerviront de rien. Le monſtre a la peau ſi dure qu'on ne la peut entamer : ſes dents briſent le fer, & tout cede à ſes griffes; tu ferois mieux de te réſoudre à mourir, que de ſonger à combattre.

Renaud ne repliqua point, & content d'avoir obtenu ce qu'il demandoit, il ſe laiſſa conduire au cachot où il devoit paſſer la nuit. Auſſi-tôt que le Soleil naiſſant reparut le lendemain ſur l'horiſon, les Satellites de la vieille vinrent prendre

le Chevalier pour le jetter au monſtre. Le Paladin n'avoit point été dépouillé de ſes armes le ſoir précedent ; on lui délia les mains, & ſon épée lui fut rendue. Quand il ſe vit en état de combattre, il en eut tant de joie, qu'il demanda lui-même qu'on le mena au monſtre. On le fit monter par une échelle au haut des murs qui renfermoient cet animal ; & par le moyen d'une corde, il ſe gliſſa au-dedans de l'enclos.

CHAPITRE III.

Quelle fut la fin d'une avanture ſi périlleuſe pour Renaud.

LE monſtre ne tarda gueres à venir chercher ſa proye. Quelle figure effroyable ! Il ſurpaſſoit un bœuf en grandeur ; ſa tête reſſembloit à celle d'un Dragon, ſa gueule toujours ſanglante avoit cinq pieds d'ouverture, & ſes dents étoient comme celles du plus affreux Crocodile que le Nil ait enfanté ſur ſes bords. Il avoit tout le corps d'un Centaure, mais ſes bras étoient armés d'ongles crochus

qui perçoient le plus dur acier, & la peau du ſanglier d'Erimanthe étoit moins dure que la ſienne. Cependant le courageux Guerrier s'approcha d'un pareil monſtre ſans faire paroître la moindre crainte.

La cruelle bête fondit ſur lui la gueule béante pour l'engloutir. Renaud évita ſon approche en ſautant à quartier, & lui déchargea ſa flamberge ſur le muſeau ſans y faire qu'une très-legere impreſſion. Le monſtre revint à la charge, & voulut le déchirer de ſes ongles crochus; mais le Paladin lui allongea dans l'eſtomach une eſtocade, qui bien qu'elle ne put entrer, obligea l'animal à reculer de quelques pas. Cette terrible bête revint à la verité ſur lui, arracha une partie de ſes armes, puis ſe ſervit de ſes ongles & de ſes dents avec tant de furie, qu'en peu de momens le ſang du Chevalier couloit de tous les endroits de ſon corps.

Quoique le Seigneur de Montauban ſe vit ſi cruellement traité, il ne perdoit point courage: il porta pluſieurs coups d'eſtoc & de taille avec une grande vigueur, aucun toutefois ne put entamer la peau du monſtre. Le combat duroit déja depuis long-tems, & Renaud commençoit à perdre haleine; il ſentoit affoiblir

ſes forces, & pour ſurcroit de malheur, la bête ſe ſaiſit de ſon êpée, quelque effort qu'il pût faire pour la retenir.

O Ciel ! que pouvoit faire alors le vaillant fils d'Aimon ? Il ne peut fuir ni ſe défendre. Dans cette extrémité, il voit le bout d'une poutre qui ſortoit du bâtiment ſous lequel étoit la voûte, & s'avançoit en ſaillie dans l'enclos. La poutre étoit élevée de terre de la hauteur de deux hommes : le Guerrier pourtant rappella tout ce qui lui reſtoit de force, & par un ſaut prodigieux attrapa de la main cette poutre, s'y éleva & s'élança legerement ſur le toît du petit bâtiment dont on vient de parler. Là ſe voyant en ſûreté contre tous les efforts du monſtre qui ne pouvoit atteindre juſqu'à lui, il ſe mit à réver profondément au parti qu'il devoit prendre. Tandis qu'il étoit dans cette ſituation, il cauſoit ailleurs beaucoup d'inquiétude.

L'amoureuſe Angelique après le départ de Maugis, attendoit jour & nuit le retour de cet Enchanteur avec toute l'impatience que l'amour peut inſpirer. Cette Princeſſe avoit les yeux attachés ſur la mer ; & dans l'attente qui l'agitoit, ſi elle découvroit quelque Vaiſſeau, elle ſe flat-

toit que c'étoit Maugis, qui pour dégager ſa parole, lui amenoit Renaud. Après avoir langui pendant quelques mois, & répandu bien des larmes, elle vit enfin arriver le fils du Duc d'Aigremont. Il étoit pâle & défait, il avoit les yeux rouges & la vûe égarée, ſes cheveux mal peignés, & ſes habits déchirés reſſembloient à ceux d'un homme qui ſort d'un ſombre cachot. Outre qu'il revenoit ſeul, il paroiſſoit dans un état à faire concevoir un mauvais préſage à la fille de Galafron : auſſi fut-elle ſaiſie d'effroi lorſqu'elle l'eut examiné de près. Que vois-je ! s'écria-t-elle avec tranſport ? Ah ſans doute, mon cher Renaud a perdu la vie ! Non Madame, répondit Maugis, mais il la perdra bien-tôt. Que maudit ſoit le jour où cette ame ſi rebelle à l'amour vint au monde ! L'inſenſibilité de ce barbare a étouffé toute la tendreſſe que j'avois pour lui. Que dis-je, j'en ſuis ſi tranſporté de fureur, que je l'ai fait conduire à la Roche-Cruelle pour y être dévoré par le monſtre qui ne ſe repaît que de ſang humain. Alors Maugis fit un détail de tout ce qui s'étoit paſſé entre le fils d'Aimon & lui.

Qui pourroit décrire l'effet que ſon recit fit ſur le cœur de la belle Angelique ?

Elle demeura immobile, ſon tein perdit ſa couleur, ſes ſens ſe glacerent, & ſes yeux mourans ſembloient annoncer que ſon ame alloit quitter un ſi beau corps; mais quelques momens enſuite l'excès de ſa douleur lui rendant ſes forces: Cruel, dit-elle à Maugis, en lançant ſur lui un regard furieux, tu as donc pû livrer ton couſin Renaud à une mort certaine! Et tu as l'audace de te preſenter devant moi après une action ſi noire? Perfide, ſi tu ne lui portes un prompt ſecours, aſſure-toi que malgré tes Charmes & tes Démons, je te ferai brûler tout vif, & jetter tes cendres au vent. Ne te pare point d'un faux zele, & ne t'imagine pas que je puiſſe excuſer ta barbarie. Il n'y a point à balancer; ſi de Renaud ou de moi quelqu'un doit perdre la vie, c'eſt moi qui ne ſuis qu'une mépriſable fille, & non pas celui qui eſt le modele de toute perfection, la fleur de tous les Chevaliers du monde. Ah malheureux, continua-t-elle, peux-tu penſer qu'il me ſoit poſſible de vivre un moment ſans lui? On peut encore le ſecourir, interrompit l'Enchanteur; mais, belle Princeſſe, il faut que ce ſoit vous qui le tiriez d'un ſi grand peril. Malgré ſa dureté, un ſi grand ſervice l'obligera de

ſe rendre à vos charmes : mais le temps preſſe. En diſant cela, Maugis lui donna une petite bouteille remplie d'une petite liqueur rouſsâtre, & lui apprit la maniere de s'en ſervir ; après quoi il ſe fit porter avec Angelique par ſes Démons à la Roche-Cruelle.

Ils y arriverent dans le temps que le fils d'Aimon ſe voyant hors d'état de réſiſter au monſtre, ne s'attendoit plus qu'à perir. Maugis ne jugea pas à propos de paroître devant lui, voulant déferer à la Princeſſe le merite de l'avoir ſauvé. Angelique ſe montra donc au Seigneur de Montauban. La force du charme la tenoit ſuſpendue en l'air. Dès que le Chevalier l'apperçut, il détourna la vûe, comme s'il eut rencontré celle d'un baſilic. Cette apparition, quelque ſurprenante qu'elle fut, lui cauſa moins de ſurpriſe que de peine. Il fut ſur le point de ſe jetter à terre pour chercher auprès du monſtre un aſile contre cette beauté céleſte qui lui faiſoit tant d'horreur. La Princeſſe lui adreſſa ces paroles avec plus de charmes que n'en eut jamais la Reine d'Amathonte, lorſqu'elle ſort d'entre les mains des Graces pour aller retrouver ſon Amant : Cher Prince, de toutes les afflictions que

J'ai ſenties, la plus ſenſible eſt de te voir dans l'état où tu es réduit. Je ne ſçai comment la douleur que j'en ai ne m'ôte point la vie en ce moment. Néanmoins une choſe me conſole, charmant Chevalier, je puis ſauver tes jours de la mort qui les menace ; n'apprehende point de te jetter entre mes bras ; j'ai le pouvoir de te porter dans les airs: profite de cette occaſion pour ſortir de péril, ne dédaigne point la compagnie & le ſecours d'Angelique, & ſonge que les plus grands Rois de la terre accepteroient avec joie l'offre que je te fais.

Quelque obligeant que fut ce diſcours le fils d'Aimon n'en fut point touché. A peine donna-t-il à la Princeſſe le temps de l'achever. Madame, lui dit-il, ceſſez de pourſuivre un cœur qui ſe refuſe à vos attraits. Vous vous êtes trompée, ſi vous avez cru qu'en me donnant du ſecours, vous ſurmonteriez la répugnance que j'ai à vous aimer. La même deſtinée qui vous porte à me vouloir du bien, me contraint à vous fuir. Hé ! que trouvez-vous en ma perſonne, interrompit Angelique, qui vous inſpire tant d'averſion pour moi ? Vos yeux voyent-ils autrement que ceux des autres hommes, qui jugent que je merite qu'on m'éleve des Autels : Mes yeux, re-

prit le Chevalier, vous voyent briller de tout l'éclat dont brillent vos charmes; j'en ſuis même ébloüi, cependant par la biſarrerie d'un ſort qui me paroît incompréhenſible à moi-même, toute adorable que vous êtes, mes ſens ſe révoltent contre tant d'appas; vos empreſſement me gênent, & je ne puis vous cacher que je ſouffre impatiemment votre vûe. Je ne ſçai que trop bien, repliqua la Princeſſe, que vous me haïſſez, & ſi je parois devant vous, ce n'eſt pas que j'eſpere vaincre votre haine par ma préſence, mais malgré votre dureté, vous m'êtes encore trop cher, pour que je puiſſe ſans frémir vous voir dans le péril où vous vous trouvez. Je viens vous offrir un ſecours dont vous avez beſoin; ne tardez pas à l'accepter, car le ſang qui ſort de vos playes ſeroit capable de vous ravir une vie que je m'efforce de conſerver.

Comme je ne puis répondre à votre tendreſſe, repartit Renaud, je ne veux rien vous devoir, & je jure par le Dieu vivant, que j'aime mieux mourir que d'être délivré par votre ſecours. Je ne ſuis pas ſi attaché à la vie, que je veuille vous avoir cette obligation. Puiſque ma vûe vous eſt ſi odieuſe, lui dit Angelique en fondant

en larmes, il faut vous en épargner le supplice. Promettez-moi seulement, continua-t'elle, que vous recevrez d'une autre main ce que vous refusez de la mienne. Je vous promettrai tout, répondit le Paladin, pourvû que je ne vous voye plus. Du moins, reprit la fille de Galafron, vous ne m'empêcherez pas de vous rendre un service. Alors tirant de son sein la liqueur que Maugis lui avoit donnée, elle en versa sur la tête du monstre quelques gouttes qui eurent la vertu de l'endormir dans le moment.

Aussi-tôt elle va trouver l'Enchanteur François, & lui rend compte de la cruauté de Renaud. Maugis en fut si irrité, qu'il fit tous ses efforts pour persuader à la belle Angelique qu'il falloit laisser périr l'ingrat. La Princesse ne put s'y résoudre; elle obligea même le fils du Duc d'Aigremont d'aller sur le champ secourir le Paladin. Maugis se fit donc porter sur le toit, où son cousin à force d'avoir perdu du sang étoit prêt de tomber en foiblesse, il visita ses playes qui se refermerent d'abord qu'il eut répandu dessus quelques gouttes de la liqueur qu'Angelique avoit versée sur la tête du monstre; il lui fit ensuite avaler de cette eau, qui rétablit entierement ses forces.

Le Seigneur de Montauban voulut remercier ſon couſin du grand ſervice qu'il venoit d'en recevoir, mais Maugis l'interrompit : Achevons, lui dit-il, de vous tirer d'ici, après cela nous nous expliquerons enſemble. Il faut auparavant, reprit le fils d'Aimon, que je faſſe ce que l'honneur exige de moi. Je ne puis ſortir de ce Château ſans avoir vaincu le monſtre, & aboli la cruelle coûtume qui s'y obſerve. Hé bien ! repartit l'Enchanteur, jettez-vous ſur le monſtre, & le tuez avant qu'il ſe réveille, car il n'eſt endormi que pour un temps. Son flanc gauche peut être percé, c'eſt le ſeul endroit de tout ſon corps qui ne ſoit pas impénétrable. Si vous voulez que je ſorte avec gloire de ce combat, dit le Paladin, retirez le monſtre de ſon aſſoupiſſement, je ne puis l'attaquer ſans cela. Oh ! vous êtes trop difficultueux, s'écria le Magicien : je vais executer moi-même ſans tant de façons ce que vous refuſez de faire.

En achevant ces paroles, il deſcendit à terre, ramaſſa la Flamberge que le monſtre en s'aſſoupiſſant avoit laiſſé tomber de ſes griffes, & la plongea juſqu'à la garde dans le flanc gauche de cet épouvantable animal. Le ſang qui ſortoit à gros bouil-

lons de la playe, tarit bien-tôt les sources de sa vie, & le monstre enfin ne reprit le sentiment par la fin du charme, que pour rendre le dernier soupir.

Si cette mort délivra Renaud d'un grand danger, elle ne le remettoit pas en liberté. Il est vrai que pour la lui procurer, Maugis le conduisit sous la voûte, après lui avoir rendu sa Flamberge, & lui ouvrant un épaisse porte de fer, qui donnoit entrée dans le Jardin, & qu'il fit tomber en proferant quelques mots bisarres : Passez par-là, lui dit-il, le chemin vous est libre à present ; profitez des bontez qu'on a la foiblesse d'avoir encore pour vous, quelque peu digne que vous en soyez ; pour moi, je ne vous donnerai plus aucun secours, & je veux bien vous dire que si j'avois été crû, vous ne seriez pas échappé de ce dernier peril où je vous ai moi-même jetté.

A ces mots, le Magicien quitta brusquement Renaud, sans vouloir entendre ce qu'il lui alleguoit pour sa justification, & se fit enlever rapidement par ses Démons. Le Chevalier demeura fort mortifié de s'être attiré l'indignation de son cousin ; mais comme il étoit entraîné par une puissance supérieure qui agissoit en lui, il

ne pouvoit ſe repentir d'une choſe dans laquelle il ſe croyoit plus malheureux que coupable.

Il ne ſongea plus qu'à ſuivre ſon premier deſſein, qui étoit d'abolir la cruelle coûtume de ce Château par la punition des perſonnes qui avoient établi ces ſacrileges honneurs conſacrés à la mémoire de Marquin. Pour cet effet, il entra dans le jardin, & de-là dans la cour du Château. Quand les gens de la vieille l'apperçûrent, ils crierent *aux armes*; ils ſe raſſemblerent en peu de momens, & fondirent ſur lui tous enſemble. Quoiqu'ils fuſſent au nombre de trente ou quarante, le généreux fils d'Aimon les mépriſa, & mit en œuvre ſa Flamberge ſi malheureuſement pour eux, qu'il en fit une étrange boucherie. On peut dire même que le combat auroit été auſſi-tôt fini que commencé, ſi le Géant ne ſe fut pas mis de la partie: Néanmoins ce Coloſſe ne fit que prolonger de quelques inſtans leur perte, & tomba lui-même noyé dans ſon ſang après un aſſez longue réſiſtance.

La vieille mere de Marquin, qui du haut d'une tour où elle s'étoit refugiée, avoit vû périr le Géant dans le combat, & le reſte de ſes gens prendre la fuite, ſe

précipita de rage des Creneaux en bas; elle s'écrasa la tête sur les pavés de la cour; & cette Megere indigne d'avoir jamais vû le jour, termina elle-même ainsi une vie dont elle faisoit son supplice depuis la mort de son cher Marquin. Ce fut le dernier acte du sacrifice sanglant dont elle avoit voulu honorer sa mémoire. Le Paladin regarda sa mort comme une juste punition du Ciel; & voyant qu'il n'y avoit plus rien à faire pour lui dans ce Château, il en sortit pour prendre le chemin de la mer; mais au lieu de rentrer dans sa barque, il marcha le long du rivage.

CHAPITRE IV.

De l'arrivée du Prince Astolphe en Circassie, & de la rencontre qu'il y fit.

LE Prince Astolphe d'Angleterre avoit quitté la Cour de France, comme on l'a dit, pour aller faire une exacte recherche des deux fameux cousins qui en étoient tout l'ornement; il étoit revêtu de ses belles armes dorées; il portoit la lance

du frere d'Angelique, & montoit le bon cheval Bayard.

Il avoit déja traversé tout seul l'Allemagne, la Hongrie & la Blanche-Russie; passé le grand fleuve du Tanaïs, & atteint la Circassie. Ce dernier Royaume étoit alors tout en armes; son Roi Sacripant, Prince d'une expérience consommée dans la guerre, & d'une valeur extrême, y faisoit de grandes levées de Soldats pour aller au secours d'Angelique, qu'Agrican puissant Empereur des Tartares tenoit assiegée dans sa Forteresse d'Albraque. L'amour seul mettoit les armes à la main à ces deux Monarques.

L'armée de Circassie étoit prête à partir, lorsque le hardi Astolphe se présenta devant Sacripant dont la coûtume étoit de retenir à son service tous les Chevaliers de mérite qui passoient par ses Etats, quand ils vouloient bien accepter les offres généreuses qu'il leur faisoit. Le Prince d'Angleterre par sa bonne mine prévint en sa faveur le Roi de Circassie, qui lui dit: Vaillant Chevalier, que veux-tu que je t'accorde pour avoir l'avantage de te posseder dans ma Cour? Je veux, répondit le Paladin que tu me fasses Général de ton Armée; un homme qui a coutume de

commander, & non d'obéir, ne ſçauroit accepter un autre emploi. Souhaites-tu de ſçavoir ſi je ſuis digne de cet honneur, tu n'as qu'à choiſir dix des plus braves de ta Cour pour combattre tous enſemble contre moi; ſi je ne les mene à outrances, je conſens que tu me tiennes pour un homme privé de jugement.

Sur ces paroles, Sacripant aſſembla ſes principaux Barons, & leur dit qu'il déploroit l'égarement de ce Chevalier, & qu'il falloit eſſayer par des remedes de le remettre en ſon bon ſens. Mais les Barons les plus ſenſés lui repréſenterent qu'il feroit mieux de laiſſer aller un perſonnage de cette eſpece, avec lequel il n'y avoit rien à gagner. Le Roi les crut & congedia l'Anglois qui pourſuivit ſon chemin ſans s'embarraſſer du jugement qu'on feroit de lui dans cette Cour.

Le Prince Aſtolphe n'étoit pas encore fort éloigné de la Cour de Circaſſie, lorſqu'il rencontra un des plus accomplis Sarraſins qui fut dans les climats Orientaux. On le nommoit Brandimart, Comte de la Roche-Sauvage. Il avoit fait éclater une valeur peu commune dans les guerres & dans les tournois où il s'étoit trouvé. Il ajoutoit à ſes autres grandes qualités une

courtoisie qui lui attiroit l'amitié de tout le monde il étoit alors accompagné d'une Dame qu'il aimoit aussi cherement qu'elle étoit aimable. Quand Astolphe fut assez près d'eux pour les considerer, il défia Brandimart à la Joûte. Prens, lui dit-il, autant de champ que tu voudras, ou bien me laisse cette Dame, & passe ton chemin. Par notre Saint Prophete, répondit le Sarrasin, je laisserois plutôt ici mille vies, si je les avois, que de te ceder cette beauté. Mais puisque tu n'as point de Dame avec toi, je t'avertis que je prendrai ton beau Coursier, si je te porte par terre. J'y consens, reprit l'Anglois, voyons qui de nous deux enlevera l'autre des arçons; ils s'éloignerent alors pour revenir l'un sur l'autre de toute la vîtesse de leurs chevaux; ils se rencontrerent furieusement au milieu de la carriere, & la lance d'or produisant son effet ordinaire, renverse Brandimart rudement. Le cheval de ce malheureux Chevalier eut un sort encore moins favorable que son maître; car bien qu'il fût des plus vigoureux, il eut la tête fracassée, & mourut sur le champ du terrible coup qu'il reçut de Bayard, qui ne fut seulement pas ébranlé de cette rencontre.

Rien n'eſt égal au déplaiſir que reſſentit le vaillant Brandimart de ſe voir ainſi démonté d'une ſeule atteinte. Ce n'eſt point ſon cheval qu'il regrette, c'eſt ſa belle maîtreſſe qu'il va perdre ; il entre dans un vif déſeſpoir, & ne ſe poſſedant plus, il tire ſon épée pour s'en percer le ſein. Aſtolphe en eut pitié ; il ſe jetta ſur lui aſſez à tems pour retenir ſon bras, & modera ſa douleur par ces paroles conſolantes : Franc Chevalier, lui dit-il, me crois-tu aſſez cruel pour vouloir t'enlever ce que tu aimes avec tant de paſſion ? Remets le calme dans ton ame ; ſi j'ai joûté contre toi, ce n'eſt que pour avoir l'honneur de te vaincre ; je te laiſſe ta Dame.

Le Sarraſin eut tant de joye, quand il entendit ces dernieres paroles, qu'il ne put proferer un ſeul mot. Il ne fait qu'embraſſer les genoux d'Aſtolphe, & lui baiſer les mains. O Dieu, s'écria-t-il ! ma honte redouble, puiſque je me vois encore vaincu en courtoiſie ; mais je t'accorde cette double victoire pour te faire plus d'honneur ; tu me rachettes la vie en me rendant cette Dame, j'aurai une éternelle reconnoiſſance d'un ſi grand bienfait.

Sur ces entrefaites, le Roi de Circaſſie arriva dans cet endroit. Ce Prince avoit

fort consideré la richesse des armes d'Astolphe & la beauté de Bayard ; il fut tenté de les avoir en sa possession : & pour satisfaire ce desir, il se résolut à courir tout seul après lui, ne doutant point qu'il ne lui enlevât par sa valeur ses armes & son Coursier. Sacripant étoit en effet assez fort pour y réussir, sans l'obstacle que la lance d'or y pouvoit apporter. Quand il eut atteint l'Anglois, & qu'il eut envisagé la maîtresse de Brandimart, il en fut charmé. L'heureuse avanture, s'écria-t-il, tout transporté de joye ! J'avois fait dessein de gagner un cheval & des armes, & je vois que la fortune m'offre encore un plus riche butin. Chevaliers, poursuivit-il, en élevant sa voix, que celui de vous deux à qui cette belle Dame appartient, m'en cede la conduite, ou qu'il éprouve toute-à-l'heure sa valeur contre la mienne.

Il te sied bien mal, lui répondit Brandimart, de défier un homme à pied, lorsque tu es si bien monté. C'est plutôt l'acte d'un brigand qui veut s'emparer du bien d'autrui, que le procedé d'un franc Chevalier. Après avoir ainsi parlé, il conjura le Paladin avec les plus fortes instances de vouloir lui prêter son cheval, pour être en état de répondre au défi qu'on venoit

toit de lui faire. Et vous ne pouvez, ajouta-t-il, justement me le refuser, puisque je ne vous le demande que pour défendre la noble Dame que vous m'avez si généreusement rendue. Mon cher ami, lui dit Astolphe en riant, jamais je ne prêterai mon cheval tant que je serai en pouvoir de combattre; mais compte que je vais te donner celui de ce Chevalier, car je ne veux de toute sa dépouille, que la gloire de l'avoir mis à la raison. Alors il se tourna vers le Roi de Circassie, & lui dit : Chevalier de ce païs, avant que d'être possesseur de cette Dame, il faut que tu fasses avec moi une autre convention. Si je te fais vuider les étriers, tu prendras la peine de t'en retourner à pied, parce que je veux avoir ton cheval pour remonter mon compagnon : Si tu me renverses, le bon cheval que tu vois entre mes jambes sera à toi. Ensuite Pieton ou Cavalier, tu pourras vuider avec mon camarade la querelle de la Dame.

Par Mahomet, lui repartit Sacripant, tu me parois bouffon; j'accepte ce que tu me proposes, mais je t'avertis que je veux aussi avoir tes armes. Tu prendras ce que tu pourras, dit le Paladin, & le Seigneur fera le reste. Cela dit, les voilà qui

s'éloignent l'un de l'autre, & qui reviennent les lances baissées se rencontrer avec furie. Sacripant, fameux par mille exploits, comptoit déja sur la dépouille de ces deux Chevaliers; mais contre son attente, il eut le sort de Brandimart. Quand Astolphe vit ce Roi étendu par terre, il alla prendre son cheval par la bride, & le présentant à son compagnon: Mon ami, lui dit-il, ne trouve-tu pas cette avanture plaisante: Ce Chevalier venoit pour m'ôter mon cheval, & il faudra qu'il s'en retourne à pied. A ces mots, il s'adressa au Circassien, qui venoit de se relever, & lui dit: Présomptueux Chevalier, apprens de moi qu'il vaut mieux se contenter de son bien, que d'envier celui d'autrui. Retourne à ton Roi, & lui demande une autre monture, puisque ta convoitise t'a fait perdre ton cheval; dis-lui que c'est de la part du Chevalier insensé, & que ce sont là les remedes qu'il employe pour recouvrer sa raison.

Le Roi démonté étoit si étourdi & si confus de ce qui venoit de lui arriver, qu'il s'en retourna docilement à pied, sans répondre & sans demander le combat à l'épée, ce qu'il n'eût pas manqué de faire en toute autre occasion. Après

ſon départ, la maîtreſſe de Brandimart avertit ſon amant qu'ils étoient près du Fleuve de l'Oubli. Si nous n'y prenons garde, ajoûta-t-elle, il eſt à craindre que nous ne nous perdions nous-mêmes, & la valeur eſt ici fort inutile, c'eſt pourquoi je ſuis d'avis que nous retournions ſur nos pas. Belle Dame, lui dit le Prince d'Angleterre, apprenez-moi, de grace, ce que c'eſt que ce fleuve de l'Oubli. C'eſt une riviere, répondit-elle, qui ôte la mémoire à ceux qui boivent de ſon eau. A l'entrée du Pont qu'il faut paſſer, une belle Dame préſente une coupe de cryſtal aux Chevaliers que leur malheur attire en cet endroit, & leur fait boire dedans ; à peine l'ont-ils portée à leurs lévres, qu'ils oublient toutes choſes ; ils ne ſe ſouviennent plus même de ce qu'ils ſont. Si quelqu'un entreprend de paſſer le Pont par force, cette Dame appelle à ſon ſecours un grand nombre de Chevaliers de la plus haute valeur qu'elle a privés de ſens, & qui s'oppoſent au paſſage du teméraire. La belle Fleur-de-Lys, c'étoit le nom de la Dame qui faiſoit ce recit, tâchoit de perſuader au Prince Anglois, & ſur tout à Brandimart de prendre un autre chemin, mais elle ne put y réuſſir. Au contraire,

il leur prit à tous deux une si forte envie d'éprouver cette avanture, qu'ils se hâterent de gagner le fleuve.

La Dame du Pont alla au-devant d'eux dès qu'elle les apperçut, & leur présentant la coupe, elle les invitoit à boire d'un air plein de charmes. Non perfide, lui dit le Prince Anglois, n'espere pas nous séduire comme tant d'autres Chevaliers que tu as privés de jugement, & que tu retiens dans ton Château; ta trahison est découverte, & tu vas en recevoir le châtiment. Dragontine, ainsi se nommoit la Dame du Pont, fut si effrayée de cette menace, que dans son trouble elle laissa tomber la coupe qu'elle tenoit à la main; cette coupe se cassa, & au même instant, la liqueur qui se répandit sur le Pont y alluma un si grand feu, que c'eût été une folie d'entreprendre d'y passer. La maîtresse de Brandimart qui connoissoit toutes les avenues du Château, dit aux deux Chevaliers de la suivre; elle poussa sa haquenée par un sentier détourné vers un endroit du fleuve où étoit un petit Pont connu de peu de personnes; ce Pont conduisoit à une porte secrette du jardin; ils passerent le Pont, & Brandimart ayant jetté la porte par terre, ils entrerent dans le jardin.

Le Paladin Roland y étoit enfermé avec les vaillans Rois Balan & Adrian ; Clarion le fort Sarrasin, Hubert du Lion, Antifort de la Blanche Russie, & les deux braves fils du Marquis Olivier, Griffon le Blanc, & Aquilant le Noir y étoient aussi. L'enchantement empêchoit tous ces Chevaliers de se reconnoître. Aucun d'eux n'eût pû dire s'il étoit Chrétien ou Sarrasin. La Magicienne les tenoit tous enchantés, de maniere qu'ils étoient dévoués à toutes ses volontés.

Lorsqu'Astolphe & Brandimart entrerent dans le jardin, le Roi Balan & Clarion qui étoient ce jour-là de garde, allerent à leur rencontre, & les engagerent à combattre contre eux. Adrian, Antifort & les autres Chevaliers étoient assis sur le gazon, excepté le Comte d'Angers, qui s'occupoit à regarder la magnificence du Bâtimennt. Ce fameux guerrier qui ne faisoit que d'y arriver, étoit encore tout armé ; il avoit cessé de regarder les peintures du Sallon pour aller admirer aussi les beautés du Jardin. Pendant qu'il s'y disposoit, la Magicienne vint à lui toute troublée, & lui dit : Noble Chevalier, j'ai besoin de votre valeur ; on attaque mes Chevaliers pour me causer du

déplaiſir ; n'irez-vous pas les défendre pour l'amour de moi ?

Roland n'eut pas entendu ces paroles de Dragontine, qu'il courut prendre ſon cheval qu'il avoit attaché, comme on l'a dit, à un des arbres de la cour ; il ſauta légerement en ſelle, & entra dans le jardin par une grande grille de fer qu'il vit ouverte au côté droit du bâtiment ; il pouſſa Bridedor vers le lieu où il apperçut les Chevaliers qui combattoient, & il les joignit bien-tôt. Déja Brandimart avoit abattu Clarion, & le fort Roi Balan n'avoit pû réſiſter à l'atteinte de la lance d'or. Quand le Prince Anglois eut reconnu l'illuſtre Comte d'Angers & la fameuſe épée Durandal, il s'écria plein de joye : O Roland, fleur de tous les Paladins, ne me reconnois-tu pas ? Je ſuis ton cher couſin Aſtolphe qui te cherche par tout. Le Comte, pour toute réponſe, leva ſur lui ſon épée, & l'alloit fendre en deux, ſi le bon Bayard, qui avoit l'entendement humain, n'eut fait un ſaut prodigieux pour lui ſauver la vie ; ce vigoureux animal franchit la muraille du jardin, quoiqu'elle fût haute de douze pieds, & Bridedor n'ayant pû faire la même choſe, Roland fut obligé de cher-

cher un détour, il paſſa par la petite porte du Pont, qui étoit à quelques pas delà, & courut enſuite à bride abbatue après Aſtolphe pour venger la Magicienne de l'injure qu'il s'imaginoit qu'elle avoit reçue ; mais Bridedor, bien que doué d'une extrême légereté, n'étoit pas comparable à Bayard.

CHAPITRE V.

Le Prince Aſtolphe arrive au Cathay. Comment il s'introduiſit dans le Château d'Albraque, & de quelle maniere il y fut reçu par la belle Angelique.

LE fils d'Othon fut bien-tôt en état de ne plus craindre l'attaque de ſon redoutable couſin, qu'il apprehendoit plus que la foudre : Il étoit hardi avec tout autre, & ſon courage alloit même juſqu'à la témerité ; mais il ne vouloit point avoir affaire au Comte, dont il connoiſſoit toute la force ; il prit ſa route vers l'Orient, laiſſant à regret dans le péril ſon compagnon Brandimart. Pour Roland, dès qu'il s'apperçut que ſa pour-

ſuite étoit vaine, il retourna au jardin de Dragontine, & y rentra par la même porte qu'il en étoit ſorti.

On y combattoit encore; Clarion & Balan étoient tous deux aux priſes avec Brandimart, & ne pouvoient rien gagner ſur lui. La tendre Fleur-de-Lys ſouffroit de tous les coups qu'il recevoit; & lorſque Roland de qui la raiſon continuoit d'être troublée, vint ſe joindre aux Chevaliers de Dragontine, elle ne fut plus maîtreſſe de ſa douleur; elle cria à ſon Amant de ceſſer de combattre, le menaçant de s'aller jetter ſous le trenchant des épées, & ſous les pieds des chevaux, pour s'épargner, en mourant la premiere, le ſuplice de lui voir rendre les derniers ſoupirs; elle lui dit qu'il valloit mieux qu'il ſe ſoumît à la Magicienne, & bût de la liqueur enchantée, puiſqu'il ne pouvoit ſortir de ce lieu qu'à ce prix; qu'au reſte, elle l'aſſuroit qu'il ne demeureroit pas là long-temps, & qu'elle reviendroit le délivrer au premier jour.

L'amoureux Brandimart effrayé de la crainte & des menaces de ſon amante, ſe ſoumit a la coûtume du lieu, & but de l'eau du fleuve de l'Oubli. Dès ce moment, il n'eſpere & ne craint plus rien;

il devient insensible à la honte comme à la gloire, & ses yeux méconnoissent même l'objet de son amour. O doux breuvage qui a la vertu de suspendre les peines des cœurs amoureux, que la belle Princesse du Cathay eût été heureuse de pouvoir emprunter ton secours !

Fleur-de-Lys voyant son amant hors de danger de perdre la vie, partit pour aller executer le dessein qu'elle méditoit en sa faveur. D'un autre côté, Roland uniquement occupé de Dragontine, s'excusoit à ses genoux d'avoir laissé échapper le Chevalier qu'il venoit de poursuivre.

Cependant le Prince Astolphe continuoit son chemin; il rallentit la course de Bayard, d'abord qu'il vit que le Comte d'Angers ne le poursuivoit plus, & il se mit à rêver aux moyens de secourir ce Paladin, dont l'état lui faisoit pitié; il ne voyoit que le fils d'Aimon qui pût obliger Dragontine à le désenchanter. La difficulté étoit de sçavoir où il pourroit trouver Renaud. Il se ressouvint de l'avoir vû épris d'une forte passion pour Angelique, & il jugea que la violence de son amour pouvoit l'avoir attiré au Cathay; car il ignoroit que l'eau de la Fontaine de Merlin eût changé son cœur;

Prévenu de cette opinion, il prit la route de ce Royaume. Il étoit alors sur les frontieres de celui d'Astracan ; il alla passer le grand fleuve du Volga dans la Capitale de cet Etat, qui est située presque à son embouchure. De-là il entra dans les terres des Kalmouques & des Nogais ; ensuite laissant sur sa gauche le Capchac & le païs des anciens Getes, il remonta le fleuve Jacartes, qu'il quitta pour entrer dans le Turquestan ; il le traversa de même que la Province des Merkites, & parvint enfin au Royaume de Tangut, voisin du Cathay.

Quoique Bayard fût infatigable, le Prince Anglois avoit une si vaste étendue d'Etats à passer, qu'il fut près de deux mois à ce voyage ; il lui arriva bien des avantures en chemin dont on ne fera pas ici mention ; on se contentera de dire que la lance d'or fut fatale à plus d'un Chevalier. Astolphe ne se vit pas plûtôt au Cathay, qu'il commença de s'informer exactement si l'on n'y avoit point vû un Chevalier tel qu'il peignoit le Seigneur de Montauban ; il n'en apprit aucunes nouvelles ; ce qui l'obligea de tourner ses pas vers la Cour de Galafron, où il se flattoit de le trouver, ou du

moins d'en entendre parler. Mais avant que d'y arriver, il fut informé d'une chose qui ne lui permit pas de continuer sa route : on lui dit qu'Agrican, Empereur des Tartares ardemment épris d'Angelique, l'avoit fait demander en mariage à Galafron, qui ne croyant pas devoir la refuser à un Prince si puissant, la lui avoit promise ; mais que la Princesse au lieu d'y consentir, s'étoit retirée dans la forte Ville d'Albraque, qu'elle avoit remplie d'un grand nombre de Chevaliers d'élite, qui s'y étoient jettés pour la défendre contre Agrican, & contre tous ceux qui voudroient disposer de son cœur malgré elle.

Cette nouvelle détermina le Prince d'Angleterre à prendre le chemin d'Albraque, où il ne douta point que parmi tant de Guerriers que les attraits d'Angelique y avoient attirés, il ne rencontrât celui qu'il cherchoit. Lorsqu'il fut à une journée de cette Ville, il découvrit du haut d'une colline un nombre presque infini de tentes & de gens de guerre campés dans un grand vallon, par où il falloit nécessairement qu'il passât. Il arrêta le premier homme qu'il trouva sur son chemin, & lui demanda ce que

c'étoit que cette Armée qu'il voyoit. C'eſt, lui répondit cet homme, celle du redoutable Empereur des Tartares qui va avec tous les Rois qui lui ſont tributaires, mettre le ſiége devant la Ville d'Albraque. Le deſſein de ce Monarque eſt d'avoir en ſa poſſeſſion la belle Angelique notre Princeſſe, qui s'y eſt refugiée pour ne le pas épouſer. Vous pouvez découvrir d'ici la tente d'Agrican; c'eſt ce Pavillon ſuperbe où vous voyez voltiger cette Banniere au gré du vent: enſuite eſt ſa tente de Saritron Roi des Keraïtes, qui eſt un des plus brave Guerrier du monde. Celle qui la ſuit eſt au grand Radamanthe. Ce Géant a dix pieds de hauteur, & eſt Seigneur d'une partie du Karacathay, ſituée aux contrées du Septentrion. Auprès de ſon Pavillon eſt celui du riche Poliferne Roi de Congoras. Plus bas campe le Roi de Mugal que l'on nomme Pandragon, & immédiatement après, Argante le démeſuré Roi de Niron-Cayat, qui ſurpaſſe en grandeur Radamante. On voit enſuite Lurcon & le fier Santarie, l'un Souverain de Tendouc, & l'autre de Jageras. Cette tente verte eſt celle du Roi de Courlas qu'on nomme Brontin; & Uldan Roi de Ka-

tacorom eſt campé à ſa gauche; ce dernier Prince n'eſt pas un des moindres Guerriers de cette nombreuſe Armée. Mais je n'aurois jamais fait, ajoûta-t il, ſi j'entreprenois de vous apprendre le nom de toutes les autres : ce qui reſte à vous dire, c'eſt de vous conſeiller, ſi vous êtes étranger, de ne vous point approcher d'eux, ils ne manqueroient pas de vous retenir.

Le Prince Anglois remercia cet homme obligeant; & ayant ſçu de lui que pour entrer dans Albraque, il falloit abſolument traverſer le Camp des Tartares, il en prit le chemin, malgré l'avis qu'il venoit de recevoir. Quand il fut à la premiere Barriere du Camp, on voulut l'arrêter, mais il la fit franchir à Bayard en dépit des ſoldats qui la gardoient : puis renverſant de ſa lance d'or, & du poitrail de ſon courſier tout ce qui vouloit s'oppoſer à ſon paſſage, il traverſa tout le Camp Tartare. En vain un grand nombre de Princes, avertis de ce deſordre, monterent promptement à cheval pour punir cet audacieux qui ſembloit les braver tous; bien qu'ils fuſſent montés ſur les plus vigoureux chevaux Tartares, qui paſſent en vîteſſe ceux de

toutes les autres nations, l'incomparable Bayard les laiſſa bien loin derriere lui, & porta impunément Aſtolphe juſqu'aux portes d'Albraque.

La Princeſſe y venoit d'arriver de la Roche-Cruelle, lorſqu'on lui vint dire qu'un Chevalier de la Cour de France étoit aux portes de la Ville, & demandoit à entrer. Angelique fut émue à cette nouvelle, & donna ordre qu'on reçut ce Chevalier, dans l'eſperance de pouvoir du moins s'entretenir avec lui du Seigneur de Montauban. On fit monter Aſtolphe au Château qui étoit ſitué ſur un roc eſcarpé qui en faiſoit la principale fortification. Si-tôt que la Princeſſe vit ce Prince, elle le reconnut & l'embraſſa : Tu ſois le bien venu, noble Chevalier, lui dit-elle; puis ayant fait ſortir tout le monde pour n'avoir aucun témoin de leur converſation, elle lui parla de Renaud, comme d'un homme dont elle auroit ſouhaité le ſecours.

Quoi, Madame, lui dit l'Anglois, Renaud n'eſt pas auprès de vous ? Helas, non, répondit-elle en ſoupirant ! le cruel me fuit, pendant que je m'efforce d'acquerir ſa tendreſſe. Vous me ſurprenez, reprit Aſtolphe, je ſuis témoin

qu'il paroiſſoit un des plus ardens à combattre pour vous conquerir ; & lorſqu'après la mort de votre généreux frere, je l'informois de la réſolution que vous aviez priſe de retourner au Cathay, je n'ai jamais vû d'amant témoigner tant de regret de perdre ce qu'il aime.

Angelique, toute aſſurée qu'elle étoit de ſon malheur, fut flattée de ces paroles, & donna occaſion au Paladin de les lui redire. Mais enfin, faiſant réflexion à l'entretien qu'elle venoit d'avoir à la Roche-Cruelle avec le fils d'Aimon, & ſe laiſſant emporter à ſon amour : O Ciel ! dit-elle, d'un ton languiſſant, Renaud eſt donc bien changé. En même temps, elle lui conta ce qui s'étoit paſſé entre elle & ce Chevalier dans la Forêt des Ardennes, & au Château de Marquin ; elle étoit trop remplie de ſa douleur, pour faire ce recit ſans verſer des torrens de larmes. Elle parut ſi touchée au Prince Anglois, qu'il fit tous ſes efforts pour la conſoler ; & comme il ignoroit l'obſtacle qui s'oppoſoit au bonheur de la Princeſſe, il lui promit ſans façon de rendre Renaud plus traitable. Enſuite pour faire diverſion à ſes ennuis, il l'entretint d'Agrican : il lui dit qu'il l'avoit trouvé campé à une

journée d'Albraque ; mais qu'elle ne craignît rien : qu'il ſçauroit bien la défendre contre cet Empereur, & contre tous les Princes qui compoſoient ſon Armée : que le paſſé devoit lui répondre de l'avenir : qu'il venoit de traverſer tout le Camp Tartare, malgré les efforts de tous les Guerriers qui s'étoient oppoſés à ſon paſſage. Angelique, ſur la foi de ces promeſſes, ſe ſçut bon gré d'avoir pour défenſeur un ſi vaillant Chevalier. Elle le régala magnifiquement, & le fit même coucher dans la Fortereſſe, pour lui témoigner la confiance qu'elle avoit en lui.

CHAPITRE VI.

Témerité d'Aſtolphe. Bataille des Tartares & des Circaſſiens.

LE Soleil naiſſant commençoit à peine à dorer le ſommet des montagnes, que l'alarme ſe répandit par toute la Ville d'Albraque. Chacun courut aux armes, & ceux qui commandoient ſongerent à garnir les poſtes les plus importans. On avertit la Princeſſe que l'Armée d'Agrican paroiſſoit

roissoit dans la campagne. A cette nouvelle, Angelique monte aux Creneaux, & voit en effet arriver de toutes parts des troupes ennemies. Elle s'apperçoit même déja que les Tartares disposent leurs quartiers autour de la Ville. Aussi-tôt elle donna ses ordres, fit faire le dénombrement de sa garnison, & trouva qu'elle montoit à dix mille hommes de service, la plûpart Chevaliers : puis elle pria le Prince d'Angleterre d'en prendre la conduite.

Astolphe y consentit agréablement : Charmante Princesse, dit-il à la fille de Galafron, vous ne vous repentirez pas de vous en être reposé sur moi. Je vais montrer à vos ennemis un échantillon de ce que je sçais faire. En achevant ces paroles, il alla se faire armer, monta sur Bayard, & se fit ouvrir les portes de la Ville. Ce Prince naturellement courageux avoit pris tant de confiance en lui, depuis qu'il se servoit si utilement de la lance de l'Argail, qu'il eût affronté tous les périls ensemble, pourvû qu'il n'eût point Roland à combattre.

D'abord qu'il fut à portée de se faire entendre, il les défia tous au combat. Il n'est aucun Prince parmi eux qu'il n'apostrophe, & qu'il n'insulte. Il appelle Bron-

tin poltron, Arganthe brutal, Santarie bélitre; il traite d'écervelé l'Empereur Agrican lui-même; Pandragon eſt un gueux, Poliferne un faquin, Lurcon un animal. Tous ces Princes choqués de ces invectives, s'avancerent pleins de reſſentiment contre l'ennemi qui les inſultoit. Ils s'en promettoient une prompte vengeance. Tout le camp étoit en rumeur. Dix Rois ſuivis de leurs Bannieres marchoient à la tête, mais quand ils virent qu'aucune troupe de Chevaliers n'accompagnoit celui qui les bravoit tous, ils eurent honte de s'être mis en mouvement pour un ſeul homme. Le vaillant Saritron ſe préſenta pour venger ſa nation; mais quoique ce Roi des Keraïtes paſſa pour le meilleur Joûteur de l'Orient, la lance fatale lui fit meſurer la terre. Le monſtrueux Argante monté ſur la plus énorme Jument qu'euſſent produit les montagnes de Niron Cayat où il regnoit, s'avança auſſi-tôt. Quoiqu'il eut cinq pieds de largeur entre les épaules, il alla tenir compagnie au Roi Keraïte, faiſant en tombant le même bruit que feroit une roche dont on auroit ſappé le fondement. Le fort Uldan Roi de Karacorom, eut le même ſort. Ce prélude étonna ſi fort les autres Rois, qu'ils ſe mi-



rent à crier ſur le Paladin, & quatre d'entr'eux partirent tous enſemble pour aller l'accabler. Néanmoins à l'aide de Bayard, il réſiſta à leur rencontre, & renverſa le Roi Mugal qu'il avoit en tête; mais Brontin qui venoit après les autres, l'ayant pris au dépourvû, l'abbatit lui-même.

Le Géant Radamanthe arriva comme Aſtolphe venoit de ſe relever, en déclamant contre le Roi de Courlas, qui ne lui avoit pas laiſſé le tems de s'affermir contre ſon atteinte! Radamanthe ſe jetta ſur le Paladin, le prit entre ſes bras nerveux, le mit en travers ſur le col de ſon cheval, & l'emporta ſous ſa tente comme un enfant. L'Empereur Agrican étant ſurvenu en cet endroit, apperçut le cheval Bayard, dont perſonne ne s'étoit encore ſaiſi. Il fut charmé de ſa beauté, & deſcendit du ſien pour le monter; ce bon Courſier étoit devenu plus docile, depuis qu'il avoit perdu ſon premier maître; il ſe laiſſa prendre ſans réſiſtance, & le fier Tartare ſe crut invincible, quand il eut éprouvé ſes allures.

La témerité du Prince Aſtolphe fut donc très-malheureuſe. Aucun Chevalier du parti d'Angelique n'eut l'aſſurance de ſortir d'Albraque pour aller venger le Paladin. Les Aſſiegés ſe contenterent de fai-

re une garde ſoigneuſe, & de ne rien oublier de tout ce qui pouvoit contribuer à la defenſe de la Ville. Comme ils regardoient des Creneaux, ils virent arriver une nombreuſe Armée du côté qu'étoit campée celle des Tartares. Ces nouvelles troupes commencerent à s'étendre ſur une ligne, & firent connoître par leurs mouvemens qu'elles avoient deſſein d'attaquer le Camp Tartare. Effectivement, c'étoit l'Armée du Roi de Circaſſie; & ce Monarque venoit avec ſept Rois ſes voiſins au ſecours d'Angelique. Le premier nommé Varan Roi des Nogais, avoit vingt mille hommes ſous ſes ordres, tous bien armés, & pour la plûpart grands maîtres à tirer de l'arc. Le ſecond, appellé Brunalde, étoit Roi des Comans, & commandoit à vingt-cinq mille hommes. Ungian Prince des Kalmoutes le ſuivoit avec trente-cinq mille ſoldats. Deux grands guerriers venoient après, l'un étoit Soudan de Cariſme, de la Religion Muſulmane : il amenoit quarante mille de ſes Sujets; l'autre, Seigneur de tout le Corraſſan, conduiſoit dix-huit mille combattans bien aguerris. Le premier ſe nommoit Torinde, & le dernier Savaron. Ces deux Rois étoient ſuivis de Bordaque Roi de Cojende, & de Toncate

qui marchoit à la tête de quinze mille hommes presque tous Archers. Trufaldin qui regnoit dans le Zagathay, Prince très-riche & très-puissant, mais perfide & artificieux, venoit après Bordaque avec quarante-huit mille soldats bien armés. Le généreux Sacripant marchoit le dernier ; & conduisoit trente-deux mille Circassiens. Quoique les Rois de Carisme & du Zagathay fussent plus puissans que lui par le nombre de leurs Peuples & de leurs Villes, ils ne laissoient pas de le regarder comme le chef de cette formidable Armée.

Lorsque tous ces Rois furent rangés en ordre de bataille, Sacripant leur fit une courte exhortation : il leur représenta en peu de mots la justice de leurs armes qui interressoit le Ciel à leur être favorable, & l'injustice d'Agrican qui abusoit de sa puissance pou rcontraindre un cœur qui se refusoit à sa poursuite. Comme il n'y avoit presque pas un de ces Rois qui ne fût amoureux de la Princesse du Cathay, le discours de Sacripant irrita la haine qu'ils avoient déja pour l'Empereur Tartare.

D'un autre côté, Agrican averti de la marche & du dessein de ces Princes, ne jugea point à propos de les attendre dans son camp ; l marcha au-devant d'eux, &

leur présenta un front de bataille égal au leur. Jamais on n'a vû deux Armées plus puissantes en venir aux mains. Elles étoient à peu près égales en nombre comme en valeur.

Le premier qui commença l'attaque, fut le brave Ungian avec ses Kalmouques; il avoit en tête le Roi de Mugal, & il étoit soûtenu par Savaron, Bordaque & Brunalde. Les Rois de Tendouc, de Jageras & de Karacorom soûtenoient Pandragon. Qui pourroit peindre l'horreur de cette sanglante journée? Les Circassiens eurent d'abord l'avantage; ils enfoncerent les Tartares en plus d'un endroit. Le Roi Sacripant secondé de Torinde & d'Ungian faisoit des exploits si merveilleux, que les Géants Argunte & Radimanthe ne pouvoient résister à leurs efforts. Le terrible Agrican qui venoit de renverser Brunalde & Varan, & de faire prisonnier le Roi des Comans, passa par hazard en cet endroit; & voiyant ses gens si maltraités, il se mit en une telle fureur, qu'il en écumoit de rage. Il poussa Bayard la lance en arrêt contre le Roi de Circassie, qui de son côté fondit sur lui comme une tempête. Ces deux vaillans Guerriers, de quelque force qu'ils s'ateignissent, ne pûrent s'é-

branler l'un l'autre, & leurs lances, quoique des plus grosses, volerent en éclats. Des premiers coups qu'ils se donnerent, leurs écus furent mis en pieces. Ils en jetterent les restes à terre, & commencerent à combattre en désesperés, tels que dans un prés deux taureaux se disputent une génisse, & se heurtent de leurs cornes impétueusement. Leurs armes brisées en plusieurs endroits ne sont déja d'aucune défense ; le sang coule de toutes les parties de leurs corps, & cependant le combat dure toujours : mais le Circassien est le plus blessé, ses forces commencent à trahir son courage ; il alloit succomber, quand par hazard jettant les yeux du côté d'Albraque, il apperçut Angelique qui les regardoit des Creneaux. La vûë de la Princesse lui donne une nouvelle vigueur : O Ciel ! dit-il en lui même, fais que la belle Angelique voye avec plaisir ce qu'un excès d'amour m'oblige d'entreprendre pour elle. Si ce bonheur m'arrive, je consens de mourir à ses yeux.

Agité de cet amoureux transport, il frappe à tort & à travers sans se soucier de ses blessures, & à chaque fois qu'il leve le bras pour frapper, il invoque le nom de sa Princesse. Il se ménageoit si peu, &

il fit des efforts si prodigieux, qu'il mit plus d'une fois en danger la vie de son rival; mais le sang qu'il perdoit le laissoit insensiblement sans force, & alloit accorder la victoire à son ennemi, si Torinde son ami suivi de ses Carismiens, ne fût arrivé à son secours. Torinde effrayé de l'état où il le voyoit se jetta brusquement avec quelques-uns de ses Sujets entre les deux combattans, & les obligea de se séparer. Le Roi de Carisme fit conduire Sacripant dans la Ville, & entreprit de le venger.

CHAPITRE VII.

Suite de la bataille. Courage de Sacripant.

AGrican plein de ressentiment de ce qu'on lui enlevoit des mains une victoire assurée, se jette sur Torinde, le renverse & fait un cruel carnage des Carismiens. Brumalde vint les soutenir avec ceux d'Astracan, & fut pris par les Tartares après avoir été porté par terre tout étourdi d'un coup pesant que leur Empereur lui avoit déchargé sur la tête. Les Circassiens

Circassiens n'étant plus animés par la presence de leur Roi, ne purent soûtenir l'effort de leurs ennemis. D'ailleurs, les deux Géants Tartares avec les braves Saritron & Santarie secondant merveilleusement leur Empereur, exterminoient tout ce que son ardeur à poursuivre les défenseurs d'Angelique en laissoient derriere lui. Agrican poussa jusqu'à Trufaldin qui commandoit ce jour-là le corps de réserve des Princes alliés. Ce lâche & perfide Roi ne se sentant pas assez de courage pour faire tête à un si puissant Guerrier, ne songea qu'à se tirer de peril. Agrican, lui dit-il, tu n'acquereras pas grand honneur, si tu m'abas, toi qui est monté sur le meilleur cheval du monde. Je n'ai qu'un mechant roussin accablé de fatigue; mais renonces à cet avantage; descends, je te défie à pied. L'Empereur qui ne vouloit devoir sa gloire qu'à sa valeur, donna dans le piege. Il mit pied à terre, & laissa Bayard en garde à un de ses Chevaliers. Trufaldin prit ce temps pour tourner bride, & piquant des éperons son cheval, s'enfonça parmi les siens avant que le Monarque Tartare put être remonté.

Cette action plus digne de mépris que de colere, fit rire Agrican, qui se rejet-

tant legerement en selle, chercha des ennemis plus redoutables; mais il n'en trouvoit plus qui osassent lui résister : tout fuit & cherche les bois. Ungian, Torinde & Savaron en rallient vainement quelques-uns. Eux-mêmes, après avoir fait des actions de valeur, sont obligés de fuir comme les autres vers Albraque. La furie des Tartares en redouble, ils poursuivent les fuyards avec ardeur, & font passer sous le trenchant de l'acier tous ceux qu'ils peuvent joindre. On ne sçauroit dire combien il en tomba sous leurs coups; il tombe moins d'épis de bled sous la faucille des moissonneurs.

Pour surcroît de malheur, les Circassiens étant parvenus en fuyant aux portes de la Ville qu'ils regardoient comme leur refuge, les trouverent fermées, & le pont levé. Ils se jettent en confusion dans les fossez, aimant encore mieux courir risque de se noyer, que d'être massacrés par leurs ennemis. La fille de Galafron qui les voit ainsi perir miserablement, en a pitié. Elle fait ouvrir la porte & abaisser le pont, à quelque danger que sa compassion l'expose. Les fuyards veulent profiter de sa bonté; ils se presentent en foule pour entrer, & se nuisant les uns aux autres par

leur empressement, ils mettent obstacle eux-mêmes à leur salut. Plusieurs sont étouffés dans la presse, les autres tombent sous le fer des vainqueurs qui les talonent de si près, que quelques Tartares entrent dans la Ville pêle-mêle avec eux. Agrican fut de ce nombre. Son amour lui donnoit des aîles, & Bayard favorable à son dessein, sembloit seconder par sa legereté l'impatience que cet Empereur avoit de conquerir Angelique.

Cette Princesse observoit du haut du Château tout ce qui se passoit ; & comme ce Château, situé sur le roc, étoit dans le cœur de la Ville, rien de remarquable ne pouvoit échapper à ses regards. Elle s'apperçut bien-tôt qu'elle avoit eu tort de faire ouvrir la porte, & elle ordonna promptement qu'on la fermât pour empêcher qu'un plus grand nombre d'ennemis n'entrât dans la Ville. Cet ordre ayant été executé, l'Empereur Agrican se trouva enfermé dans Albraque avec trois cens Chevaliers seulement. Un autre que lui auroit été effrayé du peril, mais ce Monarque intrépide n'en fut que plus fier. Cependant les Chevaliers d'Angelique & les Circassiens qui s'étoient introduits dans la Ville, le voyant pour ainsi-dire à leur

merci, s'aſſemblerent pour l'aſſaillir tous à la fois. Ils avoient à leur tête les Rois Varan & Bordaque. Ce dernier qui étoit de race de Géant, ſe fiant un peu trop à ſes forces, & mépriſant le petit nombre de Tartares qui accompagnoient Agrican, lui adreſſa ces paroles inſolentes : Orgueilleux Empereur, tu vas perdre la vie ; ta valeur te devient inutile, & ton vigoureux Courſier ne peut te ſauver de nos mains. Laiſſe-là ces bravades, lui répondit le Tartare d'un air dédaigneux, & voyons ce que tu ſçais faire.

L'impétueux Bordaque plein de fureur s'avança ſur lui, & grinçant les dents pour faire plus d'effort, lui déchargea ſur le caſque ſon épée à deux mains. L'indomptable Agrican n'en fut point ébranlé. C'eſt mal tenir ta promeſſe, dit-il à Bordaque, tu vas voir ſi je ſçai mieux frapper que toi. En achevant ces mots, il lui porta ſur la tête un ſi furieux coup, qu'il fendit juſqu'à la ceinture ce malheureux Roi de Toncat.

Tous ceux du parti d'Angelique qui furent témoins de cette action, prirent la fuite : le ſeul Varan que ſon caractere de Roi engageoit à montrer plus de courage, entreprit de venger ſon compagnon ;

mais l'Empereur Tartare poussa Bayard si vivement sur ce Roi des Nogais, qu'il culbuta homme & cheval, puis il chassa devant lui, comme des moutons, tous les Chevaliers de la Ville. Il les épouvantoit tous de son seul regard. Les braves Ungian & Savaron qui survinrent sur ces entrefaites, arrêterent les plus effrayés, & leur représentant la honte qu'il y avoit de fuir ainsi devant un homme seul, ils les amenerent au combat. Un grand nombre d'autres du parti des Circassiens se joignit à eux; de sorte que l'Empereur Agrican qui venoit de les mettre en fuite, les vit revenir en foule sur lui; mais quoiqu'il fut environné d'un monde d'ennemis, il n'en étoit pas plus épouvanté; au contraire, il en devint plus redoutable. Il se jetta sur les plus ardens à l'assaillir, & en fit un horrible carnage. L'esperance de se faire jour par sa valeur jusqu'à la Princesse, lui faisoit executer des choses étonnantes. De son côté, Bayard, comme s'il fut entré dans tous ses mouvemens, écartoit ses ennemis, ou les renversoit de ses pieds, & faisoit encore plus craindre son approche que le Guerrier même qui le montoit. Enfin l'un & l'autre font perdre la vie à tant de monde, que

chacun recule & n'ose plus s'exposer à un peril si certain. Par-tout où ils passent, on n'entend que des cris & que des hurlemens.

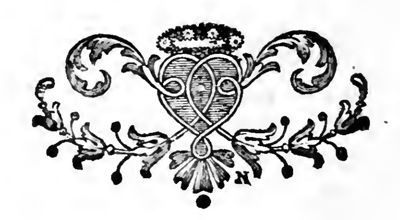
Ces cris frapperent les oreilles de Sacripant. Il étoit sur un lit où l'on venoit de panser ses blessures : il en demanda le sujet. Un de ses Ecuyers lui dit en tremblant que l'Empereur des Tartares étoit dans Albraque, & faisoit une cruelle boucherie des Circassiens. A cette nouvelle, Sacripant se leve, & se faisant armer en diligence, malgré tout ce qu'on lui peut dire pour l'en empêcher, il court rétablir l'assurance dans tous les cœurs de son parti. Ah lâches ; leur cria-t-il, gens sans honneur, vous fuyez ! Hé pensez-vous éviter le fer des Tartares, lorsque vous en êtes environnés ? Ils seront les premiers à vous punir de votre lâcheté. S'il faut que vous mouriez, mourez les armes à la main comme votre Roi : je viens vous en donner l'exemple.

Ces paroles furent proferées d'un ton qui arrêta tous ceux qui fuyoient. Le Roi de Circassie passoit pour un si grand Guerrier, que tous les défenseurs d'Angelique reprirent courage. Les Rois Torinde & Savaron s'apprêtent à le seconder, & les

Circaſſiens ſe rangerent autour de lui. Le Monarque Tartare voit renaître mille ennemis, & toutefois tant d'épées levées ſur lui ne ſont pas capables de l'épouvanter; il fond comme un tonnerre ſur ceux qui l'attendent, il frappe à tort & à travers, renverſe hommes & chevaux, & Bayard foule aux pieds tout ce qui ſe trouve à ſon paſſage. Tel qu'on a vû quelquefois un lyon furieux qni preſſé des Chaſſeurs & des huées qu'on fait après lui, ſort d'une Foreſt; il en ſort terrible, il a honte de témoigner de la crainte, à chaque pas qu'il fait, à chaque cri qu'il entend, il tourne ſon orgueilleuſe tête,ſe bat les flancs de ſa queue, s'arrête & mugit d'une maniere qui cauſe de l'épouvante à ceux même qui le pourſuivent: tel on voit dans Albraque le terrible Agrican. Il eſt contraint de reculer;& néanmoins en ſe retirant, il fait paroître ſon grand courage. La multitude qui l'attaque eſt innombrable. A chaque inſtant, il voit paroître de nouveaux ennemis; les fleches & les javelots volent ſur lui de toutes parts; on lui jette du haut des maiſons de groſſes pierres pour l'accabler, les plus hardis l'aſſaillent de front, d'autres le preſſent par les côtez, d'autres enfin par derriere; mais l'infatigable Sacripant lui

fait plus de peine que tout le reste.

Ce Roi, tout affoibli qu'il étoit du sang qu'il avoit perdu, malgré ses blessures, harceloient à la tête de ses Circassiens l'Empereur, & l'occupoit lui seul tout entier, pendant que Torinde & Savaron achevoient de mettre en pieces les Tartares qui étoient entrés dans la Ville avec leur maître. Ces choses se passoient dans Albraque, & l'intrépide Agrican ne pouvoit attendre qu'un suc-ès malheureux du grand peril où sa bouillante ardeur l'avoit engagé, lorsqu'on entendit du côté des portes de la Ville un bruit effroyable. Mais le tissu de mon histoire veut que je suspende ici le recit de ce combat pour parler des avantures du Seigneur de Montauban.



RENCONTRE DE RENAUD.

Histoire de Prasilde & d'Irolde.

LE fils d'Aimon, comme on l'a dit cy-devant, au sortir de la Roche-Cruelle marchoit le long du rivage de la mer. Il rencontra bien-tôt une Dame qui pleuroit amerement, & appelloit la mort à son secours. Il la pria civilement de lui apprendre le sujet d'une si vive douleur. Hélas! Seigneur Chevalier, lui répondit-elle, plût-au-Ciel que je n'eusse jamais vû le jour, puisque j'ai perdu tout ce qui pouvoit me le faire chérir. Je cours de contrée en contrée pour chercher ce que selon toutes les apparences, je ne trouverai jamais. Car où puis-je rencontrer un Guerrier qui ose en combattre neuf autres, dont un seul suffit pour achever les plus hautes entreprises. Belle Dame, reprit le Paladin en soûriant, je ne me crois pas capable de surmonter neufs Chevaliers, je ne me promettrois pas seulement d'en vaincre deux, néanmoins la compassion que j'ai de vos peines me fera entreprendre ce combat. Si

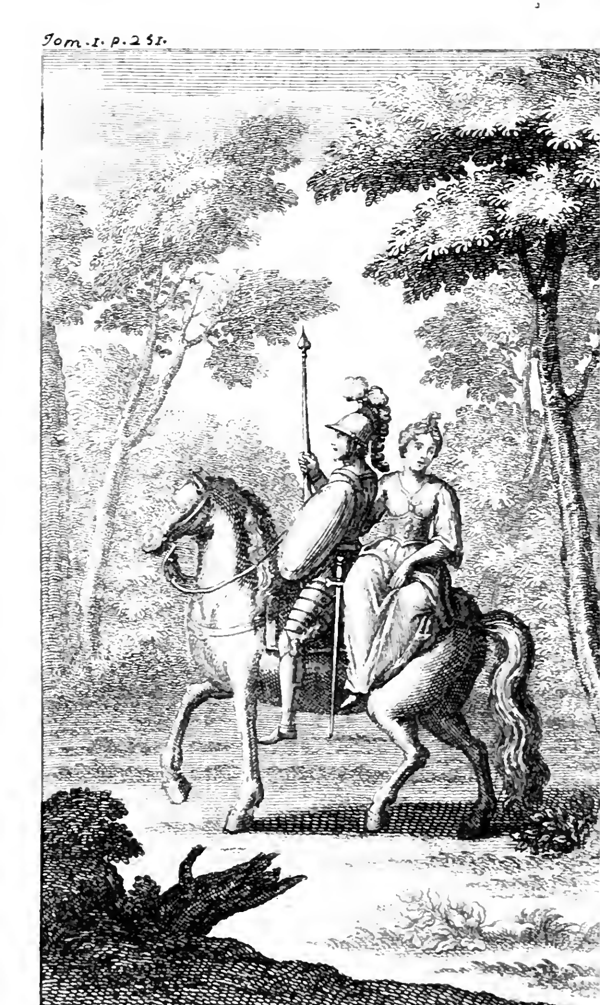
je ne puis suffire à ce haut fait d'armes; du moins en aurai-je formé le dessein.

Noble Chevalier, dit la Dame affligée, le Ciel veuille récompenser votre générosité, mais je n'ose me flatter que vous sortiez heureusement d'une si grande entreprise. Le Comte Roland, ce Paladin si fameux, est un des neufs Guerriers dont je vous parle, & les autres sont si renommés par leurs exploits, que je désespere de vous en voir vainqueur.

Aussi-tôt que Renaud eut entendu prononcer le nom de son cousin, il demeura tout surpris. Il pria cette Dame, qui étoit la belle Fleur-de-Lys, de ne pas differer à lui en apprendre des nouvelles. Alors cette tendre amante de Brandimart, lui conta l'avanture du fleuve de l'Oubli. Le fils d'Aimon connoissant par ce recit tout le besoin que le Comte avoit de secours, pressa la Dame de le conduire au Château de Dragontine. Fleur-de-Lys en faisoit quelque difficulté sur le peu d'apparence qu'il y avoit qu'il pût mettre à fin cette avanture; mais il lui en fit des instances si vives, que le voyant d'ailleurs bien armé, & d'une figure à faire concevoir de lui la plus haute opinion, elle se résolut à le satisfaire.

Comme le Paladin étoit à pied, elle lui





offrit ſon cheval, & après bien des complimens de part & d'autres, ils convinrent qu'ils monteroient tous deux deſſus. Le Chevalier prit donc la Dame en croupe, & ſe mit en chemin avec elle. Fleur-de-Lysqui connoiſſoit les hommes n'étoit pas ſans crainte; elle appréhendoit que le Seigneur de Montauban ne conçut des deſirs prejudiciables à ſon honneur, & ne voulut profiter de l'occaſion qu'il avoit de les lui découvrir; cependant voyant qu'un temps conſiderable s'étoit déja paſſé, ſans que leChevalier lui eut tenu aucun propos qui confirmât ſa crainte, elle ſe raſſura. De peur toutefois que la ſolitude & les ombrages épais d'une vaſte forêt qu'ils avoient à traverſer n'excitaſſent en lui de mauvais mouvemens, elle crut devoir occuper ſon eſprit: Vaillant Chevalier, lui dit-elle, nous entrons maintenant dans une forêt d'une grande étenduë; mais pour vous déſennuyer, je vais vous faire un recit que vous trouverez peut-être agréable, & qui ſera du moins un tableau de la plus parfaite amitié. C'eſt une avanture toute nouvellement arrivée, & qui fait l'entretien de toute la grande Ville de Balc. La belle Fleur-de-Lys s'arrêta en cet endroit de ſon diſcours, & comme le fils

d'Aimon lui témoigna qu'elle lui feroit plaisir, elle continua de parler de cette sorte.

Histoire de Prasilde & d'Irolde.

UN Chevalier de Balc nommé Irolde aimoit avec ardeur la belle Thisbine, Dame d'un merite singulier. Elle répondoit à sa tendresse avec toute la sensibilité qu'il pouvoit souhaiter. La préference qu'elle lui donnoit sur tous ses rivaux, qui étoient en grand nombre, étoit si visible, qu'ils en mourroient tous de jalousie. Quelques-uns d'entr'eux employerent l'adresse, l'artifice & les faux rapports pour les brouiller, mais ils avoient l'un & l'autre un si bon esprit, que jamais leur bonne intelligence ne put être troublée. Ils démêloient toujours le piége qui leur étoit tendu. D'autres chercherent à se défaire d'Irolde par les voies d'honneur, & ceux-là ne furent pas plus heureux. Irolde répondit en homme de cœur à tous leurs défis, & en sortit toujours avec avantage, comme bon Chevalier qu'il étoit. Les plus lâches n'osant l'attaquer à guerre ouverte, eurent recours aux moyens les plus noirs; l'empoisonnement & l'assassinat n'y

furent point oubliés ; mais la prudence du Chevalier & les ſages conſeils de Thiſbine déconcerterent toutes leurs meſures.

Enfin ces deux amans charmés l'un de l'autre, ne tarderent pas à ſe lier enſemble des nœuds de l'himenée. La fête fut publique dans toute la Ville ; leurs familles étoient illuſtres ; leurs perſonnes aimées de tout le monde ; chacun prenoit part à leur bonheur. La poſſeſſion, contre l'ordinaire, ne rallentit point leurs feux, jamais Marc-Antoine n'aima tant ſa Cleopatre, & la Reine Panthée ne chérit tant ſon cher Abradate. Ils ſe trouvoient aimables comme auparavant.

La charmante Thiſbine accompagnée de pluſieurs Dames de ſes amies prenoit un jour le frais dans un jardin de la Ville. Un des plus parfaits Chevaliers de Balc, nommé Praſilde y arriva. Il revenoit d'un grand voyage qu'il avoit entrepris tant pour chercher les avantures que pour ſe perfectionner, & l'on peut dire qu'il faiſoit alors le principal ornement de la Ville. Ce galant Chevalier ſe mêla parmi les Dames avec quelques-uns de ſes amis, & en fut agréablement reçu.

Entre pluſieurs petits jeux innocens qu'on propoſa pour ſe divertir, on s'arrêta

à celui-ci : Une Dame de la compagnie avoit la tête ſur le giron de Thiſbine, & tenoit une de ſes mains ouverte ſur ſon dos. On frappoit ſur cette main, & il falloit que la Dame devinât qui l'avoit frappé. Praſilde ayant frappé à ſon tour la Dame le nomma, & il fut obligé par la loi du jeu de prendre ſa place. Ce Chevalier poſa donc ſa tête ſur le giron de Thiſbine, & dans le moment il ſentit naître dans ſon cœur un ardent amour. Ce feu qui l'embraſe lui plaît de telle ſorte, que pour conſerver ſa place, il cherche à ne point deviner ceux qui le frappent. Enfin le jeu finit, mais la flâme qui s'étoit allumée dans le ſein de Praſilde ne s'éteignit point. Elle continua de l'agiter le reſte du jour, & la nuit elle s'accrut dans le ſilence & dans l'obſcurité. Au lieu de s'aſſoupir, ce nouvel amant devient la proye de mille penſées diverſes qui l'inquiétent, & le jour naiſſant vient frapper ſes yeux que le ſommeil n'a pu fermer. Il ſe leva plein d'agitation, & les jours ſuivans il ne fut pas plus tranquille. Quelque occupation qu'il ſe donne, il ne peut trouver aucun repos. Tantôt il cherche la ſolitude pour y rêver en liberté, tantôt il fréquente les compagnies dans l'eſperance d'y rencontrer l'ob-

jet dont l'image trop chérie remplit ſeule ſon eſprit. Ses deſirs étoient trop vifs pour ne pas ſonger à les ſatisfaire;&pour y parvenir, il réſolut de les faire connoître à la perſonne qui les lui avoit inſpirés.

Il n'oſa faire lui-même ſa déclaration; il ſçavoit bien que Thiſbine tenoit encore plus à ſon cher Irolde par les liens du cœur que par ceux de l'Himen; mais une Dame de ſes amies s'offrit à le ſervir auprès de ſa Maîtreſſe avec qui elle étoit fort unie. Cette officieuſe perſonne s'employa pour lui avec toute l'adreſſe poſſible; elle parla plus d'une fois en ſa faveur: & quoiqu'on lui répondit d'une maniere à lui faire perdre toute eſperance de réuſſir dans ſa négociation, elle ne ſe rebutoit point.

O ma chere amie! dit-elle enfin un jour à l'aimable Thiſbine, pourquoi renonces-tu aux charmans plaiſirs dont ta beauté peut te faire joüir? Regardes le beau Praſilde; c'eſt le plus accompli des humains, il t'aime plus que ſa propre vie. Faut-il que tes rigueurs le réduiſent au tombeau, & faſſent perdre à l'Univers ſon plus bel ornement. Jouis de ta jeuneſſe, inſenſée Thiſbine; cette agréable ſaiſon ſe doit toute employer en délices, puiſque la beauté paſſe comme la roſe en peu de jours. Tu

ne ſeras pas toujours ſuivie des ris & des jeux; peut-être même rechercheras-tu vainement un jour ce bien que tu refuſes. Profite de mon expérience. Qui te retiens? Ah! certes, ſi c'eſt la foi jurée à ton Irolde, quelle ſimplicité? Eſt-il juſte que ce qui peut faire la félicité des plus braves Chevaliers de la terre ſoit le partage d'un ſeul?

La charmante Epouſe d'Irolde, auſſi offenſée que ſurpriſe de l'inſolence de ce diſcours, n'en put ſouffrir la continuation. Elle en marqua ſon reſſentiment dans des termes fort vifs, & rompit ſur le champ avec cette fauſſe amie qui lui donnoit de ſi pernicieux conſeils. Praſilde fut inconſolable du mauvais ſuccès de ſon amoureuſe entrepriſe. Il ne lui reſtoit plus aucune eſperance. Il avoit remarqué lui-même que Thiſbine le fuyoit, & c'étoit un foible ſoulagement pour lui de ſçavoir qu'elle n'ignoroit pas ſon amour. Il reconnut qu'il s'étoit trop livré à ſes deſirs, & il fit tous ces efforts pour les chaſſer de ſon cœur; mais il n'étoit plus temps, il avoit laiſſé prendre trop d'empire à la paſſion violente qui les avoit fait naître.

Dès ce moment, il abhore tous les plaiſirs, il ne quitte point la ſolitude. Un jour qu'il

qu'il exhaloit en liberté l'ardeur de ses soupirs dans un bois qui est hors des portes de Balc, il fut tiré de sa rêverie par les cris perçans d'une femme qui sembloit demander du secours. Le ressentiment qu'on a de ses propres malheurs inspire de la compassion pour ceux d'autrui. Prasilde, qui d'ailleurs étoit généreux, se pressa d'aller où la voix l'appelloit. Imaginez-vous quel fut son étonnement, quand il vit que c'étoit Thisbine elle-même : elle avoit les cheveux épars, & faisoit éclater dans ses yeux & dans la pâleur de son visage toutes les marques du plus vif désespoir.

Elle courut au Chevalier aussi-tôt qu'elle l'apperçut : Ah généreux Prasilde, lui dit-elle, si vous m'aimez encore, voici une occasion de me le témoigner. Mon cher Irolde est sur le point de perdre la vie, si vous ne le secourez : six assassins viennent de le surprendre dans un endroit de ce bois ; ils sont aux mains, courez de grace le défendre. Madame, dit Prasilde, vous allez voir si vos volontez me sont sacrées, conduisez-moi au lieu du combat. La Dame se hâta de l'y mener. Ils y trouverent Irolde qui se défendoit encore avec beaucoup de courage ; mais il étoit si blessé, qu'il auroit bien-tôt succombé sous

l'effort de ces aſſaſſins. Praſilde ne balança point à ſecourir celui dont il avoit ſujet de ſouhaiter la perte ; & quoiqu'il n'eut point d'autres armes que ſon épée, il fondit ſur ces ſcelerats avec tant de vigueur, qu'en un moment il fit mordre la pouſſiere à deux des plus empreſſés. Irolde tout affoibli qu'il étoit de ſes bleſſures, en tua un de ſa main. Le reſte épouvanté chercha ſon ſalut dans la fuite.

Après ce combat, le premier ſoin de Thiſbine fut de viſiter les playes de ſon mari, qui par bonheur ne paroiſſoient pas dangereuſes, enſuite elle & Praſilde trouverent moyen d'arrêter ſon ſang avec des linges. Si cette Dame fut ſenſible au ſervice rendu par ce Chevalier, Irolde n'en parut pas moins touché. Il avoit déja pour Praſilde une eſtime infinie, & ce qu'il venoit de lui voir faire, acheva de le lui rendre cher à l'égal de lui-même ; il le remercia dans les termes les plus vifs que ſa reconnoiſſance lui pût inſpirer, & il lui demanda ſon amitié. Praſilde la lui accorda d'autant plus volontiers qu'il eſpera que cette liaiſon pourroit lui donner moyen d'adoucir en ſa faveur la cruelle Thiſbine ; ou du moins la diſpoſer à ſouffrir ſes ſoins ſans colere.

Ils s'en retournerent tous trois ensemble à Balc ; & chemin faisant, Irolde apprit à son Liberateur la cause du peril qu'il venoit de courir : il lui dit qu'en revenant avec son Epouse d'un Château qu'ils avoient à une demi-journée de la Ville, six scelerats apostés sans doute par ses anciens rivaux, l'avoient surpris & attaqué dans ce bois. Cette avanture dont il faisoit le recit ne fut pas si-tôt sçûe dans la Ville, que tout le monde, qui aimoit ces Epoux, s'interessa pour eux, & les rivaux d'Irolde qui avoient suscité des assassins pour lui ôter la vie, furent obligés de prendre la fuite pour éviter le châtiment qu'ils n'auroient pas manqué de recevoir.

Depuis ce jour si heureux pour Prasilde, ses affaires prirent une face plus riante; il sentit soulager ses peines. Thisbine changea de manieres avec lui ; & quoiqu'elle n'eut aucune envie de trahir son devoir, elle se crut obligée de ménager un homme qui, contre ses propres interêts, lui avoit conservé son Epoux. Pour Irolde, il s'attacha si fortement à Prasilde, qu'il ne pouvoit plus vivre sans lui. Les belles qualitez de ce Chevalier avoient fait tant d'impression sur son

cœur, & la reconnoiſſance mettoit tant de vivacité dans ſes mouvemens, que Thiſbine à peine lui étoit plus chere que Praſilde. Il propoſa même à cet ami de venir demeurer chez lui, dans la vûe d'être encore plus unis; & quelque choſe que pût faire ſa prudente Epouſe pour le détourner de ſa réſolution, elle fut obligée de ſe ſoumettre à ſes volontez.

Praſilde fut très-ſenſible au changement de ſa fortune amoureuſe. Le bon accueil que lui faiſoit Thiſbine, & la facilité qu'il avoit de la voir, enchanterent ſes maux pendant un temps aſſez conſiderable: mais quand il reconnut que dans les airs de douceur & de diſtinction qu'elle avoit pour lui, il n'entroit que de la reconnoiſſance, il jugea que ces apparences flatteuſes ſur leſquelles il avoit fait revivre ſon eſpoir n'étoient dans le fond que des maux déguiſés. En effet, la fidelle Thiſbine, pour lui ôter toute eſperance, ne lui cachoit rien de toute la tendreſſe qu'elle avoit pour Irolde. Ce triſte éclairciſſement jetta Praſilde dans une ſituation plus déplorable que celle où les rigueurs de Thiſbine l'avoient réduit auparavant.

Le voilà donc retombé dans ſes premieres langueurs. Irolde étonné de ce chan-

gement lui en demanda plus d'une fois la cause, & voyant qu'il s'obstinoit à la lui cacher, il en étoit inconsolable; un jour enfin Prasilde prit le chemin du bois dont on vient de parler, sans vouloir souffrir qu'aucun de ses gens l'accompagnât. Irolde qui en fut averti, marcha sur ses pas avec Thisbine, qui ne prévoyant point ce qui en devoit arriver, s'y étoit laissé conduire par complaisance pour son époux. Leur dessein étoit d'empêcher Prasilde de s'abandonner à sa douleur, ils espéroient le trouver sans peine dans ce bois qui n'avoit pas une grande étendue; cependant ils le chercherent en vain longtemps; & fatigués d'une recherche inutile, ils se disposoient à s'en retourner à Balc, lorsqu'une voix plaintive frappa leurs oreilles; elle partoit d'un endroit du bois qui paroissoit le plus touffu. Thisbine en frémit, elle appréhenda que ce ne fut Prasilde, & qu'il ne fit connoître par ses plaintes à son mari le sujet de ses déplaisirs. Dans cette crainte, elle voulut représenter à Irolde qu'il ne devoit point s'approcher du lieu d'où sortoient ces tristes accens; que ce pouvoit être une personne qui se plaignoit & qui seroit fâchée peut-être que des étrangers l'entendissent;

mais elle ne put persuader son époux, qui s'avança pour s'éclaircir de ce que c'étoit. Thisbine le suivit toute tremblante; & quand ils furent tous deux près de l'endroit d'où les plaintes étoient parties, ils se cacherent derriere un buisson, & de-là, sans être vûs, ils ouirent ces paroles, & reconnurent que celui qui les prononçoit étoit le malheureux Chevalier qu'ils cherchoient.

Arbres solitaires, qui seuls êtes témoins de l'excès de mes souffrances, si l'adorable, mais trop cruelle Thisbine, vient embellir de sa présence vos ombrages, ne lui révelez point les amoureux transports que je fais éclater devant vous, puisqu'elle a cent fois forcé ma bouche au silence, & qu'elle me contraint même d'étouffer mes soupirs : mais pourquoi m'obstiner plus longtemps à conserver une vie qui lui est odieuse? En achevant ces mots, il tira son épée, & continuant de s'adresser aux arbres : muets confidens de mes langueurs, s'écria-t-il, recevez mes derniers adieux.

Il alloit effectivement se perser le sein, si le génereux Irolde, aussi touché que surpris de ce qu'il venoit d'entendre, n'eut fait alors un grand cri, de la frayeur

qu'il eut que son ami ne se tuât ; Prasilde frappé de cette voix perçante, suspendit son action pour découvrir d'où elle partoit : il tourne la tête ; il voit Irolde & son épouse qui se pressent de le joindre pour prévenir le coup dont il se veut frapper. Quels furent alors les mouvemens de ces trois personnes ? La confusion que Prasilde remarqua sur le visage des deux époux augmenta la sienne, & ne lui permit pas de douter qu'ils n'eussent entendu tout ce qu'il venoit de dire. Irolde, d'un autre côté, cherchoit des termes à pouvoir diminuer l'embaras de son ami, & Thisbine incertaine de ce que son mari pensoit de cette avanture, étoit dans un trouble inconcevable. Ils garderent tous trois pendant quelque temps un morne silence, qui exprimoit plus de choses qu'ils n'en vouloient dire.

Enfin, Irolde regardant Prasilde d'un air attendri, sans être mêlé de colere : Quoi donc, cher ami, lui dit-il, je vous trouve la main armée contre vous-même ! Qu'est devenu ce grand courage que vous avez fait éclater dans les plus affreux perils ? Ah rétablissez la raison dans votre ame, & chassez cette mélancolie

qui ne vous ſeroit pas moins funeſte que ce fer dont vous imploriez le ſecours. J'ai lieu de m'étonner moi-même, répondit Praſilde languiſſamment, de la ſurpriſe que vous me marquez. Puiſque vous ſçavez mon ſecret, Irolde, devez-vous être étonné que j'employe à terminer mes peines, le ſeul moyen qui m'en peut affranchir promptement. Les attraits de Thiſbine ont allumé dans mon ſein mille flâmes dévorantes. Ne m'en faites point de reproches, cet amour eſt né avant notre amitié. D'ailleurs, les efforts que j'ai faits pour combattre ma paſſion, quoique vains, doivent me juſtifier auprès de vous ; & plus encore que tous mes efforts, la réſolution que vous m'avez empêché d'executer : ne me preſſez donc plus de ménager des jours qui me ſont un ſupplice. Vivez dans les plaiſirs, trop heureux époux d'une beauté ſi touchante, & laiſſez mourir un malheureux, dont le ſort ne peut changer.

Si quelqu'un de nous deux doit perdre la vie, dit Irolde, c'eſt moi plûtôt qu'un Chevalier ſi parfait, & je ne ferai en cela que vous ſacrifier des jours que vous m'avez conſervés. Vous ne mourrez ni l'un ni l'autre, interrompit Thiſbine ;

Thiſbine ; Irolde vivra pour le bonheur de ſon épouſe ; & le généreux Praſilde aura ſans doute aſſez de raiſon pour ne pas troubler ce bonheur par ſon deſeſpoir.

Les deux époux eurent aſſez de peine à rétablir le calme dans l'ame de Praſilde ; & ce ne fut qu'après un aſſez long entretien, qu'ils obtinrent de lui qu'il n'attenteroit pas ſur ſes jours. Thiſbine pour mieux l'engager à tenir ſa promeſſe, lui fit depuis ce jour-là un accueil ſi favorable, que ſes ennuis en furent ſoulagés. Il pouvoit en toute liberté l'entretenir de ſa paſſion ; elle y répondoit même quelquefois d'une maniere à lui perſuader qu'elle la voyoit avec plaiſir.

Comme un amant ſe flatte toujours, il prit cette complaiſance de Thiſbine pour un tendre retour de ſa part. Tout rempli de cette penſée, il devint plus empreſſé que jamais ; il fit parler ſes ſoupirs, ſes langueurs ; enfin il obſedoit la Dame, qui fatiguée des empreſſemens d'un amant ſi opiniâtre, qu'elle n'oſoit rebuter de peur de déplaire à ſon mari, n'étoit pas peu embaraſſée à s'en défendre. Elle fut plus d'une fois ſur le point de découvrir ſon embaras à Irolde, &

de le conjurer de la délivrer des perſecutions qu'elle ne ſouffroit qu'à regret : mais quand elle ouvroit la bouche pour s'en plaindre, ſon époux, qui ne voyoit que trop où elle en vouloit venir, interrompoit ſon diſcours, & l'entretenoit d'autre choſe. La Dame à la fin perdit patience, & pour ſe procurer du repos, prit ſa réſolution. Elle parla un jour à Praſilde dans ces termes :

Tu m'aimes, Chevalier, avec ardeur ; & j'ai toujours été cruelle à tes vœux. J'ai cru qu'une femme auſſi attachée que je le ſuis à mon époux, ne pouvoit être ſenſible aux ſoins d'un amant ; mais je ſens que mon cœur d'accord avec tes deſirs veut ſe rendre à ta conſtance ; cependant je cherche une autre excuſe que ton opiniâtreté pour juſtifier ma foibleſſe ; il faut que tu me rendes un ſervice important pour achever de ſurmonter les ſcrupules que ma délicateſſe pourroit oppoſer à ton bonheur. Ecoute ce que j'exige de toi.

J'ai appris de quelques Voyageurs que dans une contrée d'Afrique, voiſine du Mont Atlas, eſt une grande Forêt, au milieu de laquelle on voit un jardin entouré de hautes & fortes murailles. Ce

jardin qui se nomme encore le jardin des Hesperides, parce qu'il fut autrefois cultivé, dit-on, par les filles d'Hesper, est fameux dans le païs par les merveilles qu'on en publie ; il renferme, entre autres richesses, l'*Arbre du Trésor*, dont les rameaux sont d'or, & qui porte pour fruit des Pommes d'Emeraudes. Le rapport qu'on m'en a fait m'a donné un si violent désir d'en avoir une branche en ma possession, que cette envie trouble mon repos. S'il étoit permis à une femme d'errer comme une vagabonde, j'irois moi-même, malgré l'éloignement des lieux, tâcher de satisfaire mon entêtement. Je sçai bien que la chose est d'une très-difficile exécution, & t'engagera dans de grands périls ; mais les grands cœurs, comme le tien, ne se rebutent pas par les obstacles, & rien n'est impossible à l'amour : ce n'est que par un pareil service que tu peux gagner Thisbine. Si la conquête de mon cœur t'est précieuse, ne me donne pas la confusion d'avoir fait inutilement auprès de toi une démarche qui coûte toujours beaucoup à une personne de mon caractere. Tu pourras juger par la grandeur de l'entreprise de la reconnoissance que j'en aurai.

Pendant que la femme d'Irolde tenoit ce discours, Prasilde l'écoutoit avec une avide attention. Toutes les facultez de son ame sembloient en être occupées. L'étonnement, la défiance, l'irrésolution, la joye, la douleur, la crainte & l'espérance l'agitoient tour-à-tour. D'un côté, la démarche que Thisbine faisoit en lui demandant une grace de cette nature, lui donnoit de la joye; il étoit charmé qu'elle daignât mettre son amour à une forte épreuve; & ce qui augmentoit le prix d'une faveur si singuliere, c'étoit la récompense qu'elle lui promettoit s'il parvenoit à la satisfaire. D'un autre côté, il connoissoit la vertu de la Dame & la tendresse qu'elle avoit pour son époux; cette connoissance lui rendoit la proposition suspecte; il craignoit, qu'importunée de ses instances & de ses plaintes, elle ne cherchât à se défaire de lui. Dans cette juste crainte, voici ce qu'il lui répondit.

Adorable Thisbine, ni les difficultez ni les périls ne m'empêcheront point de vous obéir. Je vous aime avec une ardeur qui me fera tenter jusqu'à l'impossible pour contenter vos moindres désirs; mais je connois votre attachement pour votre

heureux époux, & je vous l'avouerai, cela me fait douter de la fincerité de vos promeffes. Le peu de fruit que j'ai recueilli de mes foins, me donne lieu de penfer que pour vous délivrer de mes importunitez, vous pouvez avoir concerté avec Irolde cet artifice; pardonnez-moi ce mot, Madame, un amant qui déplaît doit fe défier de tout. Si vous voulez que j'entreprenne le voyage que vous me propofez, il faut qu'Irolde, qui difpofe de vos affections plus que vous-même, m'affure de l'effet de vos promeffes, fi je fuis affez heureux pour vous apporter le rameau que vous fouhaitez. Sur cette affurance, il n'eft point de danger que je craigne; mais fans cela, Madame, vous me permettrez de vous dire que je ne puis me réfoudre à m'éloigner de vous.

Thifbine qui ne s'étoit pas attendue à une pareille réponfe, en frémit; elle repréfenta au Chevalier qu'il demandoit une chofe qui ne fe propofoit point à un mari, & que c'étoit mal reconnoître la la faveur qu'elle lui faifoit, que d'exiger d'elle cette démarche. Prafilde la laiffa dire tout ce qu'elle voulut, mais il n'en démordit point, tant il étoit perfuadé que la Dame n'avoit pour but que fon éloignement.

L'épouſe d'Irolde le voyant intraitable ſur cet article, prit le parti de recourir effectivement à ſon époux. Avant que de lui faire une propoſition ſi nouvelle, & dont elle jugea bien qu'il ſeroit étonné, elle lui parla des perſécutions qu'elle eſſuyoit tous les jours; elle lui dit que ſa patience étoit à bout, que Praſilde, en un mot, troubloit la tranquillité de ſa vie, & qu'il falloit abſolument ſe ſervir du moyen qu'elle avoit imaginé pour l'éloigner. Irolde pâlit à ce diſcours; il ne pouvoit conſentir qu'on le privât de ſon ami. L'abſence, lui dit Thiſbine, eſt la ſeule choſe qui puiſſe bannir du cœur de Praſilde cette fureur amoureuſe qui fait ſon malheur & le mien. Madame, interrompit ſon époux avec chagrin, ce moyen ne produit pas toujours ſon effet. Je connois Praſilde, ce n'eſt point un amant ordinaire; l'abſence ne changera pas ſon ame, & vos charmes ne ſçauroient s'effacer d'un cœur qui en a une fois reçu l'impreſſion. Ce Chevalier reviendra plus amoureux que jamais, & ſon éloignement n'aura ſervi qu'à me livrer au chagrin de ne point voir un ami ſans lequel je ne puis vivre.

L'abſence guérira Praſilde, reprit Thiſ-

bine, & vous en ſerez perſuadé lorſque vous ſçaurez ce que je me ſuis propoſé. Alors elle lui raconta ce qu'elle avoit exigé de ce Chevalier ; enſuite elle ajouta : Ce n'eſt plus un dragon qui garde, comme au temps des Heſperides, l'arbre merveilleux dont je viens de vous parler ; c'eſt une Dame d'une beauté ſi raviſſante, que tous les Chevaliers ſe rendent à ſes premiers regards. Dès que Praſilde verra cette incomparable Dame, il eſt à croire que ſon cœur recevra l'impreſſion d'un nouvel amour qui lui fera oublier mes foibles charmes. Je n'ignore pas que ſon abſence rendra les momens qu'elle doit durer ſenſibles à votre amitié, mais, non cher Irolde, ſi cet ami vous eſt cher, faites-vous la violence de conſentir à le perdre pour quelque temps en faveur de ſa guériſon qui devient certaine par le moyen que je vous ai dit, & qui importe à notre commun repos.

Irolde ſe rendit enfin, & ſa charmante épouſe avoit lieu d'être contente de ce qu'elle venoit d'obtenir. Cependant cela ne ſuffiſoit pas, il falloit lui dire auſſi ce que Praſilde avoit exigé d'elle ; cela paroiſſoit embaraſſant. Elle le fit toutefois le plus délicatement qu'il lui fut poſ-

ſible ; & comme elle s'apperçut à l'émotion qu'il laiſſa voir ſur ſon viſage, qu'il trouvoit la condition un peu dure pour un époux amoureux de ſa femme, Thiſbine lui dit : Il eſt nouveau ſans doute qu'un mari accepte une ſemblable condition ; mais ſongez, mon cher Irolde, qu'au fonds votre conſentement ne vous engage à rien ; car ſi-tôt que la Dame du Jardin aura porté ſur lui ſes regards redoutables, il n'aura plus d'envie de me faire tenir ma promeſſe. Mais, Madame, repliqua l'époux, ſi ce que l'on rapporte du Jardin & de la Dame fatale eſt fabuleux ? Cela ne ſe peut pas, interrompit Thiſbine, puiſque tous les voyageurs ſont d'accord la-deſſus. Mais ſi la choſe n'eſt pas véritable, ni vous ni moi nous ne hazardons rien ; ainſi dans l'un & dans l'autre cas, que riſquez-vous en accordant à votre ami la ſatisfaction qu'il demande ? Il partira content, & ceſſera de s'imaginer que je ne cherche qu'à me défaire de lui.

Pour abreger ma narration, noble Chevalier, pourſuivit la Maîtreſſe de Brandimart, Irolde fit tout ce que Thiſbine ſouhaitoit ; & Praſilde perdant toute la défiance qui pouvoit lui reſter qu'on n'a-

git pas avec lui de bonne foi, sortit de Balc fort satisfait d'avoir obtenu un si doux consentement. Ce n'est pas qu'il ne fut sensible au chagrin de quitter sa Dame, mais le prix charmant qu'elle attachoit au service qu'on attendoit de lui, animoit son courage de telle sorte qu'il auroit, comme Alcide, entrepris de pénetrer jusqu'aux enfers.

CHAPITRE IX.

Quelle avanture obligea la belle Fleur-de-Lys d'interrompre son recit. Continuation de l'Histoire de Prasilde & d'Irolde.

LA Maîtresse de Brandimart étoit en cet endroit de l'Histoire de Prasilde & d'Irolde, que le Seigneur de Montauban écoutoit avec une extrême attention, lorsqu'il passa près d'eux un Chevalier bien monté; ils le saluerent fort civilement, mais il ne leur rendit point le salut, & il se contenta de regarder la Dame en passant. Il revint pourtant sur ses pas un moment après, & s'adressant

au Paladin : Chevalier, lui dit-il fierement, je viens de me faire un reproche : j'ai passé auprès de vous sans vous défier à la Joûte. Les gens de notre profession ne doivent perdre aucune occasion de signaler leur valeur : ainsi vous trouverez bon que je vous provoque au combat.

Brave Chevalier, répondit d'un air modeste le fils d'Aimon, vous voyez l'état où je me trouve : le cheval que je monte est à cette Dame, & comme je ne puis disposer d'un bien qui lui appartient, je vous prie de vouloir m'exempter de l'honneur de joûter contre vous. Il y a un moyen de nous accorder, reprit le Chevalier inconnu ; puisque ce cheval n'est point à vous, prenez la peine d'en descendre ; vous pourrez aller à pied, & moi je me chargerai de la conduite de cette Dame, qui probablement sera mieux entre mes mains que dans les vôtres. Si cette noble Dame agrée cette disposition, repartit froidement Renaud, je ne suis pas en droit de m'y opposer ; mais si elle me permet de l'accompagner, je tâcherai de me conserver cet avantage.

Quoique ce dialogue ne donnât pas une opinion fort avantageuse à la belle

Fleur-de-Lys de la vaillance de ſon Conducteur, l'averſion naturelle qu'on a pour les orgueilleux, lui inſpira du dégoût pour cet inconnu qui vouloit diſpoſer d'elle ſans conſulter ſes ſentimens : Seigneur Chevalier, lui dit-elle, comme je me ſuis miſe moi-même ſous la conduite du Guerrier qui m'accompagne, & que je n'ai pas lieu de me plaindre de lui, vous ne trouverez pas mauvais, s'il vous plaît, que je perſiſte dans ma premiere intention. Puiſque vous ne connoiſſez pas votre avantage, répondit bruſquement le Chevalier payen, il faut vous le procurer malgré vous; & en cela vous avez des graces infinies à me rendre. Pour vous, Chevalier, ajoûta-t-il en regardant le Paladin d'un air plein de mépris, vous n'êtes plus ici de ſaiſon : deſcendez de cheval, & continuez votre chemin tout ſeul. Faites de bonne grace ce que je vous dis, ſi vous ne voulez que je vous y oblige par force.

A ces paroles, Renaud ne put garder ſa modération naturelle. Le feu lui monta au viſage : O vous, dit-il d'un ton ferme au ſuperbe inconnu, vous qui prétendez me faire la loi, & qui pouſſez l'inſolence juſqu'à vouloir diſpoſer de cet-

te illuſtre Dame ſans ſon aveu, ſongez à ſubir vous-même le ſort dont vus me menacez. Je vous déclare que je vous contraindrai d'aller à pied, & que j'aurai votre cheval: préparez-vous à le défendre, ſi vous pouvez. Après avoir parlé de cette ſorte, il pria Fleur-de-Lys de ſouffrir qu'il la mît à terre pour quelques momens. Elle y conſentit. Il deſcendit donc de cheval, prit la Dame entre ſes bras, & la poſa doucement ſur l'herbe. Enſuite il remonta & piqua contre ſon ennemi; mais le voyant venir ſur lui comme un foudre, & jugeant que le cheval de Fleur-de-Lys fourniroit mal ſa carriere, il ſe roidit ſur les étriers pour mieux ſoûtenir le choc de ſon adverſaire qui rompit ſa lance ſur ſon écu ſans l'ébranler. Alors jettant la ſienne à terre, il prit de ſon bras droit à faux de corps l'orgueilleux Chevalier, l'enleva des arçons, & le jetta à dix pas de-là très-rudement.

La Maîtreſſe de Brandimart étonnée d'une force ſi prodigieuſe, en tira meilleur augure du monde pour la délivrance de ſon Amant: mais en l'admirant, elle ne put s'empêcher de rire de voir l'audace du Chevalier payen ſi pleinement confondue. Le fils d'Aimon remit la Dame ſur

ſon cheval, & monta ſur celui de l'inconnu, qu'ils laiſſerent ſur la pouſſiere blaſphémer contre ſes Dieux, & déploier ſa mauvaiſe fortune.

Ils ſe remirent tous deux en chemin. Comme Renaud s'étoit intereſſé à l'Hiſtoire de Praſilde & d'Irolde, il pria ſa belle conductrice d'en continuer le recit, ce qu'elle fit gracieuſement dans ces termes.

Continuation & fin de l'Hiſtoire de Praſilde & d'Irolde.

Il eſt à croire, Seigneur Chevalier, que le beau Praſilde eut plus d'une avanture pendant un voyage auſſi long que celui qu'il avoit entrepris; mais voici ſeulement ce qui eſt venu à ma connoiſſance.

Après avoir traverſé le vaſte Empire de la Perſe, ſans vouloir s'arrêter à la fameuſe Ville d'Iſpahan, où étoit alors la Cour, il arriva dans les Etats du Roi de Mouſſoul. Un jour qu'il marchoit dans une campagne d'une vaſte étenduë, & remplie des plus beaux arbres que l'on pût voir; il apperçut à quelque diſtance du grand chemin un Château magnifique, bâti de belles pierres vertes & blanches auſſi polies que le marbre, & ſitué ſur une pe-

tite éminence qui regnoit dans la plaine.

Charmé de la ſtructure de ce ſuperbe édifice, il s'en approcha pour l'admirer de plus près ; il vit au pied de la coline un grand rond d'une eau ſi claire qu'on y voyoit nâger les poiſſons : ce rond d'eau étoit revêtu tout au tour des mêmes pierres que le bâtiment, & entouré des plus beaux arbres du monde, une partie des branches de ces arbres couvroient les bords du rond d'eau, & formoient le plus délicieux ombrage. Le Chevalier deſcendit pour laiſſer repoſer ſon cheval fatigué d'une longue traite, & de la chaleur du jour : pour mieux goûter la fraîcheur d'un ſi beau lieu, il ôta ſon caſque, eſſuya la ſueur qui lui couvroit le front, ſe lava le viſage & les mains, & rafraîchit d'une eau ſi pure ſes poulmons alterés ; il s'aſſit enſuite au pied d'un de ces arbres pour ſe repoſer lui-même, & attachant ſes regards ſur l'eau du rond, il ſe mit à rêver profondément ; il ſe repréſenta l'état de ſes affaires ; la longueur de l'abſence à laquelle il ſe voyoit condamné, l'incertitude de pouvoir rapporter le rameau dont dépendoit le ſuccès de ſon amour. Tout cela joint à ce que ſon imagination prompte à ſeconder les mouvemens de ſa

jaloufie lui peignoit, c'eſt-à-dire les plaiſirs que goûtoit Irolde entre les bras de Thiſbine, lui ſerra le cœur de maniere qu'il demeura ſans ſentiment au pied de l'arbre.

Tandis qu'il étoit dans cette ſituation, quatre jeunes Demoiſelles vêtues d'habits galans ſortirent du Château, & tournerent leurs pas vers le rond d'eau dans le deſſein d'y prendre le frais. Dès qu'elles apperçurent Praſilde étendu ſur le gazon comme un homme mort, elles fremirent; & dans ce premier mouvement d'effroi, elles furent ſur le point de s'en retourner au Château; mais un moment après, faiſant réflexion qu'elles étoient quatre, & que l'état où elles voyoient cet infortuné Voyageur ne leur donnoit pas lieu de craindre quelque choſe de ſa part, elles demeurerent. Elles s'approcherent même du Chevalier, & lui trouvant les yeux baignés de larmes, avec un ſouffle de reſpiration, elles connurent qu'il n'étoit qu'évanoüi. Il avoit l'air ſi noble & ſi engageant, même dans ſa foibleſſe, qu'il étoit difficile de ne ſe pas intereſſer pour lui.

La principale de ces Dames, qui étoit d'une beauté charmante, prit de l'amitié

pour lui ; & touchée de compaſſion de voir un ſi beau Chevalier en péril faute de ſecours, s'empreſſa de lui faire reprendre l'uſage de ſes ſens. Pour s'y employer plus efficacement, elles le porterent toutes quatre au Château, où il fut déſarmé & couché dans un lit auſſi commode que magnifique ; à force de l'agiter, & de lui faire prendre des liqueurs confortatives, elles lui rendirent le ſentiment.

Lorſqu'il ouvrit les yeux, il ne fut pas peu ſurpris de ſe trouver dans un lieu ſi ſuperbe en riches ameublemens, & environné de belles Dames qui s'empreſſoient à le ſervir, il rappelloit en vain dans ſa mémoire ce qui pouvoit avoir donné lieu à cette avanture ; mais les Dames diſſiperent ſon embaras, en lui apprenant dans quel état elles l'avoient rencontré ſur les bords du rond d'eau : il remercia ces belles perſonnes dans des termes convenables à leur mérite & à l'importance du ſervice, & il le fit avec tant de grace & de politeſſe, que la Dame du Château en ſentit redoubler pour lui ſon eſtime & ſon affection. Comme elle s'apperçut qu'il ne lui reſtoit plus rien de ſa foibleſſe paſſée, elle lui laiſſa le temps de s'habiller, & lui envoya des Officiers pour lui rendre ce ſervice.

Il s'informa d'eux qui étoit cette charmante Dame qui s'intereſſoit à ſon ſort avec tant de générosité : on lui dit qu'elle ſe nommoit la Princeſſe Dorzeide, fille unique du Roi de Mouſſoul ; qu'après la mort de ſon pere arrivée depuis peu de temps, elle s'étoit retirée dans ce Château pendant la ſaiſon brûlante, tandis que les Grands du Royaume déliberoient enſemble ſur le choix de ſon Epoux. Ce rapport étonna le Chevalier, qui craignit que dans l'ignorance où il avoit été de la qualité de la Princeſſe, il n'eût manqué à quelqu'un des égards qui lui étoient dûs. Auſſi-tôt qu'il fut en état de paroître devant elle, il alla lui en faire des excuſes, auſquelles Dorzeide répondit fort obligeamment. La converſation qu'ils eurent enſuite fut très-ſpirituelle de part & d'autre ; plus la Princeſſe découvroit d'agrémens dans cet Etranger, plus elle s'enflammoit pour lui, & le feu dont elle brûloit ſecrettement étinceloit dans ſes yeux. Il n'en étoit pas de même du Chevalier : toujours occupé de ſa Thiſbine, il ne ſongeoit qu'à s'acquitter de ſa commiſſion ; il voulut bien-tôt prendre congé de la Princeſſe, ſous prétexte que la diſcrétion l'obligeoit à ne point abuſer de ſes bontés.

Quand Dorzeide l'entendit parler de ſon départ, elle perdit toute retenue : elle pâlit, elle ſoupira, & employa les paroles les plus engageantes pour l'obliger à faire un plus long ſéjour dans ſon Château ; elle répandit même des larmes, & lui offrit juſqu'à ſa couronne. Praſilde avoit le viſage couvert de confuſion de ſe voir requis d'amour par une belle Princeſſe qu'il ne pouvoit aimer ; il lui devoit du moins des égards, mais la femme d'Irolde le rendoit inſenſible à toute autre beauté.

S'il eut eû ſes armes, il ſeroit ſorti du Château ſur le champ ; auſſi les demanda-t-il, & cette demande acheva de deſeſperer ſon illuſtre hôteſſe. Elle avoit un dépit mortel de ne pouvoir lui ôter l'impatience qu'il marquoit de la quitter ; enfin craignant de le perdre, elle réſolut de s'aſſurer de ſa perſonne ; elle le fit conduire par quelques-uns de ſes Chevaliers dans une chambre bien grillée, où cette amante éperdue ne manqua pas d'aller faire un dernier effort pour attendrir l'ingrat. Ne pouvant le fléchir, elle le fit charger de chaînes & traiter très-rigoureuſement ; elle le tint quelque-tems dans cette captivité, ſe flattant que l'envie qu'il auroit d'en ſortir, le rendroit plus traita-

ble : cette violence toutefois ne ſervit qu'à l'aigrir.

Pendant que toutes ces choſes ſe paſſoient, il arriva dans le Château un jeune Chevalier François fort aimable ; il étoit en queſte, diſoit-on, du fameux Renaud de Montauban ſon frere, qu'une étrange avanture avoit éloigné de la Cour de l'Empereur Charles.

Lorſque le fils d'Aimon entendit parler de ce Chevalier François, il ne douta pas que ce ne fût le jeune Richardet ; ſon ſouvenir l'attendrit, & redoubla ſon attention ; mais ne voulant pas ſe découvrir à Fleur-de-Lys, il cacha ſon émotion, & laiſſa ainſi cette Dame continuer ſon récit.

Ce jeune Guerrier François avoit l'air ſi noble, que Dorzeide crut devoir le traiter avec diſtinction ; elle lui fit un accüeil obligeant, & les belles qualités du Chevalier lui donnerent une attention plus particuliere pour lui. Comme il n'avoit point alors d'attachement de cœur, la vûe de la Princeſſe lui cauſa de l'émotion ; il ne tarda pas à le lui faire connoître, & cette connoiſſance ne déplut point à la Dame. Le Chevalier s'en apperçut, & profitant de cette découverte, il ſçut ex-

primer ſes feux en termes galans & paſſionnés. Sa belle hôteſſe feignit de prendre tous ſes diſcours pour de flatteries ordinaires aux François, & lui dit en ſoûriant : Galant Chevalier, je pourrois me laiſſer ſurprendre à vos galanteries, ſi je n'avois dans ce Château de quoi m'en défendre : Je vais, ajouta-t-elle, m'expliquer clairement. Alors elle lui conta de quelle maniere elle avoit conçu de la tendreſſe pour ſon priſonnier, & le mépris injurieux qu'il avoit fait de ſa couronne & de ſa main.

Ah ! Madame, interrompit le Chevalier François, ce que vous me dites n'eſt pas croyable ? Eſt-il quelque mortel qui puiſſe être inſenſible à la poſſeſſion de tant de charmes? Il ne tiendra qu'à vous, reprit Dorzeide, d'en être convaincu par vous-même; il accepta la propoſition, & la Princeſſe le mena dans la chambre du priſonnier.

Les deux Chevaliers ne ſe virent pas ſi-tôt qu'ils s'admirerent, & conçurent l'un pour l'autre une ſecrette inclination. La Princeſſe ne voulant pas être préſente à leur entretien, ni s'expoſer à la honte de rendre le François témoin du dépit qu'elle auroit d'entendre les choſes vives que ſon priſonnier pourroit lui dire, les

laissa seuls. Le Chevalier Chrétien ne manqua pas de témoigner au Persan qu'il étoit surpris du refus qu'il avoit fait de la main d'une si charmante Princesse. Prasilde lui découvrit le fonds de son cœur : il lui dit qu'il connoissoit tout le mérite de Dorzeide ; mais qu'il étoit épris d'une Dame de Balc pour laquelle il avoit entrepris d'aller au fonds de l'Afrique faire la conquête d'un rameau de l'arbre du trésor ; qu'il ressentoit une vive affliction de se voir arrêté en chemin par l'injustice de la Princesse de Moussoul, qu'il le prioit ardemment de lui procurer la liberté, & que s'il la lui faisoit obtenir, il lui devroit son repos & son bonheur.

Quand le Chevalier François n'auroit pas été aussi touché qu'il l'étoit de la douleur de Prasilde, le seul interêt de son amour naissant l'auroit assez disposé à ne rien épargner pour éloigner du Château un rival si redoutable. Il lui promit de ne rien négliger pour rompre ses fers. Il y alla travailler sur le champ; il représenta vivement à Dorzeide que son prisonnier avoit le cœur prévenu : que bien loin de se plaindre de lui, elle devoit estimer sa fidelité; & qu'enfin elle faisoit injure à ses charmes de courir après un cœur qui se refusoit à elle.

Le jeune frere de Renaud n'eut pas de peine à persuader une Dame qu'il commençoit à détacher de Prasilde; & comme il la pressoit de relâcher son prisonnier, elle lui sçut bon gré de l'empressement qu'il marquoit a se délivrer d'un rival si dangereux. Pour reconnoître ce témoignage d'amour, elle ne voulut pas differer d'un moment le sacrifice qu'il demandoit. Allez, Chevalier, dit-elle au François, allez vous-même le tirer de prison, & lui apprendre que c'est à vous qu'il doit sa liberté. Le Chevalier Chrétien courut à l'heure même faire sortir le Persan de la chambre où il étoit retenu. Prasilde remercia son Liberateur dans les termes les plus vifs, & ils se jurerent tous deux une éternelle amitié.

Prasilde, quand on lui eut rendu ses armes & son cheval, sortit du Château, & prit le chemin du Diarbech, qu'il traversa tout entier pour entrer dans la Sourie: il fit tant de diligence, qu'en peu de temps il se rendit à Damas; il s'y embarqua sur un vaisseau freté pour Tunis, où il arriva très-heureusement après quelques jours de navigation; il tourna de-là ses pas vers l'Empire de Maroc, au fond duquel il avoit oüi dire qu'étoit le jardin des Hesperides.

Un jour qu'il cotoyoit une belle prairie pour arriver à un Château qui se faisoit voir de loin, il rencontra un vieillard qui lui fit connoître par les larmes qu'il versoit en abondance, qu'il ressentoit une vive douleur. Le Chevalier lui demanda ce qui la causoit. Helas, Seigneur, lui répondit le bon homme, tout ce pays a bien sujet d'être dans l'affliction, nous allons perdre notre Seigneur que nous aimons cherement, & de qui nos familles recevoient mille biens tous les jours; un Géant affreux & cruel qui s'est établi par violence dans le pays depuis quelques années, est devenu amoureux de la fille de notre bon Seigneur, & l'a demandée en mariage. Le pere s'en est excusé sur ce qu'il l'a promise à un Chevalier de ses voisins qui la recherche depuis long-tems: le Géant irrité de ce refus, a juré qu'il raviroit, malgré lui, l'honneur de sa fille, & qu'il l'immoleroit lui-même avec toute sa race à sa fureur. Effectivement il l'a rencontré aujourd'hui à deux pas d'ici; il s'est saisi de lui, après avoir massacré ses gens, il lui a lié les mains derriere le dos, & dans cet état, il l'a conduit à la porte du Château pour le faire périr aux yeux de sa fille.

Prasilde demanda quel chemin ils avoient pris ; & ayant sçu que c'étoit celui du Château qu'il voyoit, il piqua de ce côté-là, résolu de secourir cet infortuné pere, s'il en étoit encore temps. A mesure qu'il approchoit du Château, il appercevoit du monde à la porte, & entendoit un bruit confus de voix ; lorsqu'il en fut plus près, ses yeux furent frappés d'un spectacle, dont la cruauté eût atiré l'indignation des cœurs les plus durs ; il vit l'orgueilleux Géant, qui d'un air furieux menaçoit un vénérable vieillard qu'il avoit fait attacher sur un bucher, de le livrer à la rigueur des flâmes, s'il ne lui remettoit sa fille entre les mains. Plusieurs satellites armés de brigandines & de capellines de fer, se tenoient prêts à mettre le feu au bucher au premier ordre de leur détestable Maître. Le généreux vieillard au lieu d'être effrayé de ces funestes apprêts, faisoit éclater sa fermeté par les instantes prieres qu'il adressoit à sa fille ; il la conjuroit de le laisser plutôt perir, que de s'abandonner aux désirs du Géant pour lui sauver la vie. Cette Dame qui paroissoit aux creneaux du Château ; épouvantée du péril que couroit son pere, appelloit le ciel & la terre à son secours, & poussoit des cris qui

qui faiſoient juger de l'excès de ſon déſeſpoir.

A ce ſpectacle ſi touchant, le magnanime Praſilde ne put retenir ſa colere, il s'avança vers le Géant, & lui dit : Monſtre pêtri d'injuſtice & de cruauté, ceſſe de vouloir attenter à la vie & à l'honneur d'un Seigneur reſpectable : viens recevoir le châtiment de tes crimes. Chétif ver de terre, répondit le Géant plein de fureur, tu vas toi-même être écraſé ſous mes coups. En achevant ces mots, il ſe hâta de monter à cheval, & baiſſa ſa groſſe lance contre le Perſan, qui venoit ſur lui de toute la vîteſſe de ſon cheval. Le Géant étoit ſi tranſporté de couroux, que ne ſe poſſédant plus, il faillit d'atteinte ; mais Praſilde qui avoit conſervé ſon jugement, l'atteignit de droit fil, & le renverſa rudement ſur la pouſſiere ; pendant que ſatisfait d'un ſi heureux commencement, il acheva de fournir ſa carriere, le Géant eut le temps de ſe relever ; il écumoit de rage, & blaſphêmoit contre ſes Dieux d'avoir ſouffert qu'un ſeul Chevalier lui eut fait cet affront.

Son généreux ennemi le voyant à pied, deſcendit pour ne le pas combattre avec avantage, ils commencerent un

combat fort dangereux, il caufoit de l'effroi à tous ceux qui le regardoient. Le Géant étoit d'une force prodigieufe, mais la groffeur de fes membres ne lui permettoit pas de fe manier aifément, au lieu que Prafilde avoit plus d'aleine & d'adreffe, il évitoit par fa légereté la plûpart des coups que le Géant lui déchargeoit ; le combat avoit déja duré long-temps, & ils étoient bleffés l'un & l'autre en plus d'un endroit, lorfqu'on s'apperçût que le Géant, qui l'étoit plus griévement s'affoibliffoit. Ses coups devenoient plus lens, & fon bras molliffoit, foit par laffitude, foit par le fang qu'il avoit perdu ; le Chevalier s'en apperçut, & renouvellant fa vigueur, il réduifit bien-tôt fon ennemi à ne pouvoir fe foûtenir. Ce coloffe tomba, & fa chûte fut fi lourde, que fes playes s'ouvrirent encore davantage ; il en fortit tant de fang qu'il s'évanouit de foibleffe.

Prafilde dédaignant de l'achever en cet état, fit fon premier foin d'aller détacher le vieillard. Ce bon homme fe jette à fes pieds, les lave de larmes de joye, & le remercie moins de lui avoir confervé la vie, que d'avoir fauvé l'honneur de fa fille ; le Chevalier le releva, & lui fit tout l'accueil que fon courage & fa vertu me

-ritoient. Sur ces entrefaites, la Dame du Château voyant qu'elle n'avoit plus rien à craindre du Géant, fit abaisser le pont-levis, & sortit pour venir rendre graces à son Liberateur; elle se joignit à son pere, ils étoient tous deux si touchés de reconnoissance, qu'ils ne sçavoient quel traitement lui faire. Le vieillard jugeant qu'après un combat si long & si périlleux, le Chevalier, dont on voyoit d'ailleurs le sang couler, avoit besoin de repos, le pressa d'entrer dans le Château. Prasilde y consentit, après s'être apperçu que les propres soldats du Géant, qui le servoient moins de gré que de force, l'avoient eux-mêmes achevé.

On visita les playes du Chevalier, qui ne se trouverent pas dangereuses, & le soin qu'on en prit, le mit en peu de temps sur pied. Comme ses forces achevoient de se rétablir, il demanda un jour au Seigneur du Château le chemin le plus court pour arriver au jardin des Hersperides. Le vieillard parut surpris de la question, & dit au Persan : Brave Chevalier, votre demande me donne lieu de penser que vous auriez le dessein de faire le voyage de ce Jardin merveilleux ; & si cela étoit, je plaindrois le sort que vous voulez

vous attirer ; ce Jardin ſpacieux eſt entouré de fortes murailles, on y entre par quatre portes d'airain qui ſont ouvertes en tout temps, tout le monde y peut entrer aiſément ; le climat en eſt délicieux ; il y regne un éternel printemps, les prés y ſont toujours verds, les fleurs vives, & les arbres touffus ; mais ce qu'il y a de plus admirable dans ce Jardin, c'eſt l'arbre, qu'on appelle l'arbre du Tréſor, les rameaux en ſont d'or, & portent pour fruit des pommes d'émeraudes. En quoi donc conſiſte le danger qu'on y court, interrompit l'amant de Thiſbine ? En quoi, repartit l'Afriquain : Je vais vous le dire : Une Dame plus merveilleuſe encore que l'arbre du Tréſor, s'en eſt attribué la garde, elle a établi ſa demeure au pied de ſon tronc, elle eſt d'une beauté ſi éclatante, & ſa vûe fait un effet ſi puiſſant ſur les cœurs, que quiconque approche de cette Nimphe, oublie ſa vie paſſée, & n'a plus d'autre occupation que de contempler ſon beau viſage. On n'a jamais ſçû ſon véritable nom ; mais dans le pays on l'appelle communément Meduſe, à cauſe des effets que ſa vûe dangereuſe produit.

Ce que vous me racontez eſt ſurprenant, dit Praſilde ; & cet oubli de ſoi-

même eſt-il l'effet de quelque charme ou de la beauté de la Dame ? On ne ſçauroit, répondit le vieillard, l'attribuer à une cauſe purement naturelle ; & c'eſt une fatale loi des deſtinées que vous ne pouvez changer. Après ce que vous venez de me dire, reprit le Chevalier, je ne m'expoſerois pas à ce danger, ſi je ne m'étois pas engagé à rapporter en Perſe un rameau de cet arbre merveilleux. Vous ſçavez que l'honneur d'un Chevalier lui eſt plus cher que la vie. Quel parti prendre en cette extrémité ?

Le vieil Africquain ſe mit à rêver, & ſortant tout à coup de ſa rêverie : Le ciel, s'écria-t-il, m'ouvre en ce moment une voye que je crois infaillible pour vous tirer heureuſement de péril, & vous faire acquerir le rameau d'or ; il faut rejetter ſur la Nymphe même l'effet de ſa fatale vûe, muniſſez-vous d'un miroir que vous ferez appliquer ſur votre bouclier, & quand vous approcherez de l'arbre, vous vous couvrirez de ce miroir que vous opposerez aux regards de Meduſe : auſſi-tôt qu'elle aura vû ſon beau viſage, elle ne ſe ſouviendra plus de l'arbre du Tréſor, qu'elle quittera dès ce moment pour courir après cette image, dont elle ſera

poſſedée, caſſez alors le miroir, & la Nymphe ne ſe voyant plus, ſe cherchera dans le jardin inutilement, & vous donnera tout le temps d'achever votre entrepriſe. Mais prenez bien garde que vos yeux ne s'attachent ſur Meduſe, vous vous perdriez ſans retour.

Lorſque le Seigneur du Château eut ceſſé de parler, l'amant de Thiſbine rempli de joye de l'expédient qu'il venoit d'apprendre pour réuſſir dans ſon deſſein, ſe jetta au col du vieillard, l'appella cent fois ſon pere, & lui dit qu'il payoit avec uſure le ſervice qu'il avoit reçu de lui.

Le Chevalier Perſan ſe ſentant aſſez fort pour ſe remettre en chemin, fit appliquer un miroir ſur ſon bouclier, & ne ſongea plus qu'à partir pour aller au jardin des Heſpérides. Le vieillard lui en enſeigna le chemin, & lui dit qu'il y arriveroit au bout de cent journées, mais il exigea de lui qu'à ſon retour, il repaſſeroit par ſon Château. Praſilde lui fit cette promeſſe, & partit enfin au grand regret du pere & de la fille, qui auroit bien voulu le retenir du moins juſqu'au retour de l'époux futur qui depuis quelque temps étoit allé à Bizerte offrir ſes ſervices au puiſſant Agramant Roi de l'Afrique, dans la

guerre qu'il projettoit contre l'Empereur Charles.

On ne ſçauroit exprimer l'impatience qu'avoit Praſilde de ſe voir en poſſeſſion du rameau d'or, il ſe privoit des douceurs du ſommeil pour faire plus de diligence ; à peine accordoit-il à ſon cheval quelques momens pour paître : enfin, il arrive à ce Jardin ſi renommé par toute l'Afrique, il tréſſaillit de joye d'abord qu'il apperçut une des portes d'airain, & ſans s'arrêter à en conſiderer la beauté, il entra dans le Jardin qu'il trouva plus délicieux encore que le Seigneur du Château ne le lui avoit dépeint, il en admiroit les arbres, les fleurs & la verdure. Après avoir marché un jour entier le long d'une grande route, il découvrit de loin l'arbre merveilleux, dont le ſommet ſe perdoit dans les nues.

Cet arbre étoit entouré d'un nombre preſque infini de perſonnes, qui à leur air & à leurs vêtemens, paroiſſoient de Nations differentes, il y en avoit de tous âges & de toutes profeſſions ; on y voyoit juſqu'à des vieillards & juſqu'à des femmes, que la curioſité ou l'envie d'avoir des branches de cet arbre, y avoient attirés, ils s'occupoient tous à contempler

le visage de Méduse. Prasilde eut assez de peine à percer toute cette foule ; en approchant de l'arbre, il se couvrit soigneusement de son bouclier, qu'il opposa aux regards de la Nymphe.

Dès qu'elle se vit dans le miroir, elle s'éloigna de l'arbre effectivement, & s'avança vers cette belle image qui l'avoit charmée ; Prasilde alors cassa le miroir, & se mit à fuir. Quand Méduse ne se vit plus sur le bouclier, elle commença de courir comme une insensée dans le jardin, cherchant ce qu'elle ne pouvoit plus trouver. Le Chevalier profitant de son éloignement, s'approcha de l'arbre, & de son épée coupa deux branches, l'une pour Thisbine, & l'autre pour en faire présent au sage vieillard, à qui il devoit un succès si heureux, il sortit ensuite promptement du Jardin, & reprit la route du Château ; il s'appelloit alors le Chevalier du Miroir, mais on ne l'appella plus dans la suite, que le Chevalier du Rameau d'or.

Le Seigneur du Château & sa fille furent charmés de le revoir, ils avoient toujours été dans l'inquiétude pendant son absence ; & quand il leur présenta le rameau qu'il leur destinoit, ils parurent

beaucoup moins ſenſibles à la beauté d'un préſent ſi rare, qu'à la joye de pouvoir embraſſer leur libérateur. L'amant de la Dame du Château étoit revenu depuis quelques jours de la Cour de Bizerte, il ne témoigna pas moins de reconnoiſſance qu'eux au Perſan, du grand ſervice qu'il leur avoit rendu. Le Seigneur du Château pria le Chevalier du Rameau d'or, de vouloir honorer de ſa préſence le mariage de ſa fille, qui fut fait avec toute la ſolemnité & les réjouiſſances poſſibles. Après cela Praſilde conjura le vieillard & les jeunes époux de lui permettre de ſatisfaire l'impatience qu'il avoit de retourner à Balc; ils n'oſerent s'oppoſer à ſon départ, quelque regret qu'ils en euſſent, & ils le virent partir avec une douleur dont le Chevalier fut pénetré.

Il regagna Tunis, il ſe rendit par mer à Damas, mais au lieu de prendre la route de Mouſſoul, il tourna du côté de Bagdad, où il s'arrêta peu; les raretez de cette Ville, ni les magnificences de la Cour du Calife ne purent balancer l'impatience qu'il avoit de revoir l'objet de tous ſes deſirs. Quelques Chevaliers qu'il rencontra dans ſon chemin, charmés de la beauté du rameau qu'il portoit, furent

tentés de l'avoir ; mais leur envie ne fit que tourner à leur confusion. Le vaillant Prasilde le conserva jusqu'à Balc, où après tant de fatigues, il arriva plein de joye & d'espérance. Il écrivit aussi-tôt à Thisbine une lettre fort touchante ; il lui mandoit qu'il venoit d'arriver avec le rameau qu'elle desiroit, & qu'il brûloit d'impatience de le lui présenter : qu'il ne vouloit point paroître devant elle sans en avoir obtenu la permission ; mais qu'elle pouvoit s'assurer que si elle refusoit de faire son bonheur, il en mourroit de déplaisir.

L'épouse d'Irolde ne fut pas peu étonnée du retour d'un amant, dont elle croyoit être délivrée pour jamais. Helas, dit-elle en soupirant, quelle étoit mon erreur? L'amour vient à bout de tout. Prasilde est revenu du Jardin de Méduse, mes foibles charmes ont défendu son cœur contre tout ce que l'on publie des attraits de cette fatale Nymphe : malheureux Irolde dans quel embarras ma fausse prudence t'a jetté avec moi ! Ces réflexions lui en firent faire beaucoup d'autres ; & pendant qu'elle étoit plongée dans une profonde rêverie, son époux arriva, il s'apperçut de sa tristesse, il lui en demanda le sujet, & Thisbine n'ayant pas

la force de le lui apprendre, lui rendit languiſſamment la lettre de Praſilde, en verſant quelques larmes.

Lorſqu'Irolde eut lû le billet, il ſentit quelque joie du retour de ſon ami, mais la parole qu'il avoit donnée de conſentir à ſon bonheur, fit ſucceder à ſa joye des mouvemens bien douloureux. Ces deux époux ne firent pendant quelque-temps que ſoupirer, ils ſe tenoient étroitement embraſſés, ſans pouvoir proferer une ſeule parole, Irolde pourtant fit un effort, & parla eu ces termes.

Ma chere Thiſbine, faiſons-nous juſtice nous-même, le Ciel nous punit d'avoir voulu trahir un ami à qui nous devons tout; mais c'eſt à moi ſeul d'expier ce crime. Vivez heureuſe avec Praſilde, il eſt juſte quil ſoit recompenſé de ſes ſervices, & du péril où il s'eſt expoſé pour vous mériter, il eſt plus digne que moi de vous poſſeder, acquittez votre promeſſe, ajoûta-t-il en fremiſſant, & me laiſſez mourir.

Le malheureux Irolde plus amant qu'époux, acheva ces paroles en regardant avec des yeux tout couverts de larmes ſa charmante épouſe, qu'il trouvoit plus touchante que jamais. Thiſbine pa-

rut peu satisfaite de ce discours. Injuste époux, lui dit-elle, crois-tu que je puisse vivre sans toi : ne te souvient-il plus des preuves que je t'ai données de mon affection ? Tu m'as dit cent fois que tu ne voudrois pas sans moi habiter les Cieux, & tu penses à me laisser seule en ce monde accablée d'ennuis. Non, Irolde, malgré l'injustice du sort qui nous veut désunir, nous ne serons point separés, je devrois mourir seule, puisque c'est moi qui t'ai fait donner cette funeste parole qu'il faut tenir, je ne te presse pourtant point de vivre, je sçais que la vie ne sçauroit t'être agréable, après avoir perdu ta Thisbine. Oui, dégageons notre commune promesse, puisque rien ne peut nous en dispenser, & qu'ensuite une commune mort nous punisse de l'avoir indiscrétement donnée. Mourons cher époux, & que le même tombeau renferme deux cœurs qui se sacrifient l'un à l'autre.

Après ces paroles touchantes, ces deux infortunés époux s'étant ainsi disposés à la mort demeurerent long-temps embrassés; ils ne pouvoient se séparer. Enfin ils se firent violence ; Thisbine alla chez un Médecin de sa connoissance, & obtint de lui une poudre empoisonnée qui devoit faire

ſon effet quatre ou cinq heures après l'avoir priſe. Munie de ce breuvage, elle revint trouver ſon époux. Il détrempa cette poudre dans une liqueur; puis il en but la moitié avec une aſſurance merveilleuſe. Enſuite il préſenta la coupe à Thiſbine d'une main tremblante, & d'un regard mal aſſuré; après quoi il détourna les yeux pour ne pas voir une action qui lui perçoit le cœur : la Dame prit la coupe, & but le reſte du breuvage avec la même fermeté que ſon mari.

Cela étant fait, ils garderent quelque temps un morne ſilence, qui fut ſuivi d'un entretien fort touchant, mais enfin il fallut finir. Thiſbine comme une victime que l'on traîne à l'Autel, alla trouver Praſilde, après avoir promis à ſon cher Irolde de revenir au plutôt pour lui accorder la conſolation qu'il lui avoit demandée de mourir entre ſes bras.

Le Chevalier du Rameau d'or fut tranſporté de joie, quand il vit ſa chere Thiſbine arriver chez lui. Il parut confus & comblé de cette faveur; comme il s'apperçut qu'elle avoit le viſage baigné de larmes, il crut que c'étoit un effet de ſa pudeur naturelle qu'alarmoit la démarche qu'elle faiſoit; & dans cette penſée,

il s'efforça de la consoler par les paroles les plus flatteuses & les plus soumises. Elle le désabusa bien-tôt, en lui tenant ce discours : Hé bien, Prasilde, tu vois enfin cette fiere beauté qui t'a coûté tant de soupirs & de soins, rendue à tes volontés, il ne tient qu'à toi de satisfaire tes amoureux désirs ; mais apprens qu'en perdant aujourd'hui l'honneur, je dois aussi perdre la vie. Ce n'est pas tout, Irolde va comme moi renoncer au jour, ainsi la mort de ta maîtresse & celle de ton ami seront le fruit de ton bonheur.

Alors elle lui dit qu'elle & son époux avoient eu recours à un breuvage empoisonné pour expier le coupable serment qu'ils avoient eu le malheur de faire. Aussi-tôt que Prasilde eut entendu ces paroles, il s'écria transporté de douleur : Ah Madame, qu'avez-vous fait ? En même temps il voulut appeller du monde & s'empresser de secourir la Dame, mais elle l'en empêcha ; cessez, lui dit-elle, de vous opposer à une mort inévitable, le poison que j'ai pris a déja fait son effet, il seroit inutile d'avoir recours aux remedes, à peine me reste-t-il quelques momens à vivre. A ce discours, l'amant sentit troubler ses esprits, il devint pâle, & se laissa

tomber de foiblesse sur un siége qui se trouva derriere lui ; il jette sur l'épouse d'Irolde des regards où son désespoir étoit peint, & lui dit d'un air languissant : Je me croyois le plus heureux des hommes, & j'en suis le plus malheureux : cruelle, ajoûta-t-il en élevant la voix, qui vous obligeoit à recourir à cette extrémité ? Je vous parois donc bien peu généreux, injuste Thisbine, deviez-vous penser que je pûsse établir mon bonheur sur des bontés désavouées par votre cœur ? Non, non, je suis trop délicat pour vouloir de pareilles faveurs, je vous aurois rendu votre parole si vous me l'eussiez demandée ; mais vous avez mieux aimé causer notre perte commune, que de devoir quelque chose à ma générosité : allez, Madame, allez rejoindre ce cher Irolde qui seul a merité vos affections, je ne veux point acheter par votre mort la possession de vos charmes.

La Dame fut touchée de ces paroles, & plus encore de l'excessive douleur à laquelle son amant s'abandonna ; elle le quitta toute attendrie, & rejoignit son Irolde à qui elle eut à peine le temps d'apprendre la générosité de Prasilde ; elle pâlit, & par un effet du breuvage, elle perdit le sentiment, & se laissa tomber entre

les bras de ſon époux, qui bien préparé à ce coup terrible, ne le put ſupporter courageuſement : Attends, chere Ombre, s'écria-t-il, je vais te rejoindre : ne crois pas que je puiſſe te ſurvivre. En prononçant ces mots, il embraſſe Thiſbine & reprochant au poiſon qu'il a bû ſon peu de pouvoir ſur lui, il attend de ſa douleur qu'elle en avance l'effet. Ses vœux furent exaucés, un froid imprévu vint glacer ſes ſens, & il eut la triſte ſatisfaction de tomber ſur un lit de repos avec ſon épouſe chérie.

Tandis qu'ils étoient tous deux dans cet état, Praſilde enfermé dans ſa chambre, faiſoit les plaintes les plus touchantes ; il défioit la fortune de le rendre plus malheureux, cependant les mouvemens de déſeſpoir qui l'agitoient ſe calmerent bientôt ; le Médecin de qui Thiſbine avoit reçu la poudre arriva chez lui, & demanda à lui parler, pour prévenir, diſoit-il, de grands malheurs. Les domeſtiques l'introduiſirent dans la chambre de leur maître, qui ne fut pas peu étonné, quand le Docteur lui dit : Seigneur Praſilde, Thiſbine eſt venu me demander du poiſon ce matin. Comme je l'ai vûe toute troublée, & que d'ailleurs je n'ignore pas votre attache-

ment

ment pour elle, j'ai crû devoir vous avertir de prendre garde à vous ; je l'ai trompée, la poudre que je lui ai donnée n'eſt qu'une poudre ſomnifere qui aſſoupit les ſens pour quelques heures.

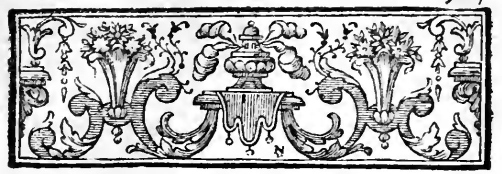
Le Chevalier du Rameau d'or ne donna pas le temps au Médeéin d'en dire davantage. Mon cher ami, lui dit-il, vous me rendez la vie en m'apprenant cette nouvelle : ſuivez-moi, je vous en conjure. En diſant cela, il mena le Docteur chez Irolde, qu'ils trouverent couché auprès de ſa femme, tous deux ſans ſentiment & entourés de leurs domeſtiques qui fondoient en pleurs ; le Médecin, ſans perdre de temps, frotta d'eſſences les temples, les narines & les lévres des deux époux, & les tira de leur létargie à force de remedes.

Mais, noble Chevalier, pourſuivit Fleur-de-Lys, je ne ſonge pas que je vous fais un trop long récit. Pour le finir en deux mots, je vous dirai que Praſilde après avoir fait ſecourir Irolde & Thiſbine, leur rendit la parole qu'ils lui avoient donnée de conſentir à ſon bonheur, & promit de ne plus troubler leurs plaiſirs par ſon importune ardeur ; mais de peur de faire inutilement un effort ſi genéreux,

il s'éloigna de Thisbine & de Balc, & ne s'occupa plus qu'à continuer de travailler pour la renommée par des exploits éclatans.

Fleur-de-Lys acheva en cet endroit l'Histoire de Prasilde & d'Irolde ; & voyant quelques fruits sauvages qui pendoient aux arbres, elle pria le Paladin de s'arrêter pour en cueillir, ils en mangerent tous deux pour appaiser la faim qui commençoit à les presser vivement. Pendant qu'ils faisoient ce repas frugal, la nuit les surprit ; ils résolurent de la passer dans ce lieu, qui leur parut agréable & commode pour cela, ils laisserent paître leurs chevaux près d'eux, & se coucherent sur un gazon épais à quelques pas l'un de l'autre, un arbre touffu les couvroit, & les préservoit de la fraicheur du serain. Le sommeil ne tarda gueres à s'emparer de leurs sens, que la fatigue du jour n'avoit que trop disposés à en goûter la douceur.

Fin du second Livre.

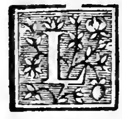


ROLAND L'AMOUREUX.

LIVRE TROISIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

Du bruit que Renaud & Fleur-de-Lys entendirent à leur réveil. Combat dangereux de ce Paladin. Comment il perdit le cheval qu'il avoit gagné, & de quelle façon il en regagna un meilleur. Histoire de Polinde & d'Albarose.



E Paladin Renaud dormoit, & laissoit tranquillement dormir auprès de lui la charmante Maîtresse de Brandimar, quoiqu'il fût naturellement d'une complexion amoureuse. C'étoit l'enchantement de la

Fontaine de Merlin qui le rendoit si different de lui-même. Cette eau fatale sembloit lui avoir ôté sa sensibilité pour le beau sexe, comme pour Angelique. Il étoit donc enseveli dans un profond sommeil. La belle Fleur-de-Lys dans son ame ne lui en sçavoit peut-être pas trop bon gré.

Déja le jour renaissant commençoit à rendre les objets visibles, & les petits oiseaux sur les arbres faisoient entendre leurs ramages, lorsque la Dame se réveilla; ses ennuis ne lui permettoient pas de goûter long-temps la douceur du repos, elle apperçut le Chevalier qui dormoit encore: comme il étoit jeune & beau, elle prenoit plaisir à le considerer, elle auroit pû se laisser enflammer pour lui, si elle n'eût pas eu le cœur prévenu. Le jour qui s'augmentoit venant à frapper les yeux du Chevalier, le réveilla; il eut quelque honte de voir Fleur-de-Lys sur pied la premiere, il lui en fit des excuses, après quoi ils se remirent en chemin.

Ils n'eurent pas fait cent pas, qu'ils entendirent un assez grand bruit, & ce bruit augmentoit à mesure qu'ils avançoient. Ils découvrirent bien-tôt d'où il provenoit; ils apperçurent d'un grand

espace vuide d'arbres & plein de roches une caverne, à l'ouverture de laquelle on voyoit de chaque côté un griffon enchaîné. Un démesuré Géant tout couvert d'acier & d'un regard terrible, en défendoit l'entrée; il tenoit en sa main une pesante massue garnie de pointes de fer, avec quoi il combattoit contre plusieurs Chevaliers, dont il avoit déja tué la plus grande partie, il n'en restoit plus que deux; encore étoient-ils si blessés & si fatigués, qu'ils ne tarderent pas à succomber sous ses coups; le fils d'Aimon en arrivant à cet endroit, les vit écraser. Il s'avança, flamberge à la main, pour venger ces malheureux; mais Fleur-de-Lys demeura derriere pour ne pas s'exposer à tomber au pouvoir du Géant, en cas que le succès du combat ne fût pas heureux pour son conducteur.

Il faut sçavoir que ce Géant redoutable gardoit en ce lieu le bon cheval Rabican, ce coursier avoit été fait par enchantement; il n'étoit entré dans sa composition aucune autre matiere que de la flâme & du vent, & il ne se repaissoit que d'air; il avoit pris naissance dans cette caverne, d'où il n'étoit sorti que par les charmes d'un Magicien, qui l'en avoit tiré pour

en faire préſent au Roi Galafron, & il y étoit revenu apres la mort du généreux l'Argail.

Renaud s'avança donc à pied vers le Géant qu'il ne vouloit pas combattre avec avantage, & dont il ne pouvoit approcher a cauſe des roches qui l'environnoient, ils s'attaquerent tous deux preſque en même temps; leurs boucliers furent en piéces des premiers coups qu'ils ſe porterent. Celui du Géant fut coupé en pluſieurs morceaux par flamberge, & celui de Renaud briſé par la maſſue; le Chevalier reçut une bleſſure à l'épaule, mais il atteignit ſon ennemi au côté & lui fit une playe profonde; le Géant s'en vengea en lui déchargeant ſur la tête un coup ſi terrible, que ſi l'armet enchanté de Membrin ne la lui eût conſervée, elle en auroit été écraſée: le Paladin en fut tout étourdi, il chancela plus d'une fois; & fit croire à Fleur-de-Lys qu'il alloit tomber, néanmoins ſon grand courage le ſoûtint, & il eut aſſez de promptitude & de legereté pour prévenir un autre coup auſſi dangereux que ſon ennemi lui donnoit pour l'accabler dans ſon déſordre. La trenchante flamberge en rendit l'effet inutile en rencontrant la terrible maſſue qu'elle coupa par le milieu.

Le monſtre privé de ſon arme, voulut ſe jetter ſur Renaud pour l'écraſer du poids de ſon corps, mais le Chevalier qui prévit ſon deſſein, lui allongea une eſtocade avec tant de force, au défaut de la cuiraſſe, qu'il lui perça le ventre de part en part. Le Géant ſentit à ce coup mortel qu'il alloit perdre la vie; & pour ne pas mourir ſans vengeance, il ſe hâta de délier les deux Griffons. Ces furieux animaux s'éleverent en l'air, puis l'un des deux fondit ſur le cheval du Paladin, le ſaiſit de ſes griffes crochues, & l'emporta ſi haut qu'on le perdit de vûe, l'autre en voulut faire autant du vaillant fils d'Aimon, mais ce vigilant Chevalier prit ſi bien ſon temps, qu'il coupa la patte de l'oiſeau comme il deſcendoit rapidement ſur lui. Le griffon fit un effroyable cri, s'éloigna & perdit en s'élevant juſqu'aux nues, l'envie d'attaquer Renaud. Ce guerrier ne ſe voyant plus d'ennemis, car le Géant n'étoit déja plus, s'approcha de la caverne, fort chagrin d'avoir perdu le bon cheval qu'il avoit gagné.

Cette caverne paroiſſoit profonde, l'ouverture en étoit grande, & l'on voyoit au-deſſus ces mots écrits en gros caracteres d'or ſur une Table de marbre noir: *C'eſt*

ici qu'est gardé l'excellent Rabican, qui fut le cheval du Prince l'Argail. Que personne n'espere le monter, s'il ne contraint par sa valeur le Géant & les deux Griffons qui défendent l'entrée de cette caverne à lui en laisser la libre disposition. S'il ne faut rien davantage, dit en riant le Paladin, j'ai des droits sur ce cheval. En achevant ces paroles, il entra dans la caverne, malgré la secrette horreur qu'elle inspiroit.

Après avoir marché environ deux cens pas le long d'une voûte qui recevoit du jour par des crevasses disposées de distance en distance dans le roc, il rencontra une riche porte de marbre bien travaillée, sur laquelle il y avoit une lame de cuivre qui contenoit cette inscription : *Que celui qui aura été assez courageux pour entrer ici, s'attende d'y mourir d'une mort cruelle, s'il ne jure de venger la mienne. Pour prix de ce serment, s'il est assez généreux pour le faire, il gagnera l'admirable Coursier Rabican, qui passe le vent à la course.* Le Paladin, sans balancer, jura de venger la mort de la personne dont il étoit parlé dans l'inscription, pourvû qu'elle eût été injustement procurée. Ensuite il entra par cette porte dans une grande salle voûtée,

au

au milieu de laquelle il y avoit un magnifique mausolée de marbre noir posé sur quatre pieds d'estaux d'airain. Sur ce monument étoit couchée une grande figure de marbre blanc qui représentoit une Dame fort belle ; & aux quatre coins, quatre autres figures de même matiere désignoient les Vertus qui pleuroient. Une lampe de cristal pendoit au plat-fonds de la voûte, & remplissoit tout ce lieu d'une lumiere très-vive. Après que le Guerrier eut admiré la magnificence du tombeau, il apperçut au fonds de la salle le beau cheval Rabican lié d'une chaîne d'or à une colonne d'airain, & très-richement enharnaché. Le feu sortoit par ses yeux ; son action vive, son mords d'or & son poitrail tout blanc d'écume, & son pied qui frappoit impatiemment la terre, marquoient assez qu'il étoit ennuyé d'une si longue oisiveté. Nul cheval n'étoit comparable à celui-là pour la legereté. Bayard avoit, à la verité, plus de force que lui ; mais il surpassoit Bayard en vîtesse.

Dès que Renaud approcha de ce Coursier, la chaîne d'or tomba d'elle-même, & avec elle un petit manuscrit de vêlin qui y étoit attaché. Le Chevalier le ramassa, l'ouvrit, & remarqua qu'il contenoit la

mort tragique de la Dame du mausolée. Voici dans quels termes cette Histoire étoit écrite.

Histoire de Polinde & d'Albarose.

UN brave Chevalier nommé le Comte Dorisel, avoit son Château & ses domaines dans un pays situé sur les confins du Zagathay. Ce Château étoit le plus fort de l'Univers : bâti sur un roc escarpé qui avoit environ trois mille de tour, son sommet s'élevoit si haut, que les oiseaux seuls y pouvoient atteindre, & c'est à cause de cela qu'il étoit appellé Montoiseau. Les hommes n'y pouvoient monter que par un sentier fort étroit que le ciseau avoit taillé autour du roc, qui étoit entouré d'un fossé rempli d'eau, si profond & si large qu'on ne le pouvoit passer qu'en batteau.

L'envieux Trufaldin, Roi du Zagathay, Prince puissant & le plus traître de tous les hommes, avoit tenté plus d'une fois de s'emparer de cette Forteresse ; mais il n'y avoit pû réussir. Outre que la forte situation du lieu la rendoit inaccessible, on ne la pouvoit prendre par faminé, parcé qu'au sommet du roc ; par un privilege

du ciel tout particulier ; il y avoit un vallon d'une assez grande étendue pour fournir autant de grains & de pâturages qu'il en falloit pour nourrir les hommes & les bestiaux de la garnison pendant toute l'année. Le prudent Dorisel faisoit faire une garde exacte à son Château pour se garantir des surprises d'un voisin si dangereux.

Ce Comte avoit une sœur qu'on pouvoit avec justice qualifier de Dame parfaite ; elle étoit pourvûe de toutes les qualitez de l'esprit & du corps qu'on peut souhaiter. Elle se nommoit Albarose. Un Chevalier de mérite, & d'une condition égale à la sienne, l'aimoit & en étoit aimé ; ils n'avoient l'un & l'autre qu'une volonté. Le Soleil qui parcourt chaque jour le monde, ne vit jamais dans son cours deux amans plus accomplis. Le Chevalier qui s'appelloit Polinde, attendoit pour la demander au Comte son frere, qu'un grand nombre d'exploits glorieux l'eussent mis en état de la meriter. Pour y parvenir, il alloit chercher les avantures & les occasions où il pouvoit faire éclater sa valeur.

Un jour quil parut à laCour deTrufaldin, ce Prince artificieux qui n'ignoroit pas son amour pour la sœur de Dorizel,

le reçut avec de grandes démonſtrations d'eſtime & d'amitié, il l'honora juſqu'à le faire manger à ſa table, il lui parla d'Albaroſe avec éloge, & le loua beaucoup d'en faire la recherche. Pour lui témoigner plus d'affection, il alla juſqu'à lui faire don d'un Château conſidérable qui n'étoit pas éloigné de Montoiſeau.

Au ſortir de la Cour de Trufaldin, Polinde ſe rendit chez Doriſel pour porter l'hommage de ſes dernieres actions à la charmante Albaroſe qu'il brûloit d'impatience de revoir après une longue abſence. Le Comte par l'accueil obligeant qu'il lui fit, lui donna lieu de demander ſa ſœur en mariage. Doriſel agréa ſa recherche, & comme s'il fut entré lui-même dans les deſirs & les impatiences de ces deux amans, il ſe preſſa de les unir. Cette union ſe fit dans Montoiſeau avec les cérémonies ordinaires & à la ſatisfaction générale des deux familles qui s'y trouverent aſſemblées. Les nouveaux mariés y demeurerent quelques jours, enſuite ils prirent congé du Comte leur frere, & furent s'établir dans le Château que Polinde tenoit de la liberalité de Trufaldin, ou pour mieux dire de ſa perfidie ; car à peine avoient-ils eu le temps d'en recon-

noître les avenues, les détours & les diverses parties, que ce méchant Prince s'y rendit à main armée; & s'introduisit dans l'intérieur du Château par une voûte soûterraine dont il avoit seul connoissance. O fortune inconstante & cruelle, que les plaisirs des mortels sont de peu de durée!

Le barbare Roi du Zagathay se voyant maître des deux amans, les fit charger de fers, il poussa la cruauté jusqu'à vouloir contraindre Albarose d'écrire au Comte Dorisel pour l'attirer dans ce Château sous quelque prétexte spécieux; & comme cette vertueuse Dame lui témoignoit avec fermeté qu'elle mourroit plutôt que de trahir son frere, il lui déclara qu'il se porteroit aux dernieres extrémités, si elle ne faisoit ce qu'il exigeoit d'elle; mais ni ses prieres ni ses menaces ne purent rien gagner sur Albarose. L'impitoyable tyran ne se possӨeda plus dans sa fureur; il commanda à ses satellites de saisir l'infortuné Polinde, & il le fit inhumainement couper par morceaux aux yeux mêmes de son épouse, dont les plaintes & les cris ne servirent qu'à rendre cette exécution plus effroyable. Il ne borna point là sa rage détesta-

ble : pour priver le Chevalier des honneurs de la ſépulture, il fit jetter aux chiens ſes tronçons ſanglans ; & jugeant que ce ſpectacle horrible obligeroit la Dame à le ſatisfaire, il la menaça du même ſupplice, ſi elle tardoit à écrire au Comte. Mais il ſe trompa, la femme de Polinde après avoir perdu ce qu'elle avoit de plus cher, n'ayant plus rien à ménager, ſe jetta ſur cet execrable bourreau ; & dans ſon déſeſpoir elle l'auroit déchiré de ſes propres mains, ſi les Gardes du tyran ne l'en euſſent arraché.

Le lâche Trufaldin pour combler ſa cruauté, & comme s'il eût eu à ſe reprocher de la traiter avec moins de rigueur que ſon mari, ordonna qu'on lui meurtrit le viſage, & défigurât les traits pour rendre affreux ce qui charmoit auparavant les yeux ; puis l'ayant laiſſé languir quelque temps dans ce triſte état, il lui fit arracher les mammelles avec une barbarie ſans exemple.

Tandis que le généreux fils d'Aimon liſoit cette hiſtoire, les larmes tomboient de ſes yeux, & ſon cœur étoit touché d'une extrême compaſſion ; mais ſon viſage étoit enflammé de couroux ; il jura de nouveau la vengeance d'une action ſi noi-

re, après quoi il sortit de la caverne monté sur Rabican, qui sembloit s'animer d'une nouvelle vigueur, en sentant sur lui ce fameux Guerrier. Il alla rejoindre la maîtresse de Brandimart, cette Dame ne le regardoit plus qu'avec admiration, elle lui parla de l'exploit qu'il venoit d'exécuter ; elle le fit rougir des louanges qu'elle lui donna, ils continuerent leur chemin, & gagnerent enfin une plaine; mais le cheval de la Dame se trouva si fatigué, qu'ils furent obligés de s'arrêter pour le laisser reposer.

CHAPITRE II.

Enlevement de la belle Fleur-de-Lys. Prise de la Ville d'Albraque, & comment Angelique en sortit pour aller chercher du secours.

ILs mirent donc tous deux pied à terre : la belle Fleur-de-Lys s'assit sous un chesne assez touffu, & le Seigneur de Montauban s'étendit sur l'herbe à quelques pas d'elle ; pendant qu'ils s'entretenoient, un monstrueux Centaure qui pas-

ſa près d'eux, ſaiſit la Dame avec tant de promptitude, qu'à peine le Chevalier put l'appercevoir, & l'emporta ſur ſa croupe le long de la plaine, en courant d'une vîteſſe pareille à la fléche qu'un fort archer a décochée.

Le Paladin auſſi ſurpris qu'affligé de ce ſubit enlevement, ſe leve avec précipitation, coure à Rabican qu'il avoit attaché à l'arbre ſous lequel il s'étoit aſſis, & ſaute en ſelle avec une legereté ſurprenante. Avec quelle ardeur ne ſouhaita-t-il point alors ſon fidele Bayard ! car il ne connoiſſoit point encore Rabican, & le Centaur étoit déja loin; mais auſſi-tôt que lâchant la bride à ſon nouveau courſier, il le mit ſur les traces du raviſſeur, il ſentit qu'il en avoit mal jugé, il fut même contraint de rallentir lui-même la rapidité de ſa courſe, depeur qu'elle ne lui devint fatale. Rabican lui faiſoit perdre la reſpiration, tant il alloit vîte, & il atteignit bien-tôt le Centaure. Ce monſtre ſe voyant ſur le bord d'un fleuve & pourſuivi ſi vivement, ſe jetta dans l'eau avec la Dame effrayée, qui par mille cris imploroit le ſecours de ſon défenſeur. Renaud ſans héſiter pouſſa ſon cheval dans le fleuve, & joignit le raviſſeur au milieu. Le

Centaure ne s'attendoit pas à une si ardente poursuite, il abandonna la Dame au courant de l'eau, pour être plus en état de se défendre ; & se retournant vers le Chevalier, il lui déchargea sur la tête un pesant coup de massue qui l'étourdit. Heureusement l'armet de membrin garantit d'un plus grand péril le fils d'Aimon, il se remit, & moins touché du coup qu'il venoit de recevoir que de la perte de Fleur-de-Lys, il se précipita plein de fureur sur le Centaure, & lui porta plusieurs coups de sa flamberge. Véritablement le monstre n'avoit le corps couvert que d'un poil sauvage ; sa peau néanmoins étoit plus dure que les plus fortes armes, cela rendit le combat un peu plus long que le Chevalier ne s'y étoit attendu ; mais enfin il blessa le Centaure, & le renversa dans le fleuve, où ce monstre expira en mêlant son sang avec les eaux.

D'abord que ce guerrier se fut défait de son ennemi, il chercha des yeux la maîtresse de Brandimart, & ne l'appercevant point, il coupa une longue branche avec laquelle il se mit à sonder le fleuve, mais inutilement ; il en avoit une douleur inconcevable, & se reprochoit à lui-même la perte de cette Dame. Après en avoir

fait une exacte recherche, il demeura persuadé qu'elle avoit péri dans ce fleuve ; il s'éloigna de ce lieu, & reprit son chemin du côté que Fleur-de-Lys le conduisoit auparavant.

Retournons présentement à la Ville d'Albraque, où nous avons laissé l'Empereur Agrican enfermé, il avoit beau faire des prodiges de valeur, malgré sa force prodigieuse, il ne pouvoit se flatter d'échapper à ses ennemis. Cependant on entendit un grand bruit du côté des portes de la Ville ; c'étoient les Tartares, qui sçachant que leur Empereur étoit dans la Ville, avoient donné l'assaut, & s'étoient rendus maîtres de la Place, d'autant plus facilement qu'ils en avoient trouvé les murailles sans défenseurs. Tous ceux qui les gardoient les avoient abandonnées pour courir vers Agrican ; les Tartares pilloient, brûloient, saccageoient ; ils passoient tout au fil de l'épée sans distinction d'âge & de sexe : jamais on n'a vû une semblable désolation. Les vaillans Rois Torinde & Sacripant furent obligés de se retirer au Château où le lâche Trufaldin avoit pris soin de se retirer de bonne heure avec une partie de ses troupes.

Cette Forteresse étoit pourvûe de vi-

vres pour quelques mois, & l'on ne pouvoit l'emporter d'aſſaut ; mais on pouvoit l'a réduire par la faim, ce qui obligea la belle Angelique de prendre le parti d'aller chercher du ſecours pour délivrer ſes Sujets & ſa Patrie de l'oppreſſion des Tartares. Elle communiqua ſon deſſein aux Rois Sacripant, Torinde & Trufaldin, les conjurant de garder le Château juſqu'à ſon retour qui ſeroit le plus prompt qu'il pourroit être. Chacun d'eux s'offrit à l'accompagner ; mais elle ne le voulut pas ſouffrir, & cette Princeſſe s'étant fait amener ſon Palefroy, elle monta deſſus, partit le ſoir même au clair de la lune, & à l'aide de ſon anneau, traverſa tout le Camp ennemi ſans être vûe de perſonne.

Avant que le ſoleil ſe leva, Angelique étoit déja éloignée d'Albraque de cinq lieues ; elle ſe retournoit de temps en temps pour regarder cette Ville cherie, & ſoupiroit de regret de la laiſſer en proye à ſes ennemis. Au bout de pluſieurs jours, elle arriva au bord du fleuve où le Centaure avoit jetté la belle Dame qu'il avoit enlevée à Renaud, elle y rencontra un vieillard qui cherchoit, ou faiſoit ſemblant de chercher des herbes dans la prairie, & qui ſe plaignoit douloureuſement.

La Princeſſe lui en demanda le ſujet : Helas ! charmante Dame, répondit-il, en la regardant attentivement, je ſuis dans une affliction mortelle, mon fils unique eſt malade d'une fiévre ardente que tous les remedes ne peuvent guérir, j'ai vainement épuiſé toute la connoiſſance que j'ai des ſimples, & je viens faire un dernier effort pour ſa guériſon.

Les Dames du temps paſſé, & entr'autres les Heroïnes de la Chevalerie étoient ſçavantes en médecine & en chirurgie ; & c'étoit elles qui panſoient ordinairement les bleſſures des Chevaliers, en reconnoiſſance des ſervices qu'elles recevoient d'eux ; la Princeſſe du Cathay n'ignoroit la vertu d'aucune plante, dont on peut ſe ſervir pour guérir les maux ; & par charité, elle offrit ſon ſecours au vieillard. Il accepta l'offre avec de grands remercimens ; & la conduiſit à ſon Château qui n'étoit pas éloigné de-là.

Ce vieillard étoit un traître, qui par divers artifices attiroit chez lui toutes les Dames qu'il rencontroit, & qu'il pouvoit tromper, c'étoit pour en faire trafic ; il les vendoit au Roi d'Altin, qui les lui payoit ſuivant leur beauté. Il en avoit alors plus de vingt, du nombre deſquels

les étoit Fleur-de-Lys. Cette belle Dame n'avoit pas péri dans le fleuve, elle sçavoit nâger parfaitement, elle s'étoit abandonnée au courant qui l'avoit emportée jusqu'au Château du vieillard, où on la retenoit. Quand la Princesse du Cathay parut devant les Dames qui y étoient renfermées, & qui s'entretenoient ensemble de leur infortune, elles l'environnerent pour l'admirer en déclamant contre la perfidie du vieillard qui préparoit un indigne sort à une personne si parfaite.

Elles se raconterent l'une à l'autre de quels artifices ce traître s'étoit servi pour les surprendre; & celle qui paroissoit la plus inconsolable, c'étoit la maîtresse de Brandimart. La fille de Galafron par une secrette sympathie qu'elle se sentit pour cette Dame, s'interessant plus à son sort qu'à celui des autres, s'informa des circonstances de son malheur, à quoi Fleur-de-Lys satisfit en lui apprenant la perte de son amant, & de quelle maniere il étoit enchanté dans le Château de Dragontine, avec la fleur de tous les guerriers du monde, le Comte Roland & les autres Chevaliers. Sur la fin de son recit, la porte du Château vint à s'ouvrir; c'étoit pour donner entrée aux gens de guerre du

Royaume d'Altin, qui venoient querir les Dames que le vieillard leur devoit livrer.

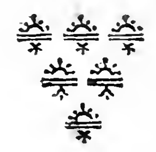
Angelique prit ce temps pour sortir par la vertu de son anneau qui la rendit invisible. Ce que Fleur-de-Lys venoit de lui dire, lui fit prendre le dessein d'aller délivrer les fameux guerriers que Dragontine tenoit enchantés, les regardant comme un puissant secours; dans cette résolution elle marcha jour & nuit, & arriva enfin au fleuve de l'Oubli: elle mit dans sa bouche sa bague enchantée, & entra dans le Château sans être vûe de la Magicienne. Le Comte d'Angers étoit ce jour-là de garde avec le vaillant Hubert du Lion, le Roi Adrian & Grifon le Blanc discouroient ensemble dans le salon sur les causes & les effets de l'amour; Aquilant le Noir & Clarion chantoient une chanson, l'un faisoit le dessus, l'autre la taille, & Brandimart qui arriva se mit aussi du concert, en faisant la haute-conte; mais le Roi Balan s'entretenoit de guerre & de combats avec Antifort de la Blanche-Russie.

La Princesse reconnut Roland à cet air noble & grand qui le distinguoit de tous les autres; elle s'approcha de lui, & lui

mit au doigt ſon anneau pour diſſiper ſon enchantement ; ce Prince ſe reconnut auſſi-tôt,& reconnut auſſi la belle Angelique qui le tenoit dans une oubli de lui-même, encore plus grand que celui dont il venoit de ſortir, & qu'aucune bague conſtellée ne pouvoit détruire. Transporté d'amour & de joie, il ſe jette aux pieds de la ſouveraine de ſes penſées pour lui témoigner toute ſa paſſion ; la Dame profitant de la conjoncture., lui apprit comment Dragontine l'avoit privé de ſa raiſon ; qu'elle venoit la lui faire reprendre, & implorer ſon aſſiſtance contre l'Empereur Agrican qui ravageoit ſes Etats, & vouloit la forcer de ſe donner à lui. Il n'en falloit pas davantage pour enflammer de couroux le Comte d'Angers contre cet orgueilleux rival : auſſi aſſura-t-il la Princeſſe qu'il la défendroit contre tous ceux qui voudroient la contraindre.

Après cette aſſurance, Angelique lui confia ſa bague, & lui enſeigna la maniere dont il devoit s'en ſervir pour déſanchanter ſes compagnons ; le Paladin étant au fait, prit au colet Hubert du Lion & lui mit au doigt l'anneau, il fit la même choſe aux autres, en dépit de la Magicienne qui rempliſſoit l'air de cris. Apeine

Brandimart qui fut le dernier, eut-il repris le jugement, que tous les enchantemens de Dragontine ſe diſſiperent; le Palais, le Pont & le Fleuve diſparurent avec un grand bruit, le Jardin s'anéantit, & les Chevaliers ſe trouverent dans une Forêt, & virent leurs chevaux auprès d'eux. Ils ſont ſurpris de ce prodige, & dans leur étonnement ils ſe regardent les uns les autres ſans parler. Roland reconnut avec plaiſir ſes deux neveux, on appelloit le premier Grifon le Blanc, à cauſe qu'il étoit toujours couvert d'armes blanches, & ſon frere Aquilant le Noir, parce que les ſiennes étoient de couleur noire. Ces deux braves fils du Marquis Olivier eurent une joie infinie de revoir leur oncle, qu'ils n'avoient vû depuis long-temps.



CHAPITRE

CHAPITRE III.

Retour d'Angelique à Ablraque, & quel changement elle y trouva.

LA fille de Galafron après avoir rendu un ſi grand ſervice à ces Princes, leur fit la même priere qu'elle avoit faite à Roland. Elle les inſtruiſit de tout ce qui ſe paſſoit, & tous ces Guerriers l'aſſurerent que pour ſervir une ſi belle Dame, & ſous la conduite du fameux Comte d'Angers, ils étoient capables de tout entreprendre.

Ils ſe mirent tous en marche, la Princeſſe les conduiſoit par le chemin le plus court; ils arriverent enfin ſur une petite montagne, d'où l'on découvroit la Ville d'Albraque, & la plaine des environs; Quand Angelique eut apperçu de deſſus la hauteur tant de ſoldats & de tentes autour de cette Ville, elle en fut effrayée, & déſeſpera de pouvoir introduire ſes défenſeurs dans le Château. Elle leur avoua ſa crainte; mais ils la raſſurerent, & s'offrirent à l'y faire rentrer elle-même

de vive force ; elle n'y voulut pas consentir , elle leur dit que sa personne ne feroit que les embarrasser, qu'elle sçauroit bien toute seule s'introduire dans la Forteresse: qu'ils ne se missent point en peine d'elle : qu'ils tâchassent seulement de penétrer jusqu'à la porte du Château , & qu'elle auroit soin de la leur faire ouvrir. Tous ces Guerriers ne pouvoient se résoudre à laisser la Princesse seule ; mais elle leur témoigna si fortement qu'elle le souhaitoit , qu'ils furent obligés de se conformer à ses volontés. Roland toutesfois n'y voulut consentir , qu'à condition , si elle avoit le malheur de tomber entre les mains des Tartares , qu'elle le lui feroit sçavoir ; elle le lui promit ; & de son côté le Paladin jura que si cela arrivoit, il iroit l'arracher de la tente même d'Agrican.

Angelique quitta donc ses conducteurs, & traversant le Camp Tartare sans être vûe , elle se rendit en peu de temps au haut du rocher. Lorsqu'elle fut à la porte du Château , elle se rendit visible. On courut avertir Trufaldin qui vint recevoir lui-même la Princesse ; ce lâche Roi du Zagathay s'étoit rendu maître du Château après le départ d'Angelique ; il avoit

çru par cette démarche se mettre en état de faire sa condition meilleure avec Agrican qu'il craignoit ; il s'en étoit emparé sans peine, parce que les Rois Torinde & Sacripant étoient dangéreusement blessés, & que ses Sujets faisoient la plus grande partie de la garnison. Comme il sçavoit que ces deux Princes généreux n'approuveroient pas sa résolution, il les avoit fait prendre dans leur lit, & enfermer dans le fonds d'une tour, ensuite il avoit envoyé un de ses affidés à l'Empereur tartare, pour lui proposer de lui livrer la Forteresse avec les Rois Torinde & Sacripant, s'il vouloit lui accorder son amitié. Agrican avoit frémi à cette proposition, & ayant sçu du messager que la Princesse étoit sortie du Château pour aller chercher du secours, il lui avoit répondu avec colere : Quelle est donc l'audace de votre Maître, d'oser disposer d'un bien dont on lui a confié la garde ? Ah ! ne plaise à mes Dieux qu'il me soit reproché que je dois mes victoires à un traitre ! Dites à Trufaldin que sa perfidie me fait horreur, qu'il est indigne de porter le bandeau royal, & que pour venger la gloire de tous les Rois qu'il fait rougir par cette trahison, je le ferai pendre aux creneaux

du Château avec tous ceux qui ſe trouveront complices de cet infâme complot. Le meſſager effrayé de ces menaces, étoit revenu en tremblant apprendre à Trufaldin le mauvais ſuccès de ſa commiſſion.

Toutes ces choſes s'étoient paſſées dans la Fortereſſe pendant l'abſence d'Angelique, qui fut vivement touchée quand elle apprit l'indigne traitement qui avoit été fait a Torinde & à Sacripant. Elle accabla Trufaldin de reproches ; mais bien-loin de relâcher ces deux illuſtres priſonniers, il dit inſolemment à la Princeſſe qu'elle ſeroit trop heureuſe s'il ne ſe portoit pas aux mêmes extrémités à ſon égard.

Pendant ce temps-là le Comte d'Angers & ſes compagnons ſe diſpoſoient à livrer un terrible aſſaut aux Tartares. Roland & Brandimart ſe mirent à la tête de leur petite troupe ; les Rois Balan & Adrian, Hubert du Lion & Clarion les ſuivoient, & les deux fils du Marquis Olivier faiſoient l'arriere-garde avec Antifort de la Blanche-Ruſſie. Quoique leurs ennemis fuſſent infinis en nombre, le Paladin Roland ne crut pas devoir les attaquer, ſans les avoir défiés auparavant. Au ſon brillant de ſon cor, tout le Camp Tartare fut en rumeur ; les plus intrépides Chefs en fremirent.

Les neuf Chevaliers forcerent d'abord la barriere du Camp ; ils passerent sur le ventre de tous ceux qui en avoient la garde, & renverserent de même ceux qui étoient postés pour les soûtenir. Cinq ou six escadrons Tartares se formerent à la hâte pour courir sur ces assaillans qui les mirent en désordre. Roland & Brandimart ne laissoient presque personne derriere eux, qui fut en état de résister à leurs compagnons ; ils faisoient un étrange carnage ; des ruisseaux de sang couloient sous leurs pas ; ils avoient déja percé plus de la moitié du Camp, & mis la confusion par tout, lorsque les Chefs vinrent au secours de leurs gens. Le demesuré Radamanthe s'élevoit au-dessus des autres ; c'étoit lui qui avoit emporté dans ses bras le Prince Astolphe ; ce fort Géant baissa la lance contre le Roi Balan, & le choqua si furieusement qu'il le jetta par terre ; le courageux Grifon qui suivoit, arrêta Radamanthe ; ils commencerent un combat fort vif & fort dangereux, ce qui donna le temps au Roi Balan de se relever. Il se porta fort vaillamment contre tous ceux qui l'entouroient pour le prendre ; mais il ne pouvoit remonter à cheval, assailli comme il étoit,

de tous côtés. Le fier Santarie alla rencontrer de sa lance Antifort de la Blanche-Russie ; mais il ne put l'ébranler. Le vaillant Brandimart ayant devant les yeux les exploits étonnans du Comte d'Angers, faisoit à son exemple des choses merveilleuses : ses armes étoient toutes rouges du sang des Tartares, & les coups d'épée qu'il déchargeoit fendoient l'un jusqu'aux dents, & l'autre jusqu'à la ceinture ; le Géant Argante poussa son grand cheval sur lui pour l'accabler, mais Brandimart résista au choc, quelque impétueux qu'il fût, & fit courir autant de péril à l'orgueilleux Argante qu'il en couroit lui-même. Les grands coups qu'ils se portoient ne se pouvoient égaler que par ceux que se donnoient assez près d'eux l'Empereur Agrican & le Comte d'Angers : ces deux insignes Guerriers s'étoient acharnés l'un sur l'autre ; le Tartare étoit monté sur Bayard, & couvroit sa superbe tête d'un armet enchanté, l'autre étoit Fée par tout le corps ; leur combat inspiroit de la frayeur à tous ceux qui le regardoient, & l'on ne remarquoit encore aucun avantage entre les deux combattans, lorsqu'une foule de Tartares qui se renverserent sur eux, les obligea de se séparer.

Les braves Aquilant, Huber du Lyon, Adrian, Antifort & Clarion ſignaloient auſſi leur valeur d'une maniere fatale aux aſſiegeans; néanmoins quelque carnage que les neuf Guerriers fiſſent, des ennemis ſans ceſſe renaiſſans s'offroient à leurs coups; il ſembloit que l'Enfer rendît à la terre les combattans, dont le cruel acier trenchoit les jours. Roland toutefois & ſes compagnons s'ouvrirent un paſſage, & percerent juſqu'à la Ville, ils en trouverent les portes ouvertes, parce que les Tartares en étoient les maîtres, & qu'ils ne croyoient pas avoir quelque choſe à craindre après avoir défait les Circaſſiens, ces Princes n'étoient plus que ſept, lorſqu'ils entrerent dans Albraque; ils avoient été obligés d'abandonner le Roi Balan & Antifort, que les Rois Saritron, Uldan, Paliferne & Santarie avoient entourés & abattus. Ils traverſerent donc la Ville ſans réſiſtance, & parvinrent au pied du rocher qu'ils monterent avec aſſez de peine en ſuivant un ſentier qu'ils voyoient frayé dans le roc, & qui alloit en tournant juſqu'aux portes du Château, ils deſcendirent de leurs chevaux, & le Comte d'Angers appella la garde.

Trufaldin parut alors aux creneaux,

& demanda au Paladin ce qu'il vouloit ; le Comte répondit qu'il étoit des Chevaliers d'Angelique, & qu'il le prioit de recevoir l'ordre de cette Princesse pour le faire entrer ; le Roi du Zagathay repliqua brusquement que lui seul étoit maître dans le Château, qu'Angelique n'y avoit aucun pouvoir, & que s'il ne se retiroit il alloit le faire percer de mille fleches lui & ses compagnons. Roland étonné de cette réponse en cherchoit la cause en lui-même, lorsque la fille de Galafron parut à côté de Trufaldin. Dès qu'elle reconnut le Comte, un mouvement de joye se fit remarquer sur son visage ; elle espera que son arrivée procureroit la liberté aux Rois Torinde & Sacripant. Dans cette pensée, elle s'abaissa jusqu'à supplier Trufaldin de faire ouvrir à ces braves Chevaliers qui venoient à son secours ; mais ce lâche Prince eut la cruauté de n'y pas consentir. Le Comte de son côté le prioit instamment de se laisser fléchir aux prieres de la Princesse ; mais quand il vit que cet homme se montroit impitoyable, la fureur le saisit, il sortoit des étincelles de feu par la visiere de son casque.

Sur ces entrefaites, les Chefs des ennemis qui suivoient les sept Guerriers, arriverent

rriverent au pied du rocher. Agrican étoit à leur tête. Les Rois Sariton, Radamanthe, Poliferne, Pandragon, Argante, Lurcon, Santarie, Aldan & Brontin, ſans parler de pluſieurs Généraux, monterent au haut du rocher pour y attaquer le Comte & ſes compagnons, malgré le grand nombre de traits que Trufaldin faiſoit pleuvoir des crenaux ſur les uns & ſur les autres, ſans diſtinction d'amis & d'ennemis. Aquilant & Griffon attaquerent en même temps l'Empereur Tartare, qui ſe trouvant ſur le penchant du roc, penſa être renverſé de deux peſans coups qu'ils lui déchargerent : il en demeura tout étourdi ; & pendant qu'il étoit en déſordre, les deux freres ſe préparoient à recommencer ; mais les Géants Argante & Radamanthe les prévinrent en les chargeant eux-mêmes. Radamanthe s'attacha de nouveau à Grifon, qu'il reconnut à ſes armes blanches, & Argante ſe jetta ſur Aquilant le noir. Lurcon, Santarie, Poliferne & les autres Chefs de leur parti en vinrent en même temps aux mains avec Hubert du Lion, Clarion, Adrian & Brandimart.

Les défenſeurs d'Angelique avoient pour eux l'avantage du lieu. Brandimart

culbuta Pandragon & Poliferne du haut du rocher en bas. Mais rien n'étoit égal au Comte d'Angers dans la fureur où l'avoient mis l'insolence & l'injustice de Trufaldin ; les armes les plus fortes ne résistoient point à Durandal manié par un bras si terrible : il fit voler la tête & le bras de Brontin d'un seul coup ; & quoiqu'il n'atteignît Lurcon que du plat de son épée , parce qu'elle lui tourna dans la main , le casque de ce malheureux Roi de Tendouc tomba à terre tout fracassé avec la moitié de la tête. Santarie en frémit , tout brave qu'il étoit , & il servit aussi de victime à la colere du Comte , qui le fendit jusqu'à la ceinture. Le Paladin retombant de-là sur Radamanthe , qui traitoit rudement Grifon , coupa ce Géant par le milieu du corps.

Ce coup prodigieux en délivrant le fils d'Olivier du péril où il étoit avec un si dangereux ennemi , pensa être funeste à son frere Aquilant. Comme ce dernier combattoit alors fort près de-là contre Argante le démesuré , la partie supérieure du corps de Radamanthe séparée de son tronc , lui tomba sur la tête , & pensa l'écraser de son poids. Argante s'apprêtoit à profiter de son désordre ; il s'avançoit

déja ſur lui pour l'accabler, lorſque Roland qui s'en apperçut, prévint ſon deſſein, en pouſſant du pied ce Géant avec tant de force qu'il le jetta ſur Agrican qui combattoit alors contre Brandimart. Argante en tombant renverſa l'Empereur, & ils roulerent tous deux juſqu'au pied du rocher.

Après cette expédition, les autres Tartares n'oſerent plus continuer le combat. Roland voyant qu'aucun d'entr'eux ne ſe préſentoit plus, ſe tourna vers Trufaldin qui l'avoit toujours regardé des crenaux, & le menaça de la plus cruelle mort, s'il n'obéiſſoit à la Princeſſe. Traitre, lui diſoit-il, ſi tu ne nous fais entrer tout-à-l'heur dans la Fortereſſe, ſois ſûr de t'en repentir : tu ne ſçaurois m'échapper, je veux moi ſeul mettre en piéce ce roc avec mon épée, foudroyer, renverſer cette Forteresſe, & t'écraſer ſous ſes ruines avec tous ceux qui ſont complices de ta trahiſon. En prononçant ces paroles, il déchargeoit de ſi effroyables coups de durandal ſur la porte du Château, qu'il la fendoit avec les gros clous & les lames de fer dont elle étoit couverte, il briſoit juſqu'à la pierre même du roc. Trufaldin ne ſe croyant pas en ſûreté contre un pareil

ennemi, & s'imaginant déja ſentir écrouler les fondemens de la Forterеſſe, prit le parti d'appaiſer la colere du Comte. Brave Chevalier, lui dit-il en tremblant, je vous prie d'écouter mes raiſons; ſi j'ai offenſé Angelique, l'injuſtice de Torinde & de Sacripant en eſt la cauſe, ils me querellerent ſans ſujet, je les ai fait arrêter; cependant quoiqu'ils ayent tout le tort, ils ne me pardonneront jamais, ſi je les mets en liberté: je ne puis donc vous laiſſer entrer dans le Château, ſi vous ne me jurez, vous & vos compagnons par tout ce qu'il y a de plus ſacré, que vous défendrez ma vie contre eux & contre tous ceux qui la voudront attaquer. Roland ne vouloit point faire ce ſerment qui lui paroiſſoit autoriſer l'injuſtice; mais la Princeſſe le conjura ſi fortement de tout promettre pour entrer, qu'ils firent ce qu'elle ſouhaitoit.

Les ſept Chevaliers ne furent pas ſi-tôt entrés, que Torinde & Sacripant ſortirent de priſon: ces deux Princes avoient eu le temps de guérir de leurs bleſſures. Leur premier ſoin fut de rendre graces à leurs libérateurs, enſuite ils ſongerent à tirer raiſon de l'injure que Trufaldin leur avoit faite. Ils murmurerent beaucoup,

quand ils apprirent l'obſtacle qui s'oppoſoit à leur vengeance; & le mécontentement qu'ils en marquerent auroit eu peut-être de fâcheuſes ſuites, ſi la fille de Galafron ne leur eut repréſenté que leur différend alloit l'expoſer à la merci des Tartares. Elle les pria de vouloir du moins en remettre la diſcuſſion à un temps plus convenable. L'amoureux Sacripant qui n'oſoit déplaire à cette Princeſſe, ſe conforma à ſa volonté.

Il n'en fut pas de même de Torinde, il ne pouvoit conſentir à l'impunité d'une action ſi noire : il dit que le Comte d'Angers & ſes compagnons n'avoient pas dû faire un ſemblable ſerment; & qu'en tout cas l'on n'étoit que trop diſpenſé de garder ſa parole aux traîtres qui ne ſe faiſoient point eux-mêmes un ſcrupule d'enfraindre les loix divines & humaines. Il ſe plaignoit auſſi d'Angelique; il diſoit qu'il avoit pris les armes en ſa faveur, & qu'elle étoit pourtant aſſez injuſte pour prendre le parti d'un perfide. Comme il vit que tous ces Princes bien que touchés de la force de ſon diſcours, perſiſtoient pourtant à dérober à ſon reſſentiment le Roi du Zagathay, il ſortit du Château tout en colere, en menaçant Trufaldin, & ju-

rant par ſes Dieux qu'il puniroit ce lâche, malgré tous les Chevaliers qui en prenoient la défenſe.

CHAPITRE IV.

Arrivée de Galafron au ſecours d'Albraque, & de la bataille qu'il livra à l'Empereur Agrican.

LE ſoleil recommençoit à répandre ſes rayons ſur la terre, lorſqu'on vit deſcendre du haut d'un côteau qui dominoit la plaine d'Albraque,un grand nombre de gens de guerre; à meſure qu'ils arrivoient dans la plaine, ils ſe rangeoient en ordre de bataille: on entendoit déja retentir les clairons & autres inſtrumens de guerre. A ce bruit éclatant, le fier Empereur des Tartares s'anime d'une nouvelle ardeur; il étoit encore irrité de l'affront qu'il avoit reçu la veille; mais il compte qu'il va s'en venger ſur un monde d'ennemis qu'il va ſacrifier à ſon reſſentiment. Il avoit appris que le Roi Galafron armoit pour la défenſe de ſa fille, & il ne dou-

toit pas que ce ne fût l'armée du Prince qu'il voyoit paroître.

C'étoit effectivement le Roi du Cathay qui venoit faire lever le siége avec une Guerriere redoutable, dont l'éclatante renommée étoit répandue par tout l'Orient. Cette Guerriere se nommoit Marphise; elle regnoit sur la plus grande partie des Provinces de la Perse, & n'étoit pas moins vaillante que belle. Sa force même étoit si prodigieuse, qu'il n'y avoit point de Guerriers dans toutes ces contrées à qui elle n'eût fait vuider les arçons dès la premiere rencontre. Cette fiere Princesse, au lieu de vivre dans la mollesse, avoit fait vœu de n'être jamais sans armes, de ne jamais les dépouiller qu'elle n'eût vaincu & pris en combat singulier les Rois Agrican, Gradasse & Charlemagne avec tous ses Paladins; & ce n'étoit point par amitié pour Galafron ni pour Angelique qu'elle venoit au secours d'Albraque; l'unique motif de son voyage étoit le dessein de chercher l'Empereur Tartare, & de commencer par lui l'exécution de son vœu.

Cette nouvelle Armée étoit divisée en trois corps; le premier composé d'Indiens, des peuples de Golconde, de Pegu

& de Siam avoit pris les armes en faveur d'Angelique, & reconnoissoit pour son Commandant le Géant Archilore le noir. Marphise conduisoit le second, & le Roi du Cathay commandoit le dernier. Chacun de ces trois corps étoit une puissante Armée. Si le Monarque Tartare parut plus fier à l'approche de ces nouveaux ennemis, il n'en fut pas de même de ses soldats. Le souvenir du jour précedent, où neuf Guerriers seulement avoient fait d'eux un si grand carnage, les tenoit encore épouvantés, ils craignoient de retomber dans le même péril; & dans cette crainte plusieurs avoient recours à la fuite. Agrican à peine remis de sa chûte donnoit par tout ses ordres pour les rassembler, & s'appercevant qu'ils ne prenoient les armes qu'a regret, le cruel immoloit lui-même ceux qui faisoient paroître plus de frayeur; il étoit en effet nécessaire que les Tartares se tinssent sur leurs gardes, puisque l'Armée de Galafron s'avançoit vers eux avec ardeur.

Archilore le noir marchoit à la tête de l'avant-garde; ce monstrueux Géant qui avoit l'air d'un démon sorti des enfers, ne blasphêmoit pas moins contre le Créateur de l'univers, que contre Mahomet, il por-

toit pour toute arme un grand marteau aussi pesant qu'une enclume, & il alloit à pied, parce qu'il n'y avoit point de cheval qui pût le porter. L'Empereur Tartares pour épargner à ces nouveaux ennemis la moitié du chemin, sortit pour aller au-devant d'eux avec ses troupes. Les deux Armées se joignent : le choc est terrible, & coûte la vie à un grand nombre d'hommes; le carnage fut bien plus horrible, quand tous ces peuples furent mêlés ensemble. Le superbe Achilote se faisoit remarquer au-dessus des autres encore plus par ses coups que par sa taille excessive; chaque fois qu'il frappoit de son formidable marteau, il écrasoit un Tartare. Uldan & Saritron qui le voyoient jetter l'épouvante parmi les leurs, abaisserent leurs lances contre lui pour reprimer sa fureur; mais ils se nuisirent l'un à l'autre dans ce dessein, car si Uldan l'ébranla par l'impétuosité du choc, l'autre qui venoit du côté opposé le rafermit dans la selle : les deux Rois passerent outre, & s'enfoncerent parmi les Indiens dont ils ne firent pas une moindre destruction, que le Géant en faisoit des Tartares.

De son côté, l'Empereur Agrican s'étoit porté sur le corps d'Armée que com-

mandoit Galafron ; il en avoit enfoncé ſans peine les premiers rangs, & ne trouvant aucun Guerrier qui pût l'arrêter, il s'étoit fait jour juſqu'à ce Roi, qu'il abattit lui-même aſſez rudement d'un coup de lance. Chacun fuyoit devant le Monarque Tartare, & ſe ſauvoit vers le corps des Indiens, qui commandé par le noir Archilore renverſoit celui des Tartares qui lui étoit oppoſé. Le fier Agrican en rugit de colere, il perça juſqu'au Géant, & fondit ſur lui de toute la vîteſſe de Bayard avec une lance qu'il avoit priſe des mains d'un de ſes Chevaliers ; l'orgueilleux Indien l'attend de pied ferme, il avoit ſon écu au bras, & tenoit ſon marteau tout ſanglant & tout ſouillé des cervelles qu'il avoit écraſées ; néanmoins quoique ſon bouclier eut un demi-pied d'épaiſſeur, la lance fut pouſſée avec tant de roideur qu'elle le perça de part en part ; elle ſe briſa contre la cuiraſſe du Géant, ſans que le Monſtre en fût que médiocrement ébranlé. L'Empereur retourne ſur lui l'épée à la main, & commence à l'aſſaillir de tous côtés ; Bayard plus vîte & plus leger qu'un oiſeau, fait perdre à l'Indien preſque tous ſes coups qui ne frappent que l'air. Le Monſtre immobile comme

une tour se tient ferme sur ses deux pieds, malgré les coups pesans du Tartare, & l'on ne voit agir que ses bras qui levent sans cesse le funeste marteau : on l'auroit pris pour un Cyclope des forges du Dieu Vulcain, Les Indiens & les Tartares suspendant toute action, regardent ce combat comme celui qui doit décider de leur sort ; enfin le furieux Archilore jetta par terre son large bouclier qui ne pouvoit plus lui servir, tant il étoit fracassé ; & prenant à deux mains son marteau, le déchargea de toute sa force sur le Tartare, qui en auroit perdu la vie, s'il en eût été frappé à plein ; mais Bayard détourna le péril, en sautant à quartier. La violence du coup ne trouvant presque point de résistance, entraîna le Géant jusqu'à terre où le marteau entra fort avant. L'Empereur profitant de ce temps favorable, leva sur lui sa redoutable épée, & d'un seul coup lui coupa la tête avec ses deux mains qui resterent attachées au marteau.

Dès ce moment, les Indiens ne résisterent plus, ils se mirent à fuir à Vauderoute, pendant que les peuples du Cathay se préparoient à faire la même chose ; car Pandragon, Argante & Polifer-

ne les pouſſoient, & pourſuivoient vivement la victoire qu'Agrican leur avoit facilitée.

La belle Angelique qui du haut des murs du Château remarqua le carnage qu'on faiſoit des ſujets du Roy ſon pere, implora le ſecours de Roland. Généreux Guerrier, lui dit-elle d'un air touchant, je vois les peuples du Cathay en déſordre : ſouffrirez-vous qu'on les taille tous en piéces, & que la vie même de mon pere ſoit en peril à mes yeux. Le Comte d'Angers rougit à ces paroles, qu'il prit pour un reproche ; & dans la confuſion qu'il en eut, il alla s'armer ſans répondre à la Princeſſe, il raſſembla ſes compagnons, & ſortit avec eux, après avoir laiſſé les deux freres pour la garde de la Forterelle & d'Angelique ; car il n'oſoit ſe fier au traître Trufaldin.



CHAPITRE V.

Arrivée de Renaud dans le Royaume d'Altin, & de la rencontre qu'il y fit d'un Chevalier affligé.

PEndant ce temps-là, le Seigneur de Montauban continuoit ſon chemin du côté que Fleur-de-Lys lui avoit enſeigné. Après quelques jours de marche, il ſe trouva dans une prairie toute remplie de grands arbres chargés de fruits, il y rencontra un Chevalier couché le long d'un ruiſſeau, & entierement livré à ſes douloureuſes penſées. Renaud deſcendit de cheval, s'approcha de lui, le ſalua civilement; & s'appercevant qu'il avoit les yeux tout humides de pleurs, il lui demanda le ſujet de ſa douleur. Le ſon de ſa voix retira l'Inconnu de ſa rêverie, il enviſagea le Paladin auquel il n'avoit pas pris garde, lui rendit le ſalut; & après avoir quelque temps conſideré ſa bonne mine, il lui répondit dans ces termes: Noble Chevalier, ma triſte deſtinée m'a réduit à un tel excès d'affliction, que je

me diſpoſe à mourir. Je vous jure par le grand Prophete, que la mort ne me fait point de peine; tout ce qui m'afflige, c'eſt la néceſſité où je ſuis de voir traîner au ſupplice un des plus parfaits Chevaliers de notre ſiécle, un Chevalier que j'aime tendrement, & à qui je ſuis redevable de cette même vie que je vais perdre pour lui ſans pouvoir le ſauver.

L'Inconnu ſe tut après avoir achevé ces paroles, & Renaud attendri de ſon diſcours, lui dit: Généreux Chevalier, ſi le recit de tes malheurs ne redoubloit point ta peine, je te prierois de me les apprendre, peut-être peut-on les ſoulager. Helas! repartit l'Inconnu, je ne l'eſpere point; mais quand j'en devrois mourir de douleur, je vous donnerai cette ſatisfaction. Que dis-je? il me ſeroit plus doux de perdre ainſi la vie, que de voir le ſpectacle qui m'eſt préparé.

Vous ſçaurez, pouſuivit-il, que j'ai quitté une épouſe charmante, que j'adore, & dont je ſuis aimé, pour aller chercher par tout ce Chevalier dont je viens de vous parler. Les plus cruels ennuis qui puiſſent preſſer le cœur d'un amant l'avoient éloigné de moi, & je craignois ſon déſeſpoir qui m'étoit connu; je cou-

tois donc après lui pour tâcher de soulager ses maux ; & la fortune qui ne se lasse point de me persécuter, m'a conduit dans ce triste pays d'Altin : ce Royaume est à present gouverné par une femme, parce que le Roi Marquinor, qui en est le Souverain, est allé avec le Roi du Cathay au secours d'Angelique, que l'Empereur Agrican tient assiegée dans Albraque.

Cette femme à qui Marquinor a confié l'administration de tout son Etat, est la plus méchante & la plus cruelle personne de son sexe ; c'est une magicienne. Faletine, c'est son nom, fait un accueil favorable à tous les Etrangers qui arrivent en Altin ; & lorsque séduits par ses manieres gracieuses ils ne s'attendent à rien moins qu'à une perfidie de sa part, elle les fait inhumainement renfermer dans une obscure prison, pour servir de pâturre à un horrible Dragon qui garde l'entrée d'un jardin enchanté dont elle fait ses délices, on livre chaque jour à ce monstre pour sa nourriture un Chevalier & une Dame, dont les noms sont écrits sur une Liste à mesure qu'on les prend.

Je fus pris par trahison, comme les autres, & je restai quelques mois en prison avec une infinité de Chevaliers & de

Dames qui y étoient ; Pendant que je vivois ainsi dans les enfers, sans esperance de pouvoir éviter le sort qui m'étoit destiné, notre Geolier vint secrettement me tirer de prison, en me disant : Sortez, vous êtes libre. Surpris de cette évenement, j'en demandai la cause au Geolier, qui me dit : UnChevalier vous a rendu ce bon office ; c'est tout ce que je puis vous dire ; sauvez-vous, sans tarder, si vous voulez vous dérober à la mort. A ces mots, il me quitta brusquement, je sortis dans l'obscurité, & je me retirai dans un petit village voisin, en faisant beaucoup de réflexions sur cette avanture, sans pouvoir être au fait.Mais helas ! j'appris hier par la voix publique, qu'on doit aujourd'ui conduire au dragon un Chevalier nommé Prasilde : je n'ai pas eu de peine à juger après cela que ce parfait ami a voulu me sauver en se livrant lui-même pour moi ; mais j'ignore comment cette échange s'est pû faire. Concevez, noble Chevalier, quelle doit être mon affliction. Quoi donc, je souffrirai que ce cher ami perde le jour pour moi ? Ah ! je ne puis soûtenir cette pensée, & j'ai resolu de faire voir à Prasilde que je déteste une vie qu'il veut conserver aux dépens de

de la sienne ; bien que je n'espere pas pouvoir le secourir, je veux attaquer ceux qui le conduiront au supplice , en quelque nombre qu'ils soient, & je l'attens en ce lieu par où il doit nécessairement passer.

Il versa un torrent de larmes après avoir dit ces paroles ; & fit des plaintes si touchante, que Renaud ne put s'empêcher de pleurer avec lui. Ce Paladin jugea bien que c'étoit Irolde, & s'interessant pour lui , il se proposa d'affronter les plus grands dangers pour le tirer de peine. Généreux Chevalier, lui dit-il, ne desespere point de la délivrance de ton ami ; quand ceux qui le meneront au supplice seroient en plus grand nombre qu'ils ne seront, que pourront tous ces gens de néant contre deux hommes de cœur ? Helas ! brave Chevalier, lui répondit Irolde, le Comte Roland ni son cousin Renaud ne sont point ici pour exécuter ce haut fait d'armes ; éloignez-vous plutôt, je ne voudrois pas vous voir mettre, pour l'amour de moi, votre courage à une si rude épreuve. Je ne suis point Roland, repliqua le fils d'Aimon en souriant, & toutefois je veux tenter cette avanture en faveur de deux amis si parfaits.

Comme le Seigneur de Montauban achevoit de parler, il vit descendre du haut d'une petite éminence voisine un assez grand nombre de gens armés; ils étoient plus de mille; on appercevoit au milieu d'eux un Chevalier & une Dame liés comme des criminels qu'on mene au supplice. Le Chevalier monté sur son cheval & la Dame sur sa haquenée; un homme de fort mauvaise mine, roux, borgne, balafré, & plus gros qu'une tour, marchoit à la tête de cette troupe. Il se nommoit Rubicon. Renaud ne s'amusa pas longtemps à les considerer; dès qu'il connut ce que c'étoit, il sauta sur Rabican sans mettre le pied à l'étrier, & tirant flamberge, il fondit comme un foudre sur Rubicon qu'il coupe en deux par le milieu du ventre; il pénetra ensuite jusqu'aux victimes en faisant un étrange carnage de leurs conducteurs, quoiqu'il ne vit qu'à regret rougir ses armes d'un sang si vil. L'épouvante dispersa bien-tôt ces malheureux, & cette expédition fut si brusque, qu'Irolde n'eut presque plus rien à faire, lorsqu'il voulut se mettre de la partie.

Mais quel fut l'étonnement du fils d'Aimon, & quel joye ne sentit pas ce généreux Paladin, quand après avoir mis en

ſuite les ſoldats de Falerine, il reconnut que la Dame qu'on vouloit immoler avec Praſilde étoit la belle Fleur-de-Lys; il déſeſpéroit de la revoir, & il ne pouvoit comprendre par quel bonheur elle n'avoit pas péri dans le fleuve.

Tandis qu'en la déliant il lui témoignoit la ſatisfaction qu'il avoit de l'avoir retrouvée, & qu'elle répondoit à ſes ſentimens par des tranſports de joye qu'on ne peut exprimer, Irolde ôta les liens de Praſilde. Ces deux amis s'embraſſerent mille fois, & leurs yeux baignés de larmes faiſoient connoître les mouvemens dont leurs cœurs étoient agités: ils marquerent leur reconnoiſſance au Prince de Montauban qui les embraſſa, & les pria de le recevoir en tiers dans une ſi parfaite amitié.

Comme la nuit approchoit, ils ſe mirent tous quatre en marche pour gagner la plus prochaine habitation; chemin faiſant, Praſilde leur apprit comment il avoit procuré la liberté à ſon ami. Après avoir, dit-il, diſpenſé Thiſbine & ſon époux de me tenir la promeſſe qu'ils m'avoient faites, je partis pour les Indes: ce n'eſt pas que j'eſperaſſe qu'en m'éloignant de l'objet de mon amour, je pourrois

l'oublier, j'allois pultôt chercher dans les avantures la fin d'une vie qui m'étoit odieuse. Je parcourus pourtant la plus grande partie des Indes, sans trouver la mort que je mandiois par tout, ma mauvaise étoile me fit toujours sortir heureusement des périls où je m'engageai. Je vins ensuite dans ce pays d'Altin, où j'appris avec étonnement la cruauté de Falerine, la construction de son jardin merveilleux, & la cruelle coûtume qu'elle y avoit établie; de bonnes gens m'avertirent de prendre garde qu'on ne me surprît, comme l'on avoit fait un grand nombre d'étrangers de l'un & de l'autre sexe, qui avoient été livrés au dragon de la Magicienne.

Au lieu de profiter de l'avis qu'on me donnoit, je sentis naître en moi un désir curieux de sçavoir plus particulierement tout ce qui regardoit le jardin enchanté, ou pour mieux dire, je formai le dessein de délivrer, s'il étoit possible, les Dames & les Chevaliers qui étoient dans les prisons de Falerine. Pour y parvenir, je pris un habit à la façon du Pays, & sous cet habillement n'étant pas reconnu pour étranger, je trouvai moyen de faire connoissance avec le Geolier des prisons de

la Magicienne, il me dit qu'elle avoit ſçu produire par ſes charmes dans un lieu aride & déſert, un jardin où brilloient mille beautés qui ſurpaſſoient l'effort de la nature : qu'ayant appris par ſon art que ce jardin devoit un jour être détruit par un Chevalier Chrétien de la Cour de l'Empereur Charles, appellé Roland, pour détourner ce malheur, elle avoit fait tranſporter en ce lieu par ſes démons le plus monſtrueux dragon des déſerts de Lybie, outre qu'elle avoit formé par ſes enchantemens d'autres monſtres encore plus redoutables, pour défendre les entrées de ce jardin ; ce n'eſt pas tout, ajoûta le Geolier, elle fait empriſonner tous les Etrangers hommes & femmes, qui viennent dans ce Royaume, & les fait ſervir de pâture au dragon qui garde la premiere entrée ; avant que de mener au ſupplice ces malheureux, on les oblige de force ou de gré à déclarer leurs noms & leur patrie, s'ils ne le font dès qu'on les a pris, j'en fait une liſte que je garde, & que je porte tous les jours à la Magicienne, pour voir ſi le Comte Roland n'y eſt point.

Quand le Geolier m'eut inſtruit de toutes ces choſes, continua Praſilde, il me

montra la liſte. Que devins-je, lorſque je lus le nom d'Irolde ? Saiſi de douleur & d'effroi, je conjurai le Geolier de remettre ce Chevalier en liberté, il me repréſenta que le nombre de ces priſonniers étoit connu, & qu'il ne pouvoit en ſauver un, ſans s'expoſer au plus cruel châtiment. J'eus beau lui faire de belles promeſſes, la crainte de ne pouvoir délivrer impunément mon ami, l'empêcha de ſe rendre à mes inſtances; tout ce que je pus obtenir de lui, fut qu'il relâcheroit Irolde, ſi je lui fourniſſois un autre homme à ſa place: je réſolus de me livrer moi-même. Le Geolier ſurpris de ma réſolution, voulut par pitié m'en détourner; mais me voyant obſtiné à périr, il me fit entrer en priſon pendant la nuit, & en fit ſortir Irolde, qui ne me reconnut point dans l'obſcurité. Voila de quelle maniere je délivrai mon ami, pourſuivit Praſilde, mais je ſuis en peine à mon tour de ſçavoir par quelle avanture je le retrouve au pays d'Altin, lui que j'avois laiſſé en paix avec Thiſbine, & que rien, ce me ſemble, n'obligeoit à ſortir de Balc.

Après votre départ, dit alors Irolde, je me repréſentai que vous alliez chercher la mort, & cette idée dont mon eſ-

prit ne pouvoit ſe détacher, me plongea dans une langueur que Thiſbine envain s'efforça de diſſiper. Enfin le regret de ne vous plus voir troubla mon repos à un point que je pris la réſolution de courir après vous & de vous ramener à Balc. La difficulté étoit de faire agréer mon deſſein à Thiſbine ; effectivement elle le combattit par les plus fortes raiſons, & elle ne ceſſa de s'oppoſer à mon départ, que lorſqu'elle vit bien que mon opiniâtreté là-deſſus ne pouvoit être vaincue. Je partis donc, & pris d'abord le chemin des Indes, où je ſçavois que vous étiez allé ; je vous cherchai par tout ce grand Royaume, & n'y apprenant point de vos nouvelles, je tournai mes pas vers ce pays d'Altin. J'y fus à peine arrivé, que j'entendis parler des priſons de Felerine : je craignis alors, mon cher Praſilde, que vous n'euſſiez eu le malheur de tomber dans les fers de la Magicienne, & je réſolus de ne rien épargner pour m'en éclaircir. Mais pendant que je ſongeois aux moyens d'en venir à bout, je fus arrêté par un grand nombre de gens de guerre qui ſe jetterent tous enſemble ſur moi, & me menerent en priſon.

Irolde ceſſa de parler en cet endroit, &

le fils d'Aimon charmé de l'amitié parfaite qui unissoit ces deux Chevaliers Persans, se réjouit avec eux de l'heureux sort qui les rassembloit.

CHAPITRE VI.

Renaud & Fleur-de-Lys apprennent des nouvelles d'Albraque.

LEs trois Chevaliers & la Dame arriverent à un petit Village où on leur donna le couvert & à souper ; ils se tinrent sur leurs gardes toute la nuit, car ils avoient lieu d'apprehender que Falerine, sur la nouvelle qu'elle devoit avoir eu du massacre de ses soldats, n'en fit chercher les auteurs ; cependant ils ne virent point paroître d'ennemis, & ils partirent à la pointe du jour. Le Guerrier François demanda le chemin du jardin merveilleux pour en aller détruire les enchantemens ; mais Fleur-de-Lys le détourna de ce dessein, en lui représentant l'état où se trouvoit le Comte d'Angers son cousin. Renaud se laissa donc persuader.

Ils marcherent plusieurs jours de suite, &

& arriverent enfin au lieu où devoit être le fleuve de l'Oubli. La tendre amante de Brandimart ne témoigna pas peu de surprise de ne plus voir le fleuve, le Château, le pont, ni le verger. Tandis qu'elle cherchoit des yeux avec inquiétude ce qu'elle ne pouvoit retrouver, il passa près d'eux un homme à cheval qui piquoit à toute bride. Ils l'arrêterent ; & comme il paroissoit tout effrayé, ils lui demanderent le sujet de sa peur : au lieu de leur répondre, il ne faisoit que regarder derriere lui, comme un homme qui craint d'être poursuivi. Le Paladin voulut le rassurer en lui disant qu'il ne paroissoit personne, & qu'en tout cas il voyoit trois Chevaliers qui prendroient sa défense contre ceux qui voudroient lui nuire. Ces paroles ne dissiperent qu'une partie de sa crainte. Seigneurs Chevaliers, leur dit-il d'une voix tremblante, maudit soit l'amour du Roi Agrican qui a déja coûté la vie à tant de milliers d'hommes ; j'étois du nombre des Tartares qui faisoient le siége d'Albraque ; il est arrivé au secours de cette Forteresse neuf Chevaliers qui ont fait un carnage épouvantable des assiégeans. Parmi ces braves Chevaliers, il y en a un qui a des armes blanches, &

un autre des armes noires ; mais j'ai principalement remarqué un Guerrier de haute apparence qui a fait des prodiges de valeur & de force, je lui ai vû couper d'un ſeul coup la tête & le bras de Brontin, fendre d'un autre coup le vaillant Santarie juſqu'à la ceinture, fracaſſer le caſque & la cervelle au Roi de Tendouc. Que vous dirai-je ? Cent mille de nos peuples ont pris la fuite à ſon ſeul aſpect ; mais ce qui a cauſé l'épouvante que vous me voyez, c'eſt que j'ai vû ce Chevalier dans ſa fureur fendre en deux le monſtrueux Radamanthe, & renverſer du roc en bas d'un coup de pied notre Empereur avec le Géant Argante. Rien ne peut arrêter ce Guerrier terrible. Il pénétreroit juſqu'aux Enfers, s'il l'avoit entrepris. Adieu, Seigneurs Chevaliers, il me ſemble que je l'ai toujours aux épaules, & je ne me croirai point en ſûreté que je ne ſois dans Rochebrune, & que le pont n'en ſoit levé.

Ainſi parla le Tartare, qui ſans s'arrêter davantage, pouſſa ſon cheval vers l'azile où tendoient ſes deſirs. Renaud jugea bien que ce Chevalier redoutable, dont il venoit d'entendre parler, ne pouvoit être que ſon couſin. Il ne douta pas non plus

que les deux Guerriers aux armes blanches & noires ne fuſſent les deux fils du Marquis Olivier. Il ſe réſolut à les aller joindre. Irolde & Praſilde ne voulurent point abandonner leur libérateur, & Fleur-de-Lys l'accompagna volontiers dans l'eſperance de retrouver Brandimart.

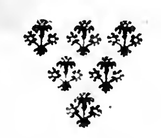
Ils prirent donc la route des Etats de Galafron, où ils arriverent en peu de jours. Comme ils approchoient d'Albraque, ils rencontrerent ſur le bord d'un Fleuve un Chevalier armé de toutes pieces, dont les armes étoient magnifiques, & qui montoit un puiſſant courſier qu'une Demoiſelle lui tenoit par la bride. Lorſque Fleur-de-Lys l'eut conſideré quelque temps, elle dit à ſa compagnie : Si la deviſe ne me trompe point, je crois connoître la perſonne que vous prenez pour un Chevalier; c'eſt l'orgueilleuſe Reine Marphiſe, la plus fiere Dame de toute la terre habitable, je ne vous conſeille pas de meſurer vos forces avec les ſiennes.

Le fils d'Aimon ſourit à ces paroles. Noble Dame, dit-il à Fleur-de-Lys, je ne doute point de l'extrême valeur, ni de la force de la Reine Marphiſe; la haute renommée de cette Princeſſe a volé juſ

qu'en Occident, mais l'honneur que j'ai de vous accompagner releve mon courage & me donne même envie de m'éprouver contre cette incomparable Guerriere. A ces mots, il s'avança vers Marphise qui venoit à lui dans le même dessein. Chevalier, lui dit-elle d'un ton altier quand elle fut à portée de se faire entendre, n'espere pas continuer ton chemin, si tu n'en obtiens de moi la liberté. Grande Reine, lui répondit Renaud d'un air respectueux, & en s'inclinant sur les arçons, c'est pour vous la demander que j'ose me présenter devant vous ; & si vous daignez ajouter à cette faveur celle de m'honorer d'une de vos courses, j'aurai l'honneur d'avoir augmenté le nombre de vos exploits.

La superbe Marphise parut étonnée de cette réponse, & regardant attentivement le Chevalier: Tu es le premier mortel, lui dit-elle, qui m'ayant connue, ait eu l'audace de me demander la jouste: Je ne veux pas te refuser cette satisfaction, nous allons voir si ta valeur répond à ta contenance guerriere. Le fils d'Aimon s'inclina pour la seconde fois ; & voyant que la Reine tournoit bride pour prendre du champ, il en fit autant de son côté.

On s'étonnera peut-être que Marphise fut si tranquille dans le temps que deux grandes armées étoient aux mains ; mais j'ai déja dit que cette Guerriere ne s'interessoit nullement au sort de Galafron ; & que s'il avoit accompagné ce Roi, ce n'étoit que pour joindre Agrican, & le combattre. En arrivant devant Albraque, elle avoit fait séparer son Armée de celle du Cathay, & dit à ses Chefs. Ne quittez point votre camp sans des ordres précis de ma part : quand vous aurez appris la fuite des Indiens, & la prise ou la mort du Roi Galafron, alors qu'on me vienne avertir, j'irai fondre sur Agrican & sur tous ses Tartares. Marphise après cet ordre s'étoit retirée sur le bord du Fleuve où Renaud l'avoit trouvée, & elle y attendoit qu'on lui vînt apprendre la déroute du Roi du Cathay.



CHAPITRE VII.

Suite de la Bataille entre les Rois Agrican & Galafron.

LA Bataille sanglante qui se donnoit entre les sujets d'Agrican & de Galafron avoit attiré au secours de l'Empereur tous les Tartares qui étoient dans Albraque, ce qui avoit facilité à Torinde l'exécution d'un dessein qu'il méditoit. Il gagna sans peine la campagne, & joignit Agrican, qui laissant à ses troupes le soin de poursuivre des ennemis qui commençoient à ne se plus défendre, avoit levé la visiere de son casque pour prendre le frais. Torinde l'aborda, & lui dit : Grand Monarque, tu vois le Roi de Carisme qui fut ton ennemi, j'ai pris les armes contre toi à la priere du Roi de Circassie mon ami ; mais l'ingrate Angelique protege un traître qui n'est recommandable que par la noirceur de ses crimes, en un mot le lâche Trufaldin qui nous a offensés Sacripant & moi. Elle a l'injustice de nous priver du droit naturel qu'ont les

Guerriers de venger leur gloire par la voye des armes. Je viens t'offrir mon amitié, & lier mon ressentiment au tien.

Vaillant Torinde, lui répondit le Tartare en l'embrassant, je reçois avec joye pour ami un aussi grand Prince que vous; & pourvû que vous n'aspiriez point à la possession de la Princesse dont vous vous plaignez, il n'est rien sous ma puissance dont vous ne puissiez disposer comme de moi-même. Seigneur, repliqua le Roi de Carisme, toute adorable qu'est Angelique, mes yeux ont vû ses charmes impunément, je vous en abandonne la pourrsuite; vous n'aurez à disputer son cœur qu'au Roi de Circassie : à l'égard de Sacripant, interrompit l'Empereur, c'est un different à regler entre lui & moi.

Après cette conversation, le Monarque Tartare mena le Carismien dans son camp où il le fit reconnoître pour son ami; on rendit les armes aux sujets du Roi Torinde qui avoient été faits prisonniers, & qui étoient en grand nombre, ce qui augmenta les forces des assiégeans.

Pendant que les Carismiens faisoient éclater dans ce camp la joye qu'ils avoient de revoir à leur tête leur généreux Roi, les illustres défenseurs d'Angelique se dis-

posoient à y porter un étrange désordre. Le Comte d'Angers & Sacripant marchoient les premiers, & Brandimart, Hubert du Lion, le Roi Adrian & Clarion les suivoient. Ils allerent d'abord où ils s'apperçurent que les sujets de Galafron étoient le plus en déroute; ils chargerent les Tartares qui les poursuivoient, & de leurs premiers coups ils rallentirent l'ardeur qui les animoit. Brandimart & ses compagnons acheverent de rétablir le combat, ou pour mieux dire de culbuter leurs ennemis.

Alors on vit les vainqueurs renversés à leur tour. Les Rois Satitron, Poliferne, Uldan & Pandragon accoururent pour les soûtenir, mais tous leurs efforts ne furent pas d'un grand secours. Roland de deux coups consécutifs fendit Pandragon jusqu'à la ceinture, & renversa très-rudement le brave Satitron Roi des Keraytes. Sacripant blessa Uldan Roi de Caracorom à l'épaule, & Brandimart coupa la tête au Roi Poliferne. Ce début arrêta les peuples du Cathay qui fuyoient, & fit passer à leurs ennemis l'effroi qui glaçoit leurs cœurs; ce qui acheva de les rassurer, fut la mort du monstrueux Argante.

Cet énorme Géant avoit rencontré Ga-

lafron dans la mêlée, il avoit saisi son cheval par la bride; & il l'emmenoit prisonnier dans le camp Tartare, lorsque le Comte d'Angers reconnut le pere d'Angelique à la Couronne d'or qu'il portoit sur son casque. Le Paladin a cette vûe s'enflamma de couroux, il poussa Bridedord sur le Géant, & lui coupa de son épée le bras qui tenoit la bride du cheval; mais le terrible Durandal ne trouvant pas assez de résistance à ce bras, abattit la tête du Cheval de Galafron, & l'animal tombant mort, renversa son maître. Roland redoubla, & d'un coup de pointe perça les entrailles d'Argante de part en part; il alla relever ensuite le Roi du Cathay, & le remonta sur un puissant coursier qu'il ôta sur le champ à un Chevalier Tartare dont il fracassa la cervelle d'un coup de poing.

Seigneur, dit le Paladin à Galafron, en lui présentant le cheval, recevez ce service d'un des plus zelés défenseurs d'Angelique. Fameux Guerrier, répondit le Roi, recevez vous-même nos actions de graces pour vos hauts faits; si nous avions encore un Chevalier comme vous, nous serions bien-tôt sans ennemis. Roland, après avoir répondu à ce discours

par une profonde inclination de tête, laissa le Roi du Cathay au milieu d'un assez grand nombre de ses sujets qui s'étoient rassemblés autour de lui après la mort d'Argante, & alla combattre ailleurs.

Dans ce même temps, le Roi d'Altin dont les troupes étoient incorporées dans l'armée des Indiens, ne voyant plus ces derniers poursuivis, les rassembloit pour aller réjoindre leurs alliés dont les affaires venoient de changer de face. Les Tartares déja mis en désordre par Sacripant, Brandimart, & par les autres Chevaliers d'Angelique, ne purent soûtenir l'effort de ces nouveaux ennemis, ils reculerent, & commencerent à regagner leur camp. Quelle fut la surprise de l'Empereur, quand il vit ce changement, & qu'il apprit ce qui le causoit? Impatient de joindre le Comte, dont il brûloit de se venger, il rassembla au plutôt tout ce qu'il put trouver de Tartares, & suivi de Torinde avec ses Carismiens, il s'avança vers les défenseurs d'Albraque.

Les Indiens furent les premieres victimes de sa fureur. Marquinor Roi d'Altin, avec cinq ou six de leurs Chefs en avoient pris la conduite après la mort du Géant Archilore; Agrican fondit sur Marqui-

nor, & lui fendit le caſque & la tête; tandis que Torinde à ſes côtés renverſa deux Chefs des Indiens l'un après l'autre. Une ſi bruſque expédition jetta la terreur parmi les Indiens qui ne tarderent pas à s'ébranler; & ſi les peuples du Cathay, conduits par les Princes avanturiers, ne fuſſent venus à leur ſecours, ils auroient cherché leur ſalut dans la fuite; mais Sacripant, Hubert du Lion, Brandimart, Adrian & Clarion, les raſſurerent par une vive irruption qu'ils firent ſur les Tartares. Roland y arriva lui-même, il venoit de quitter Galafron. Alors le combat ſe renouvella avec plus d'ardeur; comme il y eut plus de réſiſtance de part & d'autre, le carnage en fut plus grand. Brandimart attaqua Torinde, & l'Empereur reconnoiſſant l'ennemi qu'il cherchoit moins à ſes armes qu'à ſes coups, ſe jette ſur lui comme un lion preſſé de la faim ſe jette ſur ſa proye. Il goûte par avance le plaiſir de ſe venger; mais il trouve un Guerrier qui craint peu ſon reſſentiment, les coups retentiſſent ſur l'airain. Les deux premiers Guerriers du monde ſont aux mains, une égale fureur les anime; & pendant qu'ils s'acharnent l'un ſur l'autre, le combat devient plus effroyable

entre les deux armées. L'effroi, le bruit & la mort y regnoient de tous côtés.

L'Empereur craignant qu'on ne le vînt de nouveau séparer de son ennemi, feignit d'apprehender les suites de son combat avec lui : il sortit de la mêlée, poussa Bayard vers la Forêt qu'on découvroit au bout de la plaine, ne doutant point que par cet artifice il n'attirât sur ses pas le Guerrier avec lequel il vouloit en liberté continuer de combattre ; en effet le Comte ne manqua pas de le suivre de toute la vitesse de Bridedor.

Après le départ d'Agrican, les Tartares ne soutinrent pas long-temps l'effort de leurs ennemis ; ne voyant plus leur Empereur, en qui seul étoit leur confiance, ils prirent la fuite, les Chevaliers d'Angelique les poursuivirent jusqu'à leur camp qui fut pillé. Le Roi Balan, Antifort de la Blanche-Russie, & le Prince Astolphe furent délivrés, & par un bonheur tout particulier pour cet Anglois, le Ciel permit qu'il rencontra un Tartare qui emportoit ses belles armes & sa lance d'or. Astolphe le perça de son épée, reprit ses armes & sa lance, & dédaignant de poursuivre des gens qui fuyoient, il alla de nouveau offrir ses services à la Princesse du Cathay.

CHAPITRE VIII.

Combat de Marphiſe & de Renaud, & comment il fut interrompu.

C'Etoit alors que la Reine Marphiſe & le Seigneur de Montauban alloient éprouver leurs forces à la Joûte; les armes de la Guerriere étoient d'argent; & ce qui les rendoit plus eſtimable, c'eſt qu'elles avoient été forgées par enchantement. Pluſieurs rubis éclatoient deſſus; ſon caſque avoit pour cimier un dragon d'or qui ſembloit vomir de brûlantes flâmes, figurées par des plumes de cette couleur qui flottoient au gré du vent. Son écharpe étoit d'une gaze d'argent parſemée de flâmes, & bordée d'un fil d'or tout-au-tour. Son courſier blanc à rouges taches paroiſſoit des plus vigoureux, & ſa lance avoit été faite d'un bois naturellement rouge, & auſſi dur que le fer.

Le Chevalier, comme je l'ai dis, & la Guerriere s'étoient éloignés pour prendre du champ; ils revinrent l'un ſur l'autre

avec impétuosité. Quelque forte que fut la lance de la Reine, elle se rompit en éclats, sans que le noble Paladin en fût ébranlé dans les arçons; mais il haussa la sienne, comme s'il eut dû rougir de vaincre une femme, & acheva glorieusement sa carriere, laissant son orgueilleuse ennemie sans esperance de l'abattre. Quand elle vit sa lance rompue, & le Chevalier encore dans la selle, on ne peut exprimer le dépit qu'elle en eut. Elle prit à partie ses Dieux Tervagant & Mahomet, & les menaça de les priver de ses hommages; mais ce qui lui fait plus de peine c'est que ce Guerrier ait voulu l'épargner. Sa fierté s'indigne de ce ménagement, & lançant sur le Paladin des regards pleins de honte & de rage, elle lui dit d'un ton altier : Quelle est donc ta pensée, audacieux inconnu ? Dédaignes-tu d'employer tes forces contre moi ? Ah sçache qu'au-lieu d'affecter à contre-temps un vain respect indigne de mon courage, tu as besoin de toute ta valeur pour défendre ta vie & ta liberté.

Grande Reine, lui répondit Renaud, vous pouvez m'ôter le jour, si vous le souhaitez : Je suis trop glorieux d'être échapé à la premiere atteinte de votre lan-

ce, & je juge bien que je ne pourrois soûtenir dans un plus long combat votre valeur qui est égale à votre beauté. Dispensez-moi donc ..... A ce discours, interrompit Marphise toute émue, je reconnois que tu es de la Cour de l'Empereur Charles; mais il ne s'agit point ici de louange, ni de galanterie, je prens ton langage flatteur pour une injure, & ne te regarde plus que comme mon plus grand ennemi. Ah, Madame, repliqua Renaud, ce sentiment est injuste; & malgré votre couroux que je n'ai point mérité, je ne puis me résoudre à répandre un si beau sang. Crois-tu donc, reprit-elle fierement, que mon sang soit si facile à répandre? Ta vie que je vais sacrifier à ma vengeance va te tirer de cette erreur.

Alors tirant son épée, elle l'assaillit si brusquement, qu'il vit bien qu'il falloit songer tout de bon à se défendre. Cependant quelque danger qu'il y eût pour lui dans le parti qu'il prenoit, il se résolut à ne point faire rougir sa flamberge du sang d'une Dame. Après avoir essuyé deux pesans coups qu'elle lui déchargea sur le casque de Membrin, dont la bonté lui sauva la vie, & la saisissant au corps de ses bras nerveux, il s'efforça de la mettre hors

d'état de lui nuire. La Guerriere le ſaiſit de même, ſe flattant qu'elle l'étoufferoit par ſa force extrême, ou que du moins elle l'enleveroit des arçons ; mais le Paladin ſçut réſiſter à ſes efforts, & ils ne purent jamais s'abattre l'un l'autre ; enfin la Reine ſe laſſant de l'opiniâtreté de ſon ennemi, quitta cette maniere de combattre, & lui donna un ſi grand coup de poing de ſon gantelet de fer ſur la joue, qu'il en fut tout étourdi, le ſang lui ſortit en abondance par le nez & par la bouche. La douleur qu'il reſſentit du coup l'obligea de lâcher priſe. La Princeſſe profitant de de ce temps-là, piqua ſon cheval, s'éloigna & revint d'une courſe rapide fondre ſur Renaud l'épée à la main, & fendit ſon bouclier qu'il lui oppoſa. Le Chevalier à ſon tour la frappa, mais ſeulement du plat de flamberge pour la mettre hors d'état de combat ſans la bleſſer. La peſanteur de ſon coup obligea la Reine à plier la tête juſques ſur l'arçon de la ſelle ; mais elle s'en vengea par un autre coup qui renverſa Renaud ſur la croupe de ſon cheval. Il ne pouvoit que ſuccomber, puiſque les forces de Marphiſe égaloient les ſiennes, & qu'elle avoit de plus ſur lui l'avantage d'avoir

d'avoir des armes enchantées qu'aucun acier ne pouvoit entamer.

Le Paladin se remit, & le combat alloit recommencer avec plus d'acharnement qu'auparavant, lorsque le Roi Galafron, à la tête d'une partie de ses troupes, arriva dans ce lieu. Il poursuivoit un reste de Tartares qui fuyoient de ce côté. Il s'arrêta pour considerer la Reine & le Guerrier qui étoient aux mains ; & comme il reconnut le bon cheval Rabican qu'il avoit donné à son fils l'Argail, il fut ému de douleur & de colere en le voyant. O mon cher fils, dit-il dans son transport, voici donc le traître qui a borné tes jours au milieu de leur course ? C'est lui sans doute, puisqu'il possede Rabican. A ces mots, il courut plein de fureur sur le Paladin, & le frappa derriere d'un coup que son ressentiment rendit plus pesant que son âge ne sembloit le permettre. Renaud en chancela dans la selle ; mais la fiere Marphise indignée qu'on osât attaquer un Guerrier qui combattoit contre elle, poussa son coursier sur le Roi ; & dédaignant d'employer contre lui le fer, elle lui déchargea un si furieux coup de poing sur son casque, qu'elle jetta ce

vieux Monarque tout étourdi aux pieds de ſon cheval.

Parmi ce grand nombre de peuples qui le ſuivoient, les uns accoururent pour le ſecourir, les autres s'empreſſerent de le venger ; mais ces derniers ſe repentirent bien-tôt du ſoin dont ils s'étoient chargés. la terrible Marphiſe en fit une étrange boucherie, & le carnage fut encore bien plus grand, lorſque Renaud, Irolde & Praſilde ſe furent joints à la Reine contre les Sujets de Galafron.

Sur ces entrefaites, Brandimart qui pourſuivoit auſſi les Tartares, arriva dans cet endroit ; mais comme il s'approcha du Fleuve pour y étancher une ſoif preſſante qui le dévoroit, il apperçut ſur ſes bords ſa chere Fleur-de-Lys qui s'y étoit retirée avec les Dames de Marphiſe pour être à quelque diſtance de la mêlée. Il ne ſe ſouvient plus de rien, tout autre ſoin cede à celui de courir à l'objet de ſon amour ; il deſcend de cheval, & va ſe jetter aux genoux de ſa Maîtreſſe, qui partageant la joye dont il eſt animé, le releve & l'embraſſe très-étroitement. Que n'ont point à ſe dire deux Amans qui ſe revoyent après une longue abſence ? Pour

s'entretenir ſans crainte d'être interrompus, ils marcherent tous deux vers un grand bois qui n'étoit pas loin de là.

Cependant les troupes du Cathay ſe raſſemblerent autour de leur Roi que l'on avoit remonté, & ce vieux Prince animoit tous ſes gens contre Renaud qu'il croyoit le meurtrier de ſon fils. Un monde d'ennemis fond ſur le Guerrier François. Et comme les Indiens, à la tête deſquels s'étoient mis les Rois Adrian & Balan, Hubert du Lion, Clarion & Antifort venoient encore au ſecours de Galafron, le Paladin, Marphiſe, Irolde & Praſilde alloient être accablés, ſi l'armée Perſanne ne fût arrivée fort à propos pour les défendre. Une des Dames de la Reine, dès le commencement du combat, avoit couru lui porter l'ordre de marcher en diligence.

Les Perſans firent d'abord une irruption ſi vive ſur les troupes du Cathay qu'ils les culbuterent ſur les Indiens qui s'ébranlerent, malgré leurs Commandans. Pour ſurcroît de malheur pour Galafron, les Rois Torinde, Uldan & Sariton vinrent le charger avec le gros corps de Tartares & de Cariſmiens qu'ils avoient raſſemblés après la défaite de l'armée d'A-

grican. Quelque résistance que pussent faire Adrian, Balan & leurs compagnons, ils furent obligés de se réfugier dans Albraque comme tous les autres de leur parti. Les Persans dédaignerent de les poursuivre, & se rangerent autour de leur Reine, qui traita favorablement les Rois Torinde, Uldan & Sariton; Torinde sur tout, dont elle estimoit le courage. Elle lui demanda par quel bonheur elle avoit acquis son amitié, & pourquoi il n'étoit plus dans les interêts de Galafron & d'Angelique.

Là-dessus le Roi de Carisme raconta tout ce qui s'étoit passé dans Albraque au sujet de Trufaldin. Hé quoi, s'écria Marphise avec indignation, ce lâche Roi du Zagathay voit encore le jour? Ah généreux Torinde, je me charge de vous venger! Grande Reine, dit alors le Seigneur de Montauban, ne vous abaissez point à faire rougir vos armes d'un sang si vil, c'est à moi de poursuivre le châtiment de cet indigne Monarque. Le Paladin pour augmenter l'horreur qu'on avoit déja de Trufaldin, fit un rapport fidele de tout ce qu'il avoit vû dans la caverne de Rabican, & tout le monde applaudi au serment qu'il avoit fait de venger la mort

tragique d'Albarose : la Reine Marphise sur tout fut si pénétrée du récit touchant que Renaud fit de cette Histoire, qu'elle jura de ne point s'éloigner d'Albraque qu'elle ne vît le perfide Trufaldin puni. Cette Princesse embrassa ensuite le fils d'Aimon, & lui demanda son amitié, en lui disant qu'elle n'avoit point trouvé de Chevalier plus digne de son estime.

CHAPITRE IX.

De quelle maniere Fleur-de-Lys fut séparée de Brandimart. Combat d'Agrican & du Comte d'Angers, & quel en fut l'événement.

BRandimart & son amante étant arrivés dans le bois, s'étoient assis sous un chêne touffu ; ils se racontoient leurs avantures depuis qu'ils avoient été séparés, & les peines cruelles que l'absence leur avoit fait souffrir. Ils passerent le reste du jour & la plus grande partie même de la nuit à s'entretenir ; ils ne s'abandonnerent aux douceurs du sommeil, que peu de temps avant que le jour recommença à paroître.

Pendant qu'ils dormoient, un Hermite qui avoit établi ſa demeure aſſez près de ce lieu, ſortit de ſa cabanne pour aller à la proviſion avec un âne qu'il chaſſoit devant lui. Il apperçut ces deux amans ; & la beauté de la Dame qui n'étoit que trop capable d'enflâmer un cœur conſacré à la retraite & au ſilence, le frappa vivement. Loin de combattre ſes déſirs, il ne ſongea qu'à les ſatisfaire : il toucha la Dame & le Chevalier au bras d'une racine qui avoit la proprieté d'aſſoupir pour quelques heures d'un profond ſommeil. L'Anachorete Muſulman s'étant ainſi précautionné contre la réſiſtance de la Dame, & contre le reſſentiment du Chevalier, prit Fleur-de-Lys entre ſes bras, l'étendit ſur ſon âne, & la lia fortement avec des courroies ; puis tout rempli de joye, il retourna vers ſa cabanne, dans l'eſperance de conſommer ſans danger ſon coupable deſſein ; mais le Ciel permit qu'il paſſa parlà un Lyon affamé qui ſe jetta ſur le ſcelerat avec furie ; & pendant qu'il le dévoroit, l'âne effrayé s'enfuit avec la belle charge qu'il portoit.

Fleur-de-Lys, après que la racine eut fait ſon effet, ſe réveilla. Etonnée de ſe voir dans l'état où elle étoit, elle fit tous

ſes efforts pour ſe délier, & n'en pouvant venir à bout, elle ſe mit à remplir l'air de cris, en implorant le ſecours du Ciel & de ſon cher Brandimart, dont elle ne pouvoit comprendre comment elle avoit été ſi déſagréablement ſéparée ; d'une autre part ſon amant trop éloigné d'elle pour l'entendre, ſe déſeſperoit de ne la plus retrouver à ſon réveil, il la cherchoit aux environs ; & craignant de s'éloigner d'elle en voulant s'en approcher, il ne ſçavoit quel parti prendre. Enfin ſes oreilles furent frappées d'un bruit qui ſembloit venir vers lui, il s'avance pour apprendre ce que c'eſt ; il arrive à un grand chemin qui traverſoit la forêt, & voit une troupe de gens de guerre qui conduiſoient des Chameaux, ſur l'un deſquels étoit montée une Dame toute éplorée.

Il étoit aiſé de juger à ſa contenance & à ſes gemiſſemens, qu'on l'emmenoit malgré elle. Deux difformes Géants marchoient à la queue de la troupe pour la défendre ſi l'on l'attaquoit, & un troiſiéme Géant plus terrible que les autres paroiſſoit à la tête. Brandimart crut d'abord que c'étoit Fleur-de-Lys. Pour s'en éclaircir, il cherchoit à s'en approcher ; mais

comme on ne lui vouloit pas permettre ; il renversa trois ou quatre soldats qui s'opposoient a son passage. Les deux Géants qui faisoient l'arrieregarde s'avancerent sur lui : Chétive créature, lui dit l'un d'eux, rends-toi sans differer, ou tu es mort. Brandimart au lieu de lui répondre, poussa son cheval sur lui avec tant d'impétuosité, qu'il le renversa sur la poussiere. L'autre Géant pour venger son compagnon, & lui donner le temps de se relever, chargea le Chevalier brusquement, & lui fendit son bouclier d'un pesant coup de cimeterre. Le Guerrier en chancela, mais il se remit promptement, & le frappant à la cuisse, il y fit une profonde blessure, malgré les plaques d'acier qui la couvroient. Le premier Géant honteux de sa chute, s'étant relevé tout furieux, frappa le Chevalier de toute sa force ; mais l'épée glissa sur le casque, & alla couper le col de son cheval. Heureusement Brandimart sauta legérement à terre, de peur de se trouver engagé sous l'animal qui tomba.

En cet endroit l'Auteur les laissa continuer ce combat inégal, pour retourner au Comte d'Angers & à l'Empereur Agrican. Il dit que ces deux Guerriers, lorsqu'ils

lorſqu'ils furent entrés aſſez avant dans la forêt, le Tartare qui alloit devant, s'arrêta ſur un beau gazon qu'arroſoit une claire fontaine, y deſcendit de cheval, & le François y arriva un moment après. Celui-ci voyant ſon rival aſſis ſur le bord du ruiſſeau, lui dit : Puiſſant Empereur, t'eſt-il glorieux de chercher ici le repos, tandis que tes Peuples & ceux de Galafron ſont aux mains pour l'amour de toi. Vaillant Chevalier, lui répondit Agrican, juge mieux de moi. Si j'ai feint de fuir, c'eſt pour continuer notre combat en liberté, ou pour acquerir ton amitié. Si tu te ſens diſpoſé à me donner la tienne, je te fais don du Royaume de Radamanthe que tu as privé de vie par ta valeur; mais ſi tu rejettes mes offres, je ſerai obligé, quoiqu'à regret, de te donner la mort pour me venger de l'affront que tu me fis hier.

Grand Monarque, répondit le fils de Milon, votre générosité m'a gagné le cœur, cependant je ne puis accepter vos offres quoique j'en eſtime infiniment le prix. Je ſuis Chrétien, & je ne puis engager à un autre Prince l'obéiſſance que je dois à mon Roi. Si vous êtes Chrétien, interrompit le Tartare, vous êtes ſans doute ce Comte Roland dont on publie

tant de merveilles. J'ai toujours souhaité d'éprouver mes forces contre les siennes ; mais ce que je vous ai vu faire me donne encore plus d'envie d'avoir votre amitié. Une chose, reprit le Paladin, met un obstacle invincible à l'honneur que vous voulez me procurer. Je ne vous cacherai point que je suis Roland, & que je brûle pour Angelique... Ah si cela est, interrompit Agrican, nous ne pouvons être qu'ennemis.

En achevant ces paroles, il courut vers Bayard en disant au Comte d'un visage enflâmé de colere & de jalousie : Roland prépare-toi à te défendre ; je te défie au combat mortel. Le Paladin, sans lui répondre, se mit en état de soûtenir ses attaques ; & n'ignorant pas qu'il avoit à faire au plus redoutable ennemi qu'il eût encore combattu, il ramassa toutes ses forces pour les employer contre lui.

Je ne m'attacherai point à faire un détail de leur épouvantable combat ; il est hors de toute expression. Je dirai seulement que ces deux fiers Rivaux combattans pour l'amour & pour la gloire firent tous les miracles de valeur qu'on pouvoit attendre d'eux. Ils combattirent jusques bien avant dans la nuit ; mais enfin les té-

nebres s'augmentant jusqu'à ne pouvoir rien distinguer, les combattans furent obligés de se quitter pour se reprendre dès que le jour le leur permettroit.

Ils se coucherent sur le gazon l'un auprès de l'autre, comme auroit fait deux intimes amis. Bien-tôt le sommeil s'empara de leurs membres fatigués; mais s'ils n'avoient aucune défiance l'un de l'autre, leur jalousie ne leur permit pas d'attendre le retour de l'aurore pour se réveiller. Néanmoins avant que de recommencer leur combat, l'Empereur employa tout ce qu'il put imaginer de plus séduisant pour obliger son rival à lui ceder la possession d'Angelique; mais comme il ne put y réussir, il eut honte d'avoir fait cette démarche. Pour s'en venger, il se jette plein de fureur sur Roland, qui le reçoit avec une animosité qui égaloit la sienne. Ils combattirent une partie du jour; cependant il falloit que le combat finît, & le succès n'en pouvoit être avantageux au Tartare. Bien que son armet fût enchanté, & le reste de ses armes des plus forts, Durandal pouvoit le blesser, au lieu que le fils de Milon étoit invulnérable. Le sang de l'Empereur couloit sur ses armes toutes fracassées. Malgré tout

ſon courage, il commença de s'affoiblir; & couvert de bleſſures, il tomba mort aux pieds de ſon généreux vainqueur, qui ne put s'empêcher de regretter un ſi grand homme, quelque gloire qu'il recueillît de ſa défaite.

CHAPITRE X.

Roland rencontre Brandimart, & le tire de péril.

LE Comte d'Angers après s'être un peu repoſé de la fatigue d'un ſi long & ſi pénible combat, jetta les yeux ſur le cheval d'Agrican qui étoit attaché à un pin. Il le trouvoit fort ſemblable à Bayard, mais il ne pouvoit s'imaginer que ce fût lui. Néanmoins pour s'en éclaircir, il s'approcha de l'animal, & le flattant: O bon cheval, lui dit-il, où eſt Renaud ton cher maître, & par quelle avanture es-tu ici? Bayard qui reconnut le Comte ſe mit à hannir, & à lui faire des careſſes, de ſorte que Roland ne put le méconnoître. Le Chevalier monta deſſus, & prenant Bridedor par la bride, il retourna vers Albraque.

Il n'eut pas fait deux cens pas, qu'il entendit un bruit d'armes aſſez près de lui. Il piqua vers l'endroit d'où ce bruit ſembloit partir, & il vit Brandimart qui ſe défendoit vaillamment contre deux Géants qui l'attaquoient. A ce ſpectacle, le Paladin accourut plein de colere; & arrivant dans le temps qu'un de ces Monſtres levoit le bras pour décharger un coup de cimeterre ſur ſon ami, il le prévint. Durandal coupa ce même bras en l'air, & du même coup abattit la tête de l'autre Géant; ainſi le combat fut preſque auſſitôt fini que commencé.

Les deux amis s'embraſſerent, après quoi Brandimart apprit à Roland qu'une troupe de gens de guerre emmenoit Fleur-de-Lys par violence. Il n'en fallut pas davantage au Guerrier François. Ils commencerent tous deux à pourſuivre les raviſſeurs, & ils ne tarderent pas à les joindre. Le Géant qui étoit leur Chef, ſe nommoit Marfuſte. Celui-ci, comme on l'a déja dit, ſurpaſſoit de beaucoup les deux autres en force & en grandeur. Il avoit continué ſon chemin ſans s'arrêter un moment, quoiqu'il eût vû ſes deux compagnons aux mains avec Brandimart; il ne doutoit pas qu'ils ne vinſſent aiſé-

ment à bout d'un ſeul Chevalier, il s'étonnoit même de ne les point voir revenir encore, lorſqu'il vit arriver le Comte d'Angers & ſon ami.

Roland défia Marfuſte avant que de l'attaquer ; mais ce fier Géant ne fit que rire de ſon défi. Chevalier, lui dit-il, quand Mahomet deſcendroit ici bas pour te défendre, ſon ſecours ne te ſerviroit de rien. Je veux t'écorcher tout vif de ma propre main, & te faire rôtir ſur des charbons. En parlant de cette ſorte, il leva une épouvantable maſſue pour la décharger ſur lui, mais le Comte en évita l'atteinte en faiſant ſauter Bayard à quartier. La maſſue alla frapper un arbre qu'elle foudroya juſqu'au pied. Roland ayant connu par ce coup furieux la force du Monſtre, deſcendit de cheval, de peur qu'un autre coup ſemblable n'écraſâ le noble Courſier. Quand Marfuſte vit le Paladin à pied, il fit un éclat de rire, dont retentit tout le bois ; enſuite il lui dit d'un air inſultant : Ah, petit Nain, te trouves-tu donc trop grand pour moi, ou veux-tu combattre contre mes jambes ? Prens garde que je ne te jette d'un coup de pied ſur le plus haut arbre de la forêt. Roland, ſans lui répondre un ſeul mot,

se lança sur lui si promptement, que le Géant ne put le frapper, & le saisissant par une de ses cuisses, il le souleva & jetta par terre tout étendu; puis sans lui donner le temps de se relever, il lui coupa les deux cuisses d'un seul coup de durandal, en lui disant: Superbe Monstre, ne tire plus vanité de ta taille gigantesque, tu n'es pas à present plus grand que ceux pour qui tu avois tant de mépris.

Pendant que le Comte d'Angers traitoit ainsi Marfuste, Brandimart donnoit la chasse aux soldats qui gardoient la Dame prisonniere; mais quand il les eut dissipés, il demeura bien étonné de voir que ce n'étoit pas sa chere Fleur-de-Lys; il en parut accablé de douleur, & levant les yeux au Ciel, il poussa ces tristes plaintes de la maniere du monde la plus touchante: O Dieux! qui m'avez sauvé de mille périls, que ne me laissiez-vous mourir? Fortune! quel est ton caprice? Tu m'as ravi de mon pays dès mon enfance, sans que je connusse le nom de mon pere: Tu me fis vendre pour esclave au Comte de la Rochesauvage qui m'affranchit, & me laissa héritier de tous ses biens; tu ne te contentas point de cette faveur, tu me rendis possesseur de la plus parfaite de

toutes les Dames : mais hélas ! cruelle, tu viens de me l'enlever, quand je ne puis plus vivre ſans elle.

Roland fut touché de ces paroles : Mon cher ami, dit-il à Brandimart, donne quelque tréve à ta douleur, ton mal n'eſt pas ſans remede, tu peux retrouver ta Dame, juges-en par mon exemple : N'ai-je pas rencontré la mienne que je déſeſperois de revoir ? Puiſque ta maîtreſſe eſt encore en ce pays, dois-tu lâchement perdre l'eſperance de la rejoindre ? A ce reproche, Brandimart prit un peu de courage, & pria le Comte de vouloir bien l'aider à faire la recherche de Fleur-de-Lys ; ce que ſon ami lui promit auſſi-tôt qu'il auroit délivré ſa Princeſſe de tous les ennemis qui l'aſſiegoient. Angelique n'a plus beſoin de notre ſecours, lui dit Brandimart. L'armée Tartare a été défaite, & l'on ne ſçait même ce qu'eſt devenu l'Empereur Agrican. Si la fille de Galafron eſt libre, répondit Roland, je m'offre à chercher votre Dame dès ce moment avec vous. Quel chemin prendrons-nous ? Voilà tout mon embarras, reprit Brandimart. Elle m'a été ravie dans cette fôrêt, tandis que nous dormions, j'ignore de quel côté on l'a emmenée.

La Dame qu'ils venoient de délivrer les voyant incertains de la route qu'ils devoient prendre, leur dit : Hier, mes ravisseurs en passant près d'un hermitage où demeure un vieux Religieux qui a la réputation d'être un grand Prophete, eurent la curiosité de lui demander ce qui devoit leur arriver. Il leur apprit qu'un grand malheur les menaçoit ; ils ne firent que rire de cette prédiction, qui vient pourtant de s'accomplir. Ainsi, Seigneurs Chevaliers, ajoûta la Dame, je vais vous conduire, si vous voulez, à cet Hermitage ; l'Hermite pourra vous tirer de l'embarras où vous êtes. Les deux Guerriers y consentirent. Comme Brandimart avoit perdu son cheval dans le combat, Roland le fit monter sur Bridedor avec leur belle conductrice, qui chemin faisant leur fit le recit de ses malheurs dans ces termes.



CHAPITRE XI.

Histoire de Leodile.

MOn pere est Roi d'Eluth, pays des plus riches de l'Orient, & je m'appelle Leodile. Quelque beauté dont on me flattoit m'attira l'attention de deux Princes voisins du Cathay, ils me rechercherent. Le premier nommé Zoroas le vieil passoit dans le Royaume pour un prodige de sçavoir & de prudence; de plus c'étoit le Prince de l'Asie le plus riche en pierreries. L'autre amant qu'on appelloit Varamis le beau, étoit jeune & parfaitement bien fait.

Mon cœur ne balança pas long-temps entre ces deux rivaux; mais comme mon pere avoit une autorité absolue sur moi, & qu'il paroissoit porté pour Zoroas à cause de sa haute réputation de sagesse, je craignis qu'il ne se déclarât en sa faveur. Pour me rassurer contre cette crainte, je conjurai le Roi mon pere de ne m'accorder à aucun amant qui ne m'eût devancé à la course. Il me le promit, & sur la

foi de sa promesse, je demeurai persuadée que personne au monde ne pourroit m'épouser contre ma volonté; car je courois si légerement que j'ai plus d'une fois passé les biches & les daims. Voilà donc ce qui fut reglé.

Mes deux amans se préparerent à courir contre moi; on marqua un jour pour la course; & quand il fut arrivé, Zoroas & Varamis parurent dans la lice. Le premier monté sur une mule, portoit une gibeciere d'or à son côté, & l'autre sur un puissant Coursier couvert d'un riche caparaçon en broderie d'or, faisoit éclater sa magnificence & sa belle disposition; ils tirerent au sort tous deux, & la fortune favorisa le vieillard. Je fis serment entre les mains des Juges de la course que j'accepterois pour époux celui qui parviendroit au bout de la carriere avant moi.

Alors Zoroas & moi nous nous plaçâmes au bout de la lice. Tous les spectateurs ne pouvoient s'empêcher de rire, de voir cet amant suranné entreprendre de me vaincre à la course; effectivement il sembloit qu'il eût sur les épaules un poids de cent livres, tant il étoit appesanti de celui de son corps; & il se faisoit encore plus cassé qu'il n'étoit. Lui donc sur sa mu-

le, & moi ſur ma haquenée, nous nous diſpoſâmes à courir. Dès que la trompette eut donné le ſignal, Zoroas partit ſeul. Pour me jouer du vieillard je le laiſſai avancer quelques pas dans la carriere, ne doutant point que je ne le devançaſſe bientôt. Il alloit ſi lentement, que je ne me hâtois point de partir. Je partis pourtant à mon tour, & lorſque le ruſé Zoroas s'apperçut que j'étois prête à le joindre, il fit briller à mes yeux une pomme d'or qu'il avoit tirée de ſa gibeciere, & la jetta au-devant de mes pas. La beauté de ce métal qui corrompt la plûpart des hommes, me charma; je fus tentée de ramaſſer la pomme, quoiqu'elle eût roulé, & que je fuſſe obligée de retourner ſur mes pas; je cedai à ce deſir. Ce retardement ne m'empêcha pas de rejoindre Zoroas qui eut recours à une ſeconde pomme plus précieuſe que l'autre. Une ſeule émeraude dont les rayons du ſoleil augmentoient l'éclat, la compoſoit. Je m'arrêtai encore pour la prendre, & ravie de l'avoir en ma poſſeſſion, je me promis de ne me plus détourner de ma courſe, quoiqu'il pût arriver. Je ne veux pas, diſois-je en moi-même, avoir un vieillard pour mari. Ce ſera par le beau Varamis que je me laiſſerai vaincre.

Pendant que je raisonnois ainsi, le vieillard jetta une troisiéme pomme, dont il avoit fait sa derniere ressource; c'étoit le plus éclatant rubi que la nature eut jamais produit dans les entrailles de la terre. La plus parfaite escarboucle, le soleil même ne jette point une lumiere si vive; cette pomme me parut si merveilleuse, qu'elle me fit oublier ma premiere résolution; je voulus posseder encore ce bijoux; mais comme nous étions déja fort avancés dans la carriere, l'artificieux Zoroas qui s'étoit ménagé jusques-là, profitant de l'avance qu'il avoit, enploya toutes ses forces, & fit si bien, que malgré mes efforts, il arriva le premier aux Tentes qui étoient le but de notre course.

A cet évenement si peu attendu, tout le peuple cria: Oh le dangereux homme! qu'il a de malice! Chacun me plaignoit, & auroit souhaité que j'eusse été le partage du beau Varamis. Pour moi, j'avois le désespoir peint dans les yeux, je gardai quelque temps le silence dans l'excès de la douleur qui m'accabloit; puis tout à coup me révoltant contre mon infortune, & ne pouvant plus voir qu'avec horreur les pommes fatales qui en étoient la cause, je les jettai loin de moi avec emportement.

Quoi donc, m'écriai-je dans ma fureur, je ſerai donc la proye d'un vieillard ? Non, non, Zoroas, tu ne ſeras point mon époux. L'artifice dont tu t'es ſervi pour me vaincre m'autoriſe à te manquer de foi. Reprens tes pommes que je déteſte plus qu'elles ne m'ont charmée, & va ſéduire une autre que moi.

En diſant ces paroles, je fondois en pleurs; mais j'avois beau faire des imprécations contre ma deſtinée, je devois la remplir. Mon pere, quoique touché de ma douleur, & de la priere que je lui fis de ne point attacher mon ſort à celui d'un homme que je ne pouvois aimer, me répondit que je ne devois imputer qu'à moi ſeul mon malheur: qu'il s'étoit engagé par ſerment à me donner pour époux celui qui ſeroit aſſez heureux pour me vaincre à la courſe, & qu'étant Roi, il étoit obligé de tenir ſa parole aux dépens de ſon propre ſang.

Je fus donc livrée au vieillard, malgré mes larmes & mes gémiſſemens. Je ne parlerai point de la funeſte cérémonie de notre mariage; j'étois ſi éperdue, & la vûe de Varamis qui s'y trouva préſent avec toutes les marques de la plus profonde affliction, me troubla de ſorte que je

puis vous assurer que je ne vis rien que lui. Zoroas ne demeura pas long-temps à Eluth après notre mariage. J'avois marqué tant d'aversion pour lui, qu'il mourroit d'envie d'être dans ses Etats pour m'y renfermer sous cent clefs. Dès qu'il le put avec bienséance, il prit congé de mon pere, qui ne me vit pas sans peine partir sous de si mauvais auspices.

Nous nous mîmes en chemin avec cinquante soldats des sujets de Zoroas. Comme les pays que nous avions à traverser pour arriver au Royaume de Lassa où regnoit ce vieux Prince, étoient tous des pays amis, il avoit cru n'avoir pas besoin d'une garde plus nombreuse ; cependant nous rencontrâmes dans une vallée entourée d'arbres les trois Géants que vous avez tuez. Ils passoient par cette vallée avec la troupe de gens de guerre que vous avez vûs, & ils alloient joindre l'armée d'Agrican devant Albraque. Le plus grand de ces Géants s'approcha de moi pour me considerer, & me trouvant assez à son gré : Bon, dit-il, voici de quoi faire un présent à notre grand Roi Radamanthe le jour de notre arrivée. Zoroas choqué de ces paroles, & plus encore du dessein du Géant, se mit entre lui & moi,

& voulut repréſenter le droit qu'il avoit qu'on ne diſpoſât point de moi contre ſa volonté ; mais le terrible monſtre qui n'avoit égard à rien, ſe jetta plein de fureur ſur le vieillard, & d'un coup de poing lui écraſa la cervelle, & le renverſa roide mort aux pieds de ſon cheval, en lui diſant : Foible inſecte, va porter dans les enfers la peine de ton inſolence.

A ce ſpectacle effroyable, toute notre eſcorte épouvantée prit la fuite. Je voulus m'enfuir auſſi ; mais Marfuſte ne m'en laiſſa pas le temps. Il me ſaiſit, & d'une main me porta ſur le dos du plus haut de ſes chameaux.

Voilà, Seigneurs Chevaliers, dit Leodile en achevant ſon diſcours, quelle a été ma triſte avanture ; & par ce recit, vous pouvez juger que ſi les plus grandes fortunes ſont ſujettes aux plus grands revers, en récompenſe une rigoureuſe deſtinée peut auſſi facilement changer. Cette réflexion étoit ſi juſte, que dès le lendemain Brandimart ayant entendu une voix qui ſe plaignoit, piqua pour s'éclaircir de ce que ce pouvoit être, & trouva que c'étoit ſa chere Fleur-de-Lys. Mais s'il eut une joye infinie de la rencontrer, il ne la vit pas ſans peine dans l'é-

tat où elle étoit. Il lui demanda en la déliant, par quelle étrange avanture elle se trouvoit dans cette situation. Elle lui répondit qu'elle ne pouvoit lui donner d'éclaircissement là-dessus, puisqu'elle ignoroit elle-même comment on lui avoit pû faire cet indigne traitement sans qu'elle s'en fût apperçue.

Les deux Dames & les Chevaliers s'entretenoient encore de cette avanture, lorsqu'ils virent passer auprès d'eux un cerf d'une beauté merveilleuse. Il étoit blanc & tout marqueté de taches incarnates. Son bois paroissoit d'or massif, ainsi que la corne de ses pieds, & il portoit au col un carcan de même métal sur lequel étoit écrites quelques lettres qu'on ne pouvoit bien distinguer que de près. Fleur-de-Lys touchée de la beauté de cet animal, ne put s'empêcher de se récrier d'admiration; ce qui obligea Brandimart de courir après le cerf dans le dessein de le prendre, & d'en faire present à sa Dame. Mais Bridedor ne couroit pas assez légerement pour l'atteindre; Rabican même y auroit échoué, parce que le cerf merveilleux avoit eu par don de Férie de ne pouvoir être atteint. Aussi Brandimart l'ayant bien-tôt perdu de vûe, & craignant

avec raiſon, s'il s'obſtinoit à le pourſui-vre, qu'il ne retrouvât plus ſa maîtreſſe, prit le parti de la rejoindre, non ſans quelque confuſion de n'avoir pû réuſſir dans ſon entrepriſe. Mais la tendre Fleur-de-Lys, bien loin de ſe plaindre du peu de fruit de ſa chaſſe, lui fit des reproches de s'être expoſé à la perdre une ſeconde fois pour ſatisfaire au vain deſir qu'elle ſe repentoit de lui avoir témoigné.

CHAPITRE XII.

De l'avanture du Cor enchanté, & des exploits inoüis du Comte Roland.

LEs deux Chevaliers ſe diſpoſoient à reprendre le chemin d'Albraque avec les Dames, lorſqu'ils s'arrêterent pour regarder une Demoiſelle qui ſurvint en ce lieu. Elle montoit une blanche haquenée, tenoit un livre à la main, & portoit en écharpe le long de ſes épaules un Cor qui pendoit à un riche tiſſu d'or. Ce Cor étoit d'argent, rayé d'or & tout émaillé de diverſes couleurs par les pierres précieuſes dont il étoit couvert. La Demoiſelle étoit jeune & toute aimable. Elle s'a-

dreſſa au Comte d'Angers, & lui dit d'une voix douce & gracieuſe : Chevalier, vous avez rencontré en ce jour une des plus belles avantures du monde ; mais pour la mettre à fin, il faut avoir le courage d'un Guerrier auſſi parfait que vous me paroiſſez l'être. Le livre que je tiens apprend comme on doit ſe conduire dans cette entrepriſe.

Charmante Dame, répondit le Paladin, vous n'avez qu'à m'inſtruire de ce qu'il faut faire. Il faut, repliqua la Demoiſelle, que vous ſonniez d'abord de ce Cor pour la commencer, & vous verrez alors des choſes étonnantes. Chaque fois que vous le ferez retentir, vous aurez une avanture à éprouver, & je dois vous avertir que ſi vous en commencez une, il vous faudra pourſuivre, du moins juſqu'à la troiſiéme, à éprouver les autres ; autrement vous perdrez la liberté, & peut-être la vie. En voici la raiſon : ce Cor eſt enchanté ; & telle eſt ſa vertu, que ſi quelqu'un eſt aſſez timide pour ne plus vouloir le mettre à ſa bouche, après la premiere avanture, il ſera tranſporté ſur le champ par la force du charme à l'Iſle du Lac. Je dois vous dire auſſi que ſi vous êtes aſſez heureux pour achever la ſecon-

de, vous n'aurez plus besoin d'épée ni d'armes. La troisiéme avanture ne vous offrira que du plaisir.

A ces mots la Demoiselle présenta le Livre & le Cor au Paladin qui les reçût avec courtoisie, résolu de tenter l'entreprise par le seul motif de la gloire qui y étoit attachée. Il emboucha le Cor, & du premier son qu'il en tira, toute la forêt retentit aux environs. Les airs mugirent, le tonnerre gronda, & du choc des nues, il tomba une grosse roche qui écrasa plusieurs arbres de la forêt. Elle se fendit en tombant, & de son sein sortirent deux taureaux furieux dont les cornes & les pieds étoient d'airain.

Roland ouvrit alors le Livre, & y trouva ces paroles: N'espere pas, Chevalier, que ton épée te serve contre ces animaux qu'aucun acier ne peut blesser: tu ne peux les dompter qu'en leur arrachant les cornes. Le Comte ferma le Livre, descendit de Bayard, qui lui étoit inutile dans ce combat. Il marche contre les taureaux qui viennent sur lui avec furie. Il oppose son bouclier au choc de l'un, & la pointe de durandal à l'autre. Le bouclier en fut fracassé, & la pointe de durandal, malgré la bonté de sa trempe, pensa se

rompre; elle plia jusqu'à la garde. Toute la force du Paladin ne l'empêcha pas d'être renversé lui-même : un des taureaux lui passa sur le corps, & le foula de ses pieds d'airain. Le Guerrier se releva, & les taureaux l'ayant renversé une seconde fois, s'acharnerent sur lui, briserent ses armes de leurs pieds & de leurs cornes; ils lui donnoient à peine le temps de respirer.

Brandimart qui souffroit de le voir dans un si grand péril, voulut voler à son secours; mais la Demoiselle le retint, en lui disant qu'il jetteroit son ami dans un péril encore plus affreux s'il alloit le secourir; qu'il le verroit disparoître à l'instant, & qu'en un mot un seul Chevalier devoit mettre à fin cette avanture.

Tout brisé qu'étoit Roland, il ne perdit point courage. Il ramassa toutes ses forces; il prit les deux taureaux chacun par un pied, & les secoüa de ses deux mains avec tant de vigueur, qu'il les renversa l'un sur l'autre. Il saisit ensuite les deux cornes de celui qui étoit dessus, & les tira d'une telle violence qu'il les lui arracha; puis sans donner le temps à l'autre de se relever, il lui en fit autant. Aussitôt ces deux animaux perdirent toutes

leurs forces, & s'enfuirent dans la fôrêt en mugissant. Quoique le Paladin eût beaucoup souffert en ce genre extraordinaire de combat, il avoit tant d'impatience de voir la fin de l'avanture, que sans se reposer, il reprit le Cor. Il n'en eut pas si-tôt sonné, que la terre trembla sous leurs pas; elle s'ouvrit, & parmi les feux que ce gouffre poussoit abondamment, ils en virent sortir un Dragon effroyable pour sa grosseur & pour sa figure. Il avoit quatre pieds tout couverts d'écailles vertes, dures, de même que le reste de son corps, & armés de fortes griffes. Le plus terrible Griffon du Mont Caucase n'en eût jamais de semblables. Il avoit une corne au front, & la gueule plus fendue que celle d'un Crocodile. Ses dents étoient longues & trenchantes, & sa langue avoit trois pointes affilées comme des fleches. Ses aîles, pareilles à celles des chauve-souris, paroissoient être moins de plumes que de chair, & avoit dix toises d'étendue d'une extrémité à l'autre quand il les déplioit. Elles sembloient ne lui avoir été données par la nature, que pour lui aider à traîner une queue d'une longueur prodigieuse, revêtue d'écailles comme tout le reste.

L'intrépide Guerrier s'attacha peu à le considerer. Il se pressa d'ouvrir le Livre, & il y lut ces paroles : Les écailles du Dragon sont impénetrables : va chercher dans sa gueule, au mépris des flâmes qu'il vomit, à tarir les sources de sa vie. Si tu le tues, coupe-lui la tête, & arrache ses dents que tu semeras en terre : il naîtra soudain de cette semence des Guerriers qui feront tous leurs efforts pour t'ôter la vie. Si tu as le bonheur de les vaincre, tu pourras te vanter d'être la fleur de tous les Guerriers du monde. Cependant le Dragon s'avançoit vers le Paladin. A l'approche de ce monstre, Fleur-de-Lys & Leodile effrayées voulurent s'enfuir ; mais la Demoiselle qui avoit connnoissance de toutes ces choses, les rassûra, en les avertissant que tous ces monstres & tout ce qu'elles verroient paroître, n'étoient à craindre que pour le Chevalier qui les combattoit.

Le Comte opposa durandal & son bouclier au Dragon qui venoit fondre sur lui les aîles étendues. Le bouclier résista au choc de l'animal qui le prit entre ses griffes, & le mit en pieces. Roland lui déchargea sur la tête deux ou trois coups d'épée sans pouvoir entammer les écail-

ſes qui la couvroient. Le Dragon le choquoit impétueuſement de ſa corne, & lui dardoit ſa langue à trois pointes contre la peau qu'il ne pouvoit percer à la verité, mais il la brûloit de ſes feux. Roland en ſouffroit beaucoup Les plumes qui ombrageoient ſon caſque en furent conſumées. Néanmoins ſuivant l'avis du Livre, comme il vit que le monſtre s'avançoit ſur lui pour l'engloutir, il ſe hazarda de lui fourrer le bras & l'épée juſqu'à la garde dans ſa gueule béante au travers des flâmes qui en ſortoient ; ce qu'il fit avec tant de force & de bonheur, que durandal traverſant le goſier du Dragon, alla lui percer le cœur. Malheureuſement ſon bras & ſa main en furent tous brûlés, & ce qui affligeoit davantage le Comte, c'eſt qu'il ne ſe ſentoit plus en état de s'en ſervir. Il fut même obligé de laiſſer tomber ſon épée, ne pouvant plus la tenir. Il en parut inconſolable ; mais la Demoiſelle qui l'avoit engagé dans cette entrepriſe, lui enſeigna le moyen de ſe guérir ſur le champ. Noble Chevalier, lui dit-elle, lavez votre bras dans le ſang du Dragon. Roland la crut, & ſon bras devint auſſi ſain & auſſi vigoureux qu'auparavant.

Enſuite il coupa la tête du monſtre, il en



Tom I P. 409

en arracha toutes les dents ? & après avoir fait autant de trous dans la terre avec ſon épée, il les y ſema. On vit dans le moment pouſſer cette ſemence. Il parut d'abord des plumes, puis des caſques, des cuiraſſes, & enfin des corps tout armés d'un acier poli. Tout cela s'élevoit à vûe d'œil, & il ſe formoit des Guerriers d'une contenance fiere & martiale. Il en parut un ſi grand nombre, qu'un autre que le Comte en eût pâli d'effroi. Il y avoit des gens de pied & de cheval, & parmi ces derniers on remarquoit des trompettes, des lances & des bannieres. Lorſqu'ils furent tous raſſemblés, la terre dont ils étoient ſortis ſe referma. Les Chevaliers ſe mirent à la tête, & la lance en arrêt, marcherent contre le Paladin, en criant d'une voix terrible : *Guerre, guerre.*

Le vaillant fils de Milon ne perdit point de tems, ſauta ſur Bayard ſans mettre le pied à l'étrier, & ſe mit en état de ſoutenir l'attaque que ces fiers enfans de la terre venoient lui livrer. Les voilà donc aux mains avec ces malheureux Guerriers qui devoient mourir le propre jour de leur naiſſance. Bayard les écraſoit de ſes pieds, & durandal fendoit boucliers, caſques & cuiraſſes, com-

me les matieres les plus fragiles. Enfin Roland mit à mort toute cette petite armée ; & à mesure qu'ils tomboient sous ses coups, la terre leur mere s'ouvroit pour les recevoir dans ce même sein qui venoit de les produire.

CHAPITRE XIII.

Suite de l'avanture du Cor enchanté.

LE Guerrier ne se voyant plus d'ennemis, sonna du Cor pour passer à la troisiéme avanture; mais il ne s'offrit à sa vûe qu'une Levrette blanche, qui sortant d'entre les arbres de la forêt, vint se coucher à ses pieds. Quoi! dit alors Roland avec dépit, c'est pour si peu de chose que j'ai souffert tant de peines & de fatigues? Est-ce-là ce qui devoit me faire tant de plaisir? Oüi, Chevalier, lui dit la Demoiselle, si vous voulez faire l'usage que je vous enseignerai de cette Levrette, vous serez plus heureux qu'aucun Monarque de la terre.

Assez près de ce Royaume, continua-t-elle, il y a une Isle qu'on appelle l'Isle du trésor. Une Nymphe nommée Mor-

gane la Fée en eſt la Souveraine. C'eſt elle qui diſtribue tout l'or qui ſe répand dans le monde, & qui le fait couler de ſon Iſle par-deſſous terre dans les entrailles des montagnes, & le long de quelques fleuves. Cette Fée n'eſt pas ſeulement la ſource de toutes les richeſſes, elle l'eſt auſſi de toute beauté, & eſt elle-même la plus belle Dame de toute la terre. Morgane poſſede un Cerf qu'elle laiſſe aller par le monde ſans craindre de le perdre. Cet animal, qui s'appelle le Cerf merveilleux, eſt le plus riche tréſor qu'on puiſſe avoir en ſa poſſeſſion, puiſqu'il change trois fois par jour de bois & de ramures, qui ſont toutes de l'or le plus fin, & qui peſent chacune plus de trois cens livres. Pour être maître de ce Cerf il faut avoir paſſé par les épreuves que vous venez d'achever. Ce Cerf a le don de ne pouvoir être pris que par le moyen de la Levrette que vous voyez. Elle le ſçait trouver par tout où il ſe cache; elle le fait partir, le ſuit en aboyant durant ſix jours ſans relâche; & le ſeptiéme elle le ramene ſans force & ſans haleine au même lieu d'où elle l'a fait partir, & alors on peut le prendre ſans peine : ainſi vous pouvez vous ſervir de cette Le-

vrette en ſonnant trois fois du Cor, & vous parviendrez à la poſſeſſion du Cerf merveilleux, qui vous donnera de quoi acquerir tous les honneurs & les états auſquels vous voudrez aſpirer ; & vous ſçaurez, noble Guerrier, qu'avant vous aucun Chevalier n'a ſonné deux fois du Cor enchanté. Pluſieurs ont voulu éprouver l'avanture, mais tous y ont perdu la vie, ou du moins la liberté.

Le généreux Roland qui ne ſe ſoucioit nullement de richeſſes, répondit à ce diſcours : Belle Dame, je ne me repens point de m'être expoſé au péril de la mort ; l'honneur d'un Guerrier conſiſte à l'affronter dans l'exercice des armes ; mais pour les richeſſes, je ne les eſtime pas aſſez pour les ſouhaiter. Elles ne valent pas la peine que l'on prend à les rechercher, ni les ſoins que leur conſervation nous coûte. C'eſt pourquoi, gardez la Levrette pour ceux qui les chériſſent. Il ne ſera pas dit que le neveu de Charles le Grand eſt devenu Chaſſeur de Cerfs.

Seigneur Chevalier, reprit la Dame, j'ai oublié de vous avertir que la poſſeſſion du Cerf merveilleux vous donnera le droit de voir le beau viſage de la Fée, & peut-être vous en ferez-vous aimer. A ces

paroles, le Comte soûrit, & comme il ne pouvoit rien admirer qu'Angelique : Je conviens, repartit-il, que le droit dont vous parlez a de quoi tenter un cœur sensible, mais pour moi qui porte les chaînes de la premiere beauté de l'univers, je ne puis aimer Morgane ; je rejetterois la tendresse de la mere même des amours. En disant cela, le Paladin salua civilement la Demoiselle, & lui rendit le Cor avec le Livre.

Cette Demoiselle fut bien mortifiée du mépris que Roland faisoit de sa bonne fortune, parce qu'elle aimoit un jeune Chevalier que le desir d'acquerir de la gloire avoit privé de la liberté. Morgane le retenoit en son pouvoir avec d'autres Guerriers qui avoient succombé dans l'avanture que le Comte venoit de mettre à fin. La belle, après l'infortune de son amant avoit été consulter une Magicienne de ses parentes sur les moyens de le délivrer ; l'Enchanteresse lui avoit répondu qu'un seul Chevalier dans le monde pouvoit détruire l'enchantement de la Fée, & elle lui avoit donné le Livre & le Cor avec toutes les instructions nécessaires. La Demoiselle cherchoit ce Chevalier que sa parente lui avoit dépeint, & en

voyant Roland, elle n'avoit pas douté que ce ne fût lui.

Le refus que ce Paladin faiſoit de pourſuivre ſes avantages & de garder la Levrette, accabla donc de douleur cette malheureuſe amante, qui voulut engager Brandimart à finir ce que ſon compagnon avoit ſi heureuſement commencé; mais Fleur-de-Lys, toute allarmée, pâlit à cette propoſition; elle déclara qu'elle n'y conſentiroit point, & qu'il ne falloit point à ſon amant d'autre tréſor ni d'autre Dame qu'elle. Après une déclaration ſi préciſe, Brandimart n'eut garde de ſonner du Cor, & ce fut un bonheur pour lui; car dès le moment que le Comte eût renoncé à la conquêtte du Cerf merveilleux & de la Fée, la Levrette avoit diſparue, & avant que de la revoir, l'amant de Fleur-de-Lys auroit été obligé de combattre les deux taureaux & le dragon que le ſon du Cor n'eût pas manqué de reproduire.

La Demoiſelle toute déſolée partit avec le Livre & le Cor dans le deſſein d'aller conſulter ſa parente ſur ce qui venoit d'arriver, & les Chevaliers ſe diſpoſerent à retourner avec les Dames vers la Ville d'Albraque. Brandimart monté

ſur Bridedor, prit en croupe Fleur-de-Lys, & Roland ſe chargea de porter ſur Bayard Leodile qui n'avoit point de cheval. Ils étoient déja en marche, lorſqu'ils rencontrerent un Chevalier de bonne mine, couvert d'armes magnifiques. Le fils de Milon le ſalua fort civilement, & l'Inconnu lui rendit le ſalut; mais ce dernier n'eut pas ſi-tôt jetté les yeux ſur Leodile, qu'il s'enflamma de colere. Chevalier, dit-il d'une voix haute au Guerrier François, la Dame qui t'accompagne eſt la fille du Roi Monodant & la ſouveraine de mon cœur. Prépare-toi à me la ceder ou à la défendre contre moi.

De quelque mérite éclatant que cette Princeſſe ſoit pourvûe, répondit le Comte, je n'aſpire point au bonheur de la poſſeder, & je vous la cede ſi elle conſent à ſe mettre ſous votre conduite. C'eſt agir & parler en bon Chevalier, reprit l'Inconnu en ſouriant, & vous devez par votre prudence éviter bien des mauvaiſes avantures. Leodile qui avoit reconnu le beau Varamis dans la perſonne de ce jeune Guerrier, empêcha de continuer ſur ce ton, en lui apprenant qu'il parloit au premier Chevalier du monde. En même temps elle lui conta ce qu'elle lui

avoit vû faire, & le remplit d'admiration. Par ce recit, le beau Varamis honteux d'avoir tenu un discours railleur au Paladin, changea de stile avec lui ; & ce dernier répondit à ses complimens d'une maniere à le confirmer dans l'opinion que Leodile lui avoit fait concevoir de son courage ; ils se separerent ensuite. La Princesse d'Eluth consentit à suivre son amant qui promit de la conduire chez le Roi son pere, & les deux autres Guerriers continuerent leur chemin avec Fleur-de-Lys.

CHAPITRE XIV.

La Reine Marphise met le siége devant la Ville d'Albraque, & Renaud défie Trufaldin sur la mort d'Albarose.

LE vieux Galafron, les Rois Adrian & Balan, Antifort & Hubert du Lion s'étoient refugiés avec le reste de leur armée dans la Ville d'Albraque ; ils y répareren le désordre que les Tartares avoient fait, & ils la remirent en état de defense.

Le Roi du Cathay ne pouvoit se consoler de ce qu'après avoir défait l'armée

d'Agrican, il se voyoit réduit à combattre contre ceux mêmes qu'il avoit amenés pour lui servir d'appui ; mais ce qui faisoit sa plus grande peine, c'étoit de n'avoir pû, à la têre d'une armée victorieuse des Tartares, se venger du meurtrier de son fils. Il consulta la Princesse sa fille sur les moyens de punir cet audacieux, qui venoit jusques dans ses Etats insulter à sa douleur. Angelique lui dit qu'elle ne voyoit aucune apparence que le meurtrier de l'Argail fût au Cathay ; mais comme Galafron soûtenoit qu'il n'en falloit pas douter, elle lui repartit que pour en être mieux éclairci il n'y avoit qu'à s'en rapporter au Prince Astolphe qui sçavoit fort bien ce qui en étoit. Le Roi approuva l'avis. On parla au Prince Anglois, qui promit de leur dire son sentiment lorsqu'il verroit le Guerrier dont il étoit question.

Pendant ce temps-là, Marphise & les Princes de son parti songeoient à poursuivre le châtiment du perfide Trufaldin, & de tous ceux qui prendroient sa défense. Cette insigne Guerriere fit marcher son armée ves Albraque, & donna ses ordres pour en commencer le siége.

Le lendemain dès que le Soleil parut,

Renaud prit ſes armes, s'approcha des murailles de la Ville monté ſur Rabican, & tenant en main ſon Cor qu'il fit retentir pour avertir ceux qui commandoient dans la Place, qu'il ſouhaitoit de leur parler. Les premiers qui parurent ſur la muraille à ce bruit, firent venir le Prince d'Angleterre qui commandoit le plus près de-là. Le fils d'Aimon étoit alors ſi éloigné de penſer à ſon couſin Aſtolphe, qu'il lui adreſſa ces paroles ſans le reconnoître: Seigneur Chevalier, la noble Reine Marphiſe, les Rois Torinde, Uldan, Saritron, & les autres Princes alliés, envoyent déclarer au Roi Galafron & à la Princeſſe ſa fille, qu'ils les ſomment de leur livrer le perfide Roi Trufaldin. Dites-leur que s'ils refuſent de ſatisfaire à une ſi juſte demande, nous proteſtons de ne point lever le ſiege que nous n'ayons détruit & raſé juſqu'aux fondemens la Ville & la Fortereſſe.

Tandis que le fils d'Aimon parloit, le Prince Anglois qui l'examinoit attentivement, le reconnut & ſe fit connoître auſſi. Après qu'ils ſe furent témoigné de part & d'autre la joye qu'ils avoient de ſe revoir, Aſtolphe demanda au Seigneur de Montauban s'il vouloit entrer dans la

Place, afin qu'ils ayent le plaisir de s'embrasser & de se parler sans être entendus. Le Prince d'Angleterre sortit aussi-tôt, & Renaud, après mille caresses mutuelles, lui demanda par quelle avanture il se trouvoit si éloigné de la Cour de France : à quoi l'autre répondit en peu de mots, en attendant un détail plus circonstancié. Le fils d'Aimon lui raconta de son côté tout ce qui lui étoit arrivé depuis leur séparation, & finit en lui disant qu'il venoit pour garder son serment, & venger la mort d'Albarose.

Je suis fâché, lui dit alors Astolphe, que les principaux Guerriers d'Angelique se soient engagés à défendre Trufaldin. Renaud demanda si le Comte d'Angers étoit de ce nombre ? Oüi, répondit le Prince d'Angleterre, mais il n'est point encore rentré dans la Ville. On ne sçait ce qu'il est devenu depuis la bataille qui s'est donnée contre les Tartares. Et vous, repliqua le fils d'Aimon, êtes-vous aussi de ceux qui ont entrepris la défense du Roi du Zagathay ? Non, repartit Astolphe ; & comme ceux qui ont juré de défendre ce Monarque sont en grand nombre, je ne crois pas que la Princesse au service de qui je me suis dévoüé, veuille

exiger de moi que j'employe mon épée pour cet indigne Prince. Si cela étoit, je vous avoue que je ne le ferois qu'à regret.

Les deux Paladins s'entretinrent encore quelque-tems, après quoi Renaud pressa son cousin d'aller demander à Galafron une réponse à sa déclaration. L'Anglois qui vouloit engager le fils d'Aimon à voir Angelique, lui proposa d'entrer dans la Place, pour faire son défi lui-même ; mais Renaud qui craignoit autant la vûë de cette Princesse, qu'elle souhaitoit la sienne, ne put jamais s'y résoudre. Il répondit qu'il suffisoit qu'il sçût par sa bouche la réponse du Roi du Cathay. Astolphe voyant le Seigneur de Montauban fort ferme dans sa résolution, lui dit d'attendre, & le quitta pour aller trouver Galafron ; mais avant que de parler à ce Monarque, il courut chercher Angelique. Elle fut agréablement surprise d'apprendre que son cher Renaud étoit si près d'elle, & se ressouvenant que Maugis lui avoit promis à la Roche-Cruelle de lui envoyer au Cathay cet objet si chéri, elle fut sensible à ce service. Comme elle apprit du Prince Anglois que le fils d'Aimon étoit encore plus animé que le Roi Torinde contre Trufaldin, & que c'étoit lui que

son pere avoit pris pour le meurtrier de l'Argail, elle jugea qu'il étoit de son interêt de ne pas détromper Galafron. Si le Roi, disoit-elle est desabusé, il perdra tout ressentiment contre Renaud, & pour se délivrer d'un siége qui ne se fait plus qu'au sujet de Trufaldin, il livrera ce traîte à ses ennemis, & le Prince de Montauban après avoir consommé sa vengeance, se hâtera de quitter ce pays que ma présence lui rend odieux.

La Princesse pria donc Astolphe de laisser Galafron dans son erreur. Le Paladin le lui promit; & lorsqu'il rapporta au Roi du Cathay la déclaration du Seigneur de Montauban, il souffrit qu'Angelique ajoûtât que le Chevalier qui portoit la parole de la part de Marphise & de ses alliés, selon toutes les apparences, étoit le vainqueur de l'Argail. Elle irrita par ce moyen la haine que son pere avoit déja pour Renaud. Ce vieux Roi n'écouta que son ressentiment, & prit la résolution de ne point livrer Trufaldin. Il assembla ceux qui avoient juré de défendre ce Monarque, & leur dit avec beaucoup de vivacité: Braves Guerriers, sera t-il dit que nous abandonnerons à la fureur de ses ennemis un Roi qui le premier de tous a

embrassé notre défense contre les Tartares ? Ah ! qu'il ne nous soit pas reproché que la crainte d'un siege nous a fait commettre une action si lâche ; allons, courons plutôt attaquer ceux qui veulent nous forcer d'être des ingrats.

Il se tût à ces mots, pour entendre ce qu'ils lui répondroient ; & ils ne manquerent pas de l'assurer tous qu'ils défendroient avec ardeur le Roi Trufaldin, ainsi qu'ils l'avoient juré à la Princesse. Ensuite Antifort & Hubert du Lion furent nommés pour aller porter cette réponse à celui qui l'attendoit. Astolphe les y conduisit. Les deux Chevaliers d'Angelique s'acquitterent de leur commission d'une maniere qui surprit le fils d'Aimon. Il ne pouvoit comprendre comment des cœurs nobles se rendoient protecteurs du crime. Il leur demanda s'ils ignoroient les trahisons du Prince dont ils se rendoient l'appui. Ils répondirent que non, mais qu'il leur suffisoit qu'ils fussent engagés d'honneur à le défendre. Quiconque, reprit Renaud, ne punit point un traître, lorsqu'il le peut, est coupable lui-même de la trahison qu'il soutient ou qu'il tolere... C'est une question que nous laissons à décider aux Docteurs, interrompit Hubert du Lion, pour

nous, nous ne sçavons décider que le fer à la main. Il faudra donc s'y résoudre, interrompit à son tour le Seigneur de Montauban, un peu piqué de cette réponse; & nous ne serons peut-être pas moins propres que vous à cette sorte de décision. Je le veux croire, dit alors Antifort, mais vous y aurez vous-même plus d'affaires que vous ne pensez, puisque vous aurez cette question à discuter avec le Comte d'Angers même.

Il me sera sensible, je l'avoue, repliqua le fils d'Aimon, de voir la valeur de ce grand Guerrier indignement occupée à la défense d'un perfide; mais quelque éclatante que soit cette valeur, elle ne m'empêchera pas d'entreprendre la punition d'un monstre qui n'est connu que par mille cruautez. Le Ciel veut enfin qu'il périsse, & peut-être m'a t-il choisi pour être le ministre de ses vengeances. Renaud acheva ces dernieres paroles comme par un mouvement inspiré d'en-haut, qui le fit paroître en ce moment quelque chose de plus qu'un homme.

Ces Guerriers reglerent ensuite les conditions du combat. Il fut décidé qu'il y auroit une treve entre les deux partis, & que le lendemain dès le lever de

aurore, les défenſeurs de Trufaldin ameneroient ce Roi dans le Camp de la Reine Perſanne pour être le ſpectateur & le prix du combat. Après cette convention, Antifort & Hubert du Lion rentrerent dans Albraque, & laiſſerent enſemble les deux couſins. Alors Renaud dit au Prince Anglois : Voudrez-vous auſſi me combattre pour le Roi du Zagathay? Non, répondit Aſtolphe en riant, & ſi je me bats contre vous, ce ſera pour un ſujet bien different. Le Seigneur de Montauban lui demanda ce que c'étoit. C'eſt une confidence, repartit ſo[n] couſin, que je n'ai pas le loiſir de vo[us] faire à préſent, mais je vous la fe[rai] dans votre Camp même, puiſque la t[rê]ve peut me le permettre. Renaud voulut l'obliger à s'expliquer, mais l'Anglois s'en défendit; & après l'avoir embraſſé, le quitta pour aller rendre compte à la Princeſſe de ce qui venoit de ſe paſſer.



CHAPITRE XV.

Combat de Renaud contre les défenseurs de Trufaldin, & de quelle maniere il fut interrompu.

A Peine le jour suivant commençoit à blanchir, que le son éclatant du clairon réveilla les Guerriers d'Albraque, qui se disposérent aussi-tôt à la défense de Trufaldin. Lorsqu'ils furent armés, ils voulurent le mener avec eux au lieu du combat; mais ce lâche Roi plus accoûtumé à sacrifier à ses cruautés des vies innocentes qu'à exposer la sienne, refusa d'y aller. Ses braves défenseurs lui répréſenterent qu'ils s'y étoient engagés par serment, & qu'ils l'obligeroient d'y venir par force, plutôt que de manquer de parole. La contestation devenant vive, Angelique & Galafron déciderent que Trufaldin avoit tort, & qu'il falloit bien qu'il fût présent à un combat qui ne se faisoit que pour lui.

Les Princes se saisirent donc de ce Roi, & le mettant au milieu d'eux pour s'en

aſſurer davantage, ils prirent avec lui le chemin du quartier de la Reine Perſanne. Galafron & la Princeſſe ſa fille voulurent les accompagner, l'un pour animer les Guerriers d'Albraque contre le Chevalier qu'il prenoit pour le meurtrier de ſon fils, & l'autre pour jouir de la vûe de ce même Chevalier, qui étoit moins le vainqueur de l'Argail que le ſien.

Ils ſe firent eſcorter par mille Chevaliers pour ſoûtenir la majeſté de leur caractere. Marphiſe & tous les Princes de ſon parti s'avancerent avec un pareil nombre, ſi-tôt qu'on les vint avertir que les Guerriers d'Albraque approchoient. Quand ils furent à une diſtance qui leur permettoit de ſe diſtinguer, le Seigneur de Montaubau, avec la permiſſion de la Reine, s'avança au petit pas vers le Roi du Cathay pour voir ſi l'on tenoit ce qui avoit été promis. Les deux fils du Marquis Olivier furent détachés pour aller à ſa rencontre, & ils avoient entre eux deux Trufaldin. En approchant de Renaud, Griffon qui regardoit fixement ce Guerrier, dit à ſon frere Aquilant : Examine bien ce Chevalier, pour moi, plus je le conſidere, plus je crois voir en lui le noble fils d'Aimon. Il lui reſſemble en

effet parfaitement, répondit Aquilant le Noir; & s'il étoit monté ſur Bayard, je ne douterois pas que ce ne fût lui. Nous en ſerons bien-tôt éclaircis, reprit Griffon. Un moment après ce diſcours, ces deux freres joignirent Renaud & le reconnurent; ils s'embraſſerent à pluſieurs repriſes, & ſe témoignerent la joye qu'ils avoient de ſe revoir.

Comme ils étoient parens & amis, ils auroient fort ſouhaité de n'en pas venir aux mains enſemble; mais des ſermens contraires, & qu'ils ne pouvoient violer, lioient les uns les autres. Ils firent pourtant tous leurs efforts pour ſe perſuader mutuellement de ſe déſiſter de leur entrepriſe. Brave Renaud, diſoit Griffon, tu dois ſçavoir que neuf fameux Guerriers, dont mon frere & moi ſommes les plus foibles, ont juré qu'ils défendront le Roi Trufaldin contre tous ſes ennemis. De quelque valeur que le Ciel t'ait doué, tu ſuccomberas ſous nos coups. C'eſt à regret, répondit le fils d'Aimon, que je me vois réduit à vous combattre; mais rien ne m'en peut diſpenſer. Après cet entretien, ces Guerriers ſe ſéparerent.

Les deux freres allerent dire à leurs compagnons que le Chevalier qui les

avoit défiés étoit prêt à se battre. La-dessus ils réglerent entre eux leur rang; car ils auroient eu honte d'attaquer ensemble un seul homme. Hubert du Lion fut le premier ; il avoit une force extrême, & il étoit sans contredit un des meilleurs Chevaliers de son temps. Les deux troupes ennemies s'étant avancées à cent pas l'une de l'autre pour voir le combat, le Seigneur de Montauban & Hubert du Lion se détacherent chacun de son côté, & mettant la lance en arrêt, ils coururent tous deux, & se rencontrerent furieusement. Le Guerrier d'Albraque eut du désavantage; il fut étourdi du choc & considérablement ébranlé, cependant il ne quitta pas les arçons. Pour Renaud, il passa plus ferme en selle qu'un écueil que battent inutilement les flots impétueux de la mer. Ils mettent l'épée à la main, & commencent à se porter des coups furieux. Ils tranchent en peu de temps écus, mailles & plastrons ; mais on s'apperçut bientôt que le fils d'Aimon surpassoit de beaucoup son ennemi tant en adresse qu'en force, Hubert du Lion fut blessé en tant d'endroits qu'il se laissa tomber de foiblesse.

Le Roi Adrian vole à son secours, &

s'imagine qu'il va renverſer Renaud du choc de ſa lance ; mais il eſt renverſé lui-même ; ſon cheval n'ayant pû reſiſter au choc de Rabican, Griffon prit ſa place. Ce généreux Chevalier ne voulut point ſe ſervir de ſa lance, parce que Renaud n'en avoit plus. On voyoit aiſément qu'il n'alloit qu'à regret à ce combat. il ménagea d'abord ſon ennemi, qui piqué de le voir ſoûtenir une ſi mauvaiſe cauſe, le mit en déſordre par deux ou trois coups de flamberge. Le fils d'Olivier ſentit ſucceder en lui la colere aux mouvemens de tendreſſe. Il employa toutes ſes forces non-ſeulement à ſe défendre, mais même à mettre en péril la vie d'un ſi rude adverſaire.

Leur combat fut dangereux, & dura long-temps ſans avantage ; ſi le Seigneur de Montauban faiſoit éclater plus de force & de légereté, l'autre étoit mieux armé ; & ne pouvant être bleſſé, il tiroit ſouvent du ſang de ſon ennemi ; néanmoins Renaud lui faiſoit perdre quelquefois le ſentiment par la peſanteur de ſes coups : enfin, Griffon frappé de flamberge en fut tout étourdi, & ſon courſier dont il avoit laiſſé tomber la bride l'emporta au travers des champs, tandis que penché ſans connoiſſance ſur le col de cet animal, le

ſang ſortoit à gros bouillons du nez & des oreilles de ce malheureux Chevalier, dont l'épée, qu'une chaîne attachoit à ſon bras, traînoit à terre. Quoiqu'il fut dans ce triſte état, le fils d'Aimon ne laiſſa pas de le pourſuivre pour achever ſa victoire, & Rabican l'auroit bien-tôt atteint, ſi le brave Aquilant, qui craignit pour ſon frere, ne ſe fût preſſé de ſe mettre entre eux deux. Il ſe jetta comme un lion rugiſſant ſur Renaud, & le fit chanceler dans la ſelle d'un terrible coup qu'il lui porta; mais le Seigneur de Montauban ſerrant flamberge en ſa main & grinçant les dents, s'abandonna ſur lui, & le chargea de tant de coups redoublés, qu'il ne lui donnoit pas le temps de ſe reconnoître. Clarion voyant ainſi maltraiter ſon camarade, piqua contre ſon ennemi, & l'atteignant de ſa lance par derriere, il l'ébranla de telle ſorte, qu'il penſa lui faire quitter les arçons.

Alors la courageuſe Marphiſe irritée de cette ſupercherie, partit comme une éclair. Elle pouſſa ſon cheval ſur Clarion qui revenoit ſur Renaud après avoir fourni ſa carriere, & le frappa d'un ſi peſant coup d'épée, qu'elle le jetta tout étourdi ſur la pouſſiere; Puis remarquant que

Griffon avoit repris ſes eſprits, & ſe diſpoſoit à ſe venger, elle courut au-devant de lui pour l'en empêcher. Comme il étoit outré de rage, & que la Reine ſurpaſſoit en force tous les Guerriers de ſon temps, ils commencerent un combat à faire fremir tous ceux qui en furent témoins.

Pendant qu'ils étoient aux mains, le Roi du Zagathay allarmé de l'avantage que Marphiſe & Renaud ſembloient avoir ſur ſes défenſeurs, trembloit comme une feuille qu'agite le vent; & dans ſa crainte, voulant ſe ſouſtraire au péril qui le menaçoit, tandis que tout le monde étoit attentif aux combats qui ſe livroient, il pouſſa ſon cheval vers Albraque; il courut à toute bride ſe refugier dans la Fortereſſe, établiſſant toute ſa ſureté dans le retour du Comte d'Angers.

On ne s'apperçut pas d'abord de ſa fuite, tant on étoit occupé de part & d'autre de ce qui ſe paſſoit; le premier qui prit garde que ce Roi n'étoit plus où il devoit être, fut le Prince Aſtolphe. Comme il ne voyoit qu'à regret le combat de Renaud contre le fils du Marquis de Vienne, il fut bien aiſe d'avoir un prétexte pour l'interrompre. Il s'approcha du fils d'Aimon. Courageux Renaud, lui dit-il, que

vous sert de vous battre contre vos plus chers amis, si vous perdez le fruit de vôtre vengeance ? Le traître qui fait le sujet de votre différend, vient de vous échapper, & sa fuite dans Albraque le met à couvert de votre ressentiment.

A ces paroles du Prince Anglois, Renaud & Aquilant s'arrêterent, & le premier regardant l'autre d'un air fier, lui reprocha qu'on manquoit à la convention. Le fils d'Olivier s'excusa sur ce que son frere & lui étant engagés au combat, ils n'avoient pû veiller sur Trufaldin, & que c'étoit la faute de leurs compagnons s'il avoit pris la fuite. Astolphe proposa une suspension d'armes jusqu'à ce qu'on eût ramené ce lâche Roi; & dans la vûe de servir Angelique auprès du Seigneur de Montauban, il s'offrit à demeurer avec lui pour ôtage du retour de Trufaldin. Renaud y consentit avec joye, car il aimoit son cousin pour sa gentillesse.

Voilà de quel maniere le combat de Renaud & d'Aquilant fut interrompu; mais on eut plus de peine à séparer Marphise & Griffon. Elle avoit de l'avantage sur lui, & ne pouvoit souffrir qu'on lui vint enlever une victoire qui lui paroissoit certaine. Elle cessa pourtant de combattre sur

ſur l'aſſurance qu'on lui donna que les mêmes Guerriers reviendroient le lendemain avec le Roi du Zagathay. Après cela Galafron & ſa fille s'en retournerent dans leur Ville avec leurs Chevaliers. Ils y firent porter Hubert du Lion, que ſes bleſſures mettoient hors d'état de s'y tranſporter lui-même. Le vieux Roi du Cathay étoit indigné de la lâcheté de Trufaldin, qui bien qu'encore jeune, n'oſoit combattre, ni même ſoûtenir la vûe du péril où il jettoit ſes défenſeurs. Il jura qu'il l'obligeroit de revenir le lendemain, & qu'il le feroit garder à vûe.

CHAPITRE XVI.

Retour de Roland à Albraque, & des mouvemens qui l'agiterent quand il apprit que Renaud étoit au Cathay.

Auſſi-tôt que Galafron fut de retour à Albraque, il y vit arriver le Comte d'Angers avec Brandimart & Fleur-de-Lys. A voir ce Paladin, il ne paroiſſoit pas que ſon abſence eût laiſſé ſa valeur oiſive. Ses armes étoient toutes décou-

pées, & sa cotte-d'armes, son panache & le cimier de son casque brûlés; il n'avoit ni lance ni écu, néanmoins sa contenance étoit telle en cet équipage, qu'on jugeoit aisément qu'il devoit être la fleur de tous les Guerriers de l'univers.

Le Roi du Cathay qui ne l'avoit point vû depuis que ce Chevalier l'avoit tiré des mains d'Argante, fut transporté de joye de le revoir. Il ne craignit plus rien dès ce moment; toutes les forces de Marphise & de ses alliés lui parurent impuissantes, tant qu'il auroit cet insigne Guerrier pour défenseur. Et lorsqu'il apprit de Brandimart que le Comte avoit privé de vie Agrican, sa confiance encore en augmenta. Trufaldin même, malgré sa timidité naturelle, se sentit tout rassuré quand il le vit de retour. Pour la Princesse, elle en eût aussi beaucoup de joye; mais comme le Comte d'Angers avoit fait serment de défendre le Roi du Zagathay, elle apprehendoit que ses forces incomparables ne devinssent funestes à Renaud. Dans cette apprehension, & pour détourner le péril qui menaçoit une tête si chere, elle se proposa d'engager Roland à combattre contre la Reine Persanne. Pour y réussir, elle tint ce discours à ce Paladin: Fameux

Chevalier, dont la valeur a toujours été mon appui dans les infortunes qu'une beauté funeste m'a attirées, cesserez-vous de me défendre lorsque le sort me suscite une ennemie plus redoutable que tous les Guerriers du monde. La terrible Marphise s'est unie contre nous avec Torinde; elle a juré la mort de Trufaldin & ma propre perte. Vous pouvez seul me rassurer en allant la combattre, & c'est une chose que j'attens de l'affection que vous avez pour moi.

Ma Princesse, répondit Roland, je vous ai consacré mes services; pouvez-vous penser que je vous abandonne, quand vos états & vos jours sont en péril? Ah! je vous défendrai contre Marphise & contre l'univers entier. Je vous l'avouerai pourtant, j'ai quelque répugnance à tourner mes armes contre une personne de votre sexe. Ma gloire en gémit, mais vous m'êtes plus chere que ma gloire même. Il s'agit de votre sureté, je n'écoute plus rien.

Angelique fut satisfaite de la réponse de Roland; & pour l'animer encore davantage, elle l'assura que ses yeux seroient témoins de tous les hauts faits d'armes qu'il feroit pour la défendre & pour l'ac-

querir. Quel effet ne produisit point une esperance si charmante sur le cœur de l'amoureux Paladin ! Elle étoit capable de lui faire entreprendre la conquête de toute la terre. Après avoir quitté la belle Angelique, il rencontra ses deux neveux qui lui apprirent que Renaud étoit devant Albraque. A cette nouvelle, le Comte changea de couleur ; la jalousie s'empara de son ame : Eh que vient-il faire ici, dit-il aux fils d'Oliviers ? Il paroît un des plus ardens à poursuivre la mort de Trufaldin, répondit Aquilant. C'est tout ce que nous en sçavons. Ah ! je ne sçai que trop, moi, interrompit Roland d'un ton animé, quel motif l'attire au Cathay ; mais qu'il ne s'attende pas que je souffre tranquillement qu'il vienne traverser mon amour.

Le fils de Milon n'en dit pas davantage, il quitta les deux freres, & comme il se faisoit tard, il alla se renfermer dans sa chambre où il se jetta sur son lit ; mais il ne put dormir de toute la nuit, tant il avoit de peine à calmer ses transports jaloux. Il trouvoit que le Soleil tardoit trop long-temps à reproduire le jour, car il brûloit d'impatience de combattre contre Marphise, pour en venir ensuite aux

mains avec un audacieux rival qu'il vouloit obliger par la force des armes à renoncer à la conquête d'Angelique. Je ne puis douter, disoit-il en lui-même, qu'il ne soit venu au Cathay, comme moi, pour chercher la fille de Galafron. Je me souviens qu'il étoit plus ardent qu'un autre à vouloir combattre pour sa possession contre le Prince l'Argail. Auroit-il changé de sentiment ? Ah cela n'est pas possible ! Cependant, ajoûtoit-il en se reprenant, s'il aimoit encore la Princesse, seroit-il dans le parti de Marphise, & poursuivroit-il avec tant d'animosité la mort de Trufaldin que Galafron protege ? Roland agité de ces divers mouvemens, ne sçavoit que penser de l'arrivée de Renaud, & il se proposa de s'éclaircir le jour suivant d'une chose si importante pour son repos.

D'un autre côté, les Paladins Astolphe & le fils d'Aimon étoient dans une occupation bien differente. Ils s'entretenoient ensemble d'Angelique. Le Prince d'Angleterre étonné de voir son cousin prévenu contre la plus fameuse beauté du monde, lui en demanda la raison. Je l'ignore moi-même, lui dit Renaud, & je n'en suis pas moins surpris que vous. Lorsque

cette Princeſſe parut à la Cour de France je fus éblouis comme les autres de l'éclat de ſes charmes, & je brûlois d'un ardent deſir de la poſſeder. Cependant je vous le dirai : Dans le même temps que je vole après elle pour lui déclarer mon amour, je ſens tout à coup s'éteindre en moi cette ardeur qui m'enflammoit, & la plus vive averſion ſucceder à ma tendreſſe. Ce n'eſt pas tout, Angelique m'a retiré d'un péril où j'aurois indubitablement perdu la vie ſans ſon ſecours, & je paye ce ſervice de la plus grande ingratitude. Je vois toute mon injuſtice ; mais il n'eſt pas en mon pouvoir de changer les mouvemens de mon cœur. Plaignez-moi donc, mon cher Aſtolphe, & ne me reprochez plus un crime involontaire. L'Anglois deſeſperant de vaincre l'averſion que Renaud lui marquoit pour Angelique, ceſſa de lui parler de cette Princeſſe.



CHAPITRE XVII.

Second Combat au ſujet de Trufaldin.

LE jour ſuivant dès que l'aurore parut, les Guerriers d'Albraque ſortirent de la Fortereſſe. Le Comte d'Angers marchoit à leur tête entre les deux fils d'Olivier. Galafron & ſa fille les ſuivoient avec la belle Fleur-de-Lys & Sacripant, pour être ſpectateurs du combat. Le vieux Roi du Cathay eût ſoin de faire conduire Trufaldin. Sacripant qui n'aimoit pas ce traître ſe chargea de veiller ſur lui.

Si-tôt que Marphiſe & les Princes de ſon parti apperçûrent les Guerriers d'Angelique, ils allerent au-devant d'eux, mais ils s'arrêterent à moitié chemin pour les attendre. L'on avoit fait de profonds foſſés autour d'un grand champ qui devoit être le lieu du combat; on ne ſe contenta pas de cette précaution, l'on prit toutes les meſures néceſſaires pour s'aſſurer de la perſonne de Trufaldin. Il fut arrêté qu'aucun Chevalier ne prendroit la défenſe de ce Roy, hors ceux qui avoient

fait ſerment de le défendre. Après cela, l'on ne ſongea plus de part & d'autre qu'à combattre.

Le Comte d'Angers pour tenir parole à ſa Princeſſe, s'approcha de la Reine Perſanne ; il s'inclina profondément ſur l'arçon de la ſelle, & lui dit avec reſpect : Grande Reine, vous voyez devant vous le Comte Roland. Je me ſuis dévoué au ſervice de la Princeſſe Angelique, & comme vous avez juré ſa perte, auſſibien que celle du Roy Trufaldin que j'ai promis de défendre contre tous ſes ennemis, je ne puis manquer d'attirer ſur moi votre couroux. J'avoue à votre Majeſté que c'eſt avec une peine extrême que je me vois forcé de faire tomber mes coups ſur une perſonne de votre ſexe, & ſurtout ſur une Princeſſe dont j'admire avec tout l'univers le courage & les vertus ; mais l'honneur & mes ſermens m'en font une loi. D'ailleurs, ſi je puis échapper de vos vaillantes mains, cela ſera plus glorieux pour moi que toutes les victoires que j'ai remportées dans le cours de mes avantures, & que la mort même d'Agrican.

A ces dernieres paroles du Paladin, il s'éleva un murmure confus parmi les Tartares & les Cariſmiens qui les entendi-

rent. Les Rois Torinde, Uldan & Saritron furent près d'éclater ; mais la présence de la Reine les en empêcha, & ils attendoient avec impatience la réponse que cette Princesse feroit à Roland. Voici ce qu'elle lui répondit : Fameux Comte, le bruit de tes exploits glorieux m'avoit remplie d'un désir violent de te voir, & plus encore de m'éprouver contre toi. Je loue le Ciel de t'avoir rencontré ; mais en trouvant un Guerrier digne de ma valeur, je vois à regret que ton courage se consacre indignement à la défense d'un traître & de la Princesse qui le protege ; prépare-toi à te défendre toi-même, & prens-garde à mes coups.

A ces mots, la Guerriere prit sa lance & s'éloigna pour revenir fondre sur le Comte, qui de son côté fit la même chose. Leur choc fut terrible, les échos des environs en retentirent, & les fortes lances volant en éclats, comme si elles eussent touché deux tours, les combattans se tinrent fermes dans les arçons. On eut dit qu'ils n'avoient fait aucun effort. Ils revinrent l'un sur l'autre, & commencerent à se porter les plus effroyables coups. Pendant qu'ils se battoient avec la derniere fureur, les Guerriers des deux partis se

laſſant d'être oiſifs & ſimples ſpectateurs d'une querelle qui les intereſſoit tous, s'avancerent les uns ſur les autres.

Le Seigneur de Montauban courut contre Brandimart qui ſe trouva le plus près de lui, & ces deux illuſtres Chevaliers rompirent leurs lances juſqu'à leurs gantelets ſans s'ébranler l'un l'autre. Praſilde & Irolde s'attacherent au Roi Balan & à Clarion. Torinde combattit contre le Roi Adrian, & les deux fils d'Olivier eurent affaire aux Rois Uldan & Saritron. Il n'y eut qu'Antifort de la Ruſſie-Blanche qui ne voyant perſonne qui lui fût oppoſé, demeura ſans occupation. Il attendoit que quelqu'un de ſes compagnons eût beſoin de ſecours, & il n'attendit pas longtemps. Praſilde preſſoit vivement le Roi Balan, qui perdant beaucoup de ſang d'une bleſſure qu'il avoit à l'épaule, ne ſe défendoit plus que foiblement. Antifort alla prendre la place de ce dernier qui couroit un extrême péril, s'il n'eût été ſecouru.

D'une autre part, les Rois Uldan & Saritron, quoique doués d'un grande force, ne pouvoient réſiſter aux deux freres armés d'armes enchantées; mais Torinde qui venoit de mettre hors de combat

le Roi Adrian, accourut à leur aide. Brandimart & Renaud tous deux montés ſur des chevaux admirables, & tous deux à peu près de même force, ſe maintenoient l'un contre l'autre avec un égal avantage. Il arriva néanmoins que Brandimart frappé d'un coup de flamberge appliqué avec vigueur ſur le haut du caſque, plia tout étourdi ſur l'arçon de ſa ſelle. Bridedor qui ſentit en ce moment ſa bride lâchée, l'emporta par la campagne en cet état. Il paſſa près de Roland qui l'apperçut, & qui venant alors de mettre en déſordre la Reine Marphiſe par un coup peſant qu'il avoit déchargé ſur elle, ſe hâta de le ſecourir. Il pouſſa Bayard vers ce cher ami, & ſe préſenta l'épée haute devant Renaud qui le pourſuivoit. Le Seigneur de Montauban qui n'étoit déja que trop piqué contre ſon couſin de ce qu'il avoit embraſſé la défenſe de Trufaldin, ne refuſa point le combat. Le Comte & lui commencerent à ſe frapper avec autant d'animoſité, que s'ils euſſent été ennemis mortels.

Sur ces entrefaites, la Reine Perſanne reprit ſes eſprits; elle brûle de ſe venger, & ne retrouvant plus Roland, elle cherche des yeux, le découvre & court après

lui de toute la vîtesse de son coursier. Elle étoit prête de le joindre, lorsque Griffon qui venoit de renverser le Roi Uldan aux pieds de son cheval, se trouva devant elle, & l'attaqua. Cette furieuse Princesse fut d'abord irritée de voir suspendre sa vengeance, mais elle se sentit consolée de cet obstacle, quand elle reconnut dans le témeraire qui l'osoit arrêter un des deux Guerriers qui lui avoient fait tant de peine le jour précedent. Elle se jetta avec furie sur lui, & dans l'extrême colere qui la possede, elle le frappe avec tant de force qu'elle le renverse sans sentiment sur la croupe de son cehval.

Marphise, après avoir ainsi traité Griffon, demeura quelques momens incertaine si elle retourneroit sur lui, ou si elle poursuivroit son premier dessein. Aquilant la tira de cette incertitude en arrivant au secours de son frere. Il vint fondre sur la Reine avec tant d'ardeur, qu'il l'étourdit d'un pesant coup qu'il lui déchargea sur l'armet, ce qui donna le temps à Griffon de reprendre ses sens. La confusion qu'eut celui-ci du péril qu'il venoit de courir renouvella sa fureur. Il se jette sur Marphise encore mal affermie du coup qu'elle avoit reçû d'Aquilant. Les deux freres en-

ferment entr'eux la Guerriere, qui comme une lionne furieuse entre deux tigres, les occupoit l'un & l'autre.

CHAPITRE XVIII.

Suite du Combat précédent, & comment Renaud punit Trufaldin.

Si tous les combats particuliers dont on vient de parler, méritoient l'attention des spectateurs, ce n'étoit rien en comparaison de celui des deux cousins. Le fils d'Aimon résistoit avec une vigueur étonnante aux efforts de Roland; & soit que combattant pour une juste cause, il reçut du Ciel de nouvelles forces, soit que connoissant à quel ennemi il avoit à faire, il ramassât, pour ainsi dire, tout son courage, il faisoit beaucoup de peine au Comte d'Angers. Quoique ce dernier ne pût être blessé, il n'avoit pas encore sur l'autre le moindre avantage, lui qui en avoit d'ordinaire sur tous les autres Guerriers du monde.

Dans le temps qu'ils étoient acharnés l'un sur l'autre, il arriva que la Reine

Perſanne, après avoir fait perdre le ſentiment à Aquilant, pourſuivoit ce Chevalier que ſon cheval emportoit par la campagne. Cette Guerriere paſſa près des deux Paladins. Roland qui vit le péril que couroit ſon neveu, quitta Renaud pour aller charger la Reine, & il recommença avec elle le combat qui avoit été interrompu. Le Seigneur de Montauban ne ſe vit pas plutôt libre, qu'il pouſſa ſon cheval vers l'endroit où il ſçavoit qu'étoit Trufaldin. Ce lâche Monarque pâlit d'effroi à ſon approche; & ne pouvant s'échapper, il implora dans ſa crainte l'aſſiſtance de ceux qui l'entouroient. Mais le Roi de Circaſſie lui déclara que perſonne ne pouvoit prendre ſa défenſe, que ceux qui l'avoient embraſſé par ſerment. Trufaldin donc réduit à ſe défendre lui-même, tira ſon épée d'une main tremblante, & parut vouloir faire tête au fils d'Aimon; néanmoins quand il l'eût vû de près, il ne put ſoûtenir ſa vûe; la frayeur le ſaiſit, & ce lâche Prince prit la fuite du côté du Comte d'Angers, en criant à haute voix à ſes défenſeurs: *Au ſecours, au ſecours? vaillans Chevaliers, ſouvenez-vous de votre ſerment.*

Renaud le pourſuivoit malgré ſes cris,

& il étoit près de le joindre lorſque les deux freres volant au ſecours de Trufaldin, dont ils n'étoient pas éloignés, s'opposerent aux deſſeins du Seigneur de Montauban qui força bien-tôt cet obſtacle; car il étourdit Griffon d'un coup de flamberge, & heurtant Aquilant avec impétuoſité du poitrail de Rabican, il culbuta homme & cheval. Il pouſſa enſuite vers Trufaldin, qu'il eut bien-tôt r'atteint. Il le prit par le bras, l'enleva de deſſus ſon cheval comme un leger fardeau, & le mettant en travers ſur le col de ſon courſier, il l'emporta à un bout du champ, où ſe trouva par hazard le cheval du Roi Uldan qui broutoit les feuilles d'un buiſſon, après avoir perdu ſon maître que Griffon avoit renverſé. Renaud s'approcha de cet animal, ôta ſa bride & les courroyes de ſa ſelle, & en lia Trufaldin par les pieds à la queue de Rabican; mais il le lia ſi fortement qu'il eût été difficile de l'en détacher. Après quoi remontant ſur Rabican, il ſe mit à courir par la campagne, traînant le traître les jambes en haut & la tête en bas, & criant à haute voix : *Accourez, Chevaliers d'Albraque, accourez, le Roi Trufaldin implore votre ſecours.*

Brandimart quitta le combat où il étoit engagé contre Torinde pour courir vers le malheureux Roi du Zagathay; mais quoique Bridedor fût un des meilleurs chevaux du monde, il ne pouvoit atteindre Rabican. Les fils d'Olivier qui s'étoient remis de leur désordre, pourſuivirent auſſi Renaud fort inutilement. Le fils d'Aimon ſe jouoit d'eux: tantôt il les laiſſoit approcher; & lorſquils ſe flattoient de le pouvoir réjoindre, ils ſe trouvoient plus éloignés de lui que jamais. Enfin il pouſſa ſon cheval vers le Comte d'Angers qui combattoit contre Marphiſe; il paſſa entre eux deux, en diſant à Roland d'un air inſultant: Comte, reçois de mes mains ce Roi ſi reſpectable que tu t'es chargé de défendre, & que tu préferes à tes meilleurs amis; enſuite il continua ſa courſe juſqu'à ce que le miſerable corps qu'il traînoit fût entierement démembré, & qu'il n'en reſtât plus aucune partie à la queue de Rabican.

Le fils de Milon devint furieux lorſqu'il s'apperçut de ce que Renaud venoit d'exécuter; & ſon cœur peu accoûtumé à dévorer des affronts, ſembloit comme le Mont-Ethna exhaler des flâmes. Il quitta la Reine Perſanne, pouſſa Bayard avec impétuoſité

impétuosité contre son cousin, qui lui étoit alors aussi odieux qu'il lui avoit autrefois été cher. Le Seigneur de Montauban satisfait d'avoir si glorieusement consommé sa vengeance, cessa de courir ; & s'approchant au petit pas du Comte, il voulut le dissuader de combattre : il lui représenta qu'il étoit désormais inutile de prendre le parti de Trufaldin dont le Ciel venoit de disposer, & qu'il le supplioit de lui rendre son amitié dont il ne s'étoit point rendu indigne. Roland étoit trop hors de lui-même pour goûter tout ce que son cousin lui dit de touchant sur ce sujet ; il le défia sans lui répondre, & se jetta sur lui avec la derniere fureur. Le fils d'Aimon piqué de lui voir si peu de raison, se défendit avec autant de vigueur qu'il étoit attaqué.

La Reine Marphise suivit Roland ; mais les deux freres que la mort de Trufaldin dispensoit de courir après Roland, arrêterent cette Princesse, qui tourna contr'eux ses armes redoutables. Ainsi, malgré le trépas du perfide qui auroit dû finir les differends, tous ces Guerriers recommencerent à combattre les uns contre les autres avec plus d'animosité que devant. Les deux cousins surtout se frap-

poient d'une maniere étonnante. Si le Comte d'Angers avoit plus de force, le Seigneur de Montauban étoit plus lēger & plus adroit ; la legereté de Rabican sembloit ajoûter encore à celle de son maître. Enfin, ces deux Chevaliers se battoient depuis long-temps sans avantage, lorsque Renaud d'un coup de flamberge fit plier la superbe tête de Roland. Ce dernier, pour s'en venger, déchargea sur le casque de Membrin un coup de durandal si pesant, que le fils d'Aimon en perdit connoissance. Le Comte alloit redoubler, si Bayard qui voulut sauver Renaud, n'eût reculé ; de sorte que Roland voyant qu'il ne pouvoit manier à sa volonté ce raisonnable animal, piqua vers Brandimart, avec lequel il changea de cheval. Son cousin reprit ses esprits pendant ce temps-là, & revint sur lui en poussanr Rabican avec tant d'impétuosité, qu'il pensa renverser Bridedor.

Ces deux incomparables Guerriers animés d'une fureur nouvelle, en vinrent aux mains, & durandal une seconde fois priva de sentiment Renaud, qui panché sur le col de son coursier, les bras pendants & versant du sang par le nez & par la bouche, alloit ceder la victoire à son

ennemi. La legereté ſeule de Rabican, qu'il n'étoit pas aiſé de joindre, & qui emportoit le fils d'Aimon par la campagne, ſauva la vie à ce Guerrier. Car le Comte ne pouvoit l'atteindre, quoiqu'il courût de toute la vîteſſe de ſon cheval pour achever ſa vengeance. Comme ce dernier paſſa près d'Angelique, dont le cœur gémiſſoit de voir le péril où ſe trouvoit l'objet de ſon amour, cette Princeſſe l'arrêta : Mon cher Comte, lui dit-elle, ſuſpendez de grace les mouvemens de votre colere ; vous devez même perdre tout reſſentiment. La querelle eſt finie par la mort du lâche Roi que vous défendiez. Le Ciel en puniſſant ce traître malgré tous vos efforts, fait voir que rien ne ſçauroit échaper à ſa juſtice. Je n'ai plus rien à craindre non plus que la Reine Marphiſe, qui m'a fait aſſurer qu'elle n'étoit notre ennemie qu'à cauſe de Trufaldin. Vous êtes donc libre, & vous pouvez dès ce moment m'accorder une choſe que j'ai à vous demander. Je viens d'apprendre qu'une Princeſſe de mes amies eſt dans un péril très-preſſant. Sçachez que tout interêt cede dans mon cœur à celui de la ſauver ; mais le moindre retardement lui peut être funeſte, & ſi vous voulez la dé-

livrer à ma considération, il n'y a pas de temps à perdre.

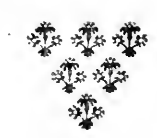
Grande Princesse, lui répondit le Paladin, vous n'ignorez pas quel est l'empire que vous avez sur moi. Daignez m'instruire de ce qu'il faut que je fasse. Vous sçaurez, reprit Angelique, qu'une des plus cruelles Magiciennes du monde a produit par son art un jardin où brillent (dit-on) cens beautés differentes qui surpassent l'effort de la nature. Un affreux dragon en garde la premiere porte, & Falerine, c'est le nom de la Magicienne, nourrit ce monstre de sang humain. Cette barbare, qui est parente de Marquinor, & qui gouverne en son absence le Royaume d'Altin, fait arrêter tous les Chevaliers & Dames qui passent dans ses Etats, & les donne à dévorer au dragon. Une Princesse de mon sang & qui m'est aussi chere que moi-même, est tombée avec son amant entre les mains de cette Enchanteresse, qui dans ce moment peut-être va les livrer au monstre. Il n'y a que vous seul, fameux Guerrier, que je croye capable de délivrer tant d'infortunés qui doivent périr si cruellement.

Je suis prêt à partir, repartit le Comte d'Angers, pour aller accomplir l'or-

dre que vous me donnez ; mais adorable Princesse, continua-t-il en soûpirant, je vous avoue que c'est un supplice bien rigoureux pour moi de laisser auprès de vous le Seigneur de Montauban. Je sçai qu'il est comme moi épris de vos charmes, & c'étoit autant pour punir cet audacieux rival que je le combattois, que pour la défense de Trufaldin.

Ces paroles firent soupirer Angelique elle-même, diverses passions agiterent son cœur en ce moment ; mais comme il lui étoit d'une extrême importance de cacher ses mouvemens, elle se contraignit le mieux qu'il lui fut possible, & fit cette réponse au Guerrier : Que vous êtes dans une grande erreur! Vous paroît-il, Roland, que Renaud fasse auprès de moi le personnage d'amant? Ah ! vous auriez plus de raison, ajoûta-t-elle poussée d'un mouvement jaloux, de l'accuser d'aimer Marphise. S'il ne l'aimoit pas, se seroit-il joint à elle pour continuer le siége d'Albraque ? Comme Angelique achevoit de parler, Astolphe s'approcha d'eux. Je ne doutois pas que la Princesse allarmée du péril de Renaud, n'eût dessein de rompre son combat avec Roland ; & son amitié pour le fils d'Aimon l'interressoit à souhaiter la

même chose. Venez Prince, lui dit la fille de Galafron, venez desabuser votre ami d'un soupçon qu'il a conçu. Il croit Renaud amoureux de moi. Généreux Comte, dit alors le Prince Anglois, vous pouviez avoir cette pensée quand vous partîtes de la Cour de France. J'ai vû le Seigneur de Montauban charmé de l'adorable Angelique dans ce temps-là, mais il m'a lui-même avoué qu'il n'a plus de tendres sentimens pour elle, & tout ce qu'il a fait depuis qu'il est au Cathay, vous le prouve mieux que tout ce que nous pourrions vous dire. Sur cette assurance, Madame, dit le Comte en regardant la Princesse, je rends à Renaud mon amitié. A ces mots, il lui fit une profonde réverence, piqua Bridedor vers le Royaume d'Altin, & partit pour aller détruire le jardin de Falerine.



p.454.





CHAPITRE XIX.

Fin du combat. Départ de Renaud.

ANgelique rompit ainſi le combat des deux couſins, après quoi elle demeura fort embaraſſée comment elle expliqueroit à ſon pere la démarche qu'elle venoit de faire. Elle conſulta là-deſſus le Prince Anglois, qui lui conſeilla de deſabuſer Galafron. Dans ce deſſein, ils allerent tous deux trouver ce Roi, qui dit à ſa fille d'un air chagrin : Que veut dire ceci, Princeſſe ? Le Comte d'Angers eſt ſur le point de conſommer ma vengeance, & vous l'en empêchez. Seigneur, répondit Angelique, je viens d'épargner une injuſtice à votre Majeſté ; le Guerrier que nous prenions pour le meurtrier de mon frere, ne l'eſt pas. C'eſt un fait que nous venons d'éclaircir, le Prince Aſtolphe & moi. Roland nous a tout-à-l'heure appris que le Chevalier qui a tranché les jours de l'Argail eſt le ſuperbe Ferragus, fils du Roi Marſille. Ainſi le Guerrier contre qui le Comte d'Angers combattoit

pour la défenſe de Trufaldin, ſe nomme Renaud de Montauban. C'eſt ſon parent & ſon ami, & n'a aucune part à la mort de votre infortuné fils. Hé d'où vient donc, repliqua le Roi, d'où vient que Rabican eſt en ſon pouvoir? Seigneur, repartit l'Anglois, Renaud m'a dit qu'il l'avoit tiré de la Caverne d'Albaroſe, où cet excellent courſier s'étoit retiré après la mort du Prince l'Argail, & d'où un Magicien l'avoit fait ſortir pour en faire préſent à votre Majeſté.

Lorſque j'ai été inſtruite de ces choſes, reprit alors Angelique, j'ai cru devoir rompre le combat commencé, & rétablir l'amitié entre ces deux Paladins. Par ce moyen, Seigneur, pourſuivit-elle, vous n'aurez plus d'ennemis, & ſur tout ſi vous vous reſolvez à faire une legere ſatisfaction à la Reine Marphiſe...... Je n'aurai pas de peine à m'y déterminer, interrompit le Roi, à preſent que je ne ſuis plus dans mon erreur.

Après ce diſcours, Galafron accompagné d'Angelique & du Prince Aſtolphe, alla trouver Marphiſe qui combattoit encore les deux freres. A l'approche du Roi du Cathay, le combat fut ſuſpendu. Grande Reine, lui dit Galafron, ne ſoyez

plus

plus notre ennemie, & pardonnez à la douleur d'un pere qui croit voir le meurtrier de son fils, l'action précipitée qui m'a attiré votre inimitié. A ces mots, la Reine Persane perdit toute sa colere. Elle étoit fiere, mais généreuse. La soumission du vieux Roi la toucha. Elle assura ce Monarque de son amitié. Elle embrassa ensuite sa charmante fille, dont elle admira les attraits. Elle marqua aussi beaucoup d'estime pour les deux freres, & dit à l'avantage de la France, qu'elle n'avoit trouvé dans aucune autre nation autant de courage, de force, & de véritable générosité que dans celle-la.

Brandimart & Torinde qui avoient recommencé leur combat, se séparerent dès qu'ils virent que la Reine Persane parloit au Roi Galafron & à sa fille avec toutes les marques d'une union parfaite. De sorte que de tous les Guerriers qui combattoient auparavant avec fureur, il ne resta que Renaud de mécontent. Ce Paladin venoit de reprendre ses esprits, & ne voyant plus Roland : Qu'est devenu, disoit-il, ce fier ennemi qui poursuivoit ma mort avec tant d'ardeur ? Auroit-il negligé de m'ôter la vie, lorsqu'il m'a vû hors d'état de me défendre de

ſes coups ? Ah, quelle honte pour moi! Cette penſée l'affligeoit à un point que toute la gloire qu'il avoit acquiſe par le châtiment de Trufaldin, ne pouvoit le conſoler.

Le Prince Aſtolphe qui s'apperçût qu'Angélique voyoit avec inquiétude l'agitation de Renaud, ſur qui, malgré la preſence de Marphiſe, elle avoit toujours les yeux, courut le joindre. Fils d'Aimon, lui dit-il, que faites-vous ici, & pouvez-vous encore conſerver quelque reſſentiment lorſque toutes choſes commencent à devenir tranquilles dans le Camp ? Ah ! mon cœur ne l'eſt pas, s'écria Renaud : de grace, Aſtolphe, apprenez-moi où eſt le Comte d'Angers ; c'eſt tout ce qui m'intereſſe preſentement. L'Anglois qui ne pénetroit que trop ſon deſſein, lui dit : Mon cher Renaud, calmez le trouble de vos ſens ; la charmante Angelique après avoir fait ceſſer votre combat avec Roland, vient d'éteindre auſſi le reſſentiment de la Reine Marphiſe, & des autres Princes liguez contre le Roi ſon pere. Ainſi le Royaume du Cathay eſt délivré des fureurs de la guerre, puiſque vous vous êtes vengé de Trufaldin, vous n'avez plus d'ennemis

à combattre. Quoi, reprit le Seigneur de Montauban, c'est Angelique qui a contraint Roland à me quitter? Oüi, repartit, Astolphe, c'est elle-même, malgré les rigueurs dont vous l'accablez.

Ah, que ne m'a-t'elle laissé mourir, interrompit Renaud, la honte que je ressens de ce nouveau service, m'est plus insupportable que la mort. C'est un supplice pour moi de lui tant devoir. Que vous êtes injuste, lui dit le Prince d'Angleterre! Donnez-moi, reprit brusquement le fils d'Aimon, donnez-moi tous les noms qu'il vous plaira, mais ne combattez point des sentimens que je ne puis changer. Le seul plaisir que vous me pouvez faire, c'est de m'apprendre où je trouverai le Comte.

L'Anglois ne voulut pas lui dire quel chemin Roland avoit pris; il lui dit seulement, pour se délivrer de ses instances, qu'il croyoit que le Comte avoit dessein de retourner en France. A cette nouvelle, le Seigneur de Montauban témoigna qu'il le vouloit suivre. Attendez un moment, lui dit Astolphe, je partirai avec vous. Je vais prendre congé de Galafron & de la Princesse, à qui je dois cette déference. Le fils d'Aimon, qui aimoit beaucoup ce

Chevalier, lui promit de l'attendre. Le Prince d'Angleterre retourna donc à Albraque, où le Roi & sa fille avoient conduit la Reine Persane, pour lui rendre tous les honneurs qu'elle meritoit. Il rendit compte à la belle Angelique de son entretien avec Renaud, & de la résolution où il étoit de retourner en France avec lui. La Princesse lui dit qu'elle envioit son bonheur de pouvoir accompagner un Chevalier si parfait, & qu'elle feroit tous ses efforts pour les suivre, si elle en trouvoit une occasion dont elle pût profiter avec bienséance. Mais, Madame, lui dit l'Anglois surpris de ce dessein, ne craignez-vous point les perils où votre beauté peut vous jetter dans le cours d'un si long voyage? Elle répondit qu'elle avoit un moyen sûr de les éviter, & elle ajoûta qu'elle vouloit encore rendre un service à Renaud avant qu'il partît; c'étoit de lui faire recouvrer son bon cheval Bayard qui étoit entre les mains de Brandimart. Je me charge de cette restitution, repliqua le Prince Astolphe. En achevant ces mots, il alla chercher Brandimart, & lui tint ce discours: Généreux Chevalier, le Comte Roland vous a donné un cheval sur lequel j'ai de legitimes

droits. C'eſt moi qui l'ai amené ici de France, & vous devez vous reſſouvenir que je le montois lorſque j'eus le bonheur de vous rencontrer en Circaſſie, & d'acquerir votre amitié. Si je pouvois diſpoſer de ce bon Courſier, je vous le cederois avec joie, & je croirois qu'il ne pourroit appartenir à un Chevalier plus digne de le poſſeder; mais j'en dois compte au Paladin Renaud, qui eſt ſon véritable Maître. J'eſpere que vous voudrez bien le lui reſtituer. Prince, répondit Brandimart, ſi vous me demandiez ma vie, je vous la donnerois avec plaiſir. Après m'avoir rendu la belle Fleur-de-Lys, qui eſt tout ce que j'ai de plus cher au monde, puis-je vous refuſer quelque choſe?

Alors ſans tarder davantage, Brandimart fit délivrer Bayard au Prince Anglois qui embraſſa tendrement ce Chevalier, & le pria d'accepter en échange un vigoureux Courſier, dont le Roi Galafron lui avoit fait préſent. Le fils d'Othon, après avoir quitté l'Amant de Fleur-de-Lys, alla dire adieu au Roi du Cathay & à ſa fille, qui l'embraſſerent avec affection, & lui marquerent du regret de le voir partir; enſuite il rejoignit Renaud qui l'attendoit.

Le Seigneur de Montauban, quoiqu'il aimât fort Bayard, fut tenté de le refuser, quand il apprit qu'il le tenoit de la main d'Angelique, & le Prince Astolphe n'eût pas peu de peine à le lui faire agréer. Comme ces deux Paladins se disposoient à retourner en France, Irolde & Prasilde vinrent offrir leurs services à Renaud, & lui témoignerent une extrême envie de l'accompagner. Il les reçut comme deux braves Chevaliers dont il faisoit gloire d'avoir l'amitié, & il consentit qu'ils partissent avec lui.

Fin du premier Tome.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier *la nouvelle traduction de Roland l'Amoureux*, & j'ai cru que le Public les recevroit avec plaisir. Fait à Paris le 6 Octobre 1716.

Signé DANCHET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil; Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé PIERRE-JACQUES RIBOU, Libraire à Paris, Nous ayant fait remon-

ter qu'il souhaiteroit continuer à faire réimprimer & donner au Public *le Dictionnaire pratique du bon ménager de Campagne & de Ville par* Liger, *Nouvelle traduction de Roland l'Amoureux*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de continuation de Privilege sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de les faire réimprimer en bon papier & en beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes. A ces causes, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire réimprimer lesdits Livres ci-dessus spécifiés, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contre-scel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires & Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre & débiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposez en tout ou en partie, ni d'en faire aucuns Extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts, à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs; que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. Et qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servis de copie à l'impres-

ſion deſdits Livres, ſeront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le ſieur CHAUVELIN, Garde des Sceaux de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le ſieur CHAUVELIN, Garde des Sceaux de France, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il lui ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie deſdites Preſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foi ſoit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires, ſans en demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Verſailles le vingt-deux jour de Decembre l'an de grace mil ſept cens trente-ſix, & de notre Regne le vingt-deuxiéme. Par le ROY en ſon Conſeil.

Signé SAINSON.

J'ai cedé & vendu pour toujours à Monſieur Valleyre le preſent Privilege & les droits que j'ai aux Livres y énoncés pour en jouir en mon lieu & place. Fait à Paris ce 24 Decembre 1736, *Signé* RIBOU.

Regiſtré enſemble la Ceſſion ſur le Regiſtre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 404. folio 365 conformement aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28 Fevrier 1723. A Paris le 2 Janvier 1737.

Signé G. MARTIN, *Syndic.*

J'ai cedé & vendu à Monſieur Clouſier la moitié du preſent Privilege & pour toujours, tant pour le Dictionnaire du bon Ménager, que pour le Roland l'Amoureux, pour en jouir conformement avec moi. Fait à Paris le 5 Octobre 1740. VALLEYRE.

